



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

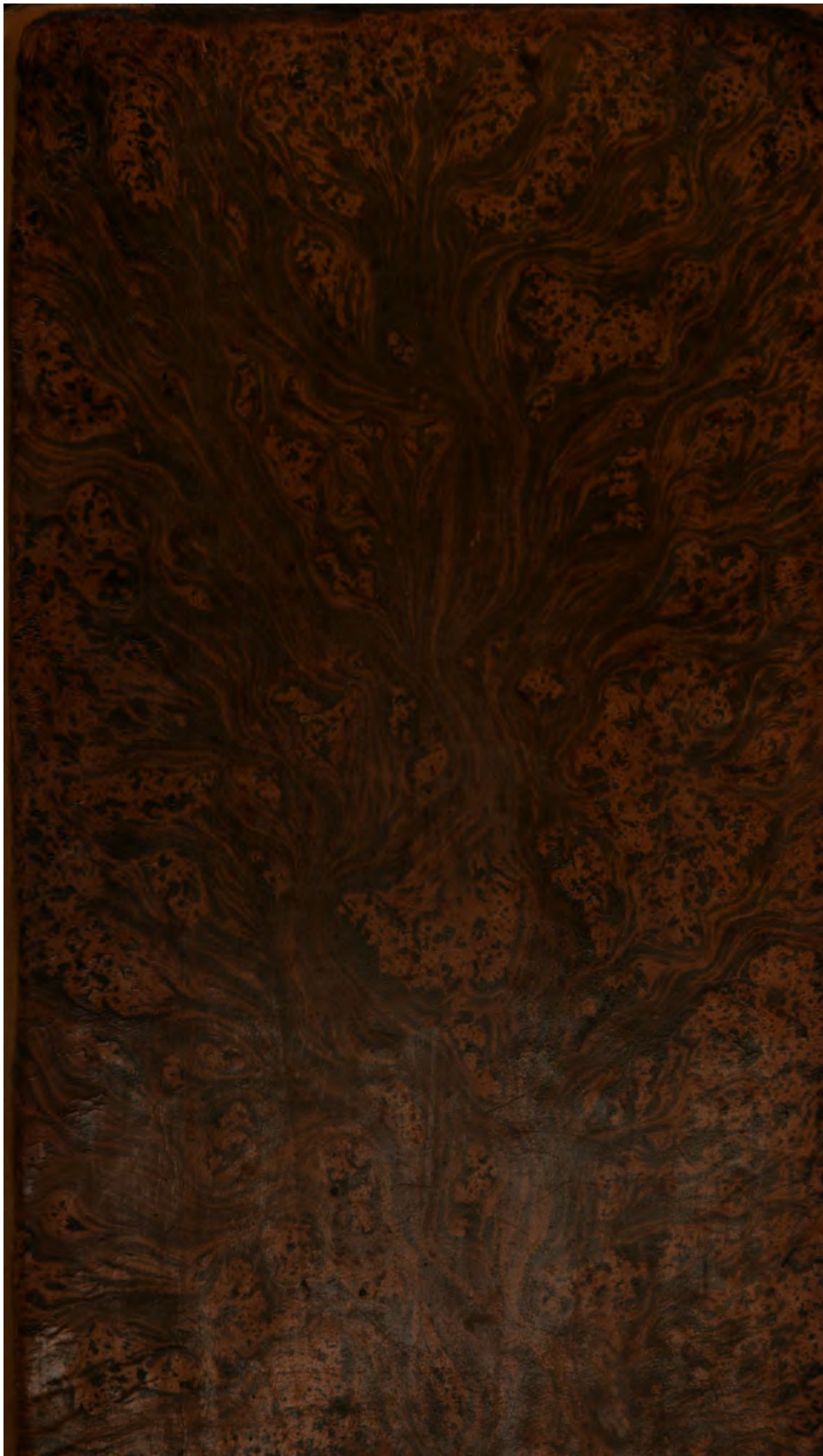
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



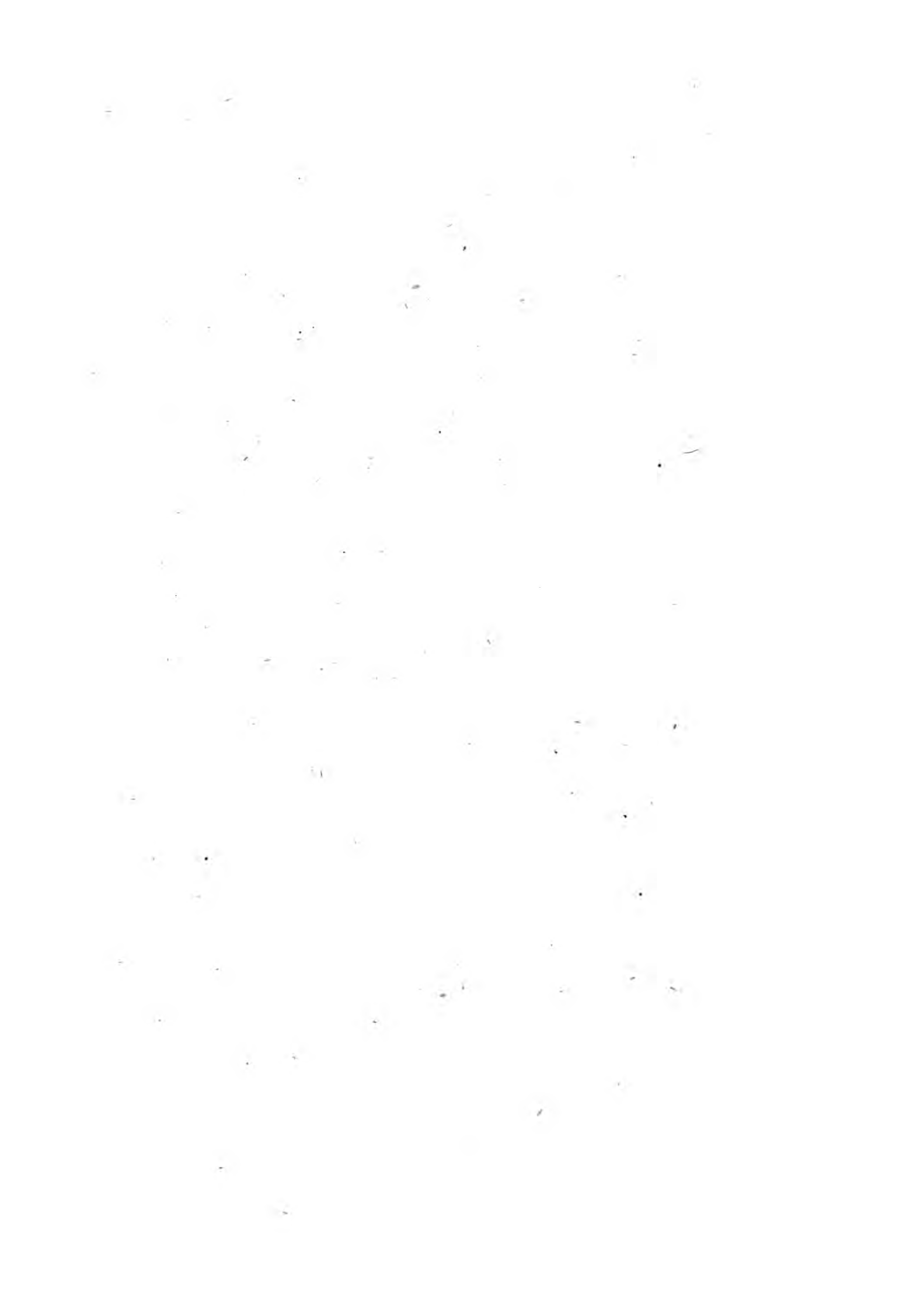
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

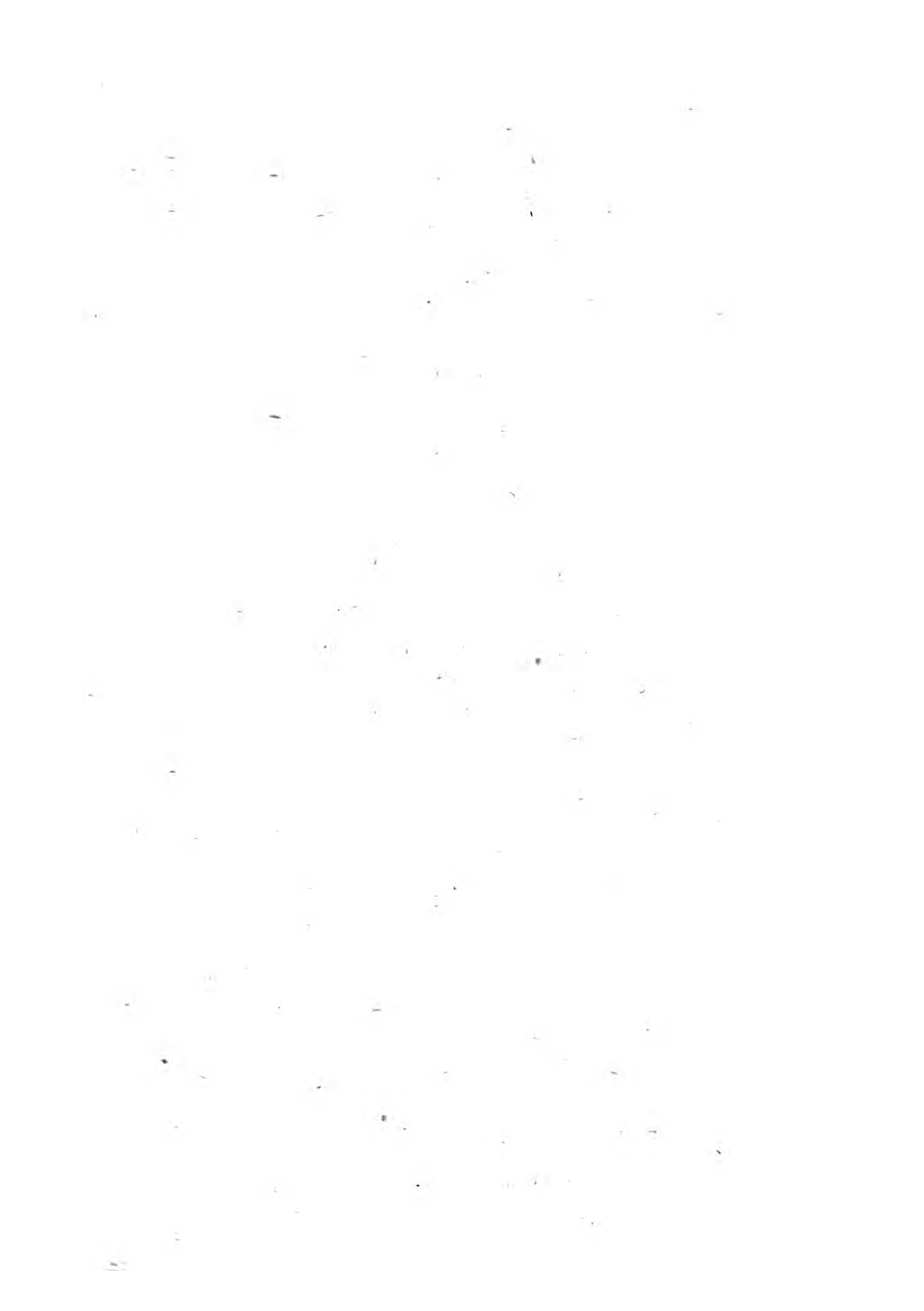


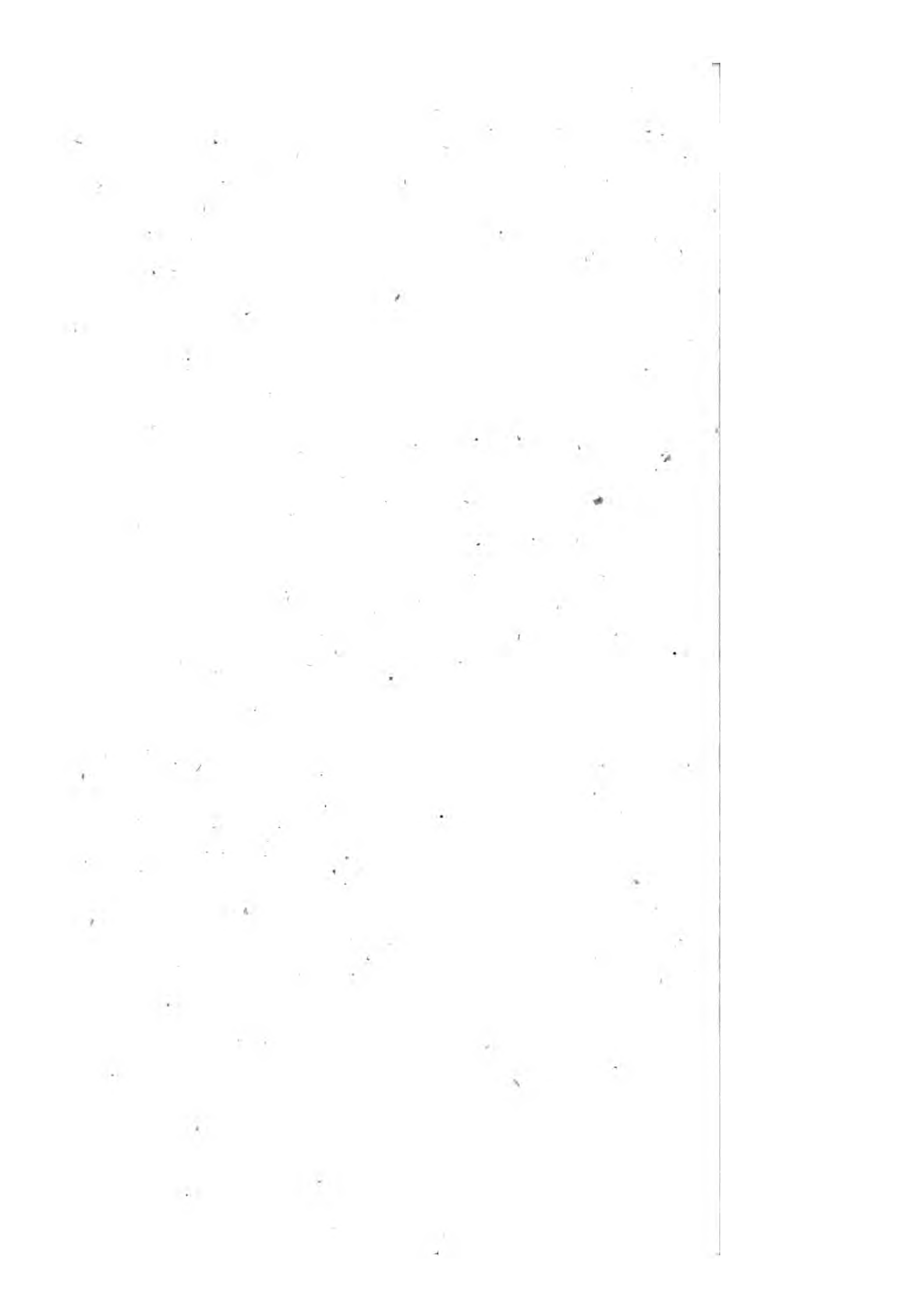
VI. 1785/1(79)



~~5121~~





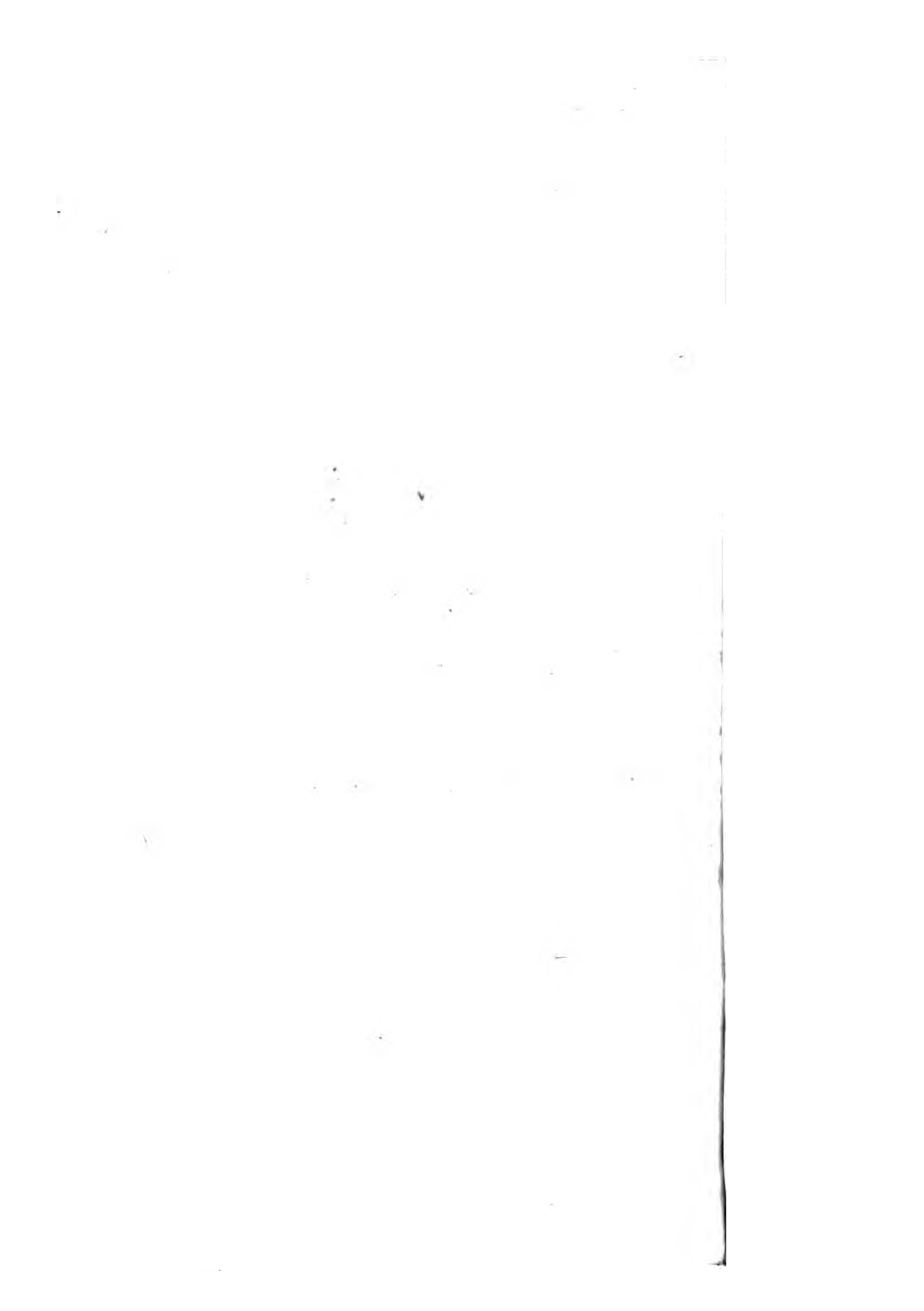


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

48



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



R E C U E I L
D E S L E T T R E S
D E M. D E V O L T A I R E.

Suite de 1767-1768.

Corresp. générale. Tome XII. * A



R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 22 de juillet.

JE me flatte, Monseigneur, que c'est par votre ordre que M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a fait de justes menaces à *la Beaumelle*; mais ces menaces ne l'empêchent pas de faire secrètement réimprimer dans Avignon les calomnies affreuses qu'il a vomies contre la maison royale et contre tout ce que nous avons de plus respectable en France. Après le crime de *Damiens*, je n'en connais guère de plus grand que celui d'accuser *Louis XIV* d'avoir été un empoisonneur, et de vomir des impostures non moins exécrables contre tous les princes. J'ignore si vous êtes actuellement à Paris ou à Bordeaux;

—
1767.

— mais , en quelque endroit que vous foyez ,
1767. vos bontés me font bien chères , et j'espère
qu'elles feront toujours la plus grande dou-
ceur de ma retraite. Je compte sur votre pro-
tection pour les Scythes à Fontainebleau ;
j'aurai l'honneur de vous envoyer la nouvelle
édition qu'on fait à Lyon. Je vous demanderai
qu'il ne soit pas permis aux comédiens de
mutiler mes pièces. Vous savez qu'il y a des
gens qui croient en faveur beaucoup plus que
moi , et qui substituent leurs vers aux miens.
Je ne fais pas grand cas de mes vers ; mais
enfin j'aime mieux mes enfans tordus et bossus
que les beaux bâtards que l'on me donne.

Je ne fais pas encore quelles sont vos réso-
lutions sur *Galien*. Il y a long-temps que je
ne l'ai vu ; il est presque toujours à Genève.
Si j'avais cru que vous le destinassiez à être
votre secrétaire , je l'aurais engagé à former
sa main ; mais , comme vous ne m'avez jamais
répondu sur cet article , et que je n'ai point
d'autorité sur lui , je me suis borné à le traiter
comme un homme qui vous appartient , sans
prendre sur moi de lui rien prescrire. Je sou-
haite toujours qu'il se rende digne de vos
bontés.

Je n'ai que des nouvelles fort vagues tou-
chant le curé de Sainte-Foi et les protestans
qui sont en prison. Cette affaire m'intéresse ,

parce qu'elle peut beaucoup nuire à celle des *Sirven*, qui se jugera à Compiègne. 1767.

Je vous supplie de conserver vos bontés au plus ancien serviteur que vous ayez, et au plus respectueusement attaché. V.

L E T T R E I I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 24 de juillet.

MES chers patrons d'Ornoi, je suis toujours prêt à aller trouver le duc de *Virtemberg*, et je ne pars point. Mauvaise santé, travaux nécessaires, affaires qui m'ont traversé, tout s'est opposé jusqu'à présent à mon voyage.

Il est vrai que madame *Denis* a donné de belles fêtes, mais je suis trop vieux et trop malade pour en faire les honneurs. Je crois que l'affaire des *Sirven* sera jugée à Compiègne, à la fin du mois, et nous espérons qu'elle le fera favorablement. Ce sera une seconde tête de l'hydre du fanatisme abattue.

Je profite de l'adresse que vous m'avez donnée pour vous envoyer un petit mémoire qui regarde un peu votre pays de Languedoc.

— Il a déjà eu son effet. M. de *Gudane*, com-
 1767. mandant au pays de Foix, a menacé le sieur
la Beaumelle de le mettre pour le reste de sa
 vie dans un cachot, s'il continuait à vomir
 ses calomnies.

Je ne fais point encore de nouvelles du
 procès de M. de *Beaumont*. Son affaire est
 bien épineuse, et il est triste qu'il réclame en
 sa faveur la sévérité des mêmes lois contre
 lesquelles il a paru s'élever, avec l'applaudis-
 sement du public, dans le procès des *Calas*
 et des *Sirven*.

Messieurs de *Chabanon* et de *la Harpe* sont
 toujours à Ferney; cela vous vaudra deux
 tragédies nouvelles pour votre hiver. Pour
 moi, je suis hors de combat, mais j'encou-
 rage les combattans.

Aimez-moi toujours un peu, et soyez sûrs
 de ma tendre amitié.

L E T T R E I I I.

1767.

A M. T A B A R E A U,

DIRECTEUR GENERAL DES POSTES, à *Lyon*.

27 de juillet.

I L a été avéré, mon cher Monsieur, que c'est la *Beaumelle* qui me fit écrire la lettre anonyme dont je me plaignis il y a trois mois. M. le comte de *Saint-Florentin* l'a fait avertir qu'on le remettrait dans un cu de basse-fosse, s'il continuait ce manége. Il est bien triste pour moi que cette aventure m'ait privé du bonheur de m'approcher de vous.

Voici le troisieme chant de la très-ridicule Guerre de Genève; je crois qu'on m'a volé le second. Un misérable capucin, très-digne, s'étant échappé de son couvent en Savoie, et s'étant réfugié chez moi, m'a volé, au bout de deux ans, des manuscrits, de l'argent et des bijoux. Son nom est *Bastian*; il s'appelait chez moi *Ricard*. Il porte encore un habit rouge que je lui ai donné. Il est à Lyon depuis quelques jours; c'est lui probablement qui a fait courir ce second chant. Il faut

— l'abandonner à la vengeance de *S^t François*
1767. d'Assise.

Savez-vous que le roi d'Espagne a mandé au roi de France que les jésuites avaient fait un complot contre la famille royale ? Voilà d'étranges gens , et la religion est une belle chose ! On m'a mandé , des frontières d'Espagne , il y a long-temps , que les jésuites n'étaient pas les seuls mêmes coupables. Ils ont été , jusqu'à présent , les seuls punis ; espérons en la justice de DIEU sur toute cette abominable racaille.

Ne pourriez-vous point , Monsieur , vous faire informer secrètement s'il n'y a point quelque négociant protestant à Beaujeu , ou même quelque prédicant secret ? s'il y en a un à Lyon , comment s'appelle-t-il ? comment pourrais-je parvenir à avoir une liste des négocians languedociens protestans qui sont à Lyon ? à qui pourrais-je m'adresser ?

Le prétendu *Pierre III* commence à faire du bruit dans le monde ; mais il n'en fera pas long-temps ; il ressemblera aux ouvrages nouveaux. On rapporte lundi l'affaire des *Sirven*.

Voltaire.

L E T T R E I V.

1767.

A M. L'ABBÉ COGÉ, à Paris.

27 de juillet.

Vous êtes bien à plaindre, Monsieur, de vous acharner à calomnier des citoyens et des académiciens que vous ne pouvez connaître,

Vous m'imputez, dans votre critique de *Bélifaire*, à la gloire duquel vous travaillez, vous m'imputez, dis-je, un poème sur la *Religion naturelle*. Je n'ai jamais fait de poème sous ce titre. J'en ai fait un, il y a environ trente ans, sur la Loi naturelle, ce qui est très-différent.

Vous m'imputez un Dictionnaire philosophique, ouvrage d'une société de gens de lettres, imprimé sous ce titre, pour la sixième fois, à Amsterdam, qui est une collection de plus de vingt auteurs, et auquel je n'ai pas la plus légère part.

Page 96, vous osez profaner le nom sacré du roi, en disant que sa Majesté en a marqué la plus vive indignation à M. le président *Hénault* et à M. *Caperonnier*. J'ai en main la lettre de M. le président *Hénault*, qui m'assure que ce bruit odieux est faux. Quant à

— M. *Caperonnier*, j'atteste sa véracité sur votre
1767. imposture. Vous avez voulu outrager et perdre un vieillard de soixante et quatorze ans, qui ne fait que du bien dans sa retraite ; il ne vous reste qu'à vous repentir. *Voltaire*.

L E T T R E V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de juillet.

MON divin ange, vos Scythes de Lyon font prêts ; j'y ai fait tout ce que j'ai pu. Je pense que les Illinois ayant voulu imiter les Scythes dans le cinquième acte, il fera bon de ne les jouer qu'une seule fois avant Fontainebleau, deux fois tout au plus.

Vous avez peut-être vu la nouvelle édition du *Cogé*, régent au collège Mazarin, contre *Bélifaire*. Pourquoi me fourre-t-il là ? pourquoi une si étrange calomnie ? est-il permis de profiter ainsi le nom du roi ? Et cela s'imprime avec permission ! et on me dit : Méprisez ces sottises ; laissez-vous calomnier ; laissez-nous en rire. Quant à *la Beaumelle*, qui est de la clique des *Frérons*, les avoyers de Berne, plus essentiellement outragés que moi dans

les ouvrages de ce misérable, viennent de s'en plaindre à M. de *Choiseul*. Si j'étais souverain à Berne, je ne me plaindrais pas. 1767.

Mon cher ange, mettez-moi aux pieds de mes deux protecteurs, et foyez le troisième.

Voltaire.

LETTRE VI.

A M. DAMILAVILLE.

Premier d'auguste.

MES associés, Monsieur, vous ont envoyé ce que vous demandez et ce qui vous était dû. Si rien ne vous est parvenu, il ne faut s'en prendre qu'à l'interruption du commerce; car il est plus difficile, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, d'envoyer des ballots de ce pays-ci que d'en recevoir. Les bijouteries sont surtout prohibées.

J'ai vu votre ami à la campagne; il traîne une vie assez languissante. Je lui ai parlé du sieur *la Beaumelle*, en conformité de votre lettre du 25 de juillet; il m'a dit que ce malheureux étant sur le point de faire réimprimer ses calomnies contre tout ce que nous avons de plus respectable, on s'était trouvé dans la

— 1767. nécessité de présenter l'antidote contre le poison ; que cela ne se pouvait faire décemment que par un mémoire historique, lequel n'a été adressé qu'aux personnes intéressées , aux ministres et aux gens de lettres. S'il avait été possible que le jeune M. *Lavaisse* eût mis un frein à la démence horrible de son beau-frère , et si le repentir avait pu entrer dans l'ame d'un homme aussi méchant et aussi fou , on aurait pris d'autres mesures.

L'aventure de Sainte-Foi est très-vraie , et on informe criminellement depuis un mois. L'évêque d'Agén a jeté un monitoire ; il y a beaucoup de protestans en prison. On ne fait pas un mot de tout cela à Paris. Il y aurait cinq cents hommes de pendus en province , que Paris n'en saurait pas un seul mot ; mais le ministère en est très-instruit.

Votre ami vous est toujours bien tendrement attaché. Toute ma famille vous présente ses obéissances.

Est-il vrai que mon ancien compatriote *Jean-Jacques Rousseau* est établi en Auvergne ?

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec les sentimens les plus inviolables , votre , &c.

Boursier.

A U M E M E.

5 d'auguste.

MON cher ami, *Lacombe* me mande qu'il imprime le mémoire que je n'avais présenté qu'au vice-chancelier, aux ministres et à mes amis. Je compte même en mettre un beaucoup plus grand et plus instructif à la tête de la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV.* Cette nouvelle édition, consacrée principalement aux belles-lettres et aux beaux arts, est augmentée d'un grand tiers. Je n'ai rien oublié de ce qui peut servir à l'honneur de ma patrie et à celui de la vérité. J'espère que cet ouvrage, aussi philosophique qu'historique, aura l'approbation des honnêtes gens. Mais si M. *Lavaisse* veut que ce monument, que je tâche d'élever à la gloire de la France, ne soit point imprimé avec la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*, il ne tient qu'à lui d'engager le libraire à en suspendre la publication, jusqu'à ce que celui qui a outragé si long-temps et si indignement la vérité et moi, reconnaisse sa faute et s'en repente. Je ne peux qu'à ce prix abandonner ma cause ;

— il serait trop lâche de se taire , quand l'im-
1767. posture est si publique.

Je suis très-affligé que le coupable soit le beau-frère de M. *Lavaisse* , mais je le fais juge lui-même entre son beau-frère et moi. Je vous prie de lui envoyer cette lettre , et de lui témoigner toute ma douleur.

Je vous embrasse bien tendrement. V.

L E T T R E V I I I .

A M. M A R M O N T E L .

7 d'auguste.

MON CHER CONFRERE ,

Vous savez, sans doute , que ce malheureux *Cogé* a fait une seconde édition de son libelle contre vous , et qu'il y a mis une nouvelle dose de poison. Ne croyez pas que ce soit la rage du fanatisme qui arme ces coquins-là ; ce n'est que la rage de nuire , et la folle espérance de se faire une réputation en attaquant ceux qui en ont. La démence de ce malheureux a été portée au point qu'il a osé compromettre le nom du roi dans une de ses notes , page 96. Il dit , dans cette note ,

que vous répandez le déisme, que vous habillez 1767.
Bélisaire des haillons des déistes; que les jeunes
 empoisonneurs et blasphémateurs de Picardie, con-
 damnés au feu, l'année dernière, ont avoué que
 c'était de pareilles lectures qui les avaient portés
 aux horreurs dont ils étaient coupables; que le
 jour que MM. le président Hénault, Caperonnier
 et le Beau eurent l'honneur de présenter au roi
 les deux derniers volumes de l'académie des bel-
 les-lettres, sa Majesté témoigna la plus grande
 indignation contre M. de V., &c.

Vous savez, mon cher confrère, que j'ai
 les lettres de M. le président Hénault et de
 M. Caperonnier, qui donnent un démenti for-
 mel à ce maraud. Il a osé profiter le nom
 du roi, pour calomnier les membres d'une
 académie qui est sous la protection immédiate
 de sa Majesté.

De quelque crédit que le fanatisme se vante
 aujourd'hui, je doute qu'il puisse se soutenir
 contre la vérité qui l'écrase, et contre l'op-
 probre dont il se couvre lui-même.

Vous savez que *Cogé*, secrétaire de *Ribalier*,
 vous prodigue, dans sa nouvelle édition, le
 titre de *séditieux*; mais vous devez savoir aussi
 que votre *séditieux Bélisaire* vient d'être traduit
 en russe, sous les yeux de l'impératrice de
 Russie. C'est elle-même qui me fait l'honneur
 de me le mander. Il est aussi traduit en anglais

— et en suédois ; cela est triste pour maître
1767. *Ribalier*.

On s'est trop réjoui de la destruction des jésuites. Je savais bien que les jansénistes prendraient la place vacante. On nous a délivrés des renards , et on nous a livrés aux loups. Si j'étais à Paris , mon avis ferait que l'académie demandât justice au roi. Elle mettrait à ses pieds , d'un côté , les éloges donnés à votre *Bélifaire* par l'Europe entière , et de l'autre , les impostures de deux cuistres de collège. Je voudrais qu'un corps soutînt ses membres , quand les membres lui font honneur.

Je n'ai que le temps de vous dire combien je vous estime et je vous aime.

P. S. On écrit de Vienne que , leurs Majestés impériales ayant lu *Bélifaire* , et l'ayant honoré de leur approbation , ce livre s'imprime actuellement dans cette capitale , quoiqu'on y sache très - bien ce qui se passe à Paris.

LETTRE

L E T T R E I X.

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

MON cher ange, je vous crois actuellement à Paris, et j'ai bien des choses à vous dire sur le tripot. En premier lieu, les exemplaires de l'édition de Lyon sont encore en chemin de Lyon à Ferney; et, grâce à l'interruption du commerce, ils y seront encore long-temps. Sur votre premier ordre, j'écrirai au libraire de Lyon de faire partir les exemplaires au moins à l'adresse de M. le duc de Praslin.

Secondement, il faut que vous sachiez que *le Kain* m'écrit que M. le duc de Duras a perdu une petite distribution de rôles que j'avais envoyée, et qu'il en faut une seconde; mais, dans cette seconde, il me semble qu'on enfile un peu la liste des pièces destinées à mademoiselle Durancy. On demande pour elle *Alzire*, *Electre*, *Aurélie*, *Aménaïde*, *Idamé*, *Zulime*, *Obéide*. Je ferai sur le champ ce que vous aurez ordonné. Vous savez qu'il y a des contestations entre mademoiselle Durancy et mademoiselle Dubois.

Après le tripot de la comédie, vient celui

Corresp. générale. Tome XII. * B.

—
1767. de la typographie. Il me paraît que c'était à *Lavaiffe* à mettre un frein aux horreurs dont son beau-frère est coupable, et que, s'il n'a pu en venir à bout, c'est une preuve que ce beau-frère est un monstre incorrigible. Vous ne savez pas, mon cher ange, combien le reste de l'Europe est différent de Paris, et avec quelle avidité de telles calomnies sont recherchées; elles sont répétées par mille échos. Vous pouvez, ainsi que M. le duc de *Praslin*, mépriser les *Déon* et les *Vergy*; M. le prince de *Condé* peut dédaigner un misérable qui traite son père d'assassin; mais les gens de lettres ne sont pas dans une situation à négliger de pareilles atteintes. Il est assurément bien nécessaire de réprimer cet excès parvenu à son comble. La vie d'un homme de lettres est un combat perpétuel.

Les jansénistes, d'un autre côté, sont devenus plus persécuteurs et plus insolens que les jésuites. On nous a défaits des renards, mais on nous laisse en proie aux loups. Ce sont des jansénistes qui ont fait ce malheureux *Dictionnaire historique* où feu madame de *Fençin* est si maltraitée.

Je reviens à la comédie. Vous allez avoir une nouvelle pièce dont *le Kain* ne me parle pas. Je suis bien aise qu'il y ait quelques nouveautés qui fassent entièrement oublier les

Illinois. Les nouveautés de MM. de *Chabanon* et de *la Harpe* ne feront pas de sitôt prêtes. 1767.
 Tant mieux ; plus ils travailleront , plus ils réussiront. M. de *Chabanon* vous est toujours très-attaché , maman aussi , et moi aussi qui vous adore. Madame d'*Argental* me boude , mais mettez-moi à ses pieds. V.

L E T T R E X.

A M. L A C O M B E , libraire à Paris.

A Ferney , le 7 d'auguste.

L ferait , sans doute , bien flatteur pour moi qu'un homme de lettres tel que vous, Monsieur, qui a bien voulu se donner à la typographie , entreprit la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, que j'ai consacré principalement à la gloire des belles - lettres et des beaux arts. J'ai augmenté le catalogue raisonné des gens de lettres d'un grand tiers, et j'ai tâché de détruire plus d'un préjugé et plus d'une fable, qui déshonoraient un peu l'histoire littéraire de ce beau siècle. J'en ai usé ainsi dans la liste des souverains contemporains, des princes du sang, des généraux et des ministres. D'anciens recueils que j'avais faits pour mon

usage m'ont beaucoup servi. J'ai reçu de toutes parts , depuis dix années des instructions que je fais entrer dans le corps de l'ouvrage : j'ose enfin le regarder comme un monument élevé à l'honneur de la France.

1767.

Il est très-triste pour moi que cette édition ne se fasse pas en France ; mais vous savez que je suis plus près de Genève et de Laufane que de Paris. L'édition est commencée. Ma méthode, dont je n'ai jamais pu me départir, est de faire imprimer sous mes yeux, et de corriger à chaque feuille ce que je trouve de défectueux dans le style. J'en use ainsi en vers et en prose. On voit mieux les fautes quand elles sont imprimées.

Au reste, cette édition est principalement destinée aux pays étrangers. Vous ne sauriez croire quels progrès a fait notre langue, depuis dix ans, dans le Nord : on y recherche nos livres avec plus d'avidité qu'en France. Nos gens de lettres instruisent vingt nations, tandis qu'ils sont persécutés à Paris, même par ceux qui osent se dire leurs confrères.

Quant au mémoire qui regarde les calomnies absurdes du sieur *la Beaumelle*, il était encore plus nécessaire pour les étrangers que pour les Français. On fait bien à Paris que *Louis XIV* n'a point empoisonné le marquis de *Louvois* ; que le dauphin, père du roi, ne

s'est point entendu avec les ennemis de l'Etat pour faire prendre Lille; que monsieur le Duc, père de M. le prince de *Condé* d'aujourd'hui, n'a point fait assassiner M. *Vergier*: mais à Vienne, à Bade, à Berlin, à Stockholm, à Pétersbourg, on peut aisément se laisser séduire par le ton audacieux dont *la Beaumelle* débite ces abominables impostures. Ces mensonges imprimés sont d'autant plus dangereux, qu'ils se trouvent aussi à la suite des lettres de madame de *Maintenon*, qui sont, pour la plupart, authentiques. Le faux prend la couleur de la vérité à laquelle il est mêlé. La calomnie se perpétue dans l'Europe, si on ne prend soin de la détruire. Il est de mon devoir de venger l'honneur de tant de personnes de tout rang outragées, surtout dans des notes infames dont ce malheureux a défiguré mon propre ouvrage. J'étais historiographe de France, lorsque je commençai le *Siècle de Louis XIV*: je dois finir ce que j'ai commencé; je dois laver ce monument de la fange dont on l'a souillé; enfin, je dois me presser, ayant peu de temps à vivre.

N. B. Vous faurez, Monsieur, en qualité d'homme d'esprit et de goût, qu'il y a dans le monde un nommé M. *Laurent*, auteur du *Compère Matthieu*, lequel a fait un petit ouvrage

1767. intitulé l'Ingénu, lequel est fort couru des hommes, des femmes, des filles, et même des prêtres. Ce M. *Laurent* m'est venu voir : il m'a dit, avant de repartir pour la Hollande, que, si vous pouviez imprimer ce petit ouvrage, il vous l'enverrait de Lyon à Paris, par la poste. M. *Marin* m'a mandé qu'il avait lu, par hasard, cet ouvrage, et qu'on donnerait une permission tacite sans aucune difficulté.

L E T T R E X I.

A M. G U Y O T, *avocat.*

A Ferney, 7 d'auguste.

IL est très-certain, Monsieur, que la France manque d'un bon vocabulaire ; l'Espagne et l'Italie en ont : tous les mots y sont marqués avec leurs étymologies, leurs significations propres et figurées, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs, dans les différens styles. Il faut remarquer surtout qu'en espagnol et en italien, on écrit comme on parle. Tout cela est à désirer dans nos dictionnaires. Notre écriture est perpétuellement en contradiction avec notre prononciation. Il n'y a point de raison pour laquelle je *croyois*, j'*octroyois*, doivent s'écrire ainsi, quand on prononce, je

croyais , j'*octroyais*. Le second *oi* ne doit pas être plus privilégié que le premier. Du temps de *Corneille* , on prononçait encore je *connois* , et même on retranchait l'*s*. Vous voyez dans *Héraclius* :

Qu'il entre ; à quel dessein vient-il parler à moi ,
Lui que je ne vois point , qu'à peine je *connoi* ?

On ne souffrirait point aujourd'hui une pareille rime , puisque l'on prononce je *connais*.

Notre langue est très irrégulière. Les langages , à mon gré , sont comme les gouvernemens ; les plus parfaits sont ceux où il y a moins d'arbitraire. Il est bien ridicule que d'*augustus* on ait fait *août* , de *pavonem* , *paon* , de *Cadomum* , *Caen* , de *gustus* , *goût*. Les lettres retranchées dans la prononciation prouvent que nous parlions très-durement ; ces mêmes lettres , que l'on écrit encore , sont nos anciens habits de sauvages.

Que de termes éloignés de leur origine ! *Pédant* , qui signifiait instructeur de la jeunesse , est devenu une injure ; de *fatuus* , qui signifiait prophète , on a fait un *fat* ; *idiot* , qui signifiait solitaire , ne signifie plus qu'un sot.

Nous avons des architraves et point de *trave* , des archivoltes et point de *volte* , en architecture ; des foucoupes , après avoir banni les *coupes* ; on est impotent , et on n'est point *potent* ;

1767. il y a des gens implacables et pas un de *placable*. On ne finirait pas si on voulait exposer tous nos besoins ; cependant notre langue se parle à Vienne, à Berlin, à Stockholm, à Copenhague, à Moscou ; elle est la langue de l'Europe ; mais c'est grâce à nos bons livres et non à la régularité de notre idiome. Nos excellens artistes ont fait prendre notre pierre pour de l'albâtre.

J'attends, Monsieur, votre *Vocabulaire* pour fixer mes idées, et je vous remercie, par avance, de votre politesse et de vos instructions.

L E T T R E X I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

8 d'auguste.

J E vous ai obligation, mon cher ami, de m'avoir fait connaître jusqu'où un *Cogé* pouvait porter l'insolence. M. *Caperonnier* vient de m'écrire une lettre dans laquelle il donne un démenti formel à ce maraud. Il est bon de répandre, parmi les sages et les gens de bien, la turpitude des méchans. Cette turpitude est bien punissable. Il n'est pas permis de prendre le nom de DIEU en vain. Je vous l'avais bien dit
qu'il

qu'il fallait passer sa vie à combattre. Un homme de lettres, pour peu qu'il ait de réputation, est un *Hercule* qui combat des hydres. Prêtez-moi votre massue ; j'ai plus de courage que de force. Si j'avais de la fanté, tous ces drôles-là verraient beau jeu. 1767.

M. le prince de *Gallitzin* me mande que le livre intitulé *L'ordre essentiel et naturel des sociétés politiques*, (*) est fort au-dessus de *Montesquieu*. N'est-ce pas le livre que vous m'avez dit ne rien valoir du tout ? Le titre m'en déplait fort. Il y a long-temps qu'on ne m'a envoyé de bons livres de Paris.

J'ai fait chercher l'Ingénu dont vous me parlez ; on ne le connaît point. Il est très-triste qu'on m'impute tous les jours non-seulement des ouvrages que je n'ai point faits, mais aussi des écrits qui n'existent point. Je fais que bien des gens parlent de l'Ingénu, et tout ce que je puis répondre très-ingénuement, c'est que je ne l'ai point vu encore. Je vous embrasse bien tendrement.

J'ai lu le plaidoyer de *Loyseau* contre Berne, par-devant l'Europe. Le cas est singulier. Ce *Loyseau* veut se faire de la réputation, à quel que prix que ce soit ; mais je crois qu'on s'intéressera fort peu à cette affaire dans Paris.

(*) Par M. de la Rivierre.

1767.

L E T T R E X I I I .

A M. LE MARQUIS DE MIRANDA,

CAMERIER MAJOR DU ROI D'ESPAGNE.

Ecrité sous le nom d'un amman de Basle.

10 d'auguste.

Vous osez penser dans un pays où l'on a regardé souvent cette liberté comme une espèce de crime. Il a été un temps, à la cour d'Espagne, surtout lorsque les jésuites avaient du crédit, qu'il était presque défendu de cultiver sa raison. L'abrutissement de l'esprit était un mérite à la cour. Vos rois semblaient être comme les docteurs de la comédie italienne, qui choisissaient des *Arlequins* pour leurs confidens et leurs favoris, parce que les *Arlequins* sont des balourds. Vous avez enfin un ministre éclairé qui, ayant lui-même beaucoup d'esprit, a permis qu'on en eût. Il a surtout senti le vôtre; mais les préjugés sont encore plus forts que vous et lui. *Cicéron* et *Virgile* auraient beau venir dans votre cour, ils verraient que des moines et des prêtres seraient plus écoutés qu'eux; ils seraient forcés de fuir

ou d'être hypocrites. Vous avez, aux barrières de Madrid, la douane des pensées; elles y sont saisies aux portes comme les marchandises d'Angleterre. 1767.

On met chez vous aux galères un libraire qui prête un livre à un officier de la cour pour le défennuyer pendant sa maladie. Cette persécution, faite à l'esprit humain, rend votre cour et votre religion odieuses à nous autres républicains. Les Grecs esclaves ont cent fois plus de liberté dans Constantinople que vous n'en avez dans Madrid. Cette crainte, si lâche et si tyrannique, cette crainte, où est toujours votre gouvernement que les hommes n'ouvrent les yeux à la lumière, fait voir à quel point vous sentez que votre religion serait détestée si elle était connue. Il faut bien que vous en ayez aperçu l'absurdité, puisque vous empêchez qu'on ne l'examine. Vous ressemblez à cette reine des *Mille et une nuits*, qui, étant extrêmement laide, punissait de mort quiconque osait la regarder entre deux yeux.

Voilà, Monsieur, l'état où a été votre cour jusqu'au ministère de M. le comte d'*Aranda*, et jusqu'à ce qu'un homme de votre mérite ait approché de la personne de sa Majesté. Mais la tyrannie monacale dure encore. Vous ne pouvez ouvrir votre ame qu'à quelques amis intimes, en très-petit nombre. Vous n'osez

— dire à l'oreille d'un courtifan ce qu'un anglais
1767. dirait en plein parlement.

Vous êtes né avec un génie supérieur ; vous faites d'aussi jolis vers que *Lopez de Véga* ; vous écrivez mieux en prose que *Gratien*. Si vous étiez en France , on croirait que vous êtes le fils de l'abbé de *Chaulieu* et de madame de *Sévigné*. Si vous étiez né anglais , vous deviendriez l'oracle de la chambre des pairs. De quoi cela vous servira-t-il à Madrid , si vous confumez votre jeunesse à vous contraindre ? Vous êtes un aigle enfermé dans une grande cage, un aigle gardé par des hiboux.

Je vous parle avec la liberté d'un républicain et d'un protestant philosophe. Votre religion , j'ose le dire , a fait plus de mal au genre-humain que les *Attila* et les *Tamerlan*. Elle a avili la nature ; elle a fait d'infames hypocrites de ceux qui auraient été des héros ; elle a engraisé les moines et les prêtres du sang des peuples. Il faut , à Madrid et à Naples , que la postérité du *Cid* baise la main et la robe d'un dominicain. Vous êtes encore à favoir qu'il ne faut baiser de main que celle de sa maîtresse.

Je vous suis très-obligé , monsieur le Marquis , de la relation d'*Erèse* que vous voulez bien m'envoyer. Il paraît que vous connaissez bien les hommes , et de là je conclus que

vous avez bien des momens de dégoût ; mais je suppose que vous avez trouvé dans Madrid 1767.
 une société digne de vous , et que vous pouvez philosopher , à votre aise , dans votre *cætus selectus*. Vous ferez insensiblement des disciples de la raison ; vous élèverez les ames en leur communiquant la vôtre , et , quand vous ferez dans les grandes places , votre exemple et votre protection donneront aux ames toute l'élévation dont elles manquent. Il ne faut que trois ou quatre hommes de courage pour changer l'esprit d'une nation. Voyez ce que fait l'impératrice de Russie ; elle a fait traduire le livre de *Bélifaire* , que des cuistres de sorbonne voulaient condamner. Elle a traduit elle-même le chapitre contre lequel les théologiens s'étaient élevés avec une fureur imbécille. On est philosophe à sa cour ; on y foule aux pieds les préjugés du peuple. C'est une extrême sottise , dans les souverains , de regarder la religion catholique comme le soutien de leurs trônes ; elle n'a presque servi qu'à les renverser. L'Angleterre et la Prusse n'ont été puissantes qu'en secouant le joug de Rome.

Puissiez-vous, Monsieur, quand vous serez en place, enchaîner cette idole, si vous ne pouvez la briser. C'est ce que j'attends d'un esprit tel que le vôtre. Vous cueillez actuellement les fleurs , vous ferez un jour mûrir les fruits.

— Je suis, avec bien du respect et un véritable
 1767. attachement, Monsieur,
 votre très-humble, très-obéissant
 ferviteur, *Erimbolt.*

L E T T R E X I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 d'auguste.

JE crois qu'il faut laisser imprimer le mémoire qui devait précéder la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV.* C'est une affaire qui n'est pas seulement littéraire; elle est personnelle à plusieurs grandes maisons du royaume, qui m'ont témoigné leur indignation contre ce malheureux *la Beaumelle.* Ses calomnies, peut-être peu connues à Paris, sont répandues dans les pays étrangers. Il m'a traité comme *Louis XIV.*, et je ne suis pas roi. Un pauvre particulier doit se défendre; il doit décrier au moins le témoignage de son ennemi.

Je ne reviens point de mon étonnement, quand mes amis me disent qu'il faut mépriser de telles impostures. Je n'entends pas quel honneur il y a à se laisser diffamer, et je suis bien persuadé qu'aucun de ceux qui me disent, gardez le silence, ne le garderait à ma place.

Voici une grâce que je vous demande. —
 M. Diderot peut vous dire dans quel temps il 1767.
 croit qu'on ait écrit le *Mercurus trismégiste* que nous avons en grec. Je ne fais si je me trompe, mais ce livre me paraît de la plus haute antiquité, et je le crois fort antérieur à *Timée de Locres*. Engagez le *Platon* moderne à me donner sur cela quatre lignes d'éclaircissement, que vous me ferez parvenir. Il y a loin de *Mercurus trismégiste* à la *Beaumelle*, mais il faut répondre à tout.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

AH! mon Dieu, on me mande que madame d'*Argental* est à l'extrémité. Je venais de vous écrire une lettre de quatre pages, je la déchire : je ne respire point. Madame d'*Argental* est-elle en vie ? Mon adorable ange, ordonnez que vos gens nous écrivent un mot. Nous sommes dans des tranfes mortelles. Un mot, par un de vos gens, je vous en conjure. V.

1767.

L E T T R E X V I.

A M. LE PRINCE GALLITZIN,

AMBASSADEUR DE RUSSIE, à Paris.

A Ferney, du 14 d'auguste.

MONSIEUR LE PRINCE,

J E vois, par les lettres dont sa Majesté impériale et votre Excellence m'honorent, combien votre nation s'élève, et je crains que la nôtre ne commence à dégénérer à quelques égards. L'impératrice daigne traduire elle-même le chapitre de *Bélifaire*, que quelques hommes de collège calomnient à Paris. Nous serions couverts d'opprobre si tous les honnêtes gens, dont le nombre est très-grand en France, ne s'élevaient pas hautement contre ces turpitudes pédantesques. Il y aura toujours de l'ignorance, de la sottise et de l'envie dans ma patrie; mais il y aura toujours aussi de la science et du bon goût. J'ose vous dire même qu'en général nos principaux militaires et ce qui compose le conseil, les conseillers d'Etat et les maîtres des requêtes, sont plus éclairés qu'ils ne l'étaient dans le beau siècle de

Louis XIV. Les grands talens sont rares ; mais la science et la raison sont communes. Je vois , avec plaisir , qu'il se forme dans l'Europe une république immense d'esprits cultivés. La lumière se communique de tous les côtés. Il me vient souvent du Nord des choses qui m'étonnent. Il s'est fait , depuis environ quinze ans , une révolution dans les esprits qui fera une grande époque. Les cris des pédans annoncent ce grand changement comme les croassemens des corbeaux annoncent le beau temps. 1767.

Je ne connais point le livre (*) dont vous me faites l'honneur de me parler. J'ai bien de la peine à croire que l'auteur , en évitant les fautes où peut être tombé M. de *Montesquieu* , soit au dessus de lui dans les endroits où ce brillant génie a raison. Je ferai venir son livre ; en attendant , je félicite l'auteur d'être auprès d'une souveraine qui favorise tous les talens étrangers , et qui en fait naître dans ses Etats. Mais c'est vous , surtout , Monsieur , que je félicite de la représenter si bien à Paris.

J'ai l'honneur, &c.

(*) *L'ordre essentiel des sociétés*, par M. de la Rivière.

1767.

L E T T R E X V I I .

A M. E I S E N .

A Ferney, 14 d'auguste.

J E commence à croire, Monsieur, que la *Henriade* ira à la postérité, en voyant les estampes dont vous l'embellissez; l'idée et l'exécution doivent vous faire également honneur. Je suis sûr que l'édition où elles se trouveront fera la plus recherchée. Personne ne s'intéresse plus que moi aux progrès des arts; et plus mon âge et mes maladies m'empêchent de les cultiver, plus je les aime dans ceux qui les font fleurir.

Soyez persuadé des sentimens d'estime et de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X V I I I.

1767.

A M. D A M I L A V I L L E.

14 d'auguste.

MON cher ami, votre lettre du 8 ne m'a pas laissé une goutte de sang : je crains que madame d'*Argental* ne soit morte ; c'est une perte irréparable pour ses amis. Que deviendra monsieur d'*Argental* ? je suis désespéré et je tremble.

M. le maréchal de *Richelieu* m'écrit sur l'aventure de Sainte-Foi. La chose est très-sérieuse. J'espère qu'à la fin l'innocence des protestans sera plus reconnue au parlement de Bordeaux qu'à celui de Toulouse.

Il me mande que *la Beaumelle* n'est point de son département. Ce *la Beaumelle* n'a été que fortement réprimandé et menacé par le commandant du pays de Foix, au nom du roi. Ce n'est pas le silence de ce coquin que je demande, c'est une rétractation ; sans quoi on lui apprendra à calomnier. Ne tient-il qu'à débiter des impostures atroces, pour se taire ensuite, et laisser le poison circuler ? *Lavaisse* doit le renoncer pour son beau-frère, s'il ne se repent pas.

Il paraît, tous les huit jours, en Hollande,

— des livres bien singuliers. Je vois avec dou-
 1767. leur qu'on a une bibliothèque nombreuse
 contre la religion chrétienne qu'on devrait
 respecter. Vous savez que je ne l'ai jamais
 attaquée, et que je la crois, comme vous,
 utile à l'Europe.

Permettez que je vous prie d'envoyer à
 M. de *Laleu* un certificat qui assure que votre
 ami est encore en vie, quoique cela ne soit
 pas tout-à-fait vrai; mais, tant qu'il aura un
 souffle, il vous aimera. *V.*

LETTRE XIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 17 d'auguste.

CELLE-CI, Monseigneur, est bien autant
 pour le premier gentilhomme de la chambre,
 que pour le souverain d'Aquitaine. Je mets à
 vos pieds deux exemplaires des *Scythes*, de
 l'édition de Lyon; l'un pour vous, l'autre
 pour votre troupe de Bordeaux. Cette édition
 est, sans contredit, la meilleure. Les *Scythes*
 se recommandent à votre protection pour
 Fontainebleau. J'avoue que nous avons de
 meilleurs acteurs que le roi. M. le comte de

Coigny, M. le chevalier de *Jaucourt* et M. de *Melfort* en sont bien étonnés. Il ne tiendrait qu'à vous d'en avoir d'aussi bons, si vous pouviez faire effacer la note d'infamie qu'un sot préjugé attache encore à des talens précieux et rares. 1767.

M. *Hénin*, résident du roi à Genève, a dû avoir l'honneur de vous écrire sur *Galien*. Il m'en paraît content ; il espère le former : cette place est bonne. Les passe-ports et les certificats de vie des *Génevois* vaudront, au moins, à *Galien* mille francs par an. Je donnerai les dix louis d'or en question, sur le premier ordre que je recevrai de vous. Vous me permettez de ne vous pas écrire de ma main quand ma détestable santé me tient sur le grabat : c'est l'état où je suis aujourd'hui, avec la résignation convenable, et avec le plus tendre et le plus respectueux attachement. V.

1767.

L E T T R E X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 18 d'auguste.

BÉNIS soient DIEU et mes anges ! Puisque madame d'*Argental* se porte mieux, je suis assez hardi pour envoyer deux exemplaires des *Scythes*. Je n'en envoie que deux, pour ne pas trop grossir le paquet. J'en ai adressé quatre à M. le duc de *Praslin*, et trois à M. le duc de *Choiseul*. J'en ferai venir tant qu'on voudra, on n'a qu'à commander.

Dès que madame d'*Argental* sera en pleine convalescence, et qu'elle pourra s'amuser de balivernes, adressez-vous à moi, je vous amuserai sur le champ : cela est plus nécessaire que des juleps de cresson. Elle a essuyé là une furieuse secousse. Pour moi, je ne fais pas comment je suis en vie, avec ma maigreur qui se soutient toujours, et mon climat qui change quatre fois par jour. Il faut avouer que la vie ressemble au festin de *Damoclès* ; le glaive est toujours suspendu.

Portez-vous bien tous deux, mes divins anges. Le petit hermitage va faire un feu de joie.

L E T T R E X X I.

1767.

A M. M A R M O N T E L.

A Ferney, 21 d'auguste.

JE reçois, mon cher ami, votre lettre du 7 d'auguste, car août est trop velche. Vous avez dû recevoir la mienne, dans laquelle je vous disais que notre impératrice, notre héroïne de Scythie avait traduit le quinzième chapitre. On m'affure, dans le moment, qu'il est traduit en italien, et dédié à un cardinal; c'est de quoi il faut s'informer: mais ce qu'il faut surtout souhaiter, c'est que la sorbonne le condamne: elle sera couverte d'un ridicule et d'un opprobre éternel; elle sera précisément au niveau de *Fréron*.

Je vous recommande *la Harpe* quand je ne ferai plus. Il sera un des piliers de notre Eglise; il faudra le faire de l'académie: après avoir eu tant de prix, il est bien juste qu'il en donne.

Au reste, souvenez-vous que, s'il y a dans l'Europe des princes et des ministres qui pensent, ce n'est guère qu'en France qu'on peut trouver les agrémens de la société. Les Français, persécutés et chargés de chaînes, dansent très-joliment avec leurs fers, quand le geolier

— n'est pas là. Nous avons eu des fêtes charman-
 1767. tes à Ferney. Madame de la Harpe a joué
 comme mademoiselle *Clairon*, M. de la Harpe
 comme *le Kain*, M. de Chabanon infiniment
 mieux que *Molé* : cela console.

Adieu, mon cher confrère ; je n'écris point
 de ma main, je suis aveugle comme votre
Bélifaire ; je récite son *Credo*, mais je ne le
 commente pas si bien que lui.

L E T T R E X X I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

22 d'auguste.

J E fais, Monsieur, que vous vous amusez
 quelquefois de littérature. J'ai fait chercher
l'Ingénu pour vous l'envoyer, et j'espère que
 vous le recevrez incessamment ; c'est une plai-
 santerie assez innocente d'un moine défroqué,
 nommé *Laurent*, auteur du *Compère Matthieu*.

J'ai vu à Ferney, depuis peu de jours, votre
 ami qui est menacé de perdre entièrement les
 yeux, et dont la santé est très-altérée. Il m'a
 montré des lettres des ministres, de MM. les
 maréchaux de *Richelieu* et d'*Estrées*, et de toute
 la maison de *Noailles*, au sujet de *la Beaumelle*.

Il m'a dit que ces démarches étaient absolu-
 ment nécessaires ; que les écrits de *la Beaumelle* 1767.
 étaient très-répondus dans les pays étrangers,
 et qu'on n'y recherchait même d'autre édition
 du Siècle de *Louis XIV*, que celle qui a été
 faite par ce malheureux, et qui est chargée de
 falsifications et de notes infames. Ce *la Beaumelle*
 est un énergumène du Languedoc, un esprit
 indomptable, qu'il a fallu écraser. Le canton de
 Berne, outragé dans ce libelle, en a demandé
 justice au ministère.

Vous savez qu'on n'a pas voulu faire une
 seconde édition de l'ouvrage de mathéma-
 tique, &c. Il n'y a plus de livres qu'on imprime
 plusieurs fois, que les livres condamnés. Il
 faut aujourd'hui qu'un libraire supplie les
 magistrats de brûler son livre pour le faire
 vendre.

Votre ami malade vous fait les plus tendres
 complimens ; il passe la moitié de la journée à
 souffrir, et l'autre à travailler.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, &c.
Boursier.

1767.

L E T T R E X X I I I .

A M. V E R N E S .

Premier de septembre.

VOICI, Monsieur, les paroles de *Santhoniathon* :
 » Ces choses sont écrites dans la *Cosmogonie*
 » de *Thaut*, dans ses mémoires, et tirées des
 » conjectures et des instructions qu'il nous a
 » laissées. C'est lui qui nomma les vents du
 » septentrion et du midi, &c... Ces premiers
 » hommes consacrèrent les plantes que la terre
 » avait produites : ils les jugèrent divines,
 » et vénérèrent ce qui soutenait leur vie, celle
 » de leur postérité et de leurs ancêtres, &c. »

Au reste, mon cher Monsieur, il se pourrait très-bien que *Santhoniathon* eût dit une sottise, ainsi que des gens venus après lui en ont dit d'énormes.

L'affaire des *Sirven* n'a pu être encore rapportée, parce que M. d'*Ormesson* a été malade; du moins on donne cette excuse : mais il se pourrait bien que le crédit des ennemis en fût la véritable raison. La malheureuse aventure de Sainte-Foi sur les frontières du Périgord, vingt-quatre pauvres diables de huguenots décrétés, le fatal édit de 1724 renouvelé dans

le Languedoc, et enfin le malheur de *Sirven* ———
 qui n'a point de jolie fille pour intéresser les 1767.
 Parisiens : tout cela pourrait nuire à la cause
 de cet infortuné.

Je vous envoie, mon cher philosophe huguenot, une petite Philippique que j'ai été obligé de faire. L'ami *la Beaumelle* s'en est mal trouvé. Le commandant de la province l'a un peu menacé, de la part du roi, du cachot qu'il mérite. Je suis très-tolérant, mais je ne le suis pas pour les calomniateurs. Il faut d'une main soutenir l'innocence, et de l'autre écraser le crime.

Je vous embrasse en *Jéhova*, en *Knef*, en *Zeus*; point du tout en *Athanase*, très-peu en *Jérôme* et en *Augustin*.

LETTRE XXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de septembre.

Nous nous apprêtons à célébrer la convalescence : il y aura comédie nouvelle, souper de quatre-vingts couverts. C'est bien pis que chez M. de *Pompignan*; et puis nous aurons bal et fusées.

J'envoyai, par le dernier ordinaire, un

— 1767. Ingénu, par M. le duc de *Praslin*, pour amuser la convalescente ; et vous aurez, mes anges, pour votre hiver, les tragédies de messieurs de *Chabanon* et de *la Harpe* ; cela n'est pas trop mal pour des habitans du mont Jura ; mais, en vérité, vous autres Velches, vous êtes des habitans de Montmartre. Je vous assure que les *Guillaume Tell* et les *Illinois* font aux *Danchet* et aux *Pellegrin* ce que les *Pellegrin* et les *Danchet* font à *Racine*. Je ne crois pas qu'il y ait une ville de province dans laquelle on pût achever la représentation de ces parades qui ont été applaudies à Paris. Cela met en colère les ames bien nées : cette barbarie avancera ma mort. Le fond des Velches fera toujours sot et grossier. Le petit nombre des prédestinés qui ont du goût, n'influe point sur la multitude : la décadence est arrivée à son dernier période.

Vivez donc, mes anges, pour vous opposer à ce torrent de bêtises de tant d'espèces, qui inondent la nation. Je ne connais, depuis vingt ans, aucun livre supportable, excepté ceux que l'on brûle, ou dont on persécute les auteurs. Allez, mes Velches, Dieu vous bénisse ! vous êtes la chiasse du genre-humain. Vous ne méritez pas d'avoir eu parmi vous de grands-hommes qui ont porté votre langue jusqu'à Moscou. C'est bien la peine d'avoir

tant d'académies pour devenir barbares. Ma ———
 juste indignation , mes anges , est égale à la 1767.
 tendresse respectueuse que j'ai pour vous , et
 qui fait la consolation de mes vieux jours. V.

Tout Ferney se réjouit de la convalescence.

L E T T R E X X V.

A M. DAMILAVILLE,

4 de septembre.

JE reçois , Monsieur, votre lettre du 29
 d'auguste. Tous les paquets arrivent de Paris
 en pays étranger ; mais rien n'arrive de nos
 cantons à Paris.

Je vois très-souvent votre ami qui vous aime
 tendrement. Il voudrait bien avoir le *Panegy-
 rique de Louis IX* ; mais je crois que l'impéra-
 trice russe méritera un plus beau panegyrique.
 Quelle époque , mon cher Monsieur ! elle force
 les évêques farmates à être tolérans , et vous
 ne pouvez en faire autant des vôtres. O Vel-
 ches ! pauvres Velches ! quand l'étoile du
 Nord pourra-t-elle vous illuminer ?

Savez-vous bien qu'on fait actuellement des
 vers à Pétersbourg mieux qu'en France ? savez-
 vous , mes pauvres Velches , que vous n'avez

— plus ni goût ni esprit ? Que diraient les
 1767. *Despréaux*, les *Racine*, s'ils voyaient toutes les
 barbaries de nos jours ? Les barbares Illinois
 l'ont emporté sur le barbare *Crébillon* : le bar-
 bare . . . le dispute aux Illinois par-devant
 l'auteur de *Childebrand*. Ah, polissons que vous
 êtes, combien je vous méprise !

Nous avons du moins chez nous deux hom-
 mes qui ont du goût, et c'est ce qui se trouvera
 difficilement à Paris. La nation m'indigne.

Bonsoir, mon cher Monsieur ; vous avez
 dans mon voisinage un ami qui vous aime avec
 la plus vive tendresse, tout vieux qu'il est. On
 dit que les vieillards n'aiment rien ; cela n'est
 pas vrai. Voici un petit billet qu'on m'a donné
 pour M. *Lambertad*.

Boursfier.

AM. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de septembre.

Rendez à César ce qui appartient à César.

J'AVOUE, Monseigneur, que l'impertinence est extrême. S'il fait si bien l'histoire, il doit favoir que le secrétaire d'Etat *Villeroi* écrivait *Monseigneur* aux maréchaux de France.

Incessamment *Galien* pourra vous écrire avec la même noblesse de style, dès qu'il aura fait une petite fortune. Je ne manquerai pas d'exécuter vos ordres. Vous savez peut-être qu'en qualité de français je ne puis aller à Genève; cela est défendu : mais on viendra chez moi, et je parlerai comme je le dois. De plus, je suis dans mon lit, où une fièvre lente retient ma figure usée et languissante.

Je présume que vous donnerez l'ordre d'achever le paiement de ce que doit *Galien*, après quoi vous ferez probablement débarrassé de ce petit fardeau. Je joins ici les mémoires. Vos paquets sont francs, et ce n'est point une indiscretion de ma part.

— 1767. Quant à l'article des spectacles, j'ose espérer que vous aurez la bonté d'entrer dans mes peines. Je ne connais aucun des acteurs, excepté mademoiselle *Duménil* et le *Kain*. La petite *Durancy* avait joué chez moi aux *Délices*, à l'âge de quatorze ans; je ne lui ai donné quelques rôles, que sur la réputation qu'elle s'est faite depuis. J'ai fait un partage assez égal entre elle et mademoiselle *Dubois*. Il me paraît que ce partage entretient une émulation nécessaire. Si mademoiselle *Durancy* ne réussit pas, les rôles reviennent nécessairement aux actrices qui sont plus au goût du public, et vos ordres décident de tout. Le pauvre d'*Argental* a été bien loin de pouvoir se mêler dans ces tracasseries; il a été long-temps malade, et sa femme a été un mois entier à la mort. M. de *Thibouville*, qui a beaucoup de talent pour la déclamation, n'a fait autre chose qu'assister à quelques répétitions. Il est mon ami depuis trente ans, et celui de ma nièce. Vous ne voulez pas nous priver de cette consolation, surtout dans le triste état où la vieillesse et la maladie me réduisent.

Daignez agréer mon respect et mon attachement, avec votre bonté ordinaire. V.

LETTRE

LETTRE XXVII.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

12 de septembre.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 5, et je suis pénétré d'une double peine, la vôtre et la mienne. Vous avez à vous plaindre de la nature, et moi aussi. Nous sommes tous deux malades ; mais je suis au bout de ma carrière, et vous voilà arrêté au milieu de la vôtre par une indisposition qui pourra vous priver longtemps de la consolation du travail, consolation nécessaire à tout être qui pense, et principalement à vous qui pensez si sagement et si fortement.

N'êtes - vous pas, à peu-près, dans le cas où s'est trouvé M. *Dubois* ? n'a - t - il pas été guéri ? n'y a - t - il pas un homme, dans Paris, qu'on dit fort habile pour la guérison des tumeurs ? Mandez-moi, je vous prie, quel parti vous prenez dans cette triste circonstance.

Malgré mes maux, je m'égaie à voir embellir par des acteurs qui valent mieux que moi, une comédie (*) qui ne mérite pas leurs peines. Nous avons trois auteurs dans notre troupe.

(*) *Charlot* ou la Comtesse de Givri.

— Vous m'avouerez que cela est unique dans le
 1767. monde ; et ce qu'il y a de beau encore, c'est
 que ces trois auteurs ne cabalent point les
 uns contre les autres. Nous sommes plus unis
 que la sorbonne. Tous les étrangers sont très-
 fâchés que cette faculté de grands-hommes ait
 supprimé sa censure ; elle aurait édifié l'Europe
 et mis le comble à sa gloire.

J'ai reçu les belles pièces de théâtre qu'on
 m'a envoyées depuis peu ; c'est *Racine* et *Molière*
 tout pur. Il y a quelque temps que l'on m'a
 adressé un livre intitulé, *le Siècle de Louis XV.*
 Les principaux personnages du siècle, sont
 trois joueurs d'orgues et deux apothicaires.
 Il manquait à ce siècle l'ouvrage que la sor-
 bonne annonçait ; mais j'ose espérer que nous
 verrons ce chef-d'œuvre. Je ne peux conce-
 voir comme on a permis en France l'impression
 du livre de *Laurent*, intitulé *l'Ingénu*. Cela
 me passe.

Je finis, car j'ai la fièvre. Je vous embrasse
 du meilleur de mon cœur.

L E T T R E X X V I I I.

1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 12 de septembre.

J'AI fait prier, Monseigneur, notre résident de passer chez moi. Je vous avais prévenu que je n'allais plus à Genève; et d'ailleurs, quand l'entrée de cette ville serait permise aux Français, l'état où je suis ne me permettrait pas de sortir.

Nous avons eu une longue conférence; et le résultat a été que, la première fois qu'il aurait l'honneur de vous écrire, il ne manquerait pas de vous rendre ce qu'il vous doit; voilà ce qu'il m'a dit en présence de ma nièce. Je reçus, sous votre enveloppe, hier au soir, une lettre pour *Galien*, et je la lui ai envoyée de grand matin.

Voici une très-grande partie des frais qui restent à payer pour lui. Comme la somme montera à près de huit cents livres, indépendamment de ce que vous avez déjà bien voulu donner, et de quantité de menus frais qui n'entrent pas en ligne de compte, je n'ai rien voulu faire sans vos ordres exprès. Jusqu'à présent, il n'a paru aucun mémoire considérable par lui-même. Je payerai tout, sur le

— champ , selon l'ordre que je recevrai de vous.
 1767. Voilà , je pense , toutes vos commissions remplies : il ne me reste qu'à vous souhaiter un agréable voyage , et à recommander la Scythie à votre protection , en cas qu'on ait des spectacles à Fontainebleau. J'avoue que j'aime la Scythie ; pardonnez - moi ma faiblesse , et joignez l'indulgence à vos bontés.

Vous voyez que j'écris régulièrement , tout malade que je suis , dès qu'il s'agit de la moindre affaire. Je regretterai *Galien* qui me valait des ordres de votre part.

Nous avons ici beaucoup de troupes : notre petit pays en est charmé.

J'écris dans l'intervalle de la fièvre.

Agréez mon tendre respect. *V.*

L E T T R E X X I X.

A U M E M E.

A Ferney , 13 de septembre.

Vous me pardonnerez , Monseigneur , si je me fers d'une main étrangère ; ma fièvre ne me permet pas d'écrire. Vous me pardonnerez encore si je vous importune si souvent pour les affaires de *Galien* ; mais il faut que mes comptes soient apurés avant que je meure. Il

m'est venu voir aujourd'hui avec deux feigneurs espagnols qu'il m'a amenés. Je lui ai demandé s'il n'avait point encore quelques dettes, et il m'a donné le petit mémoire ci-joint; de sorte que tout se monte à la somme de 881 livres 18 sous. Ainsi donc, Monseigneur, ce jeune homme vous coûtait, par an, 1200 livres, indépendamment de sa nourriture et des autres choses nécessaires. Il y a très-peu de personnes qui en fissent davantage pour leur fils. Ses dépenses me paraissent exorbitantes pour un jeune homme que vous avez si bien équipé quand vous me l'envoyâtes. Je n'ai cessé de lui recommander la plus grande retenue; mais je vois qu'il a usé largement de vos bontés. Il faut avouer pourtant qu'il a mis de la discrétion dans sa magnificence; car, à l'abri de votre protection et de votre nom, il aurait pu prendre dix mille francs chez les marchands, on ne lui aurait rien refusé. Vous voilà heureusement débarrassé de ce fardeau, sans qu'il puisse être dégagé de la reconnaissance éternelle qu'il vous doit.

Il ne me reste, Monseigneur, que d'attendre vos ordres; et de vous supplier de me continuer vos bontés pour le peu de temps que j'ai encore à en jouir. V.

1767.

L E T T R E X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de septembre.

MON cher ange est donc dans l'allégresse et la jubilation ; la convalescence se soutient donc parfaitement ; l'appétit est donc revenu : Dieu soit loué ! Je chante *Te Deum* pour madame d'*Argental*, et pour moi un *Libera* ; car j'ai encore de grands ressentimens de fièvre. Je tâcherai d'engager *Lacombe* à faire encore mieux que vous ne proposez pour *le Kain* ; mais il a imprimé l'*Ingénu*, sans m'en rien dire, sur les premières feuilles incorrectes qu'il a été assez heureux pour se procurer. Son édition fourmille de fautes absurdes : je ne conçois pas comment on en a pu souffrir la lecture. Je ne lui ai écrit, jusqu'à présent, que pour lui laver la tête. Vous aurez incessamment Charlot ou la Comtesse de Givri, dont je fais plus de cas que de l'*Ingénu*, mais qui n'aura pas le même succès. Je ne la destine pas aux comédiens, à qui je ne donnerai jamais rien, après la manière barbare dont ils m'ont défiguré, et l'insolence qu'ils ont eue de mettre dans mes pièces des vers dont l'abbé

Pellegrin et *Danchet* auraient rougi. D'ailleurs, ———
 les caprices du parterre sont intolérables, et 1767.
 les *Velches* sont trop *velches*.

Il m'a été de toute impossibilité, mon cher ange, de faire ce que vous exigiez à l'égard des *Scythes*. La tournure que vous vouliez était absolument incompatible avec mon goût et ma manière de penser. On fait toujours très-mal les choses auxquelles on a de la répugnance.

Au reste, les comédiens me doivent la reprise des *Scythes* qu'ils ont abandonnés, après les plus fortes chambrées, pour jouer des pièces qui font l'opprobre de la nation. J'espère que vous voudrez bien engager les premiers gentilshommes de la chambre, qui sont vos amis, à me faire rendre justice; et que, de son côté, M. le maréchal de *Richelieu*, qui a fait jouer les *Scythes* à Bordeaux, avec le plus grand succès, ne souffrira pas qu'on me traite avec si peu d'égards. On dit qu'il n'y aura point de spectacles à Fontainebleau; ainsi je compte qu'on jouera les *Scythes* à la Saint-Martin. Il ferait bien étrange que les comédiens ne payassent mes bienfaits que d'ingratitude; vous ne le souffrirez pas; vos bontés pour moi sont trop constantes, et ce n'est pas votre coutume d'abandonner vos amis.

Mon village est devenu le quartier général

— des troupes qui font le blocus de Genève. Je
1767. vous écris au son du tambour, et en attendant
la fièvre qui va me reprendre.

Madame *Denis* et M. de *Chabanon* se joignent
à moi pour vous dire combien ils s'intéressent
à la santé de madame d'*Argental*, et moi je ne
puis vous dire combien je vous aime. V.

L E T T R E X X X I.

A M. G U Y O T.

A Ferney, 25 de septembre.

J'AI enfin reçu, Monsieur, les deux premiers
volumes de votre *Vocabulaire*. Tout ce que
j'en ai lu m'a paru exact et utile : rien de trop
ni de trop peu ; point de fades déclamations.
J'attends la suite avec impatience ; votre entre-
prise est un vrai service rendu à toute la litté-
rature.

Vous me feriez plaisir de m'apprendre les
noms des auteurs à qui nous aurons tant
d'obligation.

J'ai l'honneur d'être bien véritablement,
Monsieur, votre &c.

P. S. Il ne ferait pas mal de mettre dans
votre errata, que nous prononçons auto-da-fé

par corruption, et que les Espagnols disent auto-de-fé. Il y a une grosse faute à la page 423 : les dieux *mêmes* éternels arbitres ; il faut les dieux *même*, sans *s*. Cet *s* donne une syllabe de trop au vers. 1767.

Il y a une plus grande faute à la page 422. Plaçât tous bienfaiteurs au rang des immortels ; c'est un barbarisme. On dit, *tous les bienfaiteurs*, et non *tous bienfaiteurs*. On n'entendrait pas un homme qui dirait, *j'ai mis tous saints dans le catalogue*. D'ailleurs, il faut tâcher, dans un dictionnaire, de ne citer que de bons vers, et ne point imiter en cela l'impertinent *Dictionnaire de Trévoux*. Les vers cités en cet endroit sont trop mauvais : *bonté fertile est ridicule*.

Priez vos auteurs de ne citer que des faits avérés. Le viol d'une dame, par un marabou, à la face, et non *en face* de tout un peuple, est un conte à dormir debout, digne de *Léon d'Afrique*.

1767.

L E T T R E X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

MON cher ange, quoique vous ne m'écriviez point, je suppose toujours que madame d'*Argental* a repris sa santé, son embonpoint, sa gaieté et ses grâces, et qu'elle est tout comme je l'ai laissée il y a environ quinze ans. Vous voulez que je vous envoie, pour vous amuser, la petite drôlerie qui nous a fait passer quelques heures agréablement dans nos déserts. La perfection singulière avec laquelle cette médiocrité a été jouée, me fait oublier les défauts de la pièce, et me donne la hardiesse de vous l'envoyer. Je l'adresse sous l'enveloppe de M. de *Courteille*, et j'espère qu'elle vous parviendra saine et sauve.

On dit qu'on va reprendre l'affaire des *Sirven* en considération. Je commence à en avoir bonne espérance, puisque M. de *Beaumont* a gagné son procès qui me donnait tant d'inquiétude : il a la main heureuse. La justice du conseil est, à la vérité, comme celle de DIEU, fort lente; mais enfin elle arrive. La justice du parterre est assez dans ce goût; elle fait gagner

d'assez mauvais procès en première instance , ———
 et il lui faut trente années pour rendre justice 1767.
 à ce qui est passable.

On m'a mandé qu'il n'y aurait point de spectacles à Fontainebleau. La chasse suffit ; mais , comme vous aimez mieux la comédie que la chasse , je vous supplie de me mander des nouvelles du tripot.

Pour l'autre tripot qui a condamné l'Ingénu à ne plus paraître , je ne vous en parle point ; mais quand je dis qu'il y a des velches dans le monde , vous m'avouerez que j'ai raison.

Mille tendres respects à la convalescente. V.

L E T T R E X X X I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

28 de septembre.

J E reçois , mon cher ami , votre lettre du 21. Je vous assure que vous m'aviez donné bien des inquiétudes. Prenez bien des fondans , et vivez pour l'intérêt de la raison et de la vérité. Vous ne me disiez pas que M. et madame de *Beaumont* avaient gagné pleinement leur cause. Il est juste , après tout , que le défenseur

— des *Calas* et des *Sirven* prospère. Je me flatte
1767. que le procès des *Sirven* fera rapporté.

J'ai lu les *pièces relatives*. Les *Ribalier* et les *Cogé* devraient mourir de honte, s'ils n'avaient pas toute honte bue.

Je ne fais qui m'a envoyé le *Tableau philosophique du genre-humain depuis le commencement du monde jusqu'à Constantin*. Je crois en deviner l'auteur ; mais je me donnerai bien de garde de le nommer jamais. Je suis fâché de voir qu'un homme si respectueux envers la divinité, et qui étale par-tout des sentimens si vertueux et si honnêtes, attaque si cruellement les mystères sacrés de la religion chrétienne. Mais il est à craindre que les *Ribalier* et les *Cogé* ne lui fassent plus de tort par leur conduite infame et par toutes leurs calomnies, qu'elle ne peut recevoir d'atteintes des *Bolingbroke*, des *Wolston*, des *Spinosa*, des *Boulainvilliers*, des *Maillet*, des *Meslier*, des *Fréret*, des *Boulangier*, des *la Métrie*, &c. &c. &c.

Je présume que vous avez reçu actuellement le brimborion que je vous ai envoyé pour l'enchanteur *Merlin*. Je lui donne cette pièce que j'ai brochée en cinq jours (*), à condition qu'il n'aura nul privilège. Je n'ai pas osé faire paraître *Henri IV* dans la pièce; elle n'en a pas moins fait plaisir à tous nos officiers et

(*) Charlot, ou la Comtesse de Givri.

à tout notre petit pays , à qui la mémoire de
Henri IV est si chère. Songez à votre santé ; la 1767.
 mienne est déplorable.

L E T T R E X X X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 de septembre.

JE ne comprends pas , mon cher ange , ni votre lettre ni vous. J'ai suivi, de point en point , la distribution que *le Kain* m'avait indiquée ; comme , par exemple , de donner *Alzire* à mademoiselle *Durancy* , et *Zaire* à mademoiselle *Dubois* , &c.

Comme je ne connais les talens ni de l'une ni de l'autre , je m'en suis tenu uniquement à la décision de *le Kain* , que j'ai confirmée deux fois.

Mademoiselle *Dubois* m'a écrit , en dernier lieu , une lettre lamentable à laquelle j'ai répondu par une lettre polie. Je lui ai marqué que j'avais partagé les rôles de mes médiocres ouvrages entre elle et mademoiselle *Durancy* ; que si elles n'étaient pas contentes , il ne tiendrait qu'à elles de s'arranger ensemble comme elles voudraient. Voilà le précis de ma lettre ;

— vous ne l'avez pas vue , fans doute : si vous
1767. l'aviez vue , vous ne me feriez pas les reproches que vous me faites.

M. de *Richelieu* m'en fait , de son côté , de beaucoup plus vifs , s'il est possible. Il est de fort mauvaise humeur. Voilà , entre nous , la seule récompense d'avoir soutenu le théâtre pendant près de cinquante années , et d'avoir fait des largesses de mes ouvrages.

Je ne me plains pas qu'on m'ôte une pension que j'avais , dans le temps qu'on en donne une à *Arlequin*. Je ne me plains pas du peu d'égard que M. de *Richelieu* me témoigne sur des choses plus essentielles. Je ne me plains pas d'avoir sur les bras un régiment , fans qu'on me fache le moindre gré de ce que j'ai fait pour lui. Je ne me plains que de vous , mon cher ange , parce que plus on aime , plus on est blessé.

Il est plaisant que , presque dans le même temps , je reçoive des plaintes de M. de *Richelieu* et de vous. Il y a sûrement une étoile sur ceux qui cultivent les lettres , et cette étoile n'est pas bénigne. Les tracasseries viennent me chercher dans mes déserts : que ferait-ce si j'étais à Paris ? heureusement notre théâtre de Ferney n'éprouve point de ces orages. Plus les talens de nos acteurs sont admirables , plus l'union règne parmi eux ; la discorde et

l'envie font faites pour la médiocrité. Je dois me renfermer dans les plaisirs purs et tranquilles que mes maladies cruelles me laissent encore goûter quelquefois. Je me flatte que celui qui a le plus contribué à ces consolations, ne les mêlera pas d'amertume, et qu'une tracasserie, entre deux comédiennes, ne troublera pas le repos d'un homme de votre considération et de votre âge, et n'empoisonnera pas les derniers jours qui me restent à vivre.

Vous ne m'avez point parlé de madame de *Groslée*; vous croyez qu'il n'y a que les spectacles qui me touchent. Vous ne savez pas qu'ils font mon plus léger souci, qu'ils ne servent qu'à remplir le vide de mes momens inutiles, et que je préfère infiniment votre amitié à la vaine et ridicule gloire des belles-lettres qui périssent dans ce malheureux siècle.

Voltaire.

1767.

L E T T R E X X X V.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 30 de septembre.

J'AI été long-temps malade, Monsieur; c'est à ce triste métier que je consume les dernières années de ma vie. Une de mes plus grandes souffrances a été de ne pouvoir répondre à la lettre charmante dont vous m'honorâtes, il y a quelques semaines. Vous faites toujours mon étonnement, vous êtes un des prodiges du règne de *Catherine II*. Les vers français que vous m'envoyez sont du meilleur ton et d'une correction singulière; il n'y a pas la plus petite faute de langage: on ne peut vous reprocher que le sujet que vous traitez. Je m'intéresse à la gloire de son beau règne comme je m'intéressais autrefois au siècle de *Louis XIV*. Voilà les beaux jours de la Russie arrivés; toute l'Europe a les yeux sur ce grand exemple de la tolérance, que l'impératrice donne au monde. Les princes jusqu'ici ont été assez infortunés pour ne connaître que la persécution. L'Espagne s'est détruite elle-même en chassant les Juifs et les Maures. La plaie de la révocation de l'édit de Nantes saigne encore en France.

Les

Les prêtres désolent l'Italie. Les pays d'Allemagne, gouvernés par les prélats, sont pauvres et dépeuplés, tandis que l'Angleterre a doublé sa population depuis deux cents ans, et décuplé ses richesses. Vous savez que les querelles de religion, et l'horrible quantité de moines qui couraient comme des fous du fond de l'Égypte à Rome, ont été la vraie cause de la chute de l'Empire romain; et je crois fermement que la religion chrétienne a fait périr plus d'hommes, depuis *Constantin*, qu'il n'y en a aujourd'hui dans l'Europe. 1767.

Il est temps qu'on devienne sage; mais il est beau que ce soit une femme qui nous apprenne à l'être. Le vrai système de la machine du monde nous est venu de Thorn, de cette ville où l'on a répandu le sang pour la cause des jésuites. Le vrai système de la morale et de la politique des princes nous viendra de Pétersbourg, qui n'a été bâtie que de mon temps, et de Moscou dont nous avons beaucoup moins de connaissance que de Pékin.

Pierre le grand comparait les sciences et les arts au sang qui coule dans les veines; mais *Catherine*, plus grande encore, y fait couler un nouveau sang. Non-seulement elle établit la tolérance dans son vaste empire, mais elle la protège chez ses voisins. Jusqu'ici on n'a fait marcher des armées que pour dévaster des

— villages, pour voler des bestiaux et détruire
 1767. des moissons. Voici la première fois qu'on
 déploie l'étendard de la guerre, uniquement
 pour donner la paix et pour rendre les hom-
 mes heureux. Cette époque est, sans contred-
 it, ce que je connais de plus beau dans
 l'histoire du monde.

Nous avons aussi des troupes dans ce petit
 pays de Ferney, où vous n'avez vu que des
 fêtes, et où vous avez si bien joué le rôle du
 fils de *Mérope*. Ces troupes y sont envoyées
 à peu-près comme les vôtres le sont en Polo-
 gne, pour faire du bien, pour nous construire
 de beaux grands chemins qui aillent jusqu'en
 Suisse, pour nous creuser un port sur notre
 lac Lemane; aussi nous les bénissons, et nous
 remercions M. le duc de *Choiseul* de rendre les
 soldats utiles pendant la paix, et de les faire
 servir à écarter la guerre qui n'est bonne à
 rien qu'à rendre les peuples malheureux.

Si vous allez ambassadeur à la Chine, et
 si je suis en vie quand vous serez arrivé à Pékin,
 je ne doute pas que vous ne fassiez des vers chi-
 nois comme vous en faites de français. Je
 vous prierai de m'en envoyer la traduction.
 Si j'étais jeune, je ferais assurément le
 voyage de Pétersbourg et de Pékin; j'aurais
 le plaisir de voir la plus nouvelle et la plus
 ancienne création. Nous ne sommes tous que

des nouveaux venus , en comparaison de mes-
sieurs les Chinois ; mais je crois les Indiens 1767.
encore plus anciens. Les premiers empires ont
été sans doute établis dans les plus beaux
pays. L'Occident n'est parvenu à être quel-
que chose qu'à force d'industrie. Nous devons
respecter nos premiers maîtres.

Adieu, Monsieur ; je suis le plus grand
bavard de l'Occident. Mille respects à madame
la comtesse de *Schouvalof*.

L E T T R E X X X V I .

AM. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney , premier d'octobre.

PAR votre lettre du 20 de septembre , mon
cher philosophe militaire , vous m'apprenez
que MM. de *Broglie* s'imaginent que je ne leur
suis pas attaché : cela prouve que ni MM. de
Broglie ni vous n'avez jamais lu le *Pauvre*
diable : il a pourtant été imprimé bien sou-
vent. Vous y auriez trouvé ces vers-ci , lesquels
sont adressés à un pauvre diable qui voulait
faire la campagne.

Du duc *Broglie* osez suivre les pas ;
Sage en projets , et vif dans les combats ,

—————
 1767. Il a transmis sa valeur aux soldats ;
 Il va venger les malheurs de la France :
 Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui ,
 Et méritez d'être aperçu de lui.

Pour moi , je suis un pauvre diable environné actuellement du régiment de *Conti*, dont trois compagnies sont logées à Ferney. Si elles étaient venues , il y a dix ans , elles auraient couché à la belle étoile. Je fais ce que je peux pour que les officiers et les soldats soient contents ; mais mon âge et mes maladies ne me permettent pas de faire les honneurs de mon hermitage comme je le voudrais. Je ne mets plus à table avec personne. J'achève ma carrière tout doucement ; et , quand je la finirai , vous perdrez un serviteur aussi attaché qu'inutile.

LETTRE XXXVII. 1767.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, premier d'octobre.

JE suis encore entre le mont Jura et les Alpes, Monsieur, et j'y finirai bientôt ma vie. Je n'ai point reçu la lettre par laquelle vous me fefiez part de votre chambellanie. Je vous aimerais mieux dans votre palais à Bologne, que dans l'antichambre d'un prince, J'ai été auffi chambellan d'un roi, mais j'aime cent fois mieux être dans ma chambre que dans la fiemme. On meurt plus à son aife chez foi que chez des rois ; c'est ce qui m'arrivera bientôt. En attendant, je vous présente mes respects
Voltaire.

1767.

L E T T R E X X X V I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

2 d'octobre.

FONDEZ donc cette maudite glande , mon cher et digne ami. Que l'exemple de monsieur *Dubois* vous rende bien attentif et bien vigilant : vous n'avez pas , comme lui , cent mille écus de rente à perdre ; mais vous avez à conserver cette ame philosophique et vertueuse , si nécessaire dans un temps où le fanatisme ose combattre encore la raison et la probité. Vous êtes dans la force de l'âge ; vous ferez utile aux gens de bien qui pensent comme il faut , et moi je ne suis plus bon à rien. Je suis actuellement obligé de me coucher à sept heures du soir. Je ne peux plus travailler.

Que *Merlin* ne fourre pas mon nom à la bagatelle que je lui ai donnée. Si , par hasard , son édition a quelque succès dans ce siècle ridicule , je lui prépare un petit morceau sur *Henri IV* , qu'il pourra mettre à la tête de la seconde édition , et je vous réponds que vous y retrouverez vos sentimens. Je finis ma carrière littéraire par ce grand-homme , comme je l'ai commencée , et je finis comme lui. Je

fuis affaffiné par des gueux ; *Cogé* est mon _____
Ravaillac. 1767.

Adieu, mon cher ami; je suis trop malade pour dicter long-temps; mais ne jugez point de mes sentimens par la briéveté de mes lettres.

Faudra-t-il que je meure fans vous revoir !

L E T T R E X X X I X.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

6 d'octobre.

C E L U I à qui vous avez écrit, Monsieur, du 23 de septembre, prendra toujours un intérêt très-vif à tout ce qui vous regarde. Le roi que vous servez l'honore quelquefois de ses lettres. Il prendra toujours la liberté de vous recommander à ses bontés, et il fera agir ses amis en votre faveur. Il vous supplie de penser qu'il n'y a d'opprobre que pour les *Busiris* en robe noire, et pour ceux qui affassinent juridiquement l'innocence. Tous les hommes qui pensent sont indignés contre ces monstres et contre la détestable superstition qui les anime. La moitié de votre nation est composée de petits finges qui dansent, et l'autre de tigres qui déchirent. Il y a des philosophes; le nombre

— en est petit ; mais à la longue leur voix se fait
1767. entendre. Il viendra un temps où votre procès
sera revu par la raison, et où vos infames juges
seront condamnés avec horreur à son tribunal.

Consolez - vous ; attendez le temps de la
lumière ; elle viendra : on rougira à la fin de
sa sottise et de sa barbarie. Si vous avez quel-
que ami, à peu-près dans le même cas que vous ,
ayez la bonté, Monsieur, d'en donner avis par
la même adresse.

L E T T R E X L.

A M. D A M I L A V I L L E.

9 d'octobre.

MON cher ami , je n'ai point encore de nou-
velles de *Marmontel*. Je m'imagine qu'il est
occupé de son triomphe ; mais le pauvre *Bret* ,
son approbateur, reste toujours interdit. On
commença donc par en croire les *Ribadier* et
les *Cogé* , et on finit par bafouer la forbonne et
les pédans du collège Mazarin , sans pourtant
rendre justice à M. *Marmontel* ni à l'approba-
teur. Ainsi les gens de lettres sont toujours
écrasés, soit qu'ils aient tort, soit qu'ils aient
raison.

Voici la réponse que j'ai jugé à propos de
faire

faire à ce *Cogé* qui m'impute le Dictionnaire philosophique (*); il m'est important de détromper certaines personnes. Vous ne savez pas ce qui se passe dans les bureaux des ministres, et même dans le cabinet du roi, et je fais ce qui s'y est passé à mon égard. 1767.

Tandis que vous imprimez l'Eloge d'*Henri IV*, sous le nom de Charlot, on l'a rejoué à Ferney mieux qu'on ne le jouera jamais à la comédie. Madame *Denis* m'a donné, en présence du régiment de *Conti* et de toute la province, la plus agréable fête que j'aye jamais vue. Les princes peuvent en donner de plus magnifiques, mais il n'y a point de souverain qui en puisse donner de plus ingénieuse.

Je vous supplie, mon cher ami, de donner à *Thiriot* les rogatons de vers qui sont dans le paquet; cela peut servir à sa correspondance.

Va-t-on entamer l'affaire des *Sirven* à Fontainebleau? puis-je en être sûr? car je ne voudrais pas fatiguer M. *Chardon* d'une lettre inutile.

Ma santé va toujours en empirant, et je suis bien inquiet de la vôtre. Adieu, mon cher ami; nous savons tous deux combien la vie est peu de chose, et combien les hommes sont méchans.

(*) Voyez ci-devant la lettre du 27 de juillet, à l'abbé *Cogé*.

1767.

L E T T R E X L I.

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D E F L O R I A N .

A Ferney, le 12 d'octobre.

IL n'y a pas moyen, ma chère nièce, que je vous blâme de penser comme moi. Je vous fais très-bon gré de passer votre hiver à la campagne : on n'est bien que dans son château. Consultez le roi ; c'est ainsi qu'il en use. Il ne passe jamais ses hivers à Paris. Le fracas des villes n'est fait que pour ceux qui ne peuvent s'occuper. Ma santé a été si mauvaise que je n'ai pu aller à Montbelliard, quoique ce voyage fût indispensable. Il y a un mois que je ne fors presque pas de mon lit. Je ne me suis habillé que pour aller voir une petite fête que votre sœur m'a donnée. Vous jugerez si la fête a été agréable, par les petites bagatelles ci-jointes. On vous enverra bientôt de Paris la petite comédie qu'on a jouée. M. de *la Harpe* et M. de *Chabanon* n'ont pas encore fini leurs pièces ; et quand elles seraient achevées, je ne vois pas quel usage ils en pourraient faire dans le délabrement horrible où le théâtre est tombé.

Ferney est toujours le quartier général. Nous avons le colonel du régiment de *Conti* dans la maison, et trois compagnies dans le village. Les soldats nous font des chemins, les grenadiers me plantent des arbres. Madame *Denis*, qui a été accoutumée à tout ce fracas à Landau et à Lille, s'en accommode à merveille. Je suis trop malade pour faire les honneurs du château. Je ne mange jamais au grand couvert. Je ferais mort en quatre jours, s'il me fallait vivre en homme du monde : je suis tranquille au milieu du tintamarre, et solitaire dans la cohue.

S'il me tombe quelque chose de nouveau entre les mains, je ne manquerai pas de vous l'envoyer à l'adresse que vous m'avez donnée. Je m'imagine que M. de *Florian* ne perd pas son temps cette automne ; il aligne sans doute des allées ; il fait des pièces d'eau et des avenues. Les pauvres Parisiens ne savent pas quel est le plaisir de cultiver son jardin : il n'y a que *Candide* et nous qui ayons raison.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

1767.

L E T T R E X L I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 14 d'octobre.

MON cher ange , j'apprends qu'on vous a faigné trois fois : voilà ce que c'est que d'être gras et dodu. Si on m'avait faigné deux fois , j'en ferais mort. On dit que vous vous en êtes tiré à merveille. J'apprends en même temps votre maladie et votre convalescence ; tout notre petit hermitage aurait été alarmé , si on ne nous avait pas rassurés. Vous voilà donc au régime avec madame d'*Argental* , et sous la direction de *Fournier*. Pour moi , je suis dans mon lit depuis un mois ; je suis plus vieux et plus faible que vous ; il faut que je me prépare au grand voyage , après un petit séjour assez ridicule sur ce globe.

La comédie française me paraît aussi malade que moi. Je me flatte qu'après les saignées qu'on vous a faites , votre sang n'est plus aigri contre votre ancien et fidèle serviteur. Vous avez dû voir combien on a abusé de ma lettre à mademoiselle *Dubois* , qui n'était qu'un compliment et une plaisanterie , mais dans laquelle je lui disais très-nettement que j'avais

partagé mes rôles entre elle et mademoiselle
Durancy. Il y avait long-temps qu'on vous 1767.
 préparait ce tour ; on aurait beaucoup mieux
 fait de me payer beaucoup d'argent qu'on me
 doit. Je suis vexé de tous côtés ; c'est la des-
 tinée des gens de lettres. Ce sont des oiseaux
 que chacun tire en volant , et qui ont bien
 de la peine à regagner leur trou avec l'aile
 cassée.

Je vous embrasse du fond de mon trou ,
 avec une tendresse qui ne finira qu'avec moi ,
 mais qui finira bientôt. *V.*

L E T T R E X L I I I .

A M. M A R M O N T E L .

14 d'octobre.

MON cher ami , qui m'appellez votre maître ,
 et qui êtes assurément le mien , je reçois votre
 lettre du 8 d'octobre dans mon lit où je suis
 malade depuis un mois ; elle me ressusciterait
 si j'étais mort. Ne doutez pas que je ne fasse
 tout ce que vous exigez de moi , dès que
 j'aurai un peu de force. Souvenez-vous que
 je n'ai pas attendu les suffrages des princes

— et les cris de l'Europe en votre faveur , pour
1767. me déclarer. DIEU confonde ceux qui attendent la voix du public pour oser rendre justice à leurs amis , à la vertu et à l'éloquence.

Il est bien vrai que la forbonne est dans la fange , et qu'elle y restera , soit qu'elle écrive des sottises , soit qu'elle n'écrive rien. Il est encore très-vrai qu'il faudrait traiter tous ces cuistres-là comme on a traité les jésuites. Les théologiens , qui ne sont aujourd'hui que ridicules , n'ont servi autrefois qu'à troubler le monde : il est temps de les punir de tout le mal qu'ils ont fait. Cependant votre approbateur reste toujours interdit , et la défense de débiter *Bélifaire* n'est point encore levée. *Cogé* a encore ses oreilles , et n'a point été mis au pilori ; c'est-là ce qui est honteux pour notre nation. Croiriez-vous bien que ce maroufle de *Cogé* a osé m'écrire ? Je lui avais fait répondre par mon laquais ; la lettre était assez drôle ; c'était *la Défense de mon maître*. Elle pouvait faire un pendant avec la Défense de mon oncle ; mais j'ai trouvé qu'un pareil coquin ne méritait pas la plaisanterie.

Bonsoir , mon cher ami ; resserrez bien les nœuds qui doivent unir tous les gens qui pensent ; inspirez-leur du courage. Mes tendres complimens à M. d'*Alembert* ; ne m'oubliez pas auprès de madame *Geoffrin. V.*

Madame *Denis* vous fait mille complimens, —
 autant en disent MM. de *Chabanon* et de la ^{1767.}
Harpe.

L E T T R E X L I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

16 d'octobre.

MON cher ami, je vous parlerai d'*Henri IV*,
 avant de vous entretenir de mademoiselle
Durancy.

1°. Je savais qu'on avait défendu de faire
 jamais paraître *Henri IV* sur le théâtre, *ne*
nomen ejus vilesceret; et en cas que jamais les
 comédiens voulussent jouer Charlot, il ne
 fallait pas les priver de cette petite ressource,
 supposé que c'en soit une dans leur déca-
 dence et dans leur misère.

2°. *Henri IV*, étant substitué au duc de
Bellegarde, n'aurait pu jouer un rôle digne
 de lui. Il aurait été obligé d'entrer dans des
 détails qui ne conviennent point du tout à
 sa dignité. De plus, tout ce que le duc de
Bellegarde dit de son maître, est bien plus à
 l'avantage de ce grand-homme que si *Henri IV*
 parlait lui-même.

— 1767. Enfin il est nécessaire que celui qui fait le dénouement de la pièce soit un parent de la maison ; et voilà pourquoi j'ai restitué les vers qui fondent cette parenté au premier acte ; ils sont d'une nécessité indispensable.

Je n'ai encore rien écrit sur mon cher *Henri IV*, mais j'ai tout dans ma tête ; et s'il arrivait que la mémoire de ce grand-homme fût assez chère aux Français pour qu'ils pardonnassent aux fautes de ce petit ouvrage ; si, malgré les cris des *Frérons* et des autres velches, il s'en faisait une autre édition après celle de Genève, je vous enverrais une petite diatribe sur *Henri IV* ; vous n'auriez qu'à parler.

J'ai lu une grande partie de l'*Ordre essentiel des sociétés*. Cette essence m'a porté quelquefois à la tête, et m'a mis de mauvaise humeur. Il est bien certain que la terre paye tout : quel homme n'est pas convaincu de cette vérité ? Mais qu'un seul homme soit le propriétaire de toutes les terres, c'est une idée monstrueuse ; et ce n'est pas la seule de cette espèce dans ce livre qui, d'ailleurs, est profond, méthodique et d'une sécheresse désagréable. On peut profiter de ce qu'il y a de bon, et laisser là le mauvais : c'est ainsi que j'en use avec tous les livres.

J'ai été bien étonné, en lisant l'article

Ligature dans le *Dictionnaire encyclopédique*, —
de voir que l'auteur croit aux sortilèges. Com- 1767.
ment a-t-on laissé entrer ce fanatique dans le
temple de la vérité? Il y a trop d'articles défec-
tueux dans ce grand ouvrage, et je commence
à croire qu'il ne fera jamais réimprimé. Il y
a d'excellens articles; mais, en vérité, il y
a trop de pauvretés.

Depuis trois mois, il y a une douzaine
d'ouvrages d'une liberté extrême, imprimés
en Hollande. La *Théologie portative* n'est nulle-
ment théologique; ce n'est qu'une plaifanterie
continuelle par ordre alphabétique; mais il
faut avouer qu'il y a des traits si comiques,
que plusieurs théologiens même ne pourront
s'empêcher d'en rire. Les jeunes gens et les
femmes lisent cette folie avec avidité. Les
éditions de tous les livres dans ce goût se
multiplient. Les vrais politiques disent que
c'est un bonheur pour tous les Etats et tous
les princes, que plus les querelles théolo-
giques seront méprisées, plus la religion sera
respectée; et que le repos public ne pouvait
naître que de deux sources, l'une, l'expulsion
des jésuites, l'autre, le mépris pour les écoles
d'argumens. Ce mépris augmente heureuse-
ment par la victoire de *Marmontel*.

Soyez persuadé, mon cher ami, que je n'ai
nulle part à la retraite de mademoiselle *Durancy*.

— 1767. M. d'*Argental* a été très-mal informé. J'ai soutenu le théâtre pendant cinquante ans; ma récompense a été une foule de libelles et de tracasseries. Ah! que j'ai bien fait de quitter Paris, et que je suis loin de le regretter! Votre correspondance me tient lieu de tout ce qui m'aurait pu plaire encore dans cette ville. Comment vos fondans réuffissent-ils? Adieu; il n'y a de remède pour moi que celui de la patience.

L E T T R E X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'octobre.

J'E jure par tous les anges, et par la probité, et par l'honnêteté, et par la vérité, que je n'ai jamais écrit un seul mot de l'étrange et ridicule phrase soulignée dans la lettre de mon ange, du 8 d'octobre. J'ai écrit tout le contraire; j'ai écrit que le partage, fait entre mademoiselle *Durancy* et mademoiselle *Dubois*, devait être regardé comme mon testament; et qu'après ma mort, si elles n'étaient pas contentes de leur partage, elles pourraient lire le testament expliqué par *Esopé*, et prendre chacune ce qui lui conviendrait.

Je me doutais bien qu'il y avait là quelque friponnerie. Comme ma lettre n'était point de mon écriture, il est très-vraisemblable qu'on en aura substitué une autre, en ajoutant à mes paroles, et en me faisant dire ce que je n'ai point dit. Celui à qui je dictai ma lettre se souvient très-bien qu'il n'y a pas un seul mot de ce qu'on m'impute. Je le somme devant DIEU de dire la vérité.

» Je proteste devant DIEU et devant mon-
 » sieur d'Argental que je n'ai jamais écrit un
 » seul mot de la phrase soulignée par monsieur
 » d'Argental, dans sa lettre du 8 d'octobre,
 » laquelle commence par ces mots : *Vous devez*
 » *regarder ce qui s'est passé comme un testament*
 » *mal fait*. En foi de quoi j'ai signé, ce 16 d'oc-
 » tobre 1767. A Ferney.

Wagnière.

Sij'aurais écrit à mademoiselle Dubois ce qu'on prétend que je lui ai écrit, elle m'en aurait remercié, et c'est ce qu'elle n'a eu garde de faire. Cependant voilà mademoiselle Durancy sacrifiée par sa faute, et cela, pour avoir pris une résolution trop précipitée, pour n'avoir point confronté l'écriture, pour avoir mal lu, pour n'avoir point pris de moi des informations. L'affaire est faite; l'artifice a réussi. Ce n'est pas le premier tour de cette espèce qu'on

— 1767. m'a joué ; c'est , Dieu merci , le seul revenant-bon de la littérature. L'auteur du beau poëme intitulé *le Balai* et de *la Poule à ma tante* , s'avisa un jour de falsifier et de faire courir une lettre que j'avais écrite à M. d'*Alembert* , et de me faire dire que les ministres étaient des oisons , et qu'il n'y avait que *la Poule à ma tante* et *le Balai* qui foutinssent l'honneur de la France. Cette belle lettre parvint à M. le duc de *Choiseul* qui , d'abord , goba cette sottise , et qui , bientôt après , me rendit plus de justice que vous ne m'en rendez.

Tout ce qui reste , ce me semble , à faire après cette petite infamie , c'est d'abandonner le théâtre pour jamais. Je mourrai bientôt , mais il mourra avant moi. Ce siècle des raisonneurs est l'anéantissement des talens ; c'est ce qui ne pouvait manquer d'arriver après les efforts que la nature avait faits dans le siècle de *Louis XIV*. Il faut , comme le dit élégamment *Pierre Corneille* ,

Céder au destin qui roule toutes choses.

Pour moi qui ai vu empirer toutes choses , je ne regretterai rien que vous.

Je me doutais bien que madame de *Groslée* vous jouerait quelque mauvais tour ; c'est bien pis que mademoiselle *Dubois*. Ces collatéraux-là ne sont pas votre meilleur côté.

Adieu, mon cher ange; achevons notre vie comme nous pourrons, et ne nous fâchons pas injustement. Il y a dans ce monde assez de sujets réels de chagrin. Tous les miens sont plus adoucis par votre amitié, qu'ils n'ont été aigris par vos reproches. Comptez que je vous aimerai tendrement jusqu'au dernier moment de ma vie. V. 1767.

L E T T R E X L V I.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

18 d'octobre.

Vous m'apprenez, Mademoiselle, que vous revenez du pays où j'irai bientôt. Si j'avais su votre maladie, je vous aurais assurément écrit. Vous ne doutez pas de l'intérêt que je prends à votre conservation; il égale mon indifférence pour le théâtre que vous avez quitté. Il fallait, pour que je l'aimasse, que vous en fîssiez l'ornement.

Si vous voulez vous amuser à faire la scythe chez madame de *Villeroi*, j'ai l'honneur de vous en adresser un exemplaire par M. *Janel*. Une bagatelle intitulée *Charlot* ou la Comtesse de *Givri*, a été exécutée à *Ferney* d'une manière qui, peut-être, ne vous aurait pas

— déplu ; c'est à vous qu'il appartient de juger
1767. des talens.

Tout ce qui est à Ferney vous fait les plus sincères complimens. Je n'ai pas besoin des arts qui doivent nous unir l'un et l'autre , pour vous être tendrement attaché pour le reste de ma vie. V.

L E T T R E X L V I I .

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

19 d'octobre.

J E n'ofais me plaindre de votre silence , mon cher ancien évêque de Montrouge , mais j'en étais affligé. Vous sentez bien que , dans la décadence où nous sommes , et dans la barbarie dont nous approchons , vous m'êtes nécessaire pour me consoler. Si madame de *Saint-Julien* prend des cuifiniers à l'opéra , vous pourriez bien prendre des marmitons à la comédie française. Si vous aviez été homme à venir faire un pèlerinage à Ferney , vous auriez été étonné d'y voir des tragédies mieux jouées qu'à Paris. Nous avons , depuis un an , M. et madame de *la Harpe* et M. de *Chabanon* , qui font d'excellens acteurs. Il y

a des rôles dont la descendante de *Corneille* se tire très-bien , et elle récite quelquefois des vers comme l'auteur de *Cinna* les fe fait. Madame *Denis* a joué supérieurement dans une bagatelle intitulée la Comtesse de Givri ou Charlot. Monsieur l'évêque de Montrouge aurait donné sa bénédiction à toutes nos fêtes. 1767.

Je ne fais si vous êtes docteur de sorbonne. Si vous l'êtes , vous ne prendrez pas assurément le parti de *Ribaltier* contre *Marmontel*. Ce maraud et ses semblables veulent absolument que DIEU soit aussi méchant qu'eux. Vous savez bien que les hommes ont toujours fait DIEU à leur image. Je vous parle votre langage de prêtre. Je suis trop vieux et trop hors de combat pour vous parler la langue de la bonne compagnie , qui vous est plus naturelle que celle de l'Eglise.

Conservez-moi vos bontés , comme vous avez conservé votre gaieté. Madame *Denis* et tout ce qui est à Ferney vous fait ses complimens de tout son cœur.

1767.

L E T T R E X L V I I I .

A M. COLINI, à *Manheim*.

Ferney, 21 d'octobre.

J'AI lu, mon cher ami, avec un très-grand plaisir, votre dissertation sur la mauvaise humeur où était si justement l'électeur palatin *Charles-Louis* contre le vicomte de *Turenne*. Vous pensez avec autant de sagacité que vous vous exprimez dans notre langue avec pureté. Je reconnais là *il genio fiorentino*. Je ferai usage de vos conjectures dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, qui est sous presse, et je serai flatté de vous rendre la justice que vous méritez. Voici, en attendant, tout ce que je fais de cette aventure, et les idées qu'elle me rappelle.

J'ai eu l'honneur de voir très-souvent, dans ma jeunesse, le cardinal d'*Auvergne* et le chevalier de *Bouillon*, neveu du vicomte de *Turenne*. Ni eux ni le prince de *Vendôme* ne doutaient du cartel; c'était une opinion généralement établie. Il est vrai que tous les anciens officiers, ainsi que les gens de lettres, avaient un très-grand mépris pour le prétendu

Dubuiſſon, auteur de la mauvaiſe *Histoire de Turenne*. Ce romancier *Sandras de Courtils*, 1767. caché ſous le nom de *Dubuiſſon*, qui mêlait toujours la fiction à la vérité, pour mieux vendre ſes livres, pouvait très-bien avoir forgé la lettre de l'électeur, ſans que le fond de l'aventure en fût moins vrai.

Le témoignage du marquis de *Beauvau*, ſi inſtruit des affaires de ſon temps, eſt d'un très-grand poids. La faiblesſe qu'il avait de croire aux forciers et aux revenans, faiblesſe ſi commune encore en ce temps-là, ſurtout en Lorraine, ne me paraît pas une raiſon pour le convaincre de faux ſur ce qu'il dit des vivans qu'il avait connus.

Le défi propoſé par l'électeur ne me ſemble point du tout incompatible avec ſa ſituation et ſon caractère; il était indignement opprimé; et un homme qui, en 1655, avait jeté un encier à la tête d'un plénipotentiaire, pouvait fort bien envoyer un défi, en 1674, à un général d'armée qui brûlait ſon pays ſans aucune raiſon plaufible.

Le préſident *Hénault* peut avoir tort de dire que *M. de Turenne* répondit avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade. Ce n'était point à mon ſens une bravade, c'était une très-juſte indignation d'un prince ſenſible et cruellement offenſé.

— 1767. On touchait au temps où ces duels entre des princes avaient été fort communs. Le duc de *Beaufort*, général des armées de la fronde, avait tué en duel le duc de *Nemours*. Le fils du duc de *Guise* avait voulu se battre en duel avec le grand *Condé*. Vous verrez, dans les *Lettres de Péliſſon*, que *Louis XIV* lui-même demanda s'il lui ferait permis en conscience de se battre contre l'empereur *Léopold*.

Je ne ferais point étonné que l'électeur, tout tolérant qu'il était (ainsi que tout prince éclairé doit l'être), ait reproché dans sa colère au maréchal de *Turenne* son changement de religion, changement dont il ne s'était avisé peut-être que dans l'espérance d'obtenir l'épée de connétable qu'il n'eut point. Un prince tolérant, et même très-indifférent sur les opinions qui partagent les sectes chrétiennes, peut fort bien, quand il est en colère, faire rougir un ambitieux qu'il soupçonne de s'être fait catholique romain, par politique, à l'âge de cinquante-cinq ans; car il est probable qu'un homme de cet âge, occupé des intrigues de cour, et, qui pis est, des intrigues de l'amour et des cruautés de la guerre, n'embrasse pas une secte nouvelle par conviction. Il avait changé deux fois de parti dans les guerres civiles; il n'est pas étrange qu'il ait changé de religion.

Je ne ferais point encore surpris de plusieurs ravages faits en différens temps dans le Palatinat par M. de *Turenne* ; il fe fait volontiers subsister ses troupes aux dépens des amis comme des ennemis. Il est très-vraisemblable qu'il avait un peu maltraité ce beau pays , même en 1644 , lorsque le roi de France était allié de l'électeur , et que l'armée de France marchait contre la Bavière. *Turenne* laissa toujours à ses soldats une assez grande licence. Vous verrez , dans les *Mémoires du marquis de la Fare* , que , vers le temps même du cartel , il avait très-peu épargné la Lorraine , et qu'il avait laissé le pays messin même au pillage. L'intendant avait beau lui porter ses plaintes , il répondait froidement : *Je le ferai dire à l'ordre.*

Je pense , comme vous , que la teneur des lettres de l'électeur et du maréchal de *Turenne* est supposée. Les historiens , malheureusement , ne se font pas un scrupule de faire parler leurs héros. Je n'approuve point dans *Tite-Live* ce que j'aime dans *Homère*. Je soupçonne la lettre de *Ramsai* d'être aussi apocryphe que celle du gascon *Sandras*. *Ramsai* l'écoffais était encore plus gascon que lui. Je me souviens qu'il donna au petit *Louis Racine* , fils du grand *Racine* , une lettre de *Pope* , dans laquelle *Pope* se justifiait des petites libertés qu'il avait

— 1767. prises dans son *Essai sur l'homme*. *Ramsai* avait pris beaucoup de peine à écrire cette lettre en français ; elle était assez éloquente : mais vous remarquerez , s'il vous plaît , que *Pope* savait à peine le français , et qu'il n'avait jamais écrit une ligne dans cette langue ; c'est une vérité dont j'ai été témoin , et qui est sue de tous les gens de lettres d'Angleterre. Voilà ce qui s'appelle un gros mensonge imprimé ; il y a même , dans cette fiction , je ne fais quoi de fauffaire qui me fait de la peine.

Ne soyez point surpris que M. de *Chenevières* n'ait pu trouver , dans le dépôt de la guerre , ni le cartel ni la lettre du maréchal de *Turenne*. C'était une lettre particulière de M. de *Turenne* au roi , et non au marquis de *Louvois*. Par la même raison , elle ne doit point se trouver dans les archives de *Manheim*. Il est très-vraisemblable qu'on ne garda pas plus de copie de ces lettres d'animosité que l'on n'en garde de celles d'amour.

Quoi qu'il en soit , si l'électeur palatin envoya un cartel par le trompette *Petit-Jean* , mon avis est qu'il fit très-bien , et qu'il n'y a à cela nul ridicule. S'il y en avait eu , si cette bravade avait été honteuse , comme le dit le président *Hénault* , comment l'électeur , qui voyait ce fait publié dans toute l'Europe ,

ne l'aurait-il pas hautement démenti? comment aucun homme de sa cour ne se ferait-il élevé contre cette imposture? 1767.

Pour moi je ne dirai pas comme ce maraud de *Frélon* dans l'Ecoffaife : *J'en jurerais, mais je ne le parierais pas.* Je vous dirai : Je ne le jure ni ne le parie. Ce que je vous jurerai bien, c'est que les deux incendies du Palatinat font abominables. Je vous jure encore que, si je pouvais me transporter, si je ne gardais pas la chambre depuis près de trois ans, et le lit depuis deux mois, je viendrais faire ma cour à leurs Alteſſes ſéréniffimes, auxquelles je ferai bien respectueuſement attaché juſqu'au dernier moment de ma vie. Comptez de même ſur l'eſtime et ſur l'amitié que je vous ai vouées.

A propos d'incendie, il y a des gens qui prétendent qu'on mettra le feu à Genève cet hiver. Je n'en crois rien du tout; mais, ſi on veut brûler Ferney et Tourney, le régiment de *Conti* et la légion de Flandre, qui ſont occupés à peupler mes pauvres villages, prendront gaiement ma déſenſe.

1767.

L E T T R E X L I X.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 27 d'octobre.

MON cher ami, je vous écris à tout hasard, ne sachant où vous êtes, et je prie M. *le Riche* de vous faire tenir ma lettre. J'ai écrit à M. *Jean-Maire*, receveur de M. le duc de *Virtemberg*; je lui ai mandé que la nécessité de soutenir mes droits et ceux de ma famille, contre les créanciers du prince, m'oblige de mettre les affaires en règle; que vous êtes chargé de ma procuration; que vous devez être incessamment dans le bailliage de Beaume, et qu'il est de l'intérêt du prince que la chambre de Montbelliard prenne fans délai des arrangements avec vous, pour prévenir des frais ultérieurs; qu'il n'y a qu'à me déléguer mes rentes et celles de ma famille sur des fermiers solvables et sur des régisseurs, en stipulant que leurs successeurs seront tenus aux mêmes conditions, quand même ces conditions ne seraient pas exprimées dans les contrats que la chambre de Montbelliard ferait un jour avec eux.

Si la chambre de Montbelliard a une envie sincère de terminer cette affaire , elle le pourra très-aifément ; et il fera nécessaire que M. le duc de *Virtemberg* ratifie ces conventions. 1767.

Si les terres de Franche-Comté étaient tellement chargées qu'elles ne pussent suffire à mon paiement , il faudrait faire déléguer le surplus sur les terres de Richwir et d'Horbourg, situées près de Colmar. Mais, dans toutes ces délégations , il faut stipuler que les fermiers ou régisseurs seront tenus de me faire toucher ces revenus dans mon domicile , sans aucun frais , selon mes conventions avec M. *Jean-Maire* ; bien entendu surtout que l'on comprendra dans la dette tous les frais que l'on aura faits , tant pour la procédure que pour les contrôles et infinuations , que pour le paiement de votre voyage.

S'il est impossible d'entrer dans cet accommodement raisonnable , vous ferez saisir toutes les terres dépendantes de Montbelliard en Franche-Comté ; après quoi je vous prierai d'envoyer le contrat de deux cents mille livres , par la poste , à M. *Dupont* , avocat au conseil souverain de Colmar , à Colmar , avec la précaution de faire charger le paquet à la poste.

M. le Riche m'écrit d'Orgelet qu'il faut faire insinuer mon contrat de deux cents mille

— 1767. livres , parce que , dit-il , on pourrait un jour prétendre *que j'aurais seulement placé sur la tête de ma nièce , sans que ce soit à son profit*. Je ne conçois point du tout cette difficulté , puisqu'il est stipulé dans le contrat que ma nièce ne jouira qu'après ma mort. Certainement cette jouissance exprimée est au profit de madame Denis ; mais il ne faut négliger aucune précaution , et je payerai tout ce que M. le Riche jugera convenable.

Au reste , je me rapporte de toute cette affaire entièrement à vous ; mais je crois qu'il ne faut pas se presser de faire l'infination , si la chambre des finances se prête à un prompt accommodement.

Mandez moi , je vous prie , ce que vous pensez de tout cela , et ce que vous aurez fait. Adieu , mon cher ami ; on ne peut vous être plus tendrement attaché que je le suis. V.

LETTRE

L E T T R E L,

1767.

A M. D A M I L A V I L L E.

30 d'octobre.

MON cher ami , je reçois votre lettre du 20 d'octobre , car il faut que je sois exact sur les dates ; on dit qu'il y a quelquefois des lettres qui se perdent.

J'écris à M. *Chardon* , à tout hasard , pour l'affaire des *Sirven* , quoique je ne croye pas le moment favorable. On vient de condamner à être pendu un pauvre diable de gascon qui avait prêché la parole de DIEU dans une grange auprès de Bordeaux. Le gascon , maître de la grange , est condamné aux galères , et la plupart des auditeurs gascons sont bannis du pays ; mais quand on appesantit une main , l'autre peut devenir plus légère. On peut en même temps exécuter les lois sévères qui défendent de prêcher la parole de DIEU dans des granges , et venger les lois qui défendent aux juges de rouer , de pendre les pères et les mères , sans preuves.

Ne pourriez-vous point m'envoyer cette *Honnêteté théologique* dont on parle tant , et qu'on m'impute à cause du titre , et parce

Corresp. générale. Tome XII. * I

— que l'on fait que je suis très-honnête avec les
 1767. messieurs de la théologie? Je ne l'ai point vue,
 et je meurs d'envie de la lire. On ne pourra
 pas empêcher qu'il y ait une sorbonne, mais
 on pourra empêcher que cette sorbonne fasse
 du mal. Le ridicule et la honte dont elle vient
 de se couvrir dureront long-temps. Il faut
 espérer que tant de voix, qui s'élèvent d'un
 bout de l'Europe à l'autre, imposeront enfin
 silence aux théologiens, et que le monde ne
 fera plus bouleversé par des argumens, comme
 il l'a été tant de fois.

Pourquoi donc ne pas donner vos obser-
 vations sur l'*Ordre essentiel des sociétés*? mais
 il n'y a pas moyen de dire tout ce qu'on devrait
 et qu'on voudrait dire.

Adieu, mon très-cher ami; tâchez donc
 de venir à bout de cette enflure au cou;
 pour moi je suis bien loin d'avoir des enflures,
 je diminue à vue d'œil, et je ferai bientôt
 réduit à rien.

LETTRE LI.

1767.

A U M E M E.

2 de novembre.

MON corps qui n'en peut plus, fait ses complimens à votre cou qui n'est pas en trop bon ordre, mon cher ami. J'arrange mes petites affaires, et voici un papier que je vous prie de faire parvenir à M. de *Laleu*.

Au reste, plus la raison est persécutée, plus elle fait de progrès. Puissent les braves combattre toujours, et les tièdes se réchauffer!

Je reçois une lettre d'un des nôtres, nommé M. *Dupont*, avocat au conseil souverain d'Alsace, qui me mande vous avoir adressé des papiers très-importans pour moi. Il faut bien, quelque philosophe que l'on soit, ne pas négliger absolument ses affaires temporelles; ces papiers me feront très-utiles dans le débatement des affaires de M. le duc de *Virtemberg*. Personne ne me paye, et j'ai, depuis six semaines, le régiment de *Conti* auquel il faut faire les honneurs du pays. Je suis plus embarrassé que la sorbonne ne l'est avec monsieur de *Marmontel*.

Je viens d'apprendre qu'il y a des *Mémoires*

— 1767. imprimés du maréchal de *Luxembourg*, et je suis honteux de l'avoir ignoré. Ils me seront très-utiles pour la nouvelle édition que l'on fait du Siècle de *Louis XIV*, et je vous prie instamment, mon cher ami, de me les faire venir par *Briasson*, ou de quelque autre manière.

Connaîtriez-vous un petit écrit sur la population d'une partie de la Normandie et de deux ou trois autres provinces de France? On dit que M. l'intendant de *la Michodière* a part à cet ouvrage qui est, dit-on, très-exact et très-bien fait.

Mandez-moi surtout des nouvelles de votre cou; je m'y intéresse plus qu'à tous les dénombremens de la France. Vous ne m'avez point parlé de l'opéra de M. *Thomas* et de M. de *la Borde*. Je crois que vous vous fouciez plus d'un bon raisonnement que d'une double croche.

Portez-vous bien, mon cher ami, et aimez un homme qui vous chérira jusqu'au dernier moment de sa vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de novembre.

VRAIMENT, mon divin ange, je ne savais pas que vous eussiez enterré votre médecin. Je ne fais rien de si ridicule qu'un médecin qui ne meurt pas de vieillesse; et je ne conçois guère comment on attend la fanté de gens qui ne savent pas se guérir: cependant il est bon de leur demander quelquefois conseil, pourvu qu'on ne les croye pas aveuglément. Mais comment pouvez-vous prendre les mêmes remèdes, madame d'*Argental* et vous, puisque vous n'avez pas la même maladie? c'est une énigme pour moi. Tout ce que je puis faire, c'est de lever les mains au ciel, et de le prier de vous accorder une vie très-longue, très-saine, avec très-peu de médecins.

J'avais déjà écrit un petit mot à M. de *Thibouville* pour vous être montré. Votre lettre du 28 d'octobre ne m'a été rendue qu'après. Vous ne doutez pas que je ne sois bien curieux de voir ma lettre à la belle mademoiselle *Dubois*. Vous avez vu les raisons que j'ai

— 1767. de me tenir un peu clos et couvert jusqu'à ce que j'aye reçu des nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu*. Il me semble qu'il y a, dans cette affaire, je ne fais quelle conspiration pour m'embarrasser et pour se moquer de moi. Mais comment M. le duc de *Duras* n'a-t-il pas eu la curiosité de voir cette lettre qui est devenue la pomme de discorde chez les déesses du tripot ? Rien n'est, ce me semble, si facile ; tout ferait alors tiré au clair, sans que des personnes qui peuvent beaucoup me nuire eussent le moindre prétexte contre moi.

Je vous avouerai grossièrement, mon cher ange, que je me trouve dans une situation bien gênante, et que je crains l'éclat d'une brouillerie qui me mettrait dans l'alternative de perdre une partie de mon bien, ou de le redemander par les voies du monde les plus tristes, et peut-être les plus inutiles. On me mande des choses si extraordinaires que je ne fais plus où j'en suis ; ma santé, d'ailleurs, est absolument ruinée. Je dois plutôt songer à vivre que songer à la singulière tracasserie qu'on m'a faite. Je n'ose même écrire à *le Kain*, de peur de l'exposer.

Vous verrez incessamment M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe*. J'ai donné une lettre à M. de *la Harpe* pour vous.

Adieu, mon divin ange ; maman et moi,

nous nous mettons au bout de vos ailes plus
que jamais.

 1767.

Vous savez quel est pour vous mon culte
d'hyperdulie.

L E T T R E L I I I .

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Le 9 de novembre.

JE n'ai pu répondre, Monsieur, aussitôt que
je l'aurais voulu, à la lettre par laquelle vous
êtes la bonté de m'apprendre votre excom-
munication. J'étais enchanté de vous avoir
pour confrère, et il était bien juste qu'un
doyen félicitât avec empressement un novice
tel que vous; mais j'étais dans ce temps-là
sur le point d'aller à tous les diables. Ma
vieillesse et mes maladies continuelles ne me
permettent pas de remplir mes devoirs bien
exactement avec les réprouvés auxquels je suis
très-attaché. Je me flatte que, si vous êtes
excommunié auprès de quelques habitués de
paroisse, vous ne l'êtes pas auprès de l'ha-
bitué de la gloire. Les lauriers des *Condé*
garantissent des foudres de l'Eglise.

Je vous souhaite, Monsieur, beaucoup de

— 1767. joie et de plaisir dans ce monde, en attendant que vous foyez damné dans l'autre.

Ne montrez point ma lettre à monsieur l'archevêque, si vous voulez que j'aye l'honneur d'être enterré en terre sainte ; mais, si jamais vous lui parlez de moi, assurez-le bien que je ne suis pas janséniste.

Conservez-moi vos bontés. Voulez-vous bien me mettre aux pieds de son Altesse sérénissime ?

L E T T R E L I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 11 de novembre.

J'AI aussi, mon cher ami, une très-ancienne colique. Je suis à peu-près de l'âge de M. de *Courteille*, et beaucoup plus faible et plus usé que lui. Je dois m'attendre à la même aventure au premier jour. Que cette dernière facétie soit jouée dans mon désert ou demain, ou dans six mois, ou dans un an, cela est parfaitement égal entre deux éternités qui nous engloutissent et qui ne nous laissent qu'un moment pour souffrir et pour mourir.

Je vous plains beaucoup d'avoir perdu votre

protecteur; mais vous ne perdrez pas pour cela votre emploi. Vous vous soutiendrez par vos propres forces, et d'ailleurs vous avez des amis. Plût à Dieu que vous pussiez, au lieu de votre emploi, avoir un bénéfice simple, et venir philosopher avec moi sur la fin de ma carrière. — 1767.

Mandez-moi, je vous prie, si M. Marmontel est revenu à Paris. Le voilà pleinement victorieux; et il le ferait encore davantage, si les chats fourrés de la forbonne étaient assez fous pour lâcher un décret. Vous m'avez envoyé les *Pièces relatives à Bélisaire*, mais elles ne sont pas complètes.

Il n'est pas juste de m'attribuer l'*Honnêteté théologique* quand je ne l'ai pas faite. Il faut que chacun jouisse de sa gloire. Ceux qui font ces bonnes plaisanteries sont trop modestes de les mettre sur mon compte. J'ai bien assez de mes péchés, sans me charger encore de ceux de mon prochain.

Je ne suis point du tout fâché qu'on ait imprimé ma lettre à Marmontel. J'y traite Cogé de *maraud*, et j'ai eu raison; car il a eu la conduite d'un coquin avec le style d'un sot. On peut même imprimer cette lettre que je vous écris; je le trouverai très-bon.

Je vous embrasse de toutes les forces qui me restent.

1767.

L E T T R E L V.

A M. C H A R D O N.

A Ferney, 14 de novembre.

M O N S I E U R ,

IL paraît que le conseil cherche bien plus à favoriser le commerce et la population du royaume, qu'à persécuter des idiots qui aiment le prêche et qui ne peuvent plus nuire. Dans ces circonstances favorables, je prends la liberté de rappeler à votre souvenir l'affaire des *Sirven*, et d'implorer votre protection et votre justice pour cette famille infortunée. On dit que vous pourrez rapporter cette affaire devant le roi. Ce sera, Monsieur, une nouvelle preuve qu'il aura de votre capacité et de votre humanité. Il s'agit d'une famille entière qui avait un bien honnête, et qui se voit flétrie, réduite à la mendicité, et errante, en vertu d'une sentence absurde d'un juge de village.

Il n'y a pas long-temps, Monsieur, qu'on a imprimé à Toulouse, par ordre du parlement, une justification de l'affreux jugement rendu contre les *Calas*. Cette pièce soutient

fortement l'incompétence de messieurs des requêtes , et la nullité de leur arrêt. Jugez comme la pauvre famille *Sirven* serait traitée par ce parlement, si elle y était renvoyée après avoir demandé justice au conseil. Vous êtes son unique appui. Je partage son affliction et sa reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect , Monsieur , votre &c. *Voltaire*.

L E T T R E L V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 de novembre.

J E présume , mon cher ami , qu'on vous a donné de fausses alarmes. Il n'est point du tout vraisemblable qu'un conseiller d'Etat , occupé d'une décision du roi qui le regarde , ait attendu un autre conseiller d'Etat à la porte du cabinet du roi , pour parler contre vous. On ne songe dans ce moment qu'à soi-même , et tout au plus aux affaires majeures dont on ne dit qu'un mot en passant. Si mon amitié est un peu craintive , ma raison est courageuse. Je ne me figurerai jamais qu'un maréchal de France , qui vient d'être nommé

— 1767. pour commander les armées , attende un ministre au sortir du conseil pour lui dire qu'un major d'un régiment n'est pas dévot : cela est trop absurde. Mais aussi il est très-possible qu'on vous ait desservi, et c'est ce qu'il faut parer.

J'ai imaginé d'écrire à madame de *Sauvigni* qui est venue plusieurs fois à Ferney. Je ferai parler aussi par monsieur son fils. Je saurai de quoi il est question , sans vous compromettre.

On a imprimé en Hollande des lettres au père *Mallebranche* ; l'ouvrage est intitulé *le Militaire philosophe* ; il est excellent ; le père *Mallebranche* n'aurait jamais pu y répondre. Il fait une très-grande impression dans tous les pays où l'on aime à raisonner.

On m'assure de tous côtés que l'on doit assurer un état civil aux protestans , et légitimer leurs mariages ; il est étonnant que vous ne m'en disiez rien.

Bonsoir , mon très - cher ami ; je vous embrasse bien fort.

L E T T R E L V I I.

1767.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 20 de novembre.

Vous êtes assurément un plus aimable enfant que je ne suis un aimable papa ; c'est ce que toutes les dames vous certifieront , depuis les portes de Genève jusqu'à Ferney. Vous allez faire à Paris de nouvelles conquêtes ; mais j'espère que vous n'abandonnerez pas l'Empire romain et les Vandales.

Je fais que le tripot de la comédie est tombé comme cet Empire. Il n'y a plus ni acteurs ni actrices ; mais vous travaillez pour vous-même. Un bon ouvrage n'a pas besoin du tripot pour se soutenir , et vous le ferez jouer à votre loisir quand la scène fera un peu moins délabrée. Je voudrais être assez jeune pour jouer le rôle de l'ambassadeur vandale , sur notre petit théâtre ; mais vous avez assez d'acteurs sans moi , car j'espère toujours vous revoir ici. Je suis comme toutes nos femmes ; elles n'ont qu'un cri après vous , et madame de *la Harpe* fera une très-bonne *Eudoxie*. Mon cher confrère en tragédies , avez-vous vu M. de *la Borde* votre confrère en musique ?

— 1767. Amphion ne doit pas l'avoir découragé. Je ne fais si je me trompe, mais il me semble que dans sa Pandore il y a bien des morceaux qui vont à l'oreille et à l'ame. Ranimez, je vous prie, sa noble ardeur; il ne faut pas qu'il enfouisse un si beau talent. Il me paraît surtout entendre à merveille ce que personne n'entend; c'est l'art de dialoguer. Vous ferez quelques jours un bien joli opéra avec lui, mais je ne prétends pas que Pandore soit entièrement sacrifiée.

Nos dames, sensibles à votre souvenir, vous écriront des lettres plus galantes; mais je vous avertis que je suis aussi sensible qu'elles, tout vieux que je suis. Ma santé est déplorable, mais je suis heureux autant qu'un vieux malade peut l'être. Votre façon d'être heureux est d'une espèce toute différente.

Adieu; je vous souhaite tous les genres de félicité dont vous êtes très-digne. V.

LETTRE LVIII.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

23 de novembre.

Vous n'aviez pas besoin, mon cher ami, de la lettre de M. d'*Alembert* pour m'exciter. Vous savez bien que, sur un mot de vous, il n'y a rien que je ne hasarde pour vous servir.

Je vous avais déjà prévenu en écrivant la lettre la plus forte à madame de *Sauvigni*. Je prendrai aussi, n'en doutez pas, le parti d'implorer la protection de M. le duc de *Choiseul*; mais sachez qu'il est à présent très-rare qu'un ministre demande des emplois à d'autres ministres. Il n'y a pas long-temps que j'obtins de M. le duc de *Choiseul* qu'il parlât à monsieur le vice-chancelier en faveur d'un ancien officier à qui nous avons donné la sœur de M. *Dupuits* en mariage. Cet officier, retiré du service avec la croix de Saint-Louis et une pension, avait été forcé, par des arrangements de famille, à prendre une charge de maître des comptes à Dole; il demandait la vétérance avant le temps prescrit: croiriez-vous bien que monsieur le vice-chancelier

— refusa net M. de *Choiseul*, et lui envoya un
1767. beau mémoire pour motiver ses refus. Vous jugez bien que, depuis ce temps-là, le ministre n'est pas trop disposé à demander des choses qui ne dépendent pas de lui. Soyez sûr que je n'aurai réponse de trois mois.

Il y a environ ce temps-là que j'en attends une de lui sur une affaire qui me regarde. Il m'a fait dire, par le commandant de notre petite province, qu'il n'avait pas le temps d'écrire, qu'il était accablé d'affaires : voilà où j'en suis.

Il me paraît de la dernière importance d'apaiser M. de *Sauvigni* ; il faut l'entourer de tous côtés. M. de *Montigny*, trésorier de France, de l'académie des sciences, est très à portée de lui parler avec vigueur. N'avez-vous point quelque ami auprès de monsieur d'*Ormesson*? Heureusement la place qui vous est promise n'est point encore vacante ; on aura tout le temps de faire valoir vos droits si bien établis.

La tracasserie qu'on vous fait est inouïe. Je me souviens d'un petit dévot, nommé *Leleu*, qui avait deux crucifix sur sa table : il débuta par me dire qu'il ne voulait pas transiger avec moi, parce que j'étais un impie, et il finit par me voler vingt mille francs. Il s'en faut beaucoup, mon cher ami, que les scènes du

Tartufe

Tartufe soient outrées : la nature des dévots ———
 va beaucoup plus loin que le pinceau de 1767.
Molière.

J'aurai, dans le courant du mois de décembre, une occasion très-favorable de prier monsieur le contrôleur général de vous rendre justice. Je ne saurais m'imaginer qu'on pût manquer à sa parole sur un prétexte aussi ridicule. Cela ressemblerait trop au marquis d'O qui prétendait que le prince *Eugène* et *Marlborough* ne nous avaient battus que parce que le duc de *Vendôme* n'allait pas assez souvent à la messe.

Je vous prie de ne pas oublier le maréchal de *Luxembourg* qui n'allait pas plus à la messe que le duc de *Vendôme*. Je suis obligé d'arrêter l'édition du *Siècle de Louis XIV*, jusqu'à ce que j'aye vu ces campagnes du maréchal, où l'on m'a dit qu'il y a des choses fort instructives.

Le petit livre du *Militaire philosophe* vaut assurément mieux que toutes les campagnes ; il est très-estimé en Europe de tous les gens éclairés. J'ai bien de la peine à croire qu'un militaire en soit l'auteur. Nous ne sommes pas comme les anciens Romains qui étaient à la fois guerriers, jurisconsultes et philosophes.

Vous ne me parlez plus de votre cou ; pour

— moi je vous écris de mon lit dont mes maux
 1767. me permettent rarement de sortir. On ne
 peut s'intéresser à vos affaires, ni vous embras-
 ser plus tendrement que je le fais.

L E T T R E L I X.

A M. M A R I N,

CENSEUR ROYAL, SECRETAIRE GENERAL DE
 LA LIBRAIRIE, à Paris.

27 de novembre.

Vous me demandez, mon cher Monsieur, si je m'intéresse aux édits qui favorisent le commerce et les huguenots : je crois être, de tous les catholiques, celui qui s'y intéresse le plus. Je vous ferai très-obligé de me les envoyer. Il me semble que le conseil cherche réellement le bien de l'Etat ; on n'en peut pas dire autant de messieurs de forbonne.

J'ai lu les Lettres sur *Rabelais* et autres grands personnages. Ce petit ouvrage n'est pas assurément fait à Genève ; il a été imprimé à Bâle, et non point en Hollande chez *Marc-Michel*, comme le titre le porte. Il y a, en effet, des choses assez curieuses ; mais je

voudrais que l'auteur ne fût point tombé
quelquefois dans le défaut qu'il semble repro- 1767.
cher aux auteurs hardis dont il parle.

Parmi une grande quantité de livres nouveaux qui paraissent sur cette matière, il y en a un surtout dont on fait un très-grand cas. Il est intitulé *le Militaire philosophe*, et imprimé en effet chez *Marc-Michel Rey*. Ce sont des lettres écrites au père *Mallebranche* qui aurait été fort embarrassé d'y répondre.

On a débité en Hollande, cette année, plus de vingt ouvrages dans ce goût. Je fais que la fréronaille m'impute toutes ces nouveautés; mais je m'enveloppe avec sécurité dans mon innocence et dans le *Siècle de Louis XIV*, que je fais réimprimer augmenté de plus d'un tiers. Je profite de la permission que vous me donnez de vous adresser une copie de l'*errata* que l'exacte et avisée veuve *Duchefne* a perdu si à propos. Je mets tout cela sous l'enveloppe de *M. de Sartine*.

Adieu, Monsieur; vous ne sauriez croire combien votre commerce m'enchanté.

Sera-t-il donc permis au sieur *Cogé*, régent de collège, d'employer le nom du roi pour me calomnier?

1767.

L E T T R E L X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 28 de novembre.

I L y a environ quarante-cinq ans que monseigneur est en possession de se moquer de son humble serviteur. Il y a trois mois que je fors rarement de mon lit, tandis que monseigneur sort tous les jours de son bain pour aller dans le lit d'autrui; et vous êtes tout ébahi que je me fois habillé une fois pour assister à une petite fête. Puissiez-vous insulter encore quarante ans aux faiblesses humaines, en ne perdant jamais ni votre appétit, ni votre vigueur, ni vos grâces, ni vos railleries!

Vous avez laissé choir le tripot de la comédie de Paris. Je m'y intéresse fort médiocrement; mais je suis fâché que tout tombe, excepté l'opéra comique. J'ai peur d'avoir le défaut des vieillards qui font toujours l'éloge du temps passé; mais il me semble que le siècle de *Louis XIV*, dont on fait actuellement une édition nouvelle fort augmentée, était un peu supérieur à notre siècle.

Comme cet ouvrage est suivi d'un petit abrégé qui va jusqu'à la dernière guerre, je

ne manquerai pas de parler de la belle action de M. le duc d'*Aiguillon* qui a repouffé les Anglais. J'avais oublié cette consolation dans nos malheurs. 1767.

Votre ancien ferviteur se recommande toujours à votre bonté et loyauté, et vous présente son tendre et profond respect. V.

L E T T R E L X I.

A M. DE CHABANON.

30 de novembre.

L'ANECDOTE parlementaire, que vous avez la bonté de m'envoyer, mon cher ami, m'est d'autant plus précieuse, qu'aucun écrivain, aucun historien de *Louis XIV* n'en avait parlé jusqu'à présent.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Vous êtes bien plus attentif que le victorieux auteur de l'éloge de *Charles V*. Il ne m'a point appris d'anecdote, car il ne m'a point écrit du tout. Je présume qu'il passe fort agréablement son temps avec quelque fille d'*Aaron Alrafchild*.

Je ne fais pas la moindre nouvelle des tripots de Paris. J'ignore jusqu'au succès des

— doubles croches de *Philidor*, et je suis toujours très-affligé de l'aventure des croches de notre ami M. de *la Borde*. J'ai sa *Pandore* à cœur, non parce que j'ai fourni la toile qu'il a bien voulu peindre, mais parce que j'ai trouvé des choses charmantes dans son exécution; et je souhaite passionnément qu'on joue le péché originel à l'opéra. Vous me direz qu'il ne mérite d'être joué qu'à la foire Saint-Laurent: cela est vrai, si on le donne sous son véritable nom; mais, sous le nom de *Pandore*, elle mérite le théâtre de l'académie de musique. Je vous prie toujours d'encourager M. de *la Borde*; car pour vous, mon cher ami, je vous crois assez encouragé à établir votre réputation en détruisant l'Empire romain. Mais commencez par établir un théâtre, vous n'en avez point. La comédie française est plus tombée que l'Empire romain.

Nous n'avons plus de soldats dans nos déserts de Ferney. L'arrêt des augustes puissances contre les illustres représentans est arrivé, et a été plus mal reçu qu'une pièce nouvelle. Vous ne vous en souciez guère, ni moi non plus.

Maman et toute la maison vous font les plus tendres complimens; j'enchéris sur eux tous. V.

L E T T R E L X I I.

1767.

A M. M A R M O N T E L.

2 de décembre.

COMMENÇONS par les empereurs, mon très-cher et illustre confrère, et ensuite nous viendrons aux rois. Je tiens l'empereur *Justinien* un assez méprisable despote, et *Bélisaire* un brave capitaine assez pillard, aussi sottement cocu que son maître. Mais pour la sorbonne, je suis toujours de l'avis de *Deslandes* qui assure, à la page 299 de son troisième volume, que c'est le corps le plus méprisable du royaume.

Pour le roi de Pologne, c'est tout autre chose. Je le révère, l'estime et l'aime comme philosophe et comme bienfaisant. Il est vrai que j'eus l'honneur de recevoir sa réponse au mois de mars, et que j'eus la discrétion de ne lui rien répliquer, parce je craignis d'ennuyer un roi des Sarmates, qui me parut assez embarrassé entre un nonce, des évêques, des *Radzivil* et des Cracovie : mais, puisqu'il m'insinue que je dois lui écrire, il aura assurément de mes nouvelles.

Mon cher ami, vive le ministère de France,

— 1767. vive surtout M. le duc de *Choiseul* qui ne veut pas que les forboniqueurs prêchent l'intolérance dans un siècle aussi éclairé. On lime les dents à ces monstres, on rogne leurs griffes, c'est déjà beaucoup. Ils rugiront, et on ne les entendra seulement pas. Votre victoire est entière, mon cher ami : ces drôles-là auraient été plus dangereux que les jésuites, si on les avait laissé faire.

Je suis bien affligé que l'édit en faveur des protestans n'ait point passé. Ce n'est pas que les huguenots ne soient aussi fous que les forboniqueurs ; mais, pour être fou à lier, on n'en est pas moins citoyen ; et rien ne ferait assurément plus sage que de permettre à tout le monde d'être fou à sa manière.

Il me paraît que le public commence à être fou de la musique italienne ; cela ne m'empêchera jamais d'aimer passionnément le récitatif de *Lulli*. Les Italiens se moqueront de nous, et nous regarderont comme de mauvais singes. Nous prenons aussi les modes des Anglais ; nous n'existons plus par nous-mêmes. Le théâtre français est désert comme les prêches de Genève. La décadence s'annonce de toutes parts. Nous allons nous sauver par la philosophie, mais on veut nous empêcher de penser. Je me flatte pourtant qu'à la fin on pensera, et que le ministère ne fera pas plus méchant

envers

envers les pauvres philosophes, qu'envers les
pauvres huguenots. —————
1767.

Je vous supplie d'embrasser pour moi le petit
nombre de sages qui voudra bien se souvenir
du vieux solitaire, votre tendre ami.

L E T T R E L X I I I.

A M. DAMILAVILLE.

2 de décembre.

MON cher ami, madame de *Sauvigni*, à qui
j'avais écrit de la manière la plus pressante,
sans vous compromettre en rien, s'explique
elle-même sur les choses dont je ne lui avais
point parlé; elle les prévient; elle me dit que
M. Mabile, dont par parenthèse je ne savais
pas le nom, n'est point mort; qu'on ne peut
demander la place d'un homme en vie; que
son fils d'ailleurs a exercé cet emploi depuis
cinq années, à la satisfaction de ses supérieurs;
et que, s'il était dépossédé, sa famille ferait
à la mendicité.

Ces raisons me paraissent assez fortes. Il n'est
point du tout question, dans cette lettre, des
impressions qu'on aurait pu donner contre
vous à *M. de Sauvigni*. On n'y parle que des

Corresp. générale. Tome XII. * L

1767. services que *Mabille* a rendus à l'intendance pendant quarante années. C'est encore une raison de plus pour assurer une récompense à son fils. Que voulez-vous que je réponde ? faut-il que j'insiste ? faut-il que je demande pour vous une autre place ? ou voulez-vous vous borner à conserver la vôtre ? Vous savez mieux que moi que les promesses des ministres qui ne sont plus en place, ne sont pas une recommandation auprès de leurs successeurs.

Vous savez qu'il n'y a point de survivance pour ces sortes d'emplois. Je vois avec douleur que je ne dois rien attendre de M. le duc de *Choiseul* dans cette affaire. Je n'ai jamais senti si cruellement le désagrément attaché à la retraite ; on n'est plus bon à rien, on ne peut plus servir ses amis.

Je crois être sûr que M. de *Sauvigni* ne vous nuira pas dans l'emploi qui vous sera conservé ; mais je crois être sûr aussi qu'il se fait un devoir de conserver au jeune *Mabille* la place de son père. En un mot, ce père n'est point mort ; et ce serait, à mon avis, une grande indiscretion de demander son emploi de son vivant.

Mandez-moi, je vous prie, où vous en êtes, et quel parti vous prenez. Celui de la philosophie est digne de vous. Plût à Dieu que vous pussiez avoir un bénéfice simple, et venir philosopher à *Ferney* ! Mais, si votre place

vous vaut quatre mille livres , il ne faut certainement pas l'abandonner. 1767.

Vous êtes trop prudent , mon cher ami , pour mettre dans cette affaire le dépit à la place de la raison. Je ne vous parlerai point aujourd'hui de littérature quand il s'agit de votre fortune. Je suis d'ailleurs très-malade. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

L E T T R E L X I V.

A U M E M E.

A Ferney , 4 de décembre.

MON cher ami , je reçois votre lettre du 28 de novembre , et vous devez avoir reçu la mienne du 2 de décembre , dans laquelle je vous mandais ce que j'avais fait auprès de M. le duc de *Choiseul* et de madame de *Sauvigni*. Je vous rendais compte de ses intentions et de ses raisons. Je lui envoie aujourd'hui une copie de la lettre de monsieur le contrôleur général , du 30 de mars. Ma lettre est pour elle et pour monsieur l'intendant qui m'a fait aussi l'honneur de me venir voir à Ferney. Mais , encore une fois , vous ferez plus en un quart d'heure à Paris par vous et par vos amis.

— Je ne peux encore avoir reçu de réponse
1767. de M. le duc de *Choiseul*.

Vous ne me parlez point des nouveaux édits en faveur des négocians et des artisans. Il me semble qu'ils font beaucoup d'honneur au ministère. C'est, en quelque façon, casser la révocation de l'édit de Nantes avec tous les ménagemens possibles. Cette sage conduite me fait croire qu'en effet des ordres supérieurs ont empêché les sorboniqueurs d'écrire contre la tolérance. Tout cela me donne une bonne espérance de l'affaire des *Sirven*, quoiqu'elle languisse beaucoup.

Je suis bien étonné qu'on ait imprimé à Paris l'*Essai historique* sur les diffidens de Pologne. Je ne crois pas que son Excellence, le nonce de sa Sainteté, ait favorisé cette impression.

On parle de quelques autres ouvrages nouveaux, entr'autres de quelques lettres écrites au prince de *Brunswick* sur *Rabelais*, et sur tous les auteurs italiens, français, anglais, allemands, accusés d'avoir écrit contre notre sainte religion. On dit que ces lettres sont curieuses. Je tâcherai d'en avoir un exemplaire et de vous l'envoyer, supposé qu'on puisse vous le faire tenir par la poste.

Je laisse là l'opéra de *Philidor*; je ne le verrai jamais. Je ne veux point regretter des plaisirs

dont je ne peux jouir. Tout ce que je fais , ———
 c'est que le récitatif de *Lulli* est un chef-d'œu- 1767.
 vre de déclamation , comme les opéra de
Quinault sont des chefs-d'œuvre de poésie natu-
 relle , de passion , de galanterie , d'esprit et de
 grâces. Nous sommes aujourd'hui dans la
 boue , et les doubles croches ne nous en tire-
 ront pas.

Voici une réponse que je dois depuis deux
 mois à un commissaire de marine , qui a fait
 imprimer chez *Merlin* une ode sur la magna-
 nimité. Je suis assailli tous les jours de vingt
 lettres dans ce goût. Cela me dérobe tout mon
 temps , et empoisonne la douceur de ma vie.
 Plus vos lettres me consolent , plus celles des
 inconnus me désespèrent : cependant il faut
 répondre , ou se faire des ennemis. Les minis-
 tres sont bien plus à leur aise , ils ne répon-
 dent point.

Je vous supplie de vouloir bien faire rendre
 ma lettre par *Merlin* , au magnanime commis-
 saire de marine.

J'attends l'édit du concile perpétuel des
 Gaules ; je fais qu'il n'est pas enregistré par le
 public.

Adieu ; embrassez pour moi *Protagoras* , et
 aimez toujours votre très-tendre ami *V.*

1767.

L E T T R E L X V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 7 de décembre.

MON cher ange, je vous dépêche mon gendre qui ne va à Paris ni pour l'opéra de *Philidor*, ni pour l'opéra comique, ni pour le malheureux tripot de l'expirante comédie française. Il aura le bonheur de faire sa cour à mes deux anges, cela mérite bien le voyage. De plus, il compte servir le roi, ce qui est la suprême félicité. Puisse-t-il le servir longues années en temps de paix !

J'ai vaincu mon horrible répugnance, en excédant M. le duc de *Duras* de l'histoire de la falsification de mon testament. Je vois bien que je mourrai avant d'avoir mis ordre à mes affaires comiques, et que cela va produire une file de tracasseries qui ne finira point. Le théâtre de *Baron*, de *le Couvreur*, de *Clairon*, n'en deviendra pas meilleur. La décadence est venue, il faut s'y soumettre; c'est le sort de toutes les nations qui ont cultivé les lettres; chacune a eu son siècle brillant, et dix siècles de turpitude.

Je finis actuellement par semer du blé, au

lieu de ferner des vers en terre ingrate ; et
 j'achève , comme je le puis , ma ridicule 1767.
 carrière.

Vivez heureux en fanté , en tranquillité.
 Adieu , mon ange , que j'aimerai tendrement
 jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

L E T T R E L X V I.

A M. DE CHABANON.

A Ferney , 7 de décembre.

A M I aussi essentiel qu'aimable , ayez tout
 pouvoir sur Pandore. Vous me donnez le fond
 de la boîte , et j'espère tout de votre goût , de
 la facilité de M. de *la Borde*. A l'égard de ma
 docilité , vous n'en doutez pas.

Je suis bien étonné qu'on ait fait un opéra
 d'Ernélinde , de Rodoald et de Ricimer ; cela
 pourrait faire souvenir les mauvais plaisans

De ce plaisant projet d'un poëte ignorant
 Qui , de tant de héros , va choisir Childebrand.

Le bizarre a succédé au naturel en tout
 genre. Nous sommes plus savans sur certains
 chefs intéressans que dans le siècle passé ; mais
 adieu les talens , le goût , le génie et les grâces.

Mes complimens à Rodoald ; je vais relire

— 1767. Atis. J'ai peur que vous ne foyez dégoûté de l'Empire romain et d'Eudoxie , depuis que vous avez vu la misère où les pauvres acteurs sont tombés. On dit qu'il n'y a que la forbonne qui soit plus méprisée que la comédie française.

J'envie le bonheur de M. *Dupuits* qui va vous embrasser. Je félicite M. de *la Harpe* de tous ses succès. Il en est si occupé qu'il n'a pas daigné m'écrire un mot depuis qu'il est parti de Ferney.

Madame *Denis* vous regrette tous les jours ; elle brave l'hiver et j'y succombe. Je lis et j'écris des sottises au coin de mon feu , pour me dépiquer.

J'ai reçu d'excellens mémoires sur l'Inde ; cela me console des mauvais livres qu'on m'envoie de Paris. Ces mémoires seraient peut-être mal reçus de votre académie , et encore plus de vos théologiens. Il est prouvé que les Indiens ont des livres écrits il y a cinq mille ans ; il nous sied bien après cela de faire les entendus ! Leurs pagodes , qu'on a prises pour des représentations de diables , sont évidemment les vertus personnifiées.

Je suis las des impertinences de l'Europe. Je partirai pour l'Inde, quand j'aurai de la santé et de la vigueur. En attendant , conservez-moi une amitié qui fait ma consolation. V.

LETTRE LXVII.

1767.

A M. PEAKOCK,

Ci-devant fermier général du roi de Patna.

A Ferney, 8 de décembre.

JE ne saurais, Monsieur, vous remercier en anglais, parce que ma vieillesse et mes maladies me privent absolument de la facilité d'écrire. Je dicte donc en français mes très-sincères remerciemens sur le livre instructif que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous m'avez confirmé de vive voix une partie des choses que l'auteur dit sur l'Inde, sur ses coutumes antiques, conservées jusqu'à nos jours; sur ses livres, les plus anciens qu'il y ait dans le monde; sur les sciences dont les brachmanes ont été les dépositaires; sur leur religion emblématique, qui semble être l'origine de toutes les autres religions. Il y a long-temps que je pensais, et que j'ai même écrit une partie des vérités que ce savant auteur développe. Je possède une copie d'un ancien manuscrit qui est un commentaire du *Veidam*, fait incontestablement avant l'invasion d'*Alexandre*. J'ai envoyé à la bibliothèque royale de Paris

— 1767. l'original de la traduction faite par un brame correspondant de notre pauvre compagnie des Indes , qui fait très-bien le français.

Je n'ai point de honte , Monsieur , de vous supplier de me gratifier de tout ce que vous pourrez retrouver d'instructions sur ce beau pays où les *Zoroastre* , les *Pythagore* , les *Apollonius* de Thyane , ont voyagé comme vous.

J'avoue que ce peuple , dont nous tenons les échecs , le trictrac , les théorèmes fondamentaux de la géométrie , est malheureusement d'une superstition qui effraie la nature ; mais , avec cet horrible et honteux fanatisme , il est vertueux ; ce qui prouve bien que les superstitions les plus insensées ne peuvent étouffer la voix de la raison ; car la raison vient de DIEU , et la superstition vient des hommes qui ne peuvent anéantir ce que DIEU a fait.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec une très-vive reconnaissance , &c.

L E T T R E L X V I I I.

1767.

A M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

A Ferney, 11 de décembre.

J E ne peux trop vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre pièce que l'éloquence et l'humanité ont dictée (*). Elle est pleine de vers qui parlent au cœur, et qu'on retient malgré soi. Il y a des gens qui ont imprimé que, si on avait joué la tragédie de Mahomet devant *Ravaillac*, il n'aurait jamais assassiné *Henri IV*. *Ravaillac* pouvait fort bien aller à la comédie, il avait fait ses études, et était un très-bon maître d'école. On dit qu'il y a encore à Angoulême des gens de sa famille qui sont dans les ordres sacrés, et qui par conséquent persécutent les huguenots au nom de D I E U. Il ne ferait pas mal qu'on jouât votre pièce devant ces honnêtes gens, et surtout devant le parlement de Toulouse. M. *Marmontel* vous en demandera probablement une représentation pour la bonne.

Pour moi, Monsieur, je vous réponds que je la ferai jouer sur mon petit théâtre.

(*) L'honnête criminel.

— 1767. Je suis fâché que votre prédicant *Lismond* ait eu la lâcheté de laisser traîner son fils aux galères. Je voudrais que sa vieille femme s'évanouît à ce spectacle, que le père fût empressé à la secourir, qu'elle mourût de douleur entre ses bras; que, pendant ce temps-là, la chaîne partît; que le vieux *Lismond*, après avoir enterré sa vieille prédicante, allât vite à Toulon se présenter pour dégager son fils. Le fond de votre pièce n'y perdrait rien, et le sentiment y gagnerait.

Je voudrais aussi (permettez-moi de vous le dire) que, dans la scène de la reconnaissance, les deux amans ne se parlassent pas si long-temps sans se reconnaître, ce qui choque absolument la vraisemblance.

N'imputez ces faibles critiques qu'à mon estime. Je crois que vous pouvez rendre au théâtre le lustre qu'il commence à perdre tous les jours; mais soyez bien persuadé que Phèdre et Iphigénie feront toujours plus d'effet que des bourgeois. Votre style vous appelle au grand.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime que vous méritez, votre très-humble, &c.

A M. D A M I L A V I L L E.

11 de décembre.

J'ATTENDS demain une lettre de vous, mon cher ami ; ainsi je vous réponds avant que vous m'ayez écrit, car l'éloignement du bureau de la poste me force toujours de mettre un grand intervalle entre les lettres que je reçois et celles que je réponds.

Je n'ai encore rien reçu de madame de *Sauvigni*, rien de M. le duc de *Choiseul* ; mais j'ai reçu un livre imprimé à Avignon, intitulé *Dictionnaire anti-philosophique*, qui est assurément très-digne de son titre. Les malheureux y ont rassemblé toutes les ordures qu'on a vomies dans divers temps contre *Helvétius* et *Diderot*, et contre quelqu'un que vous connaissez. La fureur de ces misérables est toujours couverte du masque de la religion : ils sont comme les coupeurs de bourse qui prient DIEU à haute voix en volant dans l'église.

L'ouvrage est sans nom d'auteur, le titre le fait débiter. Il y a des morceaux qui ne sont pas sans éloquence, c'est-à-dire l'éloquence des paroles ; car, pour celle de la raison, il y a long-temps qu'elle est bannie de tous les

— livres de ce caractère. Trois jésuites, nommés
1767. *Patouillet, Nonotte et Céruti*, ont contribué à ce chef-d'œuvre. On m'assure qu'un avocat a déjà daigné répondre à ces marauds, à la fin d'un livre qui roule sur des matières intéressantes.

Par quelle fatalité déplorable faut-il que des ennemis du genre-humain, chassés de trois royaumes, et en horreur à la terre entière, soient unis entre eux pour faire le mal, tandis que les sages qui pourraient faire le bien, sont séparés, divisés, et peut-être hélas! ne connaissent pas l'amitié? Je reviens toujours à l'ancien objet de mon chagrin: les sages ne sont pas assez sages, ils ne sont pas assez unis, ils ne sont ni assez adroits, ni assez zélés, ni assez amis. Quoi! trois jésuites se liguent pour répandre les calomnies les plus atroces, et trois honnêtes gens resteront tranquilles!

Vous ne ferez pas tranquille sur le compte des *Sirven*. Je compte toujours, mon cher ami, que M. *Chardon* rapportera l'affaire incessamment devant le roi. Il sera comblé de gloire et béni de la patrie.

Avez-vous lu l'*Honnête criminel*? Il y a de très-beaux vers. L'auteur aurait pu faire de cette pièce un ouvrage excellent; il aurait fait une très-grande sensation, et aurait servi votre cause.

Je suis toujours très-malade , je sens de ———
fortes douleurs ; mais l'amitié qui m'attache à 1767.
vous , est bien plus forte encore.

Bonsoir , mon digne et vertueux ami.

L E T T R E L X X .

A M. C H A R D O N .

11 de décembre.

MONSIEUR ,

Vous m'étonnez de vouloir lire des bagatelles , quand vous êtes occupé à déployer votre éloquence sur les choses les plus sérieuses ; mais *Caton* allait à cheval sur un bâton avec un enfant , après s'être fait admirer dans le sénat. Je suis un vieil enfant ; vous voulez vous amuser de mes rêveries , elles sont à vos ordres ; mais la difficulté est de les faire voyager. Les commis à la douane des pensées sont inexorables. Je me ferais d'ailleurs , Monsieur , un vrai plaisir de vous procurer quelques livres nouveaux qui valent infiniment mieux que les miens ; mais je ne répondrais pas de leur catholicité. Ce qui me rassurerait , c'est que le meilleur rapporteur du conseil doit

— avoir sous les yeux toutes les pièces des deux
1767. parties.

Si vous pouvez, Monsieur, m'indiquer une voie sûre, je ne manquerai pas de vous obéir ponctuellement.

J'ose me flatter que vous ferez bientôt triompher l'innocence des *Sirven*, que vous ferez comblé de gloire; foyez sûr que tout le royaume vous bénira; vous détruirez à la fois le préjugé le plus absurde, et la persécution la plus abominable.

J'ai l'honneur d'être, avec autant d'estime que de respect, Monsieur, votre &c. *Voltaire*.

P. S. Vous me pardonnerez de ne pas vous écrire de ma main, mes maladies et mes yeux ne me le permettent pas.

LETTRE

A M. L'ABBÉ MORELLET.

12 de décembre.

Vous êtes, mon cher docteur philosophe, le modèle de la générosité ; c'est un éloge que les simples docteurs méritent rarement. Vous prévenez mes besoins par vos bienfaits. Je vous dois les belles et bonnes instructions que M. de *Malesherbes* a bien voulu me donner. Cette interdiction de remontrances sous *Louis XIV*, pendant près de cinquante années, est une partie curieuse de l'histoire, et par conséquent entièrement négligée par les *Limiers* et les *Reboulet*, compilateurs de gazettes et de journaux. Je ne connais qu'une seule remontrance, en 1709, sur la variation des monnaies, encore ne fut-elle présentée qu'après l'enregistrement, et on n'y eut aucun égard.

Je vous supplie, mon cher philosophe, d'ajouter à vos bontés celle de présenter mes très-humbles remerciemens au magistrat philosophe qui m'a éclairé. Plût à Dieu qu'il fût encore à la tête de la littérature. Quand on ôta au maréchal de *Villars* le commandement

— des armées, nous fûmes battus; et lorsqu'on
1767. le lui rendit, nous fûmes vainqueurs.

Je suis accablé de vieillesse, de maladies, de mauvais livres, d'affaires. J'ai le cœur gros de ne pouvoir vous dire, aussi longuement que je le voudrais, tout ce que je pense de vous, et à quel point je suis pénétré de l'estime et de l'amitié que vous m'avez inspirées pour le reste de ma vie. V.

LET TRE L X X I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 13 de décembre.

VOTRE malingre et affligé serviteur ne peut écrire de sa main à son héros. Tout languissant qu'il est, il compte bien donner non-seulement *la Fiancée du roi de Garbe*, quand il aura quatre-vingts ans, mais encore le *Portier des chartreux* pour petite pièce, que monseigneur fera représenter à la cour avec tout l'appareil convenable.

La prison du prince de *Condé*, la mort de *François II* seraient, à la vérité, un sujet de tragédie; mais je ne répons pas de l'approbation de la police. La pièce serait très-froide, si elle n'était pas très-insolente; et si elle était insolente, on ne pourrait la jouer qu'en Angleterre.

En attendant , si j'avais quelque chose à demander au tripot , ce serait qu'on achevât les représentations des Scythes. On ne les a données que quatre fois , et elles ont valu 600 francs à *le Kain*. Il n'y a plus de lois , plus d'honneur , plus de reconnaissance dans le tripot. 1767.

J'oserais implorer votre protection comme les Génois ; mais monseigneur vient à Paris passer six semaines , et partager son temps entre les affaires et les plaisirs ; ensuite il court dans le royaume du prince noir pour le reste de l'année , et je ne puis alors recourir aux lois , du fond de mes déserts des Alpes.

On m'a mandé que vous aviez abandonné tout net le département dudit tripot ; alors je me suis adressé à M. le duc de *Duras* , afin que mes prières ne fortissent point de la famille.

On m'a fait un grand crime dans Paris , c'est à-dire parmi sept ou huit personnes de Paris , d'avoir ôté un rôle à mademoiselle *Durancy* , pour le donner à mademoiselle *Dubois*. Le fait est que j'ai écrit une lettre de politesses et de plaisanteries à mademoiselle *Dubois* , et qu'il m'est très-indifférent par qui tous mes pauvres rôles soient joués. Je ne connais aucune actrice. Le bruit public est que le cu de mademoiselle *Durancy* n'est ni si blanc ni si ferme que celui de mademoiselle *Dubois* ; je m'en

— rapporte aux connaisseurs , et je n'ai acception
1767. de personne.

Vous ne connaissez pas d'ailleurs ma déplorable situation. Si j'avais l'honneur de vous entretenir seulement un quart d'heure , mon héros poufferait de rire. Il fait ce que c'est que l'absence , et combien on dépend quand on est à cent lieues de son tripot ; mais il fait aussi que je voudrais ne dépendre que de lui , et que c'est à lui que je suis attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

A l'égard du jeune homme dont vous avez eu la bonté de me renvoyer la lettre , il est vrai que c'est un des seigneurs les mieux mis et les plus brillans. J'ai peur que sa magnificence ne lui coûte de tristes momens. Je ne me mêle plus en aucune manière de ses affaires. J'ai eu pour lui , pendant un an , toutes les attentions que je devois à un homme envoyé par vous ; je n'ai rien négligé pour le rendre digne de vos bontés : c'est maintenant à M. *Hénin* uniquement à se charger de son sort et de sa conduite. Si vous avez quelques ordres à me donner sur son compte , je les exécuterai avec exactitude ; mais je ne ferai absolument rien sans vos ordres précis.

Agréez , Monseigneur , avec autant de bonté que de plaisanterie , mon très-tendre et profond respect. V.

LETTRE LXXIII.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

14 de décembre.

MON cher ami , je reçois votre lettre du 8 du mois avec votre mémoire. Il n'y a , je crois , rien à répliquer ; mais la puissance ne cède pas à la raison : *Sic volo , sic jubeo* , est d'ordinaire la raison des gens en place. Il faut absolument entourer M. et madame de *Sauvigni* de tous les côtés , et les empêcher surtout de donner contre vous des impressions qu'il ne ferait peut-être plus possible de détruire , quand la place qui vous est si bien due viendrait à vaquer.

J'ai écrit encore à madame de *Sauvigni* , et je lui ai fait parler. Je me flatte qu'ils ne verront pas votre mémoire ; il les mettrait trop dans leur tort , et des reproches si justes ne serviraient qu'à les aigrir.

Je suis très-fâché que vous ayez donné le mémoire à M. *Foulon*. S'il parvient à M. de *Sauvigni* , il fera fâché qu'on dévoile qu'il a déjà demandé la place en question pour d'autres , et surtout pour un receveur général des finances à qui elle ne convient point. Cette

— 1767. démarche que vous rappelez a plutôt l'air d'un marché que d'une protection. L'affaire est délicate et demande à être traitée avec tous les ménagemens possibles : heureusement vous avez du temps. Ne pourriez-vous point trouver quelque ami auprès de M. *Cochin* qui est un homme juste, et qui ferait sentir à monsieur le contrôleur général le prix de vos longs et utiles services.

Je n'aurai probablement aucune réponse, de long temps, de M. de *Choiseul*; il me néglige beaucoup. On m'a fait des tracasseries auprès de lui pour les fottes affaires de Genève, mais c'est ce qui m'inquiète fort peu.

Ne manquez pas, mon cher ami, de m'écrire dès que le titulaire fera près d'aller rendre ses comptes à DIEU; j'écrirai alors sur le champ à M. le duc de *Choiseul*. Malgré tout ce que le sieur *Tronchin* a fait pour lui persuader que je prenais le parti des représentans, je représenterai très-hardiment pour vous; car vous sentez bien que la place n'étant pas encore vacante, je n'ai pu écrire que de façon à préparer les voies; et encore m'a-t-il été fort difficile de faire venir la chose à propos, dans une lettre où il était question d'autres affaires, écrite à un ministre chargé du poids de la guerre, de la paix et du détail des provinces. Mais quand il s'agira réellement de donner la place qui

vous est due , alors il se souviendra que je lui
 en ai déjà écrit. Je crois même qu'il ferait bon 1767.
 que vous préparassiez à l'avance un mémoire
 court pour monsieur le contrôleur général ;
 je l'enverrais à M. de *Choiseul* , et il ferait
 homme à le donner lui-même.

Je ne fais plus rien de l'affaire des *Sirven*.

Voici une petite réponse que j'ai cru devoir
 faire , par mon laquais , au sieur *Cogé* qui m'a
 fait l'honneur de m'écrire.

Adieu ; je vous embrasse , mon très-cher
 ami. Je suis dans mon lit , accablé de maux et
 d'affaires.

LETTRE LXXIV.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

16 de décembre.

MON cher Marquis , je vous ai écrit une
 lettre bien chagrine ; mais j'en ai reçu une de
 M. le duc de *Duras* si plaisante , si gaie , si
 pleine d'esprit , que me voilà tout consolé. Il
 est bien avéré que mademoiselle *Dubois* a joué
 à la pauvre *Durancy* un tour de maître *Gonin* ;
 mais il n'est pas moins avéré que le tripot tra-
 gique est à tous les diables. Il faut que je fois

— 1767. une bonne pâte d'homme , bien faible , bien fotte pour m'y intéresser encore. La seule ressource peut-être ferait d'engager mademoiselle *Clairon* à reparaître ; mais où trouver des hommes ? Elle ferait là comme madame *Gigogne* qui danse avec de petits *Polichinelles* de trois pouces de haut.

Vous n'avez que *le Kain*, mais on dit qu'il a une maladie qui n'est pas favorable à la voix.

Je vous recommande à la Providence.

Le théâtre n'est pas la seule chose qui m'embarrasse , j'ai quelques autres chagrins en prose et en arithmétique.

Je vous prie de communiquer ma lettre à M. d'*Argental*. Adieu, mon cher Marquis ; le bon temps est passé.

LETTRE

A M. DE POMARET,

*Ministre du saint Evangile, à Ganges en
Languedoc.*

18 de décembre.

LE solitaire à qui M. de Pomaret a écrit, a tenté, en effet, tout ce qu'il a pu pour servir des citoyens qu'il regarde comme ses frères, quoiqu'il ne pense ni comme eux ni comme leurs persécuteurs. On a déjà donné deux arrêts du conseil, en vertu desquels tous les protestans, sans être nommés, peuvent exercer toutes les professions, et surtout celle de négocians. L'édit, pour légitimer leurs mariages, a été quatre fois sur le tapis au conseil privé du roi. A la fin il n'a point passé, pour ne pas choquer le clergé trop ouvertement; mais on a écrit secrètement une lettre circulaire à tous les intendans du royaume; on leur recommande de traiter les protestans avec une grande indulgence. On a supprimé et saisi tous les exemplaires d'un décret de la sorbonne, aussi insolent que ridicule, contre la

— 1767. tolérance. Le gouvernement a été assez sage pour ne pas souffrir que des pédans d'une communion osassent damner tous les autres de leur autorité privée. Les hommes s'éclairent, et le *contrains-les d'entrer* paraît aujourd'hui aussi absurde que tyrannique.

M. de Pomaret peut compter sur la certitude de ces nouvelles, et sur les sentimens de celui qui a l'honneur de lui écrire.

L E T T R E L X X V I.

A M. DE CHABANON.

18 de décembre.

MON cher enfant, mon cher ami, mon cher confrère, je ne me connais pas trop en *C sol ut* et en *F ut fa*. J'ai l'oreille dure, je suis un peu sourd; cependant je vous avoue qu'il y a des airs de Pandore qui m'ont fait beaucoup de plaisir. J'ai retenu, par exemple, malgré moi,

Ah! vous avez pour vous la grandeur et la gloire.

D'autres airs m'ont fait une grande impression et laissent encore un bruit confus dans le tympan de mon oreille.

Pourquoi fait-on par cœur les vers de *Racine*? c'est qu'ils sont bons. Il faut donc que la musique retenue par les ignorans soit bonne aussi. On me dira que chacun fait par cœur : 1767.

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.
Aimez-vous la muscade? on en a mis par-tout, &c.

ce sont des vers du Pont-neuf, et cependant tout le monde les fait par cœur : que la plupart des ariettes de *Lulli* sont des airs du Pont-neuf et des barcarolles de Venise, d'accord ; aussi ne les a-t-on pas retenus comme bons, mais comme faciles. Mais, pour peu qu'on ait de goût, on grave dans sa mémoire tout l'*Art poétique* et quatre actes entiers d'*Armide*. La déclamation de *Lulli* est une mélodie si parfaite que je déclame tout son récitatif en suivant ses notes, et en adoucissant seulement les intonations ; je fais alors un très-grand effet sur les auditeurs, et il n'y a personne qui ne soit ému. La déclamation de *Lulli* est donc dans la nature, elle est adaptée à la langue, elle est l'expression du sentiment.

Si cet admirable récitatif ne fait plus aujourd'hui le même effet que dans le beau siècle de *Louis XIV*, c'est que nous n'avons plus d'acteurs, nous en manquons dans tous les genres ; et, de plus, les ariettes de *Lulli* ont fait

— 1767. tort à sa mélodie, et ont puni son récitatif de la faiblesse de ses symphonies. Il faut convenir qu'il y a bien de l'arbitraire dans la musique. Tout ce que je fais, c'est qu'il y a dans la Pandore de M. de *la Borde* des choses qui m'ont fait un plaisir extrême.

J'ai d'ailleurs de fortes raisons qui m'attachent à cette Pandore. Je vous demanderai surtout de faire une bonne brigue, une bonne cabale pour qu'on ne retranche point

O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
Eternel persécuteur ,
De l'infortune créateur , &c.

et non pas de l'*infortuné*, comme on l'a imprimé ; cela est très-janséniste , par conséquent très-orthodoxe dans le temps présent ; ces b.... font DIEU auteur du péché , je veux le dire à l'opéra. Ce petit blasphème sied , d'ailleurs , à merveille dans la bouche de *Prométhée* qui , après tout , était un très-grand seigneur , fort en droit de dire à *Jupiter* ses vérités.

Si vous recevez des jansénistes dans votre académie , tout est perdu ; ils vont inonder la face de la France. Je ne connais point de secte plus dangereuse et plus barbare. Ils sont pires que les presbytériens d'Ecosse. Recommandez-les à M. d'*Alembert* ; qu'il fasse

justice de ces monstres ennemis de la raison ,
de l'Etat et des plaisirs. 1767.

Je plains beaucoup mademoiselle *Durancy* ,
s'il est vrai qu'elle ait la voix dure et les fesses
molles. On dit que mademoiselle *Dubois* a un
très-beau cu ; elle devait se contenter de cet
avantage , et ne pas falsifier ma lettre pour
faire abandonner le tripot de la comédie à
cette pauvre enfant. Ce n'est pas là un tour
d'honnête fille , c'est un tour de prêtre ; mais ,
si elle est belle , si elle est bonne actrice , il
faut tout lui pardonner. M. le duc de *Duras* a
constaté ce petit artifice , mais il est fort indul-
gent pour les belles , ainsi qu'on doit l'être ;
il a établi une petite école de déclamation à
Versailles.

Puissiez - vous avoir des acteurs pour votre
Empire romain. Je m'intéresse à votre gloire
comme un père tendre. Je vous aimerai ,
vous et les beaux arts , jusqu'au dernier
moment de ma vie ; maman est de moitié
avec moi. V.

1767.

L E T T R E L X X V I I .

A U M E M E .

21 de décembre.

MON cher ami , vous me faites aimer le péché originel. S^t *Augustin* en était fou ; mais celui qui inventa la fable de *Pandore* avait plus d'esprit que S^t *Augustin* , et était beaucoup plus raisonnable. Il ne damne point les enfans de notre mère *Pandore* , il se contente de leur donner la fièvre , la goutte , la gravelle par héritage. J'aime *Pandore* , vous dis-je , puisque vous l'aimez. Tout malade , et tout héritier de *Pandore* que je suis , j'ai passé une journée entière à rapetasser l'opéra dont vous avez la bonté de vous charger. J'envoie le manuscrit qui est assez gros à M. de *la Borde* , en le priant de vous le remettre. Je lui pardonne l'infidélité qu'il m'a faite pour *Amphion*. Cet *Amphion* était à coup sûr sorti de la boîte ; il lui reste l'espérance très-légitime de faire un excellent opéra avec votre secours.

Mademoiselle *Dubois* m'a joué d'un tour d'adresse ; mais , si elle est aussi belle qu'on le dit , et si elle a les tetons et le cu plus durs que mademoiselle *Durancy* , je lui pardonne :

mais je n'aime point qu'on m'impute d'avoir célébré les amours et le style de M. *Dorat*, attendu que je ne connais ni sa maîtresse ni les vers qu'il a faits pour elle. Cette accusation est fort injuste, mais les gens de bien seront toujours persécutés. 1767.

Père *Adam* est tout ébouriffé qu'on ait chassé les jésuites de Naples, la baïonnette au bout du fusil; il n'en a pas l'appétit moins dévorant. On dit que ces jésuites ont emmené avec eux deux cents petits garçons et deux cents chèvres; c'est de la provision jusqu'à Rome. Il ne serait pas mal qu'on envoyât chaque jésuite dans le fond de la mer, avec un janséniste au cou.

Madame *Denis* mangera demain vos huîtres; je pourrai bien en manger aussi, pourvu qu'on les grille. Je trouve qu'il y a je ne fais quoi de barbare à manger un aussi joli petit animal tout cru. Si messieurs de sorbonne mangent des huîtres, je les tiens anthropophages.

Je vous recommande, mon cher confrère en *Apollon*, l'Empire romain et Pandore. Nous vous aimons tous comme vous méritez d'être aimé. V.

1767. LETTRE LXXVIII.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, 23 de décembre.

MONSEIGNEUR,

JE n'ai appris la perte cruelle que vous avez faite que dans l'intervalle de ma première lettre, et celle dont votre Altesse m'a honoré. Personne ne souhaite plus que moi que le sang des grands-hommes et des hommes aimables ne tarisse point sur la terre. Je suis pénétré de votre douleur, et sûr de votre courage.

Je ne crains pas plus les maléonistes que les janféistes et les molinistes. Le siècle de *Louis XIV* était beaucoup plus éloquent que le nôtre, mais bien moins éclairé. Toutes les misérables disputes théologiques sont bafouées par les honnêtes gens, d'un bout de l'Europe à l'autre. La raison a fait plus de progrès en vingt années que le fanatisme n'en avait fait en quinze cents ans.

Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.

Bossuet avait de la science et du génie ; il était le premier des déclamateurs , mais le dernier des philosophes ; et je puis vous assurer qu'il n'était pas de bonne foi. Le quiétisme était une folie qui passa par la tête périgourdine de *Fénélon* , mais une folie pardonnable , une folie d'un cœur tendre , et qui devint même héroïque dans lui. Je ne vois dans la conduite du cardinal de *Bouillon* que celle d'une ame noble qui fut intrépide dans l'amitié et dans la disgrâce. Je n'aime point Rome , mais je crois qu'il fit très-bien de se retirer à Rome. 1767.

J'ai déjà insinué mes sentimens dans les éditions précédentes du *Siècle de Louis XIV.* Je les développerai dans cette édition nouvelle , avec mon amour de la vérité , mon attachement pour votre maison , mon respect pour le trône ; et mes ménagemens pour l'Eglise.

Serai-je assez hardi, Monseigneur, pour vous supplier de m'envoyer tout ce qui concerne l'impudent et ridicule interrogatoire fait à madame la duchesse de *Bouillon* par ce *la Reynie* , l'ame damnée de *Louvois*. Le temps de dire la vérité est venu. Soyez sûr de mon zèle et de la discrétion que je dois à votre confiance.

Je garderai le secret à M. *Maigrot*. Il paraît que ce M. *Maigrot* a arrangé quelques petites

— affaires entre votre Altesse et moi indigne , il
1767. y a environ vingt-cinq ans. S'il est parent
d'un certain évêque *Maigrot* qui alla à la Chine
combattre les jésuites , je l'en aime davantage.

Conservez-moi , Monseigneur , vos bontés
qui me sont précieuses. Je suis attaché à votre
Altesse avec le plus tendre et le plus profond
respect. *V.*

L E T T R E L X X I X.

A M. C H A R D O N.

25 de décembre.

MONSIEUR ,

JE n'ai pu retrouver le petit-mémoire fait
par un conseiller du parlement de Toulouse ,
dans lequel on justifie l'assassinat juridique de
Jean Calas , et on soutient l'incompétence et
l'irrégularité prétendue de l'arrêt de messieurs
les maîtres des requêtes. Mais je crois que
vous recevrez dans une quinzaine de jours , au
plus tard , cette pièce de Toulouse même ;
elle vous sera adressée sous l'enveloppe de
M. le duc de *Choiseul*.

Je crois que les circonstances n'ont jamais
été plus favorables pour tirer la famille *Sirven*

de l'oppression cruelle dans laquelle elle gémit depuis six années. Elle a contre elle un juge ignorant, un parlement passionné, un peuple fanatique; mais elle aura pour elle son innocence et M. *Chardon*.

Cette affaire est bien digne de vous, Monsieur. Non-seulement vous serez béni par cinq cents mille protestans, mais tous les catholiques ennemis de la superstition et de l'injustice, vous applaudiront. Je me flatte enfin que l'absence de M. *Gilbert* ne vous empêchera point de rapporter l'affaire devant le roi, et je suis bien sûr que le roi sera touché de la manière dont vous la rapporterez. Je m'intéresse autant à votre gloire qu'à la justification des *Sirven*.

J'ai lu le livre de M. de *la Rivierre*; je ne fais si c'est parce que je cultive quelques arpens de terre, que je n'aime point que les terres soient seules chargées d'impôts. J'ai peur qu'il ne se trompe avec beaucoup d'esprit, mais je m'en rapporte à vos lumières.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect et un attachement qui se fortifie tous les jours, Monsieur, votre, &c. *Voltaire*.

P. S. J'apprends dans le moment, Monsieur, que vous allez faire le rapport devant le roi. Vous n'aurez point encore reçu le mémoire

— du conseiller de Toulouse contre messieurs les
1767. maîtres des requêtes ; mais soyez assuré qu'il
existe ; je l'ai lu , et je suis incapable de vous
tromper.

L E T T R E · L X X X .

A M. D E C H A B A N O N .

25 de décembre.

EN qualité de vieux feseur de vers , mon
cher ami , je voudrais avoir fait les deux épi-
grammes qu'on m'a envoyées , et surtout
celle contre *Piron* qui venge un honnête
homme des insultes d'un fou ; mais pour les
vers contre *M. Dorat* , je les condamne ,
quoique bien faits. Il ne faut point troubler
les ménages ; on doit respecter l'amour , on
doit encore plus respecter la société. Il est
très-mal de m'imputer ce sacrilège. Je n'aime
point , d'ailleurs , à nourrir les enfans que
je n'ai point faits. En un mot , j'ai beaucoup
à me plaindre ; le procédé n'est pas honnête.

Oui vraiment , j'ai lu le Galérien ; il y a
des vers très-heureux , il y en a qui partent
du cœur , mais aussi il y en a de pillés. Le
style est facile , mais quelquefois trop incorrect.

La bourse donnée par le galérien à la dame —
 ressemble trop à *Nanine*. Le vieux prédicant 1767.
 est un infame d'avoir laissé son fils aux galères
 si long-temps. La reconnaissance pèche abso-
 lument contre la vraisemblance. Le dernier
 acte est languissant ; la pièce n'est pas bien
 faite, mais il y a des endroits touchans. L'au-
 teur me l'a envoyée ; je l'ai loué sur ce qu'il
 a de louable.

Il paraît une nouvelle histoire de *Louis XIII*
 que je n'ai pas encore lue. Celle de *le Vaffor*
 doit être dans la bibliothèque du roi, comme
Spinosa dans celle de monsieur l'archevêque.

Je vous ai déjà mandé, mon cher confrère
 en *Melpomène*, que j'ai envoyé à M. de *la*
Borde Pandore avec une grande partie des
 changemens que vous désirez, le tout accom-
 pagné de quelques réflexions qui me sont
 communes avec maman. Elle s'est gorgée de
 vos huîtres. Je suis toujours embarrassé de
 savoir comment les huîtres font l'amour ; cela
 n'est encore tiré au clair par aucun naturaliste.

J'attends avec bien de l'impatience l'ouvrage
 de M. *Anquetil* ; j'aime *Zoroastre* et *Brama*, et
 je crois les Indiens le peuple de toute la terre
 le plus anciennement civilisé. Croiriez-vous
 que j'ai eu chez moi le fermier général du roi
 de Patna. Il fait très-bien la langue courante
 des brames, et m'a envoyé des choses fort

— curieuses. Quand on songe que , chez les
 1767. Indiens , le premier homme s'appelle *Adimo* ,
 et la première femme d'un nom qui signifie
 la vie , ainsi que celui d'*Eve* ; quand on fait
 réflexion que notre article *le* était *a* vers le
 Gange , et qu'*Abrama* ressemble prodigieuse-
 ment à *Abram* , la foi peut être un peu ébranlée ;
 mais il reste toujours la charité qui est bien
 plus nécessaire que la foi. Ceux qui m'impu-
 tent l'épigramme contre M. *Dorat* n'ont point
 du tout de charité , l'abbé *Guion* encore moins ;
 mais vous en avez , et de celle qu'il me faut.
 Je vous le rends bien , et je vous aime de
 tout mon cœur. *V.*

L E T T R E L X X X I.

A M. OLIVIER DES MONTS , à *Anduze*.

25 de décembre.

LA personne à qui vous avez bien voulu
 écrire , Monsieur , le 17 de décembre , peut
 d'abord vous assurer que vous ne ferez point
 pendu. L'horrible absurdité des persécutions
 sur des matières où personne ne s'entend ,
 commence à être décriée par-tout. Nous sor-
 tons de la barbarie. Un édit pour légitimer
 vos mariages a été mis trois fois sur le tapis

devant le roi à Versailles ; il est vrai qu'il n'a point passé ; mais on a écrit à tous les gouverneurs de province , procureurs généraux , intendans , de ne vous point molester. Gardez-vous bien de présenter une requête au conseil, au nom des protestans , sur le nouvel arrêt rendu à Toulouse ; elle ne serait pas reçue : mais voici , à mon avis , ce qu'il faut faire.

Un conseiller au parlement de Toulouse fit imprimer , il y a environ quatre mois , une lettre contre le jugement définitif rendu par messieurs les maîtres des requêtes en faveur des *Calas*. Le conseil y est très-maltraité , et on y justifie , autant qu'on le peut , l'assassinat juridique commis par les juges de Toulouse. M. *Chardon* , maître des requêtes , et fort avant dans la confiance de M. le duc de *Choiseul* , n'attend que cette pièce pour rapporter l'affaire des *Sirven* au conseil privé du roi.

Tâchez de vous procurer cet impertinent libelle par vos amis ; qu'on l'adresse sur le champ à M. *Chardon* , avec cette apostille sur l'enveloppe , *pour l'affaire des Sirven* , le tout sous l'enveloppe de monseigneur le duc de *Choiseul* ; à Versailles. Cela demande un peu de diligence. Ne me citez point , je vous en prie. Il faut aller au secours de la place , sans tambour et sans trompette.

— 1767. Je vais écrire à M. *Chardon* que probablement il recevra, dans quelques jours, la pièce qu'il demande. Quand cela sera fait, je me flatte que M. le duc de *Choiseul* lui-même protégera ceux qu'on exclut des offices municipaux. La chose est un peu délicate, parce que vous n'avez pas les mêmes droits que les luthériens ont en *Alsace*, et que, d'ailleurs, M. le duc de *Choiseul* n'est point le secrétaire d'Etat de votre province; mais on peut aisément attaquer l'arrêt de votre parlement, en ce qu'il outre-passe ses pouvoirs, et que la police des offices municipaux n'appartient qu'au conseil.

Voilà tout ce qu'un homme qui déteste le fanatisme et la superstition peut avoir l'honneur de vous répondre, en vous assurant de ses obéissances, et en vous demandant le secret.

LETTRE

A M. MAIGROT,

CHANCELIER DU DUCHÉ SOUVERAIN
DE BOUILLON.

A Ferney, 28 de décembre.

MONSIEUR,

Vous m'imposez le devoir de la reconnaissance pour le reste de ma vie, puisque c'est vous qui m'avez assuré une rente viagère, et qui me faites connaître la vérité que j'aime encore mieux qu'une rente.

A propos de vérité, je dois vous dire que monseigneur l'électeur palatin ne croit ni au prétendu cartel proposé par l'électeur *Charles-Louis* au vicomte de *Turenne*, ni à la lettre que M. de *Ramsay* a imprimée dans son histoire, ni à la réponse. Effectivement la lettre de l'électeur est du style de *Ramsay*, et ce *Ramsay* était un peu enthousiaste. Cependant feu M. le cardinal d'*Auvergne* m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois que le cartel était vrai, et M. le grand prieur de *Vendôme*

— 1707. difait qu'il en était sûr. Les historiens et le public aiment ces petites anecdotes.

Je me flatte que vous mettrez le comble à votre générosité en me faisant part de la lettre de *Louis XIV* au cardinal de *Bouillon* (*), laquelle doit être des premiers jours d'avril ou des derniers de mars 1699. Cette lettre est nécessaire, elle est le fondement de tout.

Si vous aviez aussi quelques anecdotes intéressantes sur le prince de *Turenne* qui donnait de si grandes espérances, et qui fut tué à la bataille de *Steinkerque*, vous me mettriez en état de déployer encore plus le zèle qui m'attache à cette illustre maison.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois ; &c.

(*) Relativement à l'affaire du *quiétisme*.

L E T T R E L X X X I I I. 1767.

A M A D A M E N E C K E R.

28 de décembre.

MADAME,

I L faut que j'implore votre esprit conciliant contre l'esprit de tracasserie ; ce n'est pas des tracasseries de Genève dont je parle ; on a beau vouloir m'y fourrer , je n'y ai jamais pris part que pour en rire avec la belle *Catherine Ferbot*, digne objet des amours inconstans de *Robert Covelle*. Il s'agit d'une autre tracasserie que le tendre amour me fait de Paris au mont Jura , à l'âge de soixante et quatorze ans , temps auquel on a peu de chose à démêler avec ce monsieur.

On m'a envoyé de Paris des vers bien faits sur *M. Dorat* et sa maîtresse ; on m'a envoyé aussi une réponse de *M. Dorat* très-bien faite ; mais , ce qui est assurément très-mal fait , c'est de m'imputer les vers contre les amours et la poésie de *M. Dorat*. Je jure , par votre sagesse et par votre bonté , Madame , que je n'ai jamais su que *M. Dorat* eût une nouvelle

—
1767. maîtresse. Je leur souhaite à tous deux beaucoup de plaisir et de constance. Mais il me paraît qu'il y a de l'absurdité à me faire auteur d'un petit madrigal qui tend visiblement à brouiller l'amant et la maîtresse, chose que j'ai regardée toute ma vie comme une méchante action.

Je fais que M. *Dorat* vient chez vous quelquefois ; je vous prie de lui dire , pour la décharge de ma conscience , que je suis innocent , et qu'il faudrait être un innocent pour me soupçonner ; c'est apparemment le sieur *Cogé*, ou quelque licencié de sorbonne , qui a débité cette abominable calomnie dans le *prima mensis*. En un mot , je m'en lave les mains. Je ne veux point qu'on me calomnie , et je vous prends pour ma caution. Que celui qui a fait l'épigramme la garde ; je ne prends jamais le bien d'autrui.

J'apprends , dans le moment , que la demoiselle qui est l'objet de l'épigramme est une demoiselle de l'opéra. Je ne fais si elle est danseuse ou chanteuse ; j'ai beaucoup de respect pour ces deux talens , et il ne me viendra jamais en pensée de troubler son ménage. On dit qu'elle a beaucoup d'esprit ; je la révère encore plus. Mais , Madame , si l'esprit , les grandes connaissances et la bonté du cœur méritent les plus grands hommages , vous ne

pouvez douter de ceux que je vous rends, —
 et des sentimens respectueux avec lesquels je 1767.
 ferai toute ma vie votre, &c.

L E T T R E L X X X I V .

A M. M A R M O N T E L .

Premier de janvier.

Q U E voulez-vous que je vous dise, mon —
 cher confrère ? Le pain vaut quatre sous la 1768.
 livre ; il y a des gens de mérite qui n'en ont
 pas assez pour nourrir leur famille, et on a
 élevé des palais pour loger et nourrir des
 fainéans qui ont beaucoup moins de bon sens
 que *Panurge*, qui sont bien loin de valoir
 frère *Jean des Entomures*, et qui n'ont d'autre
 soin, après boire, que de replonger les
 hommes dans la crasse ignorance qui dota
 autrefois ces polissons.

Tout ce qui m'étonne, c'est qu'on ne se
 soit pas encore avisé de faire une faculté des
 petites maisons. Cette institution aurait été
 beaucoup plus raisonnable ; car enfin les petites
 maisons n'ont jamais fait de mal à personne,
 et la sacrée faculté en a fait beaucoup. Cepen-
 dant, pour la consolation des honnêtes gens,

— 1768. il paraît que la cour fait de ces cuistres fourrés tout le cas qu'ils méritent, et que, si on ne les détruit pas, comme on a détruit les jésuites, on les empêche au moins d'être dangereux.

On n'en fait pas encore assez. Il faudrait leur défendre, sous peine d'être mis au carcan avec un bonnet d'âne, de donner des décrets. Un décret est une espèce d'acte de juridiction. Ils peuvent tout au plus dire leur avis comme les autres citoyens, au risque d'être sifflés; mais ils n'ont pas plus droit que *Fréron* de donner un décret. Les théologiens ne donnent des décrets ni en Angleterre ni en Prusse; aussi les Anglais et les Prussiens nous ont bien battus. Il faut de bons laboureurs et de bons soldats, de bons manufacturiers, et le moins de théologiens qu'il soit possible: tous ces petits ergoteurs rendent une nation ridicule et méprisable. Les Romains, nos vainqueurs et nos maîtres, n'ont point eu de sacrée faculté de théologie.

Adieu, mon cher ami; mes respects à madame *Geoffrin*.

LETTRE LXXXV. 1768.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 6 de janvier.

M. *Hénin*, résident à Genève, me mande, Monseigneur, qu'il a eu l'honneur de vous écrire au sujet de *Galien*. Vous avez vu, par mes lettres, que je n'espérais pas que ce jeune homme se maintînt long-temps dans ce poste. Il s'est avisé de faire imprimer une mauvaise pasquinade, dans le style d'un laquais, sur les affaires de Genève; et il a eu la méchanceté inepte de me l'attribuer, en l'imprimant sous le nom d'un *vieillard moribond*, et en ajoutant à ce titre des qualifications peu agréables.

M. *Hénin* m'a envoyé l'ouvrage, et m'a instruit en même temps qu'il était obligé de le renvoyer, et qu'il vous en écrivait.

Mon respect pour la protection dont vous l'honoriez m'avait fait toujours dévorer dans le silence les perfidies qu'il m'avait faites. Il allait acheter à Genève tous les libelles qu'il pouvait déterrer contre moi, et les vendait à ceux qui venaient dans le château. Je lui remontrai l'énormité et l'ingratitude de ce

—
1768. procédé. Je voulus bien ne l'imputer qu'à sa curiosité et à sa légèreté. Je ne voulus point vous en instruire. J'espérai toujours que le temps et l'envie de vous plaire pourraient corriger son caractère. Je vois, par une triste expérience, que mes ménagemens ont été trop grands et mes espérances trop vaines.

Je pense qu'il serait convenable qu'il allât en Dauphiné pour y faire imprimer l'histoire de cette province qu'il a entreprise. Il est du village de Salmorans dont il a pris le nom, et il avait toujours témoigné le désir d'y aller voir ses parens.

Peut-être l'article de ses dettes fera-t-il un peu embarrassant avant qu'il parte de Genève. On prétend qu'elles vont à plus de cent louis ; c'est ce que j'ignore : mais je fais qu'il répond aux marchands que c'est à vous à payer la plupart des fournitures. J'ai déjà payé deux cents livres, dont je vous avais envoyé les quittances, et que vous avez eu la bonté de me rembourser.

Je vous ai mandé que je ne payerais rien de plus sans votre ordre précis, et j'ai tenu parole, à un louis près. Peut-être voudriez-vous bien encore accorder une petite somme, afin qu'un jeune homme que vous avez daigné faire élever avec tant de générosité, ne partît pas de Genève absolument en banqueroutier.

Tous

Tous les esprits sont violemment irrités contre lui à Genève. Cette affaire est très-désagréable ; mais , après tout , l'âge peut le mûrir. Tout ce que vous avez daigné faire pour lui peut parler à son cœur ; et , quelque chose qui arrive , vous aurez toujours la satisfaction d'avoir exercé les sentimens de votre caractère noble et bienfaisant. — 1768.

Le thermomètre est ici à treize degrés et un quart au-dessous de la glace ; l'encre gèle : mais , quoique *Galien* m'intitule vieillard moribond , je sens que mon cœur a encore quelque chaleur. Elle est toute entière pour vous ; elle anime le profond respect avec lequel je vous ferai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

1768.

L E T T R E L X X X V I .

A M. HENRI PANCKOUCKE,

*Qui lui avait adressé sa tragédie de la Mort
de Caton.*

A Ferney, le 8 de janvier.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien j'aime le stoïcien *Caton*, tout épicurien que je suis. Vous avez bien raison de penser que l'amour serait fort mal placé dans un pareil sujet. La partie carrée des deux filles de *Caton*, dans *Addisson*, fait voir que les Anglais ont souvent pris nos ridicules. Je suis très-aise que vous ne vous soyiez point laissé entraîner au mauvais goût. Les Français ne sont pas encore dignes d'avoir beaucoup de tragédies sans amour, et je doute même que la mode en vienne jamais; mais vous me paraissez digne de mettre au jour les vertus morales et héroïques sur le théâtre.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens d'estime que vous méritez, Monsieur, votre &c.

DE M. DE VOLTAIRE. 171

LETTRE LXXXVII.

1768.

A M. DE CHABANON.

11 de janvier.

MON très-cher confrère, vous êtes assurément bien bon, quand vous travaillez à Eudoxie, de songer à la maîtresse de *Prométhée*. Je suis persuadé que vous aurez été un peu en retraite pendant les grands froids, et qu'Eudoxie est actuellement bien avancée. L'Empire romain est tombé, mais votre pièce ne tombera point.

Vous avez raison assurément sur ce potier de *Prométhée* qui ferait une fort plate figure lorsqu'on danserait et qu'on chanterait autour de *Pandore*, et qu'il resterait assis sur une banquette verte sans dire un mot à sa créature. Il n'y a, ce me semble, d'autre parti à prendre que de le faire en aller pendant le divertissement, pour demander à l'*Amour* quelques nouvelles grâces. Après que le chœur a chanté

O ciel! ô ciel! elle respire.

Dieu d'amour quel est ton empire!

il faudra que le potier dise ces quatre vers :

P 2

— Je revole aux autels du plus charmant des Dieux.
 1768. Son ouvrage m'étonne , et sa beauté m'enflamme.
 Amour , descends tout entier dans son ame ,
 Comme tu règues dans ses yeux. .

Le musicien même peut répéter le mot d'amour pour cause d'énergie ; mais ce musicien ne répond point à mes lettres. Ce musicien me traite comme *Rameau* traitait l'abbé *Pellegrin* à qui il n'écrivait jamais. Je le crois fort occupé à Versailles ; mais fut-il premier ministre , il ne faut pas négliger Pandore.

Tout paraît tendre aujourd'hui à la réconciliation dans le monde , depuis qu'on a chassé les jésuites de quatre royaumes. La tolérance vient d'être solennellement établie en Pologne comme en Russie , c'est-à-dire dans environ treize cents mille lieues carrées de pays ; ainsi la sorbonne n'a raison que dans deux mille cinq cents pieds carrés , qui composent la belle salle où elle donne ses beaux décrets. Certainement le genre - humain l'emportera à la fin sur la sorbonne. Ces cuistres-là n'en ont pas encore pour long-temps dans le ventre. C'est une bénédiction de voir comme le bon sens gagne par-tout du terrain : il n'en est pas de même du bon goût , c'est le partage du petit nombre des élus.

Les perruques de Genève proposent actuel-

lement des accommodemens aux tignasses. Ce ———
 n'était pas la peine d'appeler à grands frais 1768.
 trois puissances médiatrices pour ne rien faire
 de ce qu'elles ont ordonné. M. le duc de
Choiseul doit être las de voir des gens qui
 demandent à *Hercule* sa massue pour tuer des
 mouches. Toute cette affaire de Genève est
 du plus énorme ridicule.

Tout ce qui est à Ferney vous embrasse
 assurément de tout son cœur. V.

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Lyon, 12 de janvier.

MADAME,

JE vous fais ces lignes pour vous dire qu'en
 conséquence de vos ordres précis à moi intimés
 par madame votre petite-fille (*), j'ai l'hon-
 neur de vous dépêcher deux petits volumes
 traduits de l'anglais, du contenu desquels je

(*) Madame du Deffant appelait madame la duchesse de
Choiseul sa grand'maman.

— ne répons pas plus que les Etats d'Hollande
1768. quand ils donnent un privilége pour imprimer
la Bible ; c'est toujours fans garantir ce qu'elle
contient.

Ayez la bonté , Madame , de noter que ,
ne sachant pas si messieurs des postes sont
assez polis pour vous donner vos ports francs ,
j'adresse le paquet sous l'enveloppe de mon-
seigneur votre mari , pour la prospérité duquel
nous fefons mille vœux dans notre rue. Nous
en fefons autant pour vous , Madame ; car
tous ceux qui viennent acheter des livres
chez nous , disent que vous êtes une brave
dame qui vous connaissez mieux qu'eux en
bons livres , qui avez considérablement de
l'esprit , et qui ne courez jamais après. Vous
avez le renom d'être fort bienfesante ; vous
ne condamnez pas même les vieux barbouil-
leurs de papier à mourir , parce qu'ils n'en
peuvent plus : cela est d'une bien belle ame.

Enfin , Madame , on dit toutes sortes de
bien de vous dans notre boutique ; mais j'ai
peur que cela ne vous fâche , parce qu'on
ajoute que vous n'aimez point cela. Je vous
demande donc pardon , et suis avec un grand
respect , Madame , votre très-humble et très-
obéissant serviteur ,

Guillemet , typographe de la ville de Lyon.

L E T T R E L X X X I X. 1768.

A M. S E R V A N,

AVOCAT GENERAL DU PARLEMENT
DE GRENOBLE.

13 de janvier.

Vous m'avez prévenu, Monsieur. Il y a long-temps que mon cœur me difait de vous remercier des deux discours que vous avez prononcés au parlement, et qui ont été imprimés. Je me souviendrai toujours d'avoir répandu des larmes pour cette pauvre femme que son mari trahiffait si pieusement en faveur de la religion catholique. Tout ce qui était à Ferney fut attendri comme l'avaient été tous ceux qui vous écoutèrent à Grenoble. Je regarde ce discours, et celui qui concerne les causes criminelles, non-seulement comme des chefs-d'œuvre d'éloquence, mais comme les sources d'une nouvelle jurisprudence dont nous avons besoin.

Vous verrez, Monsieur, par le petit fragment que j'ai l'honneur de vous envoyer, combien on vous rend déjà justice. On vous cite comme un ancien, tout jeune que vous

1768. — êtes. L'ouvrage que vous entreprenez est digne de vous. Un vieux magistrat n'aurait jamais le temps de le faire ; et d'ailleurs un vieux magistrat aurait encore trop de préjugés. Il faut une ame vigoureuse , venue au monde précisément dans le temps où la raison commence à éclairer les hommes , et à se placer entre l'inutile fatras de *Grotius* et les faillies gasconnes de *Montesquieu*.

Je pense que vous aurez bien de la peine à rassembler les lois des autres nations , dont la plupart ne valent guère mieux que les nôtres. La jurisprudence d'Espagne est précisément comme celle de France. On change de lois en changeant de chevaux de poste , et on perd à Séville le procès qu'on aurait gagné à Sarragosse.

Les historiens , qui ne sont pour la plupart que de froids compilateurs de gazettes , ne savent pas un mot des lois des pays dont ils parlent. Celles d'Allemagne , dans ce qui regarde la justice distributive , sont encore un chaos plus affreux. Il n'y a que *Mathusalem* qui puisse prendre le parti de plaider devant la chambre de Vetzlar. On dit que le despotisme en a fait d'assez bonnes en Danemarck , et la liberté de meilleures en Suède. Je ne fais rien de plus beau que les réglemens pour l'éducation des enfans des rois , publiés par le sénat.

La meilleure loi peut-être qui fût au monde —
 était celle de la grande charte d'Angleterre ; 1768.
 mais de quoi a-t-elle servi sous des tyrans
 comme *Richard III* et *Henri VIII* ?

Il me semble que l'Angleterre n'a de véritablement bonnes lois que depuis que *Jacques II* alla toucher les écrouelles au couvent des Anglaises à Paris. Ce n'est du moins que depuis ce temps qu'on a entièrement aboli la torture et ces supplices affreux , prodigués encore chez notre nation aussi atroce quelquefois que frivole , et composée de singes et de tigres.

Louis XIV rendit au moins un grand service à la France , en mettant de l'uniformité dans la procédure civile et criminelle. Cette uniformité était dès long-temps chez les Anglais qui n'avaient depuis six cents ans qu'un poids et qu'une mesure : c'est à quoi nous n'avons jamais pu parvenir. Mais il me semble que les rédacteurs de notre procédure criminelle ont beaucoup plus songé à trouver des coupables dans les accusés qu'à trouver des innocens. En Angleterre , c'est précisément tout le contraire ; l'accusé est favorisé par la loi : l'Anglais , qu'on croit féroce , est humain dans ses lois ; et le Français , qui passe pour si doux , est en effet très-inhumain.

L'abominable aventure du chevalier de la

— 1768. *Barre* et du jeune d'*Etallonde* en est bien la preuve. Ils ont été traités comme la *Brinwilliers* et la *Voisin*, pour une étourderie qui méritait un an de Saint-Lazare. Celui des deux qui échappa aux bourreaux, est actuellement officier chez le roi de Prusse : il a acquis beaucoup de mérite, et pourra bien un jour se venger, à la tête d'un régiment, de la barbarie qu'on a exercée envers lui. Il semble que cette aventure soit du temps des Albigeois.

Nous verrons bientôt si le conseil voudra bien revoir et réformer le procès des *Sirven*. Il y a cinq ans que je poursuis cette affaire. J'ai trouvé chaque jour des obstacles, et je ne me suis jamais rebuté; mais je ne suis qu'un citoyen inutile. C'est à vous, Monsieur, qu'il appartient de faire le bien : vous êtes en place, et vous êtes digne d'y être, ce qui n'est pas bien commun. Vous servirez votre patrie dans les fonctions de votre belle charge, et vous vous immortaliserez dans vos momens de loisir.

Vous ferez voir combien la jurisprudence est incertaine en France; vous détruirez les traces qui restent encore de l'ancien esclavage où l'Eglise a tenu l'Etat. Concevez-vous rien de plus ridicule qu'un promoteur et un official? Mais, en vérité, nous avons des juridictions encore plus étonnantes, des tribunaux pour

les greniers à sel , des cours supérieures pour le vin et pour la bière , un auguste sénat pour juger si les fermiers généraux doivent fouiller dans la poche des passans , sénat qui fait presque autant de bien à la nation, que les quatre-vingts mille commis qui la pillent. 1768.

Enfin , Monsieur , dans les premiers corps de l'Etat , que de droits équivoques et que d'incertitudes ! Les pairs sont-ils admis dans le parlement , ou le parlement est-il admis dans la cour des pairs ? le parlement est-il substitué aux états-généraux ? le conseil d'Etat est-il en droit de faire des lois sans le parlement ? le parlement. . . .

(*Le reste manque.*)

L E T T R E X C.

A M. SAURIN.

13 de janvier.

MON cher confrère , savez-vous bien que je n'ai point votre Joueur anglais. Vos Mœurs du temps ont été parfaitement exécutées sur notre petit théâtre. Nous tâcherons de ne pas gâter votre Joueur. Envoyez-le-nous par le contre-feing de M. Janel qui aura volontiers

— 1768. la bonté de s'en charger. Nous aimons fort les comédies intéressantes : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei* ; mais il paraît que *pater meus* a une maison à la comédie française dont les acteurs font bien mal les honneurs. *Pater meus* est mal en domestiques ; il est servi à la comédie comme en forbonne.

Je suis enchanté que vous m'aimiez toujours un peu ; cela ragailardit ma vieillesse. Je présente mes respects à celle qui vous rend heureux et qui vous a donné un enfant lequel ne fera pas certainement un sot.

Vivez heureusement , gaiement et longtemps. Je souhaite des apoplexies aux *Ribaltier*, aux *Larcher* , aux *Cogé* ; et à vous , mon cher confrère , une santé aussi inaltérable que l'est mon attachement pour vous.

Si M. *Duclos* se souvient encore de moi , mille amitiés pour lui , je vous prie.

L E T T R E X C I.

1768.

A M. M A R M O N T E L.

13 de janvier.

IL y a long-temps, mon cher confrère, que je connais l'origine de la querelle des conseillers *Coré*, *Dathan* et *Abiron* avec l'évêque du veau d'or : mais le bon de l'affaire, c'est qu'elle fut citée solennellement à un concile de Rheims à l'occasion d'un procès que les chanoines de Rheims avaient contre la ville.

Où diable avez-vous trouvé le livre de *Gaumin* ? savez-vous bien que rien n'est plus rare, et que j'ai été obligé de le faire venir de Hambourg ? Je ne suis pas mal fourni de ces drogues-là.

Il est bien triste qu'on joue encore sur les treteaux de la forbonne, tandis que la comédie est déserte. Voilà ce qu'a fait la retraite de mademoiselle *Clairon*. Elle a laissé le champ libre à *Ribalier* et au singe de *Nicolet*.

J'ai lu hier le *Venceflas* que vous avez rajeuni. Il me semble que vous avez rendu un très-grand service au théâtre. Madame *Denis* est bien sensible à votre souvenir, et moi très-affligé d'être abandonné tout net par monsieur

— d'*Alembert* ; mais , s'il se porte bien et s'il
1768. m'aime toujours un peu , je me console.

Madame *Geoffrin* doit être fort contente des succès du roi son ami : c'est une grande joie dans tout le Nord. Le nonce s'est enfui la queue entre les jambes , pour l'aller fourrer entre les fesses. *Il santissimo padre* ne fait plus où il en est. Il pourra bien , à la première sottise qu'il fera , perdre la suzeraineté du royaume de Naples. Le monde se déniaise furieusement ; les beaux jours de la friponnerie et du fanatisme sont passés.

Illustre profès , écrasez le monstre tout doucement.

L E T T R E X C I I .

A M. B E A U Z É E .

14 de janvier.

SI je demeurais , Monsieur , au fond de la Sibérie , je n'aurais pas reçu plus tard le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le commerce a été interrompu jusqu'au commencement de novembre , et depuis ce temps nous avons été ensevelis dans les neiges. Enfin , Monsieur , j'ai eu votre paquet , et la lettre dont vous m'honorez. Je vois , avec

beaucoup de plaisir, les vues philosophiques qui règnent dans votre *Grammaire*. Il est certain qu'il y a, dans toutes les langues du monde, une logique secrète qui conduit les idées des hommes sans qu'ils s'en aperçoivent, comme il y a une géométrie cachée dans tous les arts de la main, sans que le plus grand nombre des artistes s'en doute. Un instinct heureux fait apercevoir aux femmes d'esprit si on parle bien ou mal : c'est aux philosophes à développer cet instinct. Il me paraît que vous y réussissez mieux que personne. L'usage, malheureusement, l'emporte toujours sur la raison. C'est ce malheureux usage qui a un peu appauvri la langue française, et qui lui a donné plus de clarté que d'énergie et d'abondance : c'est une indigente orgueilleuse qui craint qu'on ne lui fasse l'aumône. Vous êtes parfaitement instruit de sa marche, et vous sentez qu'elle manque quelquefois d'habits. Les philosophes n'ont point fait les langues, et voilà pourquoi elles sont toutes imparfaites.

J'ai déjà lu une grande partie de votre livre. Je vous fais, Monsieur, mes sincères remerciemens de la satisfaction que j'ai eue, et de celle que j'aurai. J'ai l'honneur d'être, &c.

1768.

L E T T R E X C I I I .

A M. L E R I C H E .

Le 16 de janvier.

JE vous suis très-obligé , Monsieur , de votre belle consultation sur la retenue du vingtième ; aucun avocat n'aurait mieux expliqué l'affaire.

Je me flatte que vous aurez fait parvenir à l'ami *Nonotte* la lettre d'un avocat qui ne vous vaut pas. On accommodera plutôt cent affaires avec des princes qu'une seule avec des fanatiques. La ville de Besançon est pleine de ces monstres.

Je ne fais si vous avez apprivoisé ceux d'Orgelet. Je ne connaissais point un livre imprimé à Besançon , intitulé *Histoire du christianisme tiré des auteurs païens* , par un *Bullet* , professeur en théologie. Je viens de l'acheter. Si quelque impie avait voulu rendre le christianisme ridicule et odieux , il ne s'y serait pas pris autrement. Il ramasse tous les traits de mépris et d'horreur que les Romains et les Grecs ont lancés contre les premiers chrétiens , pour prouver , dit-il , que ces chrétiens étaient fort connus des païens.

Puisse

Puisse le pauvre *Fantet* ne pas trouver en ———
Flandre des gens plus superstitieux que les 1768.
Comtois !

Je vous embrasse , &c.

L E T T R E X C I V .

A M. ELIE DE BEAUMONT , *avocat.*

A Ferney , le 16 de janvier.

A INSI donc , mon cher défenseur de l'innocence , *in propria venit , et sui eum non receperunt.* Je vous croyais en pleine possession de Canon , et je vois , en jouant sur le mot , qu'il vous faudra du canon pour entrer chez vous. Il faudra cependant bien qu'à la fin madame de *Beaumont* jouisse de la maison de ses pères. Il faut qu'elle soit habitée par l'éloquence et par l'esprit , après l'avoir été par la finance , afin qu'elle soit purifiée.

Notre ami , M. *Damilaville* , est actuellement plus embarrassé que vous. On lui conteste une place qui lui a été promise , et qu'il a méritée par vingt ans de travail assidu.

Je suis très-fâché de la mort de M. *Cassen*. Il sera aisé de trouver un avocat au conseil qui le remplace. M. *Chardon* n'attend que le

— 1768. moment de rapporter; il est tout prêt. Je pense même que le petit orage que le parlement de Paris lui a fait essuyer, ne ralentira pas son zèle contre le parlement de Toulouse.

J'attends avec grande impatience le mémoire que vous avez bien voulu faire pour les accusés de Sainte-Foi; ils sont encore aux fers, et vous les briserez. Il est inconcevable que la jurisprudence soit si barbare dans une nation si légère et si gaie. C'est, je crois, parce que nos agrémens sont très-modernes, et notre barbarie très-ancienne.

Je ne savais pas que l'Honnête criminel existât en effet, et qu'il s'appelât *Favre*. Si la chose est comme le dit l'auteur de la pièce, le père est un grand misérable, et l'ouvrage ferait plus attendrissant, si le père venait se présenter au bout d'un mois, au lieu d'attendre quelques années. Quoi qu'il en soit, il y a trop de fanatiques aux galères, conduits par d'autres fanatiques. La raison et la tolérance vous ont choisi pour leur avocat; elles avaient besoin d'un homme tel que vous.

Je présente mes respects à madame de *Beaumont*, et je partage entre vous deux mon attachement inviolable, et ma sincère estime. V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 18 de janvier.

C'EST aujourd'hui ni au vainqueur de Mahon, ni au libérateur de Gènes, ni au vice-roi de la Guienne, que j'ai l'honneur d'écrire, c'est à un savant dans l'histoire, et surtout dans l'histoire moderne.

Vous devez favoir, Monseigneur, si c'était votre beau-père ou le prince son frère qu'on appelait *le sourdaud*. Si ce titre avait été donné à l'aîné, le cadet n'en était assurément pas indigne.

Voici les paroles que je trouve dans les *Mémoires* de madame de Maintenon.

« La princesse d'Harcourt n'osait proposer à
 « mademoiselle d'Aubigné son fils aîné, le
 « prince de Guise, surnommé *le sourdaud*.
 « Pour le rendre un plus riche parti, elle lui
 « avait sacrifié le cadet qu'elle avait fait ecclé-
 « siastique. Cet abbé malgré lui, avant depuis
 « trahi son maître, la mère alla se jeter aux
 « pieds du roi qui, la relevant, lui dit de ce
 « ton majestueux de bonté qui lui était parti-
 « culier : Eh bien, Madame, nous avons

— 1768. „ perdu , vous , un indigne fils , moi , un
 „ mauvais sujet ; il faut nous consoler. „

Je soupçonne que l'auteur parle ici de feu M. le prince de *Guise* , qui avait été abbé dans sa jeunesse , et dont vous avez épousé la fille. Je n'ai jamais ouï dire qu'il eût trahi l'Etat. Je ne conçois pas comment cet infame *la Beaumelle* a pu débiter une calomnie aussi punissable. Je vous supplie de vouloir bien me dire ce qui a pu servir de prétexte à une pareille imposture. Je m'occupe , dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* , à confondre tous les contes de cette espèce dont plus de cent gazetiers , sous le nom d'historiens , ont farci leurs impertinentes compilations. Je vous assure que je n'en ai pas vu deux qui aient dit exactement la vérité.

J'espère que vous ne dédaignerez pas de m'aider dans la pénible entreprise de relever la gloire d'un siècle sur la fin duquel vous êtes né , et dont vous êtes l'unique reste ; car je compte pour rien ceux qui n'ont fait que vivre et vieillir , et dont l'histoire ne parlera pas.

M. le duc de *la Vallière* enrichit votre bibliothèque de l'*Histoire du théâtre*. Ce qu'il a ramassé est prodigieux. Il faut qu'il lui soit passé plus de trois mille pièces par les mains ; cela est tout fait pour un premier gentilhomme de la chambre.

Conservez vos bontés , cette année 1768 ,
 au plus ancien de vos serviteurs qui vous 1768.
 fera attaché le reste de sa vie , Monseigneur,
 avec le plus profond respect. V.

L E T T R E X C V I.

A M. DE CHABANON.

18 de janvier.

LA grippe , en faisant le tour du monde , a passé par notre Sibérie , et s'est emparée un peu de ma vieille et chétive figure. C'est ce qui m'a empêché , mon cher confrère , de répondre sur le champ à votre très-bénigne lettre du 4 de janvier. Quoi ! lorsque vous travaillez à Eudoxie , vous songez à ce paillard de *Samson* , et à cette p..... de *Dalila* ; et de plus , vous nous envoyez du beurre de Bretagne ; il faut que vous ayez une belle ame.

Savez-vous bien que *Rameau* avait fait une musique délicieuse sur ce *Samson*. Il y avait du terrible et du gracieux. Il en a mis une partie dans l'acte des Incas , dans *Castor et Pollux* , dans *Zoroastre*. Je doute que l'homme à qui vous vous êtes adressé , ait autant de bonne volonté que vous ; et je ferai bien

— 1768. étonné s'il ne fait pas tout le contraire de ce que vous l'avez prié de faire , le tout en douceur , et en cherchant le moyen de plaire. Je pense, ma foi , que vous vous êtes confessé au renard. Je ne fais pourquoi M. de *la Borde* m'abandonne obstinément. Il aurait bien dû m'accuser la réception de sa *Pandore* , et répondre au moins en deux lignes à deux de mes lettres. Sert-il à présent son quartier ? couche-t-il dans la chambre du roi ? est-ce par cette raison qu'il ne m'écrit point ? est-ce parce qu'*Amphion* n'a pas été bien reçu des *Amphions* modernes ? est-ce parce qu'il ne se soucie plus de *Pandore* ? est-ce caprice de grand musicien , ou négligence de premier valet de chambre ?

On dit que les acteurs et les pièces qui se présentent au tripot , tombent également sur le nez. Jamais la nation n'a eu plus d'esprit , et jamais il n'y eut moins de grands talens.

Je crois que les beaux arts vont se réfugier à *Moscou*. Ils y seraient appelés du moins par la tolérance singulière que ma *Catherine* a mise avec elle sur le trône de *Thomyris*. Elle me fait l'honneur de me mander qu'elle avait assemblé , dans la grande salle de son kremlin , de fort honnêtes païens , des grecs instruits , des latins nés ennemis des grecs , des luthériens , des calvinistes ennemis des latins , de

bons musulmans , les uns tenant pour *Ali* ,
 les autres pour *Omar* ; qu'ils avaient tous soupé
 ensemble , ce qui est le seul moyen de s'en- 1768.
 tendre ; et qu'elle les avait fait consentir à
 recevoir des lois , moyennant lesquelles ils
 vivraient tous de bonne amitié. Avant ce
 temps-là , un grec jetait par la fenêtre un
 plat dans lequel un latin avait mangé , quand
 il ne pouvait pas jeter le latin lui-même.

Notre forbonne ferait bien d'aller faire un
 tour à Moscou , et d'y rester.

Bonsoir , mon très-cher confrère. Je suis
 à vous bien tendrement pour le reste de ma
 vie. V.

LET TRE X C V I I.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

22 de janvier.

VOUS savez , Monsieur , qu'on a donné six
 cents francs de pension à celui qui a réfuté
Fréret ; en ce cas , il en fallait donner une de
 douze cents à *Fréret* lui-même. On ne peut
 guère réfuter plus mal. Je n'ai lu cet ouvrage
 que depuis quelques jours , et j'ai gémi de
 voir une si bonne cause défendue par de si

— 1768. mauvaises raisons. J'admire comme cet écrivain soutient la vérité par des bévues continues, et suppose toujours ce qui est en question. Il n'appartient qu'à vous, Monsieur, de combattre avec de bonnes armes, et de faire voir le faible de ces apologies qui ne trompent que des ignorans. *Grotius*, *Abadie*, *Houteville*, ont fait plus de tort à notre sainte religion, que milord *Shaftesbury*, milord *Bolingbroke*, *Collins*, *Volston*, *Spinoza*, *Boulainvilliers*, *Boulanger*, *la Métrie* et tant d'autres.

Je ne fais comment on a renouvelé depuis peu une ancienne plaisanterie de l'auteur de *Mathanafus*. Un de mes amis est au désespoir qu'on ose lui attribuer cette brochure imprimée en Hollande, il y a quarante ans. Ces rumeurs injustes peuvent faire un tort irréparable à mon ami; et vous savez quels sont les droits de l'amitié. C'est au nom de ces droits sacrés que je vous conjure de détruire, autant qu'il fera en vous, une calomnie si dangereuse.

Au reste, je suis en tout à vos ordres, et vous pouvez compter sur l'attachement inviolable de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

l'abbé Yuroye.

LETTRE

L E T T R E X C V I I I .

1768.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU,

A Ferney, 22 de janvier.

EN réfutation, Monseigneur, de la lettre dont vous m'honorez, du 15 de janvier, voici comme j'argumente. Quiconque vous a dit que j'avais soupçonné ce *Galien* d'être le fils du plus aimable grand seigneur de l'Europe, est un enfant de *Satan*. Il se peut que ce malheureux l'ait fait entendre à Genève, pour se donner du crédit dans le monde et auprès des marchands; mais, comme j'ai eu chez moi deux de ses frères, dont l'un est soldat, et dont l'autre a été mouffe, il est bien impossible qu'il me soit venu dans la tête qu'un pareil polisson fût d'un sang respectable. C'est encore une autre calomnie de dire que, madame *Denis* et moi, nous ayons mangé avec lui. Madame *Denis* vous demande justice. Il n'a jamais eu à Ferney d'autre table que celle du maître d'hôtel et des copistes, comme vous me l'aviez ordonné. On lui fournissait abondamment tout ce qu'il demandait; mais on ne lui laissait prendre aucun essor dans la

— maison , et on se conformait en tout aux
1768. règles que vous aviez prescrites.

Ses fréquentes absences , qu'on lui reprochait , ne pouvaient être prévenues. On ne pouvait mettre un garde à la porte de sa chambre.

Dès que je fus qu'il prenait à crédit chez les marchands de Genève , je fis écrire des lettres circulaires par lesquelles on les avertissait de ne rien fournir que sur mes billets.

Dès que M. *Hénin* , résident à Genève , en eut fait son secrétaire , il le fit manger à sa table , selon son usage ; usage qui n'est point établi chez moi. Alors *Galien* vint en visite à Ferney ; il mangea avec la compagnie ; mais ni madame *Denis* ni moi ne nous mêmes à table ; nous mangeâmes dans ma chambre : voilà l'exacte vérité. C'est principalement chez M. *Hénin* qu'il a acheté des montres ornées de carats , et des bijoux. Le marchand , dont je vous ai envoyé le mémoire , ne lui a fourni que le nécessaire. Ne craignez point d'ailleurs qu'il soit jamais voleur de grand chemin. Il n'aura jamais le courage d'entreprendre ce métier qu'il trouve si noble. Il est poltron comme un lézard. Il est difficile à présent de le mettre en prison. Il partit de Genève le lendemain que le résident l'eut chassé , et dit qu'il allait à Berne ordonner aux troupes de

venir investir la ville. Le fonds de son caractère est la folie. En voilà trop sur ce malheureux objet de vos bontés et de ma patience. Je dois, à votre exemple, l'oublier pour jamais. 1768.

J'ai pris la liberté de vous consulter sur les calomnies d'un autre misérable de cette espèce, qui, dans ses *Mémoires*, a insulté indignement les noms de *Guise* et de *Richelieu* en plus d'un endroit. Le monde fourmille de ces polissons qui s'érigent en juges des rois et des généraux d'armée, dès qu'ils savent lire et écrire.

Les deux partis de Genève prennent des mesures d'accommodement toutes différentes de l'arrêt des médiateurs. Ce n'était pas la peine de faire venir un ambassadeur de France chez eux, et d'importuner le roi une année entière. Voilà bien du bruit pour peu de chose, mais cela n'est pas rare.

Agréez, Monseigneur, mon tendre et profond respect. V.

1768.

L E T T R E X C I X.

A M. M A R M O N T E L.

Le 22 de janvier.

VOICI, mon cher ami, un petit rogaton qui m'est tombé entre les mains. Il ne vaut pas grand'chose, mais il morifiera les cuistres, et c'est tout ce qu'il faut. Je vous demande en grâce de ne jamais dire que je suis votre correspondant ; cela est essentiel pour vous et pour moi ; on est épié de tous côtés.

J'apprends, avec une extrême surprise, qu'on m'impute un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, que tous les gens un peu au fait savent être de *Saint-Hyacinthe*. Il le fit imprimer en Hollande, en 1728 ; c'est un fait connu de tous les écumeurs de la littérature.

J'attends de votre amitié, que vous détruisez un bruit si calomnieux et si dangereux. Rien ne me fait plus de peine que de voir les gens de lettres, et mes amis même, m'attribuer à l'envi tout ce qui paraît sur des matières délicates. Ces bruits sont capables de me perdre, et je suis trop vieux pour me transplanter. Pourquoi me donner ce qui est d'un autre ? n'ai-je pas assez de mes propres sottises ? Je

vous supplie de dire et de faire dire à M. *Suard*,
dont j'ambitionne l'amitié et la confiance ,
qu'il est obligé , plus que personne , à réfuter
toutes ces calomnies. 1768.

Adieu , vainqueur de la forbonne. Personne
ne marche avec plus de plaisir que moi après
votre char de triomphe.

Gardez-moi un secret inviolable.

L E T T R E C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de janvier.

MON cher ange , c'est une grande consolation pour moi que vous ayez été content de M. *Dupuits*. Il me paraît qu'il vaut mieux que le *Dupuis* de *Desfronais*. Je souhaite à M. le duc de *Choiseul* que tous les officiers qu'il emploie soient aussi sages et aussi attachés à leur devoir. Je l'attends avec impatience , dans l'espérance qu'il nous parlera long-temps de vous.

Que je vous remercie de vos bontés pour *Sirven* ! Il faut être aussi opiniâtre que je le suis , pour avoir poursuivi cette affaire pendant cinq ans entiers , sans jamais me décourager. Vous venez bien à propos à mon secours.

— Je fais bien que cette petite pièce n'aura pas
1768. l'éclat de la tragédie des *Calas* ; mais nous ne demandons point d'éclat , nous ne voulons que justice.

Votre citation du chien , qui mange comme un autre du dîner qu'il voulait défendre , est bien bonne ; mais je vous supplie de croire par amitié , et de faire croire aux autres par raison et par l'intérêt de la cause commune , que je n'ai point été le cuisinier qui a fait ce Dîner. On ne peut servir dans l'Europe un plat de cette espèce , qu'on ne dise qu'il est de ma façon. Les uns prétendent que cette nouvelle cuisine est excellente , qu'elle peut donner la santé , et surtout guérir des vapeurs. Ceux qui tiennent pour l'ancienne cuisine , disent que les nouveaux *Martials* sont des empoisonneurs. Quoi qu'il en soit , je voudrais bien ne point passer pour un traiteur public. Il doit être constant que ce petit morceau de haut goût est de feu *Saint-Hyacinthe*. La description du repas est de 1728. Le nom de *Saint-Hyacinthe* y est ; comment peut-on , après cela , me l'attribuer ? quelle fureur de mettre mon nom à la place d'un autre ! Les gens qui aiment ces ragoûts-là devraient bien épargner ma modestie.

Sérieusement , vous me feriez le plus sensible plaisir d'engager M. *Suard* à ne point

mettre cette misère sur mon compte. C'est une action d'honnêteté et de charité, de ne point accuser son prochain quand il est encore en vie, et de charger les morts à qui on ne fait nul mal. En un mot, mon cher ange, je n'ai point fait, et je n'aurai jamais fait les choses dont la calomnie m'accuse. 1768.

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

Puis-je espérer que mon cher *Damilaville* aura le poste qui lui est si bien dû? Il est juste qu'il soit curé, après avoir été vingt ans vicaire.

J'ai une autre grâce à vous demander; c'est pour ma *Catherine*. Il faut rétablir sa réputation à Paris chez les honnêtes gens. J'ai de fortes raisons de croire que MM. les ducs de *Praslin* et de *Choiseul* ne la regardent pas comme la dame du monde la plus scrupuleuse; cependant je fais, autant qu'on peut savoir, qu'elle n'a nulle part à la mort de son ivrogne de mari: un grand diable d'officier aux gardes *Préobazinsky*, en le prenant prisonnier, lui donna un horrible coup de poing qui lui fit vomir du sang; il crut se guérir en buvant continuellement du punch dans sa prison, et il mourut dans ce bel exercice. C'était d'ailleurs le plus grand fou qui ait jamais occupé

— un trône. L'empereur *Venceslas* n'approchait
1768. pas de lui.

A l'égard du meurtre du prince *Yvan*, il est clair que ma *Catherine* n'y a nulle part. On lui a bien de l'obligation d'avoir eu le courage de détronner son mari, car elle règne avec sagesse et avec gloire ; et nous devons bénir une tête couronnée qui fait régner la tolérance universelle dans cent trente-cinq degrés de longitude. Vous n'en avez, vous autres, qu'environ huit ou neuf, et vous êtes encore intolérans. Dites donc beaucoup de bien de *Catherine*, je vous en prie, et faites - lui une bonne réputation dans Paris.

Je voudrais bien savoir comment madame d'*Argental* s'est trouvée de ces grands froids ; je suis étonné d'y avoir résisté. Conservez votre santé, mon divin ange ; je vous adore de plus en plus. *V.*

L E T T R E C I.

1768.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 29 de janvier.

A MI vrai et poëte philosophe, ne vous avais-je pas bien dit que le lecteur (*) ne ferait jamais l'approbateur, et qu'il éluderait tous les moyens de me plaire, malgré tous les moyens qu'il a trouvés de plaire? Ne trouvez-vous pas qu'il cite bien à propos feu monsieur le dauphin qui, sans doute, reviendra de l'autre monde pour empêcher qu'on ne mette des doubles croches sur la mâchoire d'âne de *Samson*? Ah, mon fils, mon fils! la petite jalousie est un caractère indélébile.

M. le duc de *Choiseul* n'est pas, je crois, musicien; c'est la seule chose qui lui manque: mais je suis persuadé que, dans l'occasion, il protégerait la mâchoire d'âne de *Samson* contre les mâchoires d'ânes qui s'opposeraient à ce divertissement honnête, *ut, ut est*. Il faut une terrible musique pour ce *Samson* qui fait des miracles de diable; et je doute fort que le ridicule mélange de la musique italienne avec la française, dont on est aujourd'hui infatué,

(*) M. de *Mancrif*, lecteur de la reine.

1768. — puisse parvenir aux beautés vraies , mâles et vigoureuses , et à la déclamation énergique que Samson exige dans les trois quarts de la pièce. Par ma foi , la musique italienne n'est faite que pour faire briller des châtrés à la chapelle du pape. Il n'y aura plus de génie à la *Lulli* pour la déclamation , je vous le certifie dans l'amertume de mon cœur.

Revenons maintenant à Pandore. Oui , vous avez raison , mon fils ; le bon homme *Prométhée* fera une fichue figure , soit qu'il assiste au baptême de *Pandore* , sans dire mot , soit qu'il aille , comme un valet de chambre , chercher les jeux et les plaisirs pour donner une sérénade à l'enfant nouveau-né. Le cas est embarrassant ; et je n'y fais plus d'autre remède que de lui faire notifier aux spectateurs qu'il veut jouir du plaisir de voir le premier développement de l'ame de *Pandore* , supposé qu'elle ait une ame.

Cela posé , je voudrais qu'après le chœur , *Dieu d'amour , quel est ton empire* , *Prométhée* dit , en s'adressant aux nymphes et aux demi-dieux de sa connaissance qui sont sur le théâtre :

Observons ses appas naissans ,
Sa surprise , son trouble et son premier usage
Des célestes préfens
Dont l'Amour a fait son partage.

Après ce petit couplet, qui me paraît tout-à-fait à sa place, le bon homme se confondrait dans la foule des petits demi-dieux qui sont sur le théâtre; et ce serait, à ce qu'il me semble, une surprise assez agréable de voir *Pandore* le démêler dans l'assemblée des sylvains et des faunes, comme *Marie-Thérèse*, beaucoup moins spirituelle que *Pandore*, reconnut *Louis XIV* au milieu de ses courtisans. 1768.

Il faut que je vous parle actuellement, mon cher ami, de la musique de M. de la *Borde*. Je me souviens d'avoir été très-content de ce que j'entendis; mais il me parut que cette musique manquait, en quelques endroits, de cette énergie et de ce sublime que *Lulli* et *Rameau* ont seuls connu, et que l'opéra comique n'inspirera jamais à ceux qui aiment *il gusto grande*.

Mes tendres complimens à *Eudoxie*; mes respects à *Maxime* et à l'ambassadeur. Assurez le bon vieillard, père d'*Eudoxie*, que je m'intéresse fort à lui.

Maman vous aime de tout son cœur; aussi fais-je, et toutes les puissances ou impuissances de mon ame sont à vous. V.

1768.

L E T T R E C I I .

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

Premier de février.

LE froid excessif, la faiblesse excessive, la vieillesse excessive, et le mal aux yeux excessif ne m'ont pas permis, Monsieur, de vous remercier plutôt des premiers volumes de votre *Vocabulaire*, et du Don Carlos de monsieur votre cousin. Toute votre famille paraît consacrée aux lettres. Elle m'est bien chère, et personne n'est plus sensible que moi à votre mérite et à vos attentions.

Plus vous me témoignez d'amitié, moins je conçois comment vous pouvez vous adresser à moi pour vous procurer l'infame ouvrage intitulé le Dîner du comte de *Boulayvilliers*. J'en ai eu par hasard un exemplaire, et je l'ai jeté dans le feu. C'est un tissu de railleries amères et d'invectives atroces contre notre religion. Il y a plus de quarante ans que cet indigne écrit est connu; mais ce n'est que depuis quelques mois qu'il paraît en Hollande, avec cent autres ouvrages de cette espèce. Si je ne consumais pas les derniers jours de ma vie à une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*,

augmentée de près de moitié ; si je n'épuisais pas le peu de force qui me reste à élever ce monument à la gloire de ma patrie , je réfuterais tous ces livres qu'on fait chaque jour contre la religion. 1768.

J'ai lu cette nouvelle édition in-4°, qu'on débite à Paris , de mes Oeuvres. Je ne puis pas dire que je trouve tout beau ,

Papier , dorure , images , caractère ;

car je n'ai point encore vu les images ; mais je suis très-fatisfait de l'exactitude et de la perfection de cette édition. Je trouve que tout en est beau ,

Hormis les vers qu'il fallait laisser faire

A Jean Racine.

Je souhaite que ceux qui l'ont entreprise ne se ruinent pas , et que les lecteurs ne me fassent pas les mêmes reproches que je me fais ; car j'avoue qu'il y a un peu trop de vers et de prose dans ce monde. C'est ce que je signe en connaissance de cause. V.

1768.

L E T T R E C I I I .

A M. SAURIN.

5 de février.

MON cher confrère, mon cher poëte philosophe, je ne suis point de votre avis. On disait autrefois : *Les vertus de Henri IV*, et il est permis aujourd'hui de dire : *Les vertus d'Henri IV*. Les Italiens se font défaits des *h*, et nous pourrions bien nous en défaire aussi comme de tant d'autres choses.

J'aime bien mieux :

Femme par sa tendresse, héros par son courage.

que

Femme par sa tendresse, et non par son courage.

Ayez donc le courage de laisser le vers tel qu'il était, et de ne pas affaiblir une grande pensée pour l'intérêt d'un *h*. Je dirai toujours *ma tendresse-héroïque*, et cela fera un très-bon hémistiche. *Ma tendress-eu héroïque* serait barbare.

Le Dîner dont vous me parlez est sûrement de *Saint-Hyacinthe*. On a de lui un *Militaire philosophe* qui est beaucoup plus fort, et qui

est très-bien écrit. Vous sentez d'ailleurs, —
 mon cher confrère, combien il serait affreux 1768.
 qu'on m'imputât cette brochure évidemment
 faite en 1726 ou 27, puisqu'il est parlé du
 commencement des convulsions. Je n'ai qu'un
 asile au monde; mon âge, ma santé très-
 dérangée, mes affaires qui le sont aussi, ne
 me permettent pas de chercher une autre
 retraite contre la calomnie. Il faut que les
 sages s'entr'aident; ils sont trop persécutés par
 les fous.

Engagez vos amis, et surtout M. *Suard* et
 M. l'abbé *Arnaud*, à repousser l'imposture qui
 m'accuse de la chose du monde la plus dan-
 gereuse. On ne fait nul tort à la mémoire de
Saint-Hyacinthe, en lui attribuant une plai-
 santerie faite il y a quarante ans. Les morts
 se moquent de la calomnie, mais les vivans
 peuvent en mourir. En un mot, mon cher
 confrère, je me recommande à votre amitié
 pour que les confesseurs ne soient pas martyrs.

1768.

L E T T R E C I V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT

A Ferney, 8 de février.

JE n'écris point, Madame, cela est vrai; et la raison en est que la journée n'a que vingt-quatre heures, que d'ordinaire j'en mets dix ou douze à souffrir, et que le reste est occupé par des sottises qui m'accablent comme si elles étaient sérieuses. Je n'écris point, mais je vous aime de tout mon cœur. Quand je vois quelqu'un qui a eu le bonheur d'être admis chez vous, je l'interroge une heure entière. Mon fils adoptif *Dupuits* est pénétré de vos bontés; il a dû vous rendre compte de la vie ridicule que je mène. Il y a trois ans que je ne suis sorti de ma maison; il y a un an que je ne fors point de mon cabinet, et six mois que je ne fors guère de mon lit.

M. de *Chabillant* a été chez moi six semaines. Il peut vous dire que je ne me suis pas mis à table avec lui une seule fois. La faculté digérante étant absolument anéantie chez moi, je ne m'expose plus au danger. J'attends tout doucement

doucement la dissolution de mon être , remer-
 ciant très - sincèrement la nature de m'avoir 1768.
 fait vivre jusqu'à soixante et quatorze ans :
 petite faveur à laquelle je ne me ferais jamais
 attendu.

Vivez long-temps , Madame , vous qui avez
 un bon estomac et de l'esprit , vous qui avez
 regagné en idées ce que vous avez perdu en
 rayons visuels , vous que la bonne compagnie
 environne , vous qui trouvez mille ressources
 dans votre courage d'esprit , et dans la fécon-
 dité de votre imagination.

Je suis mort au monde. On m'attribue tous
 les jours mille petits bâtards posthumes que
 je ne connais point. Je suis mort , vous dis-je ;
 mais , du fond de mon tombeau , je fais des
 vœux pour vous. Je suis occupé de votre état.
 Je suis en colère contre la nature qui m'a trop
 bien traité en me laissant voir le soleil , et en
 me permettant de lire , tant bien que mal ,
 jusqu'à la fin ; mais qui vous a ravi ce qu'elle
 vous devait.

Cela seul me fait détester les romans qui
 supposent que nous sommes dans le meilleur
 des mondes possibles. Si cela était , on ne
 perdrait pas la meilleure partie de soi-même
 long-temps avant de perdre tout le reste. Le
 nombre des souffrans est infini ; la nature se
 moque des individus. Pourvu que la grande

— machine de l'univers aille son train, les cirons
1768. qui l'habitent ne lui importent guère.

Je suis, de tous les cirons, le plus anciennement attaché à vous; et comme je difais fort bien dans le commencement de ma lettre, malgré mon respect pour vous, Madame, je vous aime de tout mon cœur. V.

L E T T R E C V.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 8. de février.

M A D A M E ,

UN vieillard presque aveugle, et une jeune femme qui serait bien fière si elle avait des yeux comme les vôtres, vous suppliant de daigner agréer leurs hommages et leurs remercimens. Nous devons à votre protection tout ce que M. le duc de *Choiseul* a bien voulu accorder à M. *Dupuits*. Si le vieux bon homme et moi nous avons quelque petite partie de la succession de *Pierre Corneille*, nous la dépensons en grands vers alexandrins pour vous

témoigner notre reconnaissance; mais les temps font bien durs, et la plupart des vers qu'on fait le font aussi. Nous nous défions même de la prose. Nous entendons si peu les livres qu'on nous envoie de Paris, que nous craignons d'avoir oublié notre langue. 1768.

Nous sommes très-honteux l'un et l'autre d'exprimer notre extrême sensibilité dans un style si barbare; mais, Madame, nous vous supplions de considérer que nous sommes des Allobroges. Des gens arrivés de Versailles nous ont dit qu'il fallait absolument avoir de la finesse, de la justesse dans l'esprit, des grâces et du goût, pour oser vous écrire; nous ne les avons point crus. Nous ne sommes pas de votre espèce, et nous nous sommes flattés au contraire que la supériorité était indulgente, et que les grâces ne rebutaient pas la naïveté.

Nous sommes dans cette confiance, avec un profond respect,

Madame, &c.

1768.

L E T T R E C V I.

A M. DAMILAVILLE. (*)

Du 8 de février.

LE malheur des *Sirven* fait le mien ; je suis encore atterré de ce coup. Je conçois bien que la forme a pu l'emporter sur le fond. Le conseil a respecté les anciens usages ; mais, mon cher ami, s'il y a des cas où le fond doit faire taire la forme, c'est assurément quand il s'agit de la vie des hommes.

Quelle forme enfin reprendra votre fortune ? que deviendrez-vous ? Je n'en fais rien. Tout ce que je fais, c'est que je suis profondément affligé.

Mes chagrins redoublent par la quantité incroyable d'écrits contre la religion chrétienne, qui se succèdent aussi rapidement en Hollande que les gazettes et les journaux. L'infame *Fréron*, le calomniateur *Cogé*, et d'autres gens de cette espèce, ont la barbarie de m'imputer, à mon âge, une partie de ces extravagances composées par de jeunes gens et par des moines défroqués.

(*) Cette lettre est la dernière à M. *Damilaville* qui mourut peu de temps après, d'un abcès à la gorge.

Tandis que je bâtis une église où le service divin se fait avec autant d'édification qu'en aucun lieu du monde ; tandis que ma maison est réglée comme un couvent , et que les pauvres y font plus soulagés qu'en aucun couvent que ce puisse être ; tandis que je consume le peu de force qui me reste à ériger à ma patrie un monument glorieux , en augmentant de plus d'un tiers le Siècle de *Louis XIV* , et que je passe les derniers de mes jours à chercher des éclaircissmens de tous côtés pour embellir , si je puis , ce siècle mémorable : on me fait auteur de cent brochures , dont quelquefois je n'ai pas la moindre connaissance. Je suis toujours vivement indigné , comme je dois l'être , de l'injustice qu'on a eue , même à la cour , de m'attribuer le Dictionnaire philosophique , qui est évidemment un recueil de vingt auteurs différens ; mais comment puis-je soutenir l'imposture qui me charge du petit livre intitulé le Dîner du comte de *Boulainvilliers* , ouvrage imprimé , il y a quarante ans , dans une maison particulière de Paris ; ouvrage auquel on mit alors le nom de *Saint-Hyacinthe* , et dont on ne tira , je crois , que peu d'exemplaires. On croit , parce que je touche à la fin de ma carrière , qu'on peut m'attribuer tout impunément. Les gens de lettres , qui se déchirent et qui se

1768.

— 1768. dévorent les uns et les autres , tandis qu'on les tient sous un joug de fer , disent : C'est lui , voilà son style. Il n'y a pas jusqu'à l'épigramme contre M. *Dorat* que l'on n'ait essayé de faire passer sous mon nom ; c'est un très-mauvais procédé de l'auteur. Il faut être aussi indulgent que je le suis pour l'avoir pardonné. Quelle pitié de dire : *Voilà son style , je le reconnais bien !* On fait tous les jours des livres contre la religion , dont je voudrais bien imiter le style pour la défendre. Y a-t-il rien de plus plaisant , de plus gai , de plus salé que la plupart des traits qui se trouvent dans la *Théologie portative* ? y a-t-il rien de plus vigoureux , de plus profondément raisonné , d'écrit avec une éloquence plus audacieuse et plus terrible que *le Militaire philosophe* , ouvrage qui court toute l'Europe ? concevez-vous rien de plus violent que ces paroles qui se trouvent à la page 84 : » Voici , après de mûres réflexions , » le jugement que je porte de la religion » chrétienne : je la trouve absurde , extravagante , injurieuse à DIEU , pernicieuse aux » hommes , facilitant et même autorisant les » rapines , les séductions , l'ambition , l'intérêt » de ses ministres , et la révélation des secrets » des familles. Je la vois comme une source » intarissable de meurtres , de crimes et d'atrocités commises sous son nom. Elle me semble

„ un flambeau de discorde , de haine , de ———
 „ vengeance , et un masque dont se couvre 1768.
 „ l'hypocrite pour tromper plus adroitement
 „ ceux dont la crédulité lui est utile. Enfin ,
 „ j'y vois le bouclier de la tyrannie contre
 „ les peuples qu'elle opprime , et la verge
 „ des bons princes quand ils ne sont point
 „ superstitieux. Avec cette idée de votre reli-
 „ gion , outre le droit de l'abandonner , je
 „ suis dans l'obligation la plus étroite d'y
 „ renoncer et de l'avoir en horreur, de plaindre
 „ ou de mépriser ceux qui la prêchent , et de
 „ vouer à l'exécration publique ceux qui la
 „ soutiennent par leurs violences et leurs
 „ superstitions ? „

Certainement les dernières *Lettres provinciales* ne sont pas écrites d'un style plus emporté.

Lisez la *Théologie portative* , et vous ne pourrez vous empêcher de rire en condamnant la coupable hardiesse de l'auteur.

Lisez l'*Imposture sacerdotale* , traduite de Gordon et de Trenchard , vous y verrez le style de Démosthène.

Ces livres malheureusement inondent l'Europe ; mais quelle est la cause de cette inondation ? il n'y en a point d'autre que les querelles théologiques , qui ont révolté tous les laïques. Il s'est fait une révolution dans

— l'esprit humain que rien ne peut plus arrêter.
 1768. Les persécutions ne pourraient qu'irriter le mal. Les auteurs de la plupart des livres dont je vous parle font des religieux qui, ayant été persécutés dans leurs couvens, en sont sortis pour se venger sur la religion chrétienne des maux que l'indiscrétion de leurs supérieurs leur avait fait souffrir. On aurait prévenu cette révolution, si on avait été sage et modéré. Les querelles des jansénistes et des molinistes ont fait plus de tort à la religion chrétienne, que n'en auraient pu faire quatre empereurs de suite comme *Julien*.

Il est certain qu'on ne peut opposer au torrent qui se déborde d'autre digue que la modération et une vie exemplaire. Pour moi qui ai trop vécu, et qui suis prêt à finir une vie toujours persécutée, je me jette entre les bras de DIEU, et je mourrai également opposé à l'impiété et au fanatisme.

LETTRE

L E T T R E C V I I .

1768.

A M. DE CHABANON.

12 de février.

MON cher confrère, tout va bien puisqu'Eudoxie est faite. Voilà une belle étoffe toute prête; mais c'est un brocard de Lyon pour habiller des *Arlequins*. Vous aurez probablement tout le temps de mettre encore des pompons à votre brocard. Il ne se présente pas un acteur supportable, pas une actrice qui soit bonne à autre chose qu'à faire des enfans. Rien dans la province qui donne la plus légère espérance.

Les Gênois se sont avisés de brûler le théâtre qu'on avait bâti dans leur ville pour les rendre plus doux et plus aimables. J'ai grand'peur qu'on n'en fasse autant à Paris. Il ne reste que cette ressource aux gens qui ont un peu de goût. L'opéra subsistera, parce que les trois quarts de ceux qui y vont n'écoutent point. On va voir une tragédie pour être touché; on se rend à l'opéra par désœuvrement et pour digérer.

Vous croyez donc, mon cher confrère, que les grands joueurs d'échecs peuvent faire de la musique pathétique, et qu'ils ne feront

— point échec et mat? à la bonne heure, je
 1768. m'en rapporte à vous. Faites tout ce qu'il
 vous plaira. Je remets entre vos mains la
 mâchoire d'âne, les trois cents renards, la
 gueule du lion, le miel fait dans la gueule,
 les portes de Gaza, et toute cette admirable
 histoire.

Je suis toujours très-indigné, je vous l'avoue,
 de l'épigramme contre M. *Dorat*, que l'auteur
 a fait courir sous mon nom avec peu de pro-
 bité. On m'a joué des tours plus cruels, et je
 garde le silence. Il y a encore plus de barbarie
 à m'attribuer un *Dîner*, moi qui ne me mets
 presque plus à table. Ce *Dîner* a été fait il y
 a plus de quarante ans. Les gens de lettres
 sont plus inhumains qu'on ne pense : ils
 exposent un pauvre homme aux plus grands
 dangers, pour avoir seulement le plaisir de
 deviner. Ils disent : Voilà son style, c'est lui.
 Eh, mes amis ! pour peu que vous ayez d'hon-
 nêteté, ne devriez-vous pas dire : Ce n'est
 pas lui ? pourquoi calomniez-vous vos cama-
 rades ?

Je vous porte mes plaintes, mon cher ami,
 contre toutes ces injustices, parce que je
 connais votre cœur. Tout le monde ne vous
 ressemble pas. Vous n'imaginez point avec
 quelle vivacité de sentiment mes vieux bras
 se tendent vers vous, et combien mon cœur
 vous aime. V.

L E T T R E C V I I I .

1768.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 12 de février.

Vous m'avez écrit de Moscou, Monsieur, une lettre telle qu'on n'en écrit point de Versailles, soit pour le style, soit pour le fond des choses, et vous avez enflammé mon cœur. Je ne fais si vous connaissez la mauvaise comédie des Visionnaires, qui eut autrefois en France le plus grand succès. Il y a dans cette pièce une vieille folle qui est amoureuse d'*Alexandre*. Pour moi, je suis un vieux fou amoureux de *Catherine*, qui me paraît autant au-dessus d'*Alexandre* que le fondateur est au-dessus du destructeur.

Voici un sermon dont il me paraît qu'elle est la sainte. Le prédicateur propose hardiment pour modèle, à une petite nation, l'exemple du plus vaste empire du monde. On rend de justes hommages à la législatrice du Nord dans mon voisinage, tandis qu'en France on fait encore le panégyrique de *S^t François* fondateur des cordeliers, de *S^t Dominique* à qui nous devons les jacobins, de *S^t Norberg* qui nous a donné les prémontrés. Nous leur avons

— 1768.. assurément beaucoup d'obligation, et je trouve fort bon qu'ils aient des autels, quoique nous prétendions n'être point idolâtres. Je révère fort S^{te} *Thérèse* et S^{te} *Ursule*, mais j'aime mieux S^{te} *Catherine*.

Je suis bien étonné que *Diderot*, en faveur de qui cette S^{te} *Catherine* a fait des miracles, ne lui ait pas chanté quelques antiennes. Il craint apparemment certains hérétiques qui sont en France, et qui sont très-mal instruits. Ce serait, ce me semble, une œuvre pie assez nécessaire que de convertir ces hérétiques-là. J'espère bien qu'ils ouvriront les yeux à la lumière, et qu'ils feront tous de ma religion.

Vous êtes à la tête, Monsieur, du plus beau comité que je connaisse. Il vaut mieux rédiger les lois de la Russie, que d'aller consulter les lois de la Chine, et je vous aime mieux législateur qu'ambassadeur.

Je fais partir, dans quelques jours, un gros ballot que sa Majesté impériale a daigné me demander pour sa bibliothèque. Il n'arrivera pas sitôt; il y a environ un quart du globe entre vous et moi, et c'est de quoi je suis bien fâché.

Je me mets aux pieds de madame la comtesse. Manière est enchantée de votre souvenir; elle partage mes sentiments.

L E T T R E C I X.

1768.

A M. M A I G R O T.

A Ferney, 12 de février.

J E vous remercie, Monsieur, de toutes vos bontés. La lettre de *Louis XIV* m'était absolument nécessaire; elle fait voir, avec évidence, qu'il en voulait personnellement à l'archevêque de Cambrai. Je trouve que, dans cette affaire, ce monarque se conduisit plus en homme piqué qu'en roi; et que le cardinal de *Bouillon* concilia noblement son devoir d'ambassadeur avec celui d'un ami.

J'ai déjà donné la bataille de Steinkerque. J'ai dit simplement que la France regretta le prince de *Turenne* qui donnait l'espérance d'égaliser un jour son grand-oncle.

J'ai retrouvé heureusement la lettre de *Louis XIV* au cardinal de *la Trimouille*, écrite en 1710, contre le cardinal de *Bouillon*. Il dit, dans cette lettre, qu'il est à craindre que ce doyen du sacré collège ne devienne un jour pape. Cette anecdote est curieuse, et mérite de passer à la postérité. Le temps est venu où la vérité doit paraître; et, quand on la dit

— sans blesser les bienfécances, on ne doit déplaire
1768. à personne.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien présenter mon respect et mes remercimens à monseigneur le duc de *Bouillon*. Je ne suis point étonné qu'un homme de votre mérite soit auprès de lui. On ne peut être plus reconnaissant que je le suis des lumières que vous m'avez communiquées.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens d'un cœur pénétré de vos bontés, Monsieur, votre &c.

LET T R E C X.

A M. LE COMTE DE LEVENHAUPT.

13 de février.

JE voudrais bien, Monsieur, que votre nouvelle fût vraie, et qu'on assemblât un concile en Espagne, surtout un concile de philosophes; ce serait une assemblée de pères de la rédemption des captifs: ils délivreraient les ames que les révérends pères dominicains retiennent prisonnières.

Les pas que l'on fait dans le Milanais, à Venise et à Naples, sont des pas de tortue. Les calculs des probabilités font croire qu'on

pressera un jour la cadence. Je ne ferai pas témoin de cette belle révolution ; mais je mourrai avec les trois vertus théologiques qui sont ma consolation. La foi que j'ai à la raison humaine, laquelle commence à se développer dans le monde ; l'espérance que des ministres hardis et sages détruiront enfin des usages aussi ridicules que dangereux ; et la charité qui me fait gémir sur mon prochain, plaindre ses chaînes et souhaiter sa délivrance.

Ainsi, avec la foi, l'espérance et la charité, j'achève ma vie en bon chrétien. Je me flatte de deux choses que l'on a crues long-temps impossibles, le silence des théologiens et la paix entre les princes. Je ne vois, de plusieurs années, aucun sujet de rupture entre les souverains : et les douze cents mille hommes armés, qui font la parade en Europe, pourront bien ne faire long-temps que la parade. Chaque nation réparera, petit à petit, ses pertes comme elle pourra. Ce n'est peut-être pas trop vous faire ma cour que de vous prédire qu'il n'y aura point de guerre ; c'est dire à un bon danseur qu'on ne donnera point de bal : mais vous êtes du petit nombre qui préfère l'intérêt public à son ambition. Les militaires, ou je me trompe fort, seront réduits à être philosophes, jusqu'à ce qu'il arrive quelque grand événement dans l'Europe.

1768. Je suis très-sensible, monsieur le Comte, aux bontés que vous avez eues pour mon gendre adoptif M. Dupuits. Si vous avez quelques ordres à donner concernant monsieur votre fils, ne nous épargnez pas; tout ce qui habite Ferney vous est dévoué, ainsi que moi. Ni ma vieillesse ni mes maladies n'affaiblissent les sentimens d'attachement et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

L E T T R E C X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

J E vais bien vous ennuyer, mon cher ange; je vous envoie une profession de foi que je fis l'autre jour à un de mes amis (*). Je vous donne pour pénitence de la lire; expiez par-là votre énorme péché d'avoir jugé témérairement votre prochain. Vous sentez bien que c'est absolument *Saint-Hyacinthe*, et non pas moi, qui a dîné.

Je fais qu'il y a des fanatiques et des furieux; je fais que les gens qui pensent sont con-

(*) Voyez la dernière lettre à M. *Damilaville*, du 8 de février.

damnés aux bêtes. L'Europe réclame, l'Europe
crie; mais ————
1768.

La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.

Je suis trop vieux pour déménager; cependant, s'il faut aller mourir ailleurs, je prendrai ce parti; ma haine contre certains monstres est trop forte.

J'ai ouï dire qu'on avait envoyé quelque chose à M. Suard. Je ne lui ai certainement rien envoyé, et le grand point est qu'il rende justice à cette vérité. Il est très-certain qu'il n'y a personne dans Paris qui puisse dire que je lui aye fait tenir un plat de ce Dîner auquel je n'assistai jamais. Il y a d'autres gens qui envoient.

Pour l'Homme aux quarante écus, on voit aisément que c'est l'ouvrage d'un calculateur: le ministère en doit être content. Je n'envoie jamais de brochures à Paris, mais je crois qu'on peut vous faire tenir celle-là sans vous compromettre. Je la chercherai si vous en êtes curieux, et vous l'aurez, mon très-cher ange; vous n'avez qu'à ordonner.

1768.

L E T T R E C X I I .

A U M E M E .

19 de février.

MON cher ange , le dernier article de votre lettre du 12 de février redouble toutes mes afflictions. Ce qui peut me consoler , c'est que madame d'*Argental* n'est pas entre les mains d'un charlatan ; j'espère beaucoup d'un vrai médecin , et encore plus de la nature. Je vous demande en grâce , mon cher ange , de ne me pas laisser ignorer son état , et de vouloir bien quelquefois m'en faire écrire des nouvelles. Nous avons beaucoup de maladies dans nos cantons ; j'en ai ma bonne part. La fin de la vie est triste , le commencement doit être compté pour rien , et le milieu est presque toujours un orage.

Sirven est revenu. Celui-là pourrait dire , plus qu'un autre , combien la vie est affreuse. Sa famille mourra des coups de barre que *Calas* a reçus , et sa femme en est déjà morte.

Vous avez reçu , sans doute , la copie d'une lettre que j'ai écrite à propos de ce Dîner. Je ne suis pas encore bien sûr que le *Militaire*

philosophe soit de *Saint-Hyacinthe* ; mais les fureteurs de la littérature le croient , et cela suffit pour faire penser qu'il n'était pas indigne de dîner avec le comte de *Boulainvilliers*. 1768.

Au reste , je n'écris jamais à Paris que dans le goût de la lettre dont je vous ai envoyé copie. Voici une petite liste de la dixième partie des ouvrages qui paraissent en Hollande et à Bâle coup sur coup ; vous sentez combien il serait absurde de les imputer à un seul homme. Il est impossible que j'y aye la moindre part, moi qui ne suis occupé que du *Siècle de Louis XIV*, dont je vous enverrai bientôt les deux premiers volumes.

Je vous prie, mon cher ange, de me mander ce que vous pensez, et ce que le public éclairé pense des commentaires sur *Racine*. On dit que *Fréron* y a beaucoup de part. Quel siècle que celui où un *Fréron* et un *Boisgermain* osent juger *Monime*, *Clytemnestre*, *Phèdre*, *Roxane* et *Athalie* ! Je serais bien fâché de mourir sans m'être plaint vivement à vous de toutes ces abominations. Pleurer avec ce qu'on aime est la ressource des opprimés.

Il y a bien des tripots. Celui de la forbonne, celui de la comédie, et celui que vous avez quitté, sont les trois plus pitoyables. Je quitterai bientôt le grand tripot de ce monde, et je n'y regretterai guère que vous.

1768. — Quand vous verrez votre successeur, voulez-vous bien lui dire à quel point je l'estime et révère, en le supposant philosophe ?

Mille tendres respects à vous, mon cher ange, et à la malade. V.

L E T T R E C X I I I.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney, le 24 de février.

J'E n'ai jamais prétendu, Monsieur, qu'on dût jamais s'offenser d'être comparé à *Jean-Baptiste Colbert* (*). J'ai écrit seulement qu'un ministre de la guerre et de la paix n'avait pas plus de rapport à un contrôleur général qu'avec un archevêque de Paris. Je vous avoue même que je ne souhaiterais point du tout que M. le duc de *Choiseul* eût le contrôle général : il fricasserait tout en deux ans : tout l'argent irait en gratifications, pensions, bienfaits, magnificences. Un contrôleur général doit avoir la main et le cœur un peu ferrés. M. le duc de *Choiseul* a des vices tout contraires à cette vertu nécessaire. Il ne se corrigerait

(*) M. de *Voltaire* avait désapprouvé que, dans des vers adressés à M. le duc de *Choiseul*, M. le comte de la *Touraille* l'eût comparé à *Colbert*.

jamais de son humeur généreuse et bienfaisante. Quand milord *Bolingbroke* fut fait secrétaire d'Etat, les filles de Londres, qui se faisaient alors la bonne compagnie, se disaient l'une à l'autre : *Betti, Bolingbroke est ministre ! Huit mille guinées de rente ; tout pour nous.* 1768.

A propos de générosité, je prends la liberté de demander à monseigneur le prince de *Condé* le congé d'un soldat de sa légion. J'ai fait un peu les honneurs de ma chaumière à cette légion romaine. J'en rappellerais le souvenir à M. le comte de *Maillé* s'il était à Paris. J'explique toutes mes raisons à son Altesse sérénissime ; mais ces raisons seront bien moins fortes qu'un mot de votre bouche ; et je vous supplie d'avoir la bonté de dire ce mot à un prince qui ne se fait pas prier quand il s'agit de faire des heureux.

Agréez, Monsieur, les respectueux sentimens du vieux malade de *Fernéy*. V.

1768.

L E T T R E C X I V.

A M. LE PRESIDENT HENault.

A Ferney , 26 de février.

MON cher et illustre confrère , vous ne voulez donc pas placer le maréchal de *la Meilleraie* parmi les surintendans. Il le fut pourtant en 1648 ; c'est un fait avéré.

Je vous avais proposé aussi de mettre *Abel Sirvieu* à sa place , avec *Nicolas Fouquet* , puisqu'ils furent tous deux toujours surintendans conjointement.

Mais j'ai de plus grandes plaintes à vous faire. Comment avez-vous pu , dans votre nouvelle édition , démentir la bonté de votre caractère et la douceur de vos mœurs , dans l'article *Servet* ? Il semble que vous vouliez un peu justifier *Calvin* et tous les persécuteurs. Vous flétrissez l'indulgence , la tolérance , du nom *tolérantisme* , comme si c'était une hérésie , comme si vous parliez de l'arianisme et du jansénisme. Vous n'ignorez pas que le meurtre de *Servet* est une violation criminelle du droit des gens , un véritable assassinat commis en cérémonie , et qui devait attirer sur les assassins le châtement le plus terrible ? J'ose croire que ,

si le mot d'arien n'avait pas retenu *Charles-*
quint, ou plutôt, s'il n'était pas tombé dès-
 lors dans le triste état qu'il alla bientôt cacher
 dans la solitude de Saint-Just, il aurait puni
 sévèrement cet outrage fait dans Genève,
 ville impériale, à la nation espagnole. C'était
 un attentat inoui d'arrêter, sans aucun pré-
 texte, un sujet de *Charles-quint*, qui voyageait
 sur la foi publique, muni de bons passe-
 ports. *Servet* ne voulait coucher qu'une nuit à
 Genève, pour aller en Allemagne : *Calvin*,
 qui le fut, le fit saisir comme il partait de
 l'hôtellerie de la Rose. On lui vola quatre-
 vingt-dix-sept doublons d'or, une chaîne d'or
 et six bagues.

1768.

Vous savez quelle mort suivit ce brigandage.
Calvin, qui aurait été lui-même brûlé en France,
 s'il avait été pris, força le misérable conseil de
 Genève à faire brûler *Servet*, à petit feu, avec
 des fagots verts, et il jouit de ce spectacle. Il
 n'y eut point, dans votre Saint-Barthelemi,
 d'affassinat plus cruellement exécuté.

Vous m'avouerez que la douceur chrétienne,
 nommée par vous tolérantisme, eût mieux valu
 que cette sainte abomination. J'ose vous dire
 qu'en France, si les *Guises* avaient été plus
 tolérans, votre conseiller *Anne Dubourg*, neveu
 du chancelier, et tant d'autres, n'auraient pas
 péri par le même supplice que *Servet*. Croyez-

— moi, mon cher et illustre confrère, la tolérance
1768. prêche mieux que les bourreaux.

Vous citez l'exemple de *Socrate* ; vous paraissez regarder sa mort comme une preuve de l'intolérance des Athéniens. On dirait, à vous entendre, que les lois d'Athènes mettaient à mort tous ceux qui s'étaient moqués du hibou de *Minerve*. Vous êtes trop savant dans l'antiquité pour ne pas convenir que la mort de *Socrate* fut l'effet d'une cabale criminelle et d'un fanatisme passager, à peu-près commel'assassinat juridique commis à Toulouse contre *Calas*.

Songez, je vous en supplie, que les Athéniens punirent la cabale qui avait fait empoisonner *Socrate*, qu'ils condamnèrent à mort les principaux juges, qu'ils érigèrent à *Socrate* non-seulement une statue, mais un temple ; en un mot, jamais les Athéniens ne montrèrent un plus grand respect pour la philosophie, et une horreur plus violente pour les persécuteurs.

Les Romains, dont vous tenez vos lois, ont été tolérans depuis *Romulus* jusqu'au châtiement du centurion *Marcel* qui, l'an 298, brisa sa baguette de commandement à la tête des troupes, et déclara qu'il ne fallait plus servir les empereurs, parce qu'ils n'étaient pas chrétiens. Avant *Marcel*, il y eut quelques chrétiens persécutés ;

persecutés ; mais , comme dit *Origène* , de loin à loin , et en très-petit nombre. (*Origène* , livre III.) Il serait très-aisé de prouver qu'ils ne furent punis que comme factieux , puisqu'*Origène* et le fougueux *Tertullien* moururent dans leur lit , et qu'aucun prêtre , soi-disant évêque de Rome , ne fut exécuté , non pas même *S^t Pierre* , dont le prétendu séjour à Rome est une fable absurde. 1768.

Non , vous ne trouverez , pendant plus de huit cents ans , aucun homme persécuté à Rome pour ses opinions. Comment pouvez-vous dire que , s'il n'y avait pas de persécution alors , c'était parce que tout le monde était d'accord sur le culte des dieux ? Quoi ! les stoiciens et les épicuriens ne rejetaient pas hautement toute la théologie grecque et romaine ! quoi ! ces sectes nombreuses ne s'en moquaient-elles pas ouvertement ? *Cicéron* lui-même n'en a-t-il pas parlé avec le dernier mépris ? *Lucrèce* n'a-t-il pas chassé la superstition de toutes les honnêtes maisons ? ne l'a-t-il pas renvoyée à la canaille , aux femmelettes et aux hommes faibles qui sont au-dessous des femmelettes ?

Quel censeur , quel tribun , quel préteur , quel centumvir , ont jamais fait un procès à *Lucrèce* ?

La tolérance a toujours été la loi fondamentale de la république romaine , loi non

— 1768. gravée sur les douze tables, mais empreinte dans toutes les têtes et dans tous les cœurs. Cela est vrai, comme il est vrai qu'*Henri IV* a été assassiné par la seule intolérance.

Vous citez *Dion Cassius*, vil grec, vil écrivain, vil flatteur, vil ennemi de *Cicéron*, qui, seul de tous les historiens, dit que *Mécène*, qu'il n'a jamais vu, conseilla à *Auguste* de ne point admettre de religions nouvelles. Les malheureuses équivoques qui embarrassent tous les langages, et qui ont causé parmi nous tant de disputes fatales, ont produit une grande méprise sur ce passage de *Dion Cassius*. *Ta iera* ne signifie point ici ce que nous entendons, par religion, un système dogmatique ennemi des autres systèmes; *ta iera* veut dire sacrifice, cérémonie sacrée. Il y en avait assez à Rome: il ne s'agissait, du temps d'*Auguste*, que d'admettre, par une sanction publique du sénat, les mystères de *Cérès Eleusine*, ceux de la déesse de Syrie, et ceux d'*Isis*.

Vous connaissez l'ancienne loi des douze tables, qui ne fut jamais abolie: *Deos externos, nisi publicè adscitos, ne colunto*; point de culte étranger s'il n'est admis par la loi. Ces cultes étrangers n'ont donc jamais été autorisés, mais ils ont été tolérés dans l'Empire. *Isis* même, quoique la déesse d'un peuple vaincu et méprisé, eut un temple dans les faubourgs de Rome, du temps d'*Auguste*.

Les Juifs, ces méprifables Juifs, les plus fanatiques des hommes, avaient à Rome une synagogue. Où pourrez-vous jamais trouver une plus grande différence de culte et une plus grande tolérance ?

1768.

Ah, mon cher confrère, quel temps prenez-vous pour vouloir flétrir une vertu si nécessaire au genre-humain ! C'est le temps même où la tolérance universelle commence à s'établir dans une grande partie de l'Europe ; c'est lorsque la tolérance étanche, dans l'Allemagne, depuis la paix de Vestphalie, le sang que le monstre de l'intolérantisme avait fait couler pendant deux siècles ; c'est lorsque l'impératrice de Russie assemble dans la grande salle de son palais jusqu'à des musulmans, des adorateurs du grand lama et des païens, pour former le code des lois qu'elle va donner à un empire plus vaste que l'Empire romain. C'est lorsque le roi de Pologne établit la liberté de conscience dans un pays deux fois aussi grand que la France.

Vous ne sauriez croire combien de gens de lettres m'ont témoigné de douleur, et se sont plaints à moi comme à votre ancien ami et à votre admirateur très-zélé. Je suis affligé comme eux de ce fatal article ; il fera un mal que vous n'avez pas voulu. Vous mettez des armes entre les mains des furieux. Est-il possible

— 1768. que ces armes soient aiguifées par le plus doux et le plus aimable des hommes? Je ne vous en aime pas moins; mais ma douleur est égale aux sentimens que je conserverai pour vous jusqu'à la mort.

Je n'écris point à madame *du Deffant*; que lui manderais-je du défert où j'achève mes jours? je ne pourrais que lui dire que je l'aime de tout mon cœur, ou que de tout mon cœur je l'aime; car il n'y a plus moyen de lui dire: Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour, ou d'amour me font mourir vos beaux yeux, belle Marquise.

Jouissez tous deux de la vie comme vous pourrez, je la supporte assez doucement.

L E T T R E C X V.

A M. D O R A T.

A Ferney, le premier de mars.

J'AI toujours sur le cœur, Monsieur, la calomnie qui m'impute mille ouvrages que je ne connais pas, et la mauvaise foi qui se sert de mon nom pour faire courir des épigrammes que je n'ai ni faites ni pu faire. Cette mauvaise foi m'a été extrêmement sensible.

J'appris, il y a quelques mois, qu'on prétendait que j'avais récité une épigramme, ou plutôt des vers contre vous, qui me paraissent très-injustes, quoiqu'assez bien faits. Cette imposture fut confondue, mais je fus très-affligé. J'en écrivis à madame *Necker* qu'on me dit être votre amie : je vous en écris aujourd'hui à vous-même, Monsieur. Quoique j'aye eu quelques légers sujets de me plaindre de vous, je l'ai entièrement oublié ; et les excuses que vous avez bien voulu me faire, m'ont infiniment plus touché que le petit tort dont j'avais sujet de me plaindre ne m'avait été sensible. Il m'était impossible, après cela, de rien faire qui pût vous déplaire. J'étais d'ailleurs malade et mourant quand cette épigramme parut. Songez au temps où elle fut faite ; pouvais-je alors deviner que vous eussiez une maîtresse à l'opéra ? était-ce à moi de la faire parler ? Je n'ai jamais vu les vers que vous aviez composés pour elle ; en un mot, Monsieur, je suis trop vrai, et j'ai trop de franchise pour n'être pas cru, quand j'ai juré à madame *Necker*, sur mon honneur, que je n'avais nulle part à cette tracasserie.

C'est à vous à savoir quels sont vos ennemis. Pour moi, je ne le suis pas : j'ai été très-affligé de cette imposture. J'ai des preuves en main qui me justifieraient pleinement ; mais je ne

— veux ni compromettre ni accuser personne.
1768. Je me borne à mon devoir ; c'est celui de repousser la calomnie.

Voilà, Monsieur, ce que la vérité m'oblige à vous écrire ; et cette même vérité doit en être crue quand je vous assure de toute l'estime et de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C X V I.

A M. L E R I C H E.

Premier de mars.

AP R È S la malheureuse aventure, mon cher Monsieur, de deux paquets contenant, dit-on, des livres de Genève, il n'est rien que l'insolente inquisition de certaines gens ne se soit permis contre les lois du royaume. Je fais très-certainement que mes paquets ne sont point ouverts aux autres bureaux des postes ; et M. *Janel*, maître absolu dans ce département, a pour moi des attentions dont je ne puis trop me louer. J'ignore absolument ce que les deux paquets adressés à monsieur l'intendant et à M. *Ethis*, impudemment saisis à Saint-Claude, pouvaient contenir. J'ignore qui les portait et

qui les envoyait. Je n'ai nul commerce avec Genève, et il y a près de six mois que je suis à peine sorti de mon lit. Tout ce que je fais, c'est que cette affaire a eu des suites infiniment désagréables, et que ceux qui ont abusé ainsi du nom de monsieur l'intendant, ont commis une imprudence très-dangereuse. — 1768.

Le premier président du parlement de Douai a servi *Fantet* comme s'il avait été son avocat; il lui était recommandé par un ami intime.

Vous avez lu, sans doute, le mandement de l'archevêque de Paris contre *Bélifaire*: voici un petit imprimé qu'on m'envoie de Lyon à ce sujet.

Il se fait une très-grande révolution dans les esprits, en Italie et en Espagne. Le Nord entier secoue les chaînes du fanatisme, mais l'ombre du chevalier de *la Barre* crie en vain vengeance contre ses assassins.

Je vous embrasse, &c.

1768.

L E T T R E C X V I I .

FOLIE A M. LE DUC DE CHOISEUL.

16 de mars.

J'AI reçu, avec satisfaction, la lettre de bonne année que vous avez pris la peine de m'écrire, en date du 4 de janvier. Je continuerai toujours à vous donner des marques de mes bontés; et, quoique vous radotiez quelquefois, j'aurai de la considération pour votre vieillesse, attendu que je connais votre sincère attachement pour ma personne, et les idées que vous avez de mon caractère. J'ai souvent fait des grâces à des genevois, quand vous m'en avez prié, quoiqu'ils ne les méritent guère. Ils m'ont excédé pendant deux ans pour leurs sottises querelles; et, quand ils ont obtenu un jugement définitif, ils ne s'y sont point tenus: c'était bien la peine que je leur fisse l'honneur de leur envoyer un ambassadeur du roi.

Je fais que vous avez très-bien traité les troupes que j'ai fait séjourner neuf mois dans vos quartiers; que vous avez fourni le prêt à la légion de *Condé*; que vous avez eu dans votre chaumière, pendant deux mois, M. de *Chabillant* et tous les officiers du régiment
de

de *Conti* ; et , si M. de *Chabillant* , chargé des plus importantes affaires , a oublié de marquer sa satisfaction à madame *Denis* qui lui a fait , de son mieux , les honneurs de votre grange , je prends sur moi de vous favoir gré de votre attention pour les officiers , et des couvertures que vous avez fait donner aux soldats dans votre hameau. 1768.

J'en ignore pas que le grand chemin , ordonné par moi pour aller de l'inconnu *Mérim* à l'inconnu *Verfoy* dans l'inconnu pays de *Gex* , vous a coupé quatre belles prairies et des terres que vous enfoncez au semoir : cela aurait ruiné l'Homme aux quarante écus de fond en comble , mais je vous conseille d'en rire.

Tout décrépité que vous êtes , on ne dira pas que vous êtes vieux comme un chemin ; car vous avez , ne vous en déplaise , soixante et quatorze ans passés , et mon chemin de *Verfoy* n'a qu'un an tout au plus.

Je fais que vous avez pleuré comme un benêt , de ce que j'ai opiné dans le conseil contre la requête des *Sirven* ; vous êtes trop sensible , pour un vieillard goguenard tel que vous êtes. Ne voyez-vous pas que toutes les formes s'opposaient à l'admission de la requête de *Sirven* , et que , dans les circonstances où je suis , il y a des usages consacrés que je ne dois jamais heurter de front ?

1768. — Consolez-vous. Je fais que *Sirven* est dans votre maison avec sa famille ; elle est bien infortunée et bien innocente. J'en aurai soin ; je leur donnerai, dans Verfoy, un petit emploi qui, avec ce que vous leur fournissez, les fera vivre doucement. Je fais le bien que je peux, mais il m'est impossible de tout faire.

On m'a dit que *la Harpe* s'était pressé d'apporter à Paris votre second chant de la Guerre de Genève, qui n'était pas achevé ; il faut que vous le raccommo- diez.

Est-il vrai qu'il y en a cinq chants ?

Envoyez-les-moi, *queste coglionerie mi trastullano un poco* ; elles me délassent de mille requêtes inconfidérées, et de mille propositions ridicules que je reçois tous les jours.

Je veux que vous me donniez la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV* ; c'était un beau siècle, celui-là, pour les gens de votre métier. Je suis fâché d'avoir oublié de recommander à *Taulès* de vous fournir des anecdotes, votre ouvrage en vaudrait mieux. C'est un monument que vous érigez en l'honneur de votre patrie ; je pourrai le présenter au roi dans l'occasion.

Portez-vous bien ; et, si vous avez quelques petits calculs dans la vessie et dans l'urètre, prenez du remède espagnol, je m'en trouve bien. L'Espagne doit contribuer à ma guérison,

puisque j'ai contribué à sa grandeur et à celle de la France par mon pacte de famille. 1768.

Bonsoir, ma chère marmotte; je crois que je deviens aussi bavard que vous.

Signé, le duc de CHOISEUL.

L E T T R E C X V I I I .

A M. DE T A U L È S.

21 de mars.

J'AI déjà eu, Monsieur, l'honneur de vous répondre sur l'accord honnête de deux puissans monarques, pour partager ensemble les biens d'un pupille. Je vous ai dit même, il y a long-temps, que j'avais déjà fait usage de cette anecdote. Je ne vous ai pas laissé ignorer que, dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* (commencée il y a plus d'un an, et retardée par les amours du chauve *Gabriel Cramer*), il est marqué expressément que ce fait est tiré du dépôt improprement nommé des affaires étrangères. Les Anglais disent archives; ils se servent toujours du mot propre: ce n'est pas ainsi qu'en usent les Velches. Je vous répèterai encore ce que j'ai mandé à M. le duc de

— 1768. *Choiseul*; c'est que la vérité est la fille du temps, et que son père doit la laisser aller à la fin dans le monde.

Comme il y a assez long-temps que je ne lui ai écrit, et que ma requête, en faveur de la vérité, était jointe à d'autres requêtes touchant les grands chemins de Verfoy, il n'est pas étonnant qu'il ait oublié les grands chemins et les anecdotes.

A l'égard du cardinal de *Richelieu*, je vous jure que je n'ai pas plus de tendresse que vous pour ce roi ministre. Je crois qu'il a été plus heureux que sage, et aussi violent qu'heureux. Son grand bonheur a été d'être prêtre. On lui conseilla de se faire prêtre lorsqu'il se faisait les exercices à l'académie, et que son humeur altière lui se faisait donner souvent sur les oreilles. J'ajoute que, s'il a été heureux par les évènements, il est impossible qu'il l'ait été dans son cœur. Les chagrins, les inquiétudes, les repentirs, les craintes aigrèrent son sang et pourrirent son cu. Il sentait qu'il était haï du public autant que des deux reines, en chassant l'une et voulant coucher avec l'autre, dans le temps qu'il était loué par des lâches, par des *Boisrobert*, des *Scudéri*, et même par *Corneille*. Ce qui fit sa grandeur abrégéa ses jours. Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'avais vécu sous lui, j'aurais abandonné la France au plus vite.

A l'égard de son *Testament*, s'il en est l'auteur, il a fait là un ouvrage bien impertinent et bien absurde ; un *Testament* qui ne vaut pas mieux que celui du maréchal de *Bellisle*. 1768.

Si, parmi les raisons qui m'ont toujours convaincu que ce *Testament* était d'un faussaire, l'article du comptant secret n'est pas une raison valable, ce n'est, à mon avis, qu'un canon qui crève dans le temps que tous les autres tirent à boulets rouges, et pour un canon de moins, on ne laisse pas de battre en brèche.

Demandez à M. le duc de *Choiseul*, supposé (ce qu'à Dieu ne plaise) qu'il tombât malade, et qu'il laissât au roi des mémoires sur les affaires présentes, s'il lui recommanderait la chasteté ? s'il lui parlerait beaucoup des droits de la Sainte-Chapelle de Paris ? s'il lui proposerait de lever deux cents mille hommes quand on en veut avoir cent mille ? et s'il ferait un grand chapitre sur les qualités requises dans un conseiller d'Etat ? &c.

Certainement, au lieu d'écrire de telles bêtises dignes de l'amour propre absurde du petit abbé de *Bourzeys*, conseiller d'Etat *ad honores*, M. le duc de *Choiseul* parlerait au roi du pacte de famille qui lui fera honneur dans la postérité ; il pèserait le pour et le contre de l'union avec la maison d'Autriche ; il examinerait ce qu'on peut craindre des puissances du

1768. Nord, et surtout comment on s'y peut prendre pour tenir tête sur mer aux forces navales de l'Angleterre. Il ne s'égarerait pas en lieux communs, vagues et pédantesques : il n'intitulerait pas ce mémoire du nom ridicule de *Testament politique* ; il ne le signerait pas d'une manière dont il n'a jamais signé. Il est plaisant qu'on ait fait dire au cardinal de *Richelieu*, dans ce ridicule *Testament*, tout le contraire de ce qu'il devait dire, et rien de ce qui était de la plus grande importance ; rien du comte de *Soissons*, rien du duc de *Veymar*, rien des moyens dont on pouvait soutenir la guerre dans laquelle on était embarqué, rien des huguenots qui lui avaient fait la guerre, et qui menaçaient encore de la faire, rien de l'éducation du dauphin, &c. &c. &c.

Je ne finirais pas, si je voulais rapporter tous les péchés d'omission et de commission qui sont dans ce détestable ouvrage. Les hommes sont, depuis très-long-temps, la dupe des charlatans en tout genre.

Je ne suis point du tout surpris, Monsieur, que l'abbé de *Bourzeys* se soit servi de quelques expressions du cardinal. *Corneille* lui-même en a pris quelques-unes. J'ai vu cent petits maîtres prendre les airs du maréchal de *Richelieu*, et je vous réponds qu'il y avait cent pédans qui imitaient le style du cardinal.

Si le cardinal a souvent dit fort trivialement, qu'il faut tout faire par raison, malgré le sentiment du père *Canaye*, il est tout naturel que l'abbé de *Bourzeys* ait copié cette pauvreté de son maître. 1768.

Au reste, Monsieur, je hais tant la tyrannie du cardinal de *Richelieu*, que je souhaiterais que le *Testament* fût de lui, afin de le rendre ridicule à la dernière postérité. Si jamais vous trouvez des preuves convaincantes qu'il ait fait cette impertinente pièce, nous aurons le plaisir, vous et moi, de juger qu'il fallait plutôt le mettre aux petites maisons que sur le trône de France, où il a été réellement assis pendant quelques années. Je vous garderai le secret, et vous me le garderez. Je vous demande en grâce de faire mes tendres complimens au philosophe orateur et poète *M. Thomas*, dont je fais plus de cas que de *Thomas d'Aquin*.

Je vous renouvelle mes remercimens et les assurances de mon attachement inviolable.

Laiſſons là le cardinal de *Richelieu* tant loué par notre académie, et aimons *Henri IV*, votre compatriote et mon héros.

1768.

L E T T R E C X I X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de mars.

QUAND j'ai un objet , Madame , quand on me donne un thème , comme , par exemple , de favoir si l'ame des puces est immortelle , si le mouvement est essentiel à la matière , si les opéra comiques sont préférables à Cinna et à Phèdre , ou pourquoi madame *Denis* est à Paris , et moi entre les Alpes et le mont Jura , alors j'écris régulièrement , et ma plume va comme une folle.

L'amitié dont vous m'honorez me fera bien chère jusqu'à mon dernier soufle , et je vais vous ouvrir mon cœur.

J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste de l'Europe , et je me suis lassé de cette profession. J'ai reçu chez moi trois ou quatre cents anglais qui sont tous si amoureux de leur patrie , que presque pas un ne s'est souvenu de moi après son départ , excepté un prêtre écoffais nommé *Brown* , ennemi de *M. Hume* , qui a écrit contre

moi , et qui m'a reproché d'aller à confesse ,
ce qui est assurément bien dur.

 1768.

J'ai eu chez moi des colonels français , avec tous leurs officiers , pendant plus d'un mois ; ils servent si bien le roi , qu'ils n'ont seulement pas eu le temps d'écrire ni à madame *Denis* ni à moi.

J'ai bâti un château , comme *Béchamel* ; et une église , comme *le Franc de Pompignan*. J'ai dépensé cinq cents mille francs à ces œuvres profanes et pies ; enfin , d'illustres débiteurs de Paris et d'Allemagne , voyant que ces magnificences ne me convenaient point , ont jugé à propos de me retrancher les vivres pour me rendre sage. Je me suis trouvé , tout d'un coup , presque réduit à la philosophie. J'ai envoyé madame *Denis* solliciter les généreux Français , et je me suis chargé des généreux Allemands.

Mon âge de soixante et quatorze ans , et des maladies continuelles , me condamnent au régime et à la retraite. Cette vie ne peut convenir à madame *Denis* qui avait forcé la nature pour vivre avec moi à la campagne ; il lui fallait des fêtes continuelles pour lui faire supporter l'horreur de mes déserts qui , de l'aveu des Russes , sont pires que la Sibérie pendant cinq mois de l'année. On voit de sa fenêtre trente lieues de pays , mais ce sont

—
1768. trente lieues de montagnes , de neiges et de précipices ; c'est Naples en été , et la Laponie en hiver.

Madame *Denis* avait besoin de Paris ; la petite *Corneille* en avait encore plus besoin ; elle ne l'a vu que dans un temps où ni son âge ni sa situation ne lui permettaient de le connaître. J'ai fait un effort pour me séparer d'elles , et pour leur procurer des plaisirs dont le premier est celui qu'elles ont eu de vous rendre leurs devoirs. Voilà , Madame , l'exacte vérité sur laquelle on a bâti bien des fables , selon la louable coutume de votre pays , et je crois même de tous les pays.

J'ai reçu d'Hollande une Princesse de Babylone ; j'aime mieux les Quarante écus que je ne vous envoie point , parce que vous n'êtes pas arithméticienne , et que vous ne vous souciez guère de savoir si la France est riche ou pauvre. La Princesse part sous l'enveloppe de madame la duchesse de *Choiseul* ; si elle vous amuse , je ferai plus de cas de l'Euphrate que de la Seine.

J'ai reçu une petite lettre de madame de *Choiseul* ; elle me paraît digne de vous aimer. Je suis fâché contre M. le président *Hénault* ; mais j'ai cent fois plus d'estime et d'amitié pour lui que je n'ai de colère.

Adieu , Madame ; tolérez la vie : je la tolère

bien. Il ne vous manque que des yeux, et tout me manque ; mais assurément les sentimens que je vous dois et que je vous ai voués, ne me manquent pas. 1768.

L E T T R E C X X.

A M. DE LALEU, notaire à Paris.

30 de mars.

LE séjour, Monsieur, que madame Denis doit faire à Paris, exige que je profite de vos bontés pour faire quelques arrangemens nécessaires.

Vous savez que ni M. de Richelieu, ni les héritiers de la maison de Guise, ni M. de Lezeau, ne m'ont payé depuis long-temps.

Cela fait un vide de 8800 livres de rente. Le reste de mes revenus, que M. le Sueur doit toucher, se monte à 45, 200 livres, sur lesquelles je paye 400 livres au sieur le Sueur, 1800 livres à M. l'abbé Mignot, et 1800 livres à M. d'Ornoi, à compter de ce jour, au lieu de 1200 livres qu'il touchait ; c'est donc 3400 livres à soustraire de 45, 200 livres, reste net 41, 800 livres.

Sur ces 41, 800 livres, j'en prenais 36, 000 livres pour faire aller la maison de Ferney.

— 1768. Vous avez eu la bonté de faire payer encore plusieurs petites sommes pour moi à Paris, dont le montant ne m'est pas présent à l'esprit; il sera aisé de faire ce compte.

M. de *la Borde* a la générosité de m'avancer tous les mois mille écus pour les dépenses courantes, que vous voulez bien lui rembourser, quand le sieur *le Sueur* a reçu mes semestres. Je ferai obligé de prendre ces trois mille livres encore quelques mois à Genève, chez le correspondant de M. de *la Borde*, pour m'aider à payer environ 20,000 livres de dettes criardes.

Sur les 41,800 livres de rentes qui me restent entre vos mains, il se peut qu'il me soit dû encore quelque chose. En ce cas, je vous supplie de donner à madame *Denis* ce surplus, et de vouloir bien me faire savoir à quoi il se monte.

Outre ce surplus, on a transigé avec M. de *Lezeau*, à condition qu'il payerait 9000 livres au mois d'avril où nous entrons. Je compte encore que M. le maréchal de *Richelieu* lui donnera un à-compte.

Tout cela lui peut composer cette année une somme de 20,000 livres; après quoi, lorsque les affaires seront en règle, je m'arrangerai de façon avec vous qu'elle touchera chez vous 20,000 livres de pension chaque année. Je me

flatte que vous approuverez mes dispositions ,
 et que vous m'aidez à m'acquitter des charges
 que les devoirs du sang et de l'amitié m'im-
 posent. 1768.

Je vous souhaite une bonne santé. J'ai l'hon-
 neur d'être , &c.

L E T T R E C X X I.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Premier d'avril.

MON PROTECTEUR,

C E C I s'adresse au ministre de paix. Vous
 avez la bonté de m'accorder quelques éclair-
 cissements sur le Siècle de *Louis XIV.* Tout ce
 qui regarde la cruelle guerre est imprimé. Je n'ai
 plus qu'un seul petit objet de curiosité sur
 une tracasserie ecclésiastique en cour de Rome.
 Mon protecteur connaît ce pays-là.

Il y avait , en 1699 , un *birbone* , un *furfante* ,
 un *malandrino* nommé *Giori* , espion de son
 métier , prenant de l'argent à toute main ,
 et en donnant partie *ad alcuni ragazzi* : *quello*
buggerone trahissait le cardinal de *Bouillon* en
 recevant ses présens : il fut la cause de tous les

— malheurs de ce cardinal. Il doit y avoir deux
1768. ou trois lettres de ce maraud, écrites en février
et mars 1699, à M. de *Torcy*. Si vous vouliez,
Monseigneur, en gratifier ma curiosité, je
vous ferais fort obligé.

Y aurait-il encore de l'indiscrétion à vous
demander la relation de la colique néphrétique
de cet ivrogne de *Pierre III*, adorateur du
roi de Prusse, écrite par M. de *Ruhlières*, secrétaire
du baron de *Breteuil*? Cette relation est
entre les mains de plusieurs personnes, et n'est
plus un secret. Tout ce que je fais, aussi cer-
tainement qu'on peut savoir quelque chose,
c'est-à-dire, en doutant, c'est que *Pierre III*
n'aurait point eu la colique s'il n'avait dit un
jour à un *Orlof*, en voyant faire l'exercice aux
gardes préobazinski : *Voilà une belle troupe ; mais
je ferais fuir tous ces gens-là comme des gredins,
si j'étais à la tête de cinquante prussiens.*

Je vous jure, mon protecteur, que ma
Catherine ne m'a pas dit un mot de cette colique,
quoiqu'elle ait eu la bonté de me mander tout
le bien qu'elle fait dans ses vastes Etats. Je
ne lui ai point écrit :

Ninus en vous chassant de son lit et du trône,
En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups ;
Babylone et la terre avaient besoin de vous :

Et quinze ans de vertus et de travaux utiles ,
 Les arides déserts par vous rendus fertiles ,
 Les sauvages humains soumis au frein des lois ,
 Les arts dans nos cités naiffans à votre voix ,
 Ces hardis monumens , que l'univers admire ,
 Les acclamations de ce puissant empire ,
 Sont autant de témoins , dont le cri glorieux
 A déposé pour vous au tribunal des dieux .

 1768.

Elle n'a pas même fait jouer Sémiramis une seule fois à Moscou. Cependant je ne la crois pas si coupable qu'on le dit ; mais si vous daignez m'envoyer la petite relation , je vous jure , foi de votre créature , de n'en jamais faire le moindre usage.

Je ne me suis pas encore fait chartreux , attendu que je suis trop bavard , mais je fais régulièrement mes pâques , et je mets au pied du crucifix toutes les calomnies fréroniques et pompignantes qui m'imputent toutes les gentilleffes anti-dévotes que *Marc-Michel* imprime , depuis trois ou quatre ans , dans Amsterdam , contre les plus pures lumières de la théologie. Il y a deux ou trois coquins défroqués qui travaillent , fans relâche , à l'œuvre du démon.

Mais sérieusement , vous m'avouerez qu'il serait bien injuste d'imaginer qu'un radoteur de soixante et quatorze ans , occupé du Siècle

— de *Louis XIV*, de mauvaises tragédies, de
1768, mauvaises comédies, d'établir une fortune de
quarante écus, de suivre dans ses voyages
une princesse de Babylone, et de faire conti-
nuellement des expériences d'agriculture, eût
le temps et la volonté de barboter dans la
théologie.

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

Les envieux ont eu beau jeu. Une nièce qui
va à Paris, quand un oncle est à la campagne,
est une merveilleuse nouvelle : mais le fait est
que nos affaires étant fort délabrées, par le
manque de mémoire de plusieurs illustres débi-
teurs, grands seigneurs, tant français qu'alle-
mands, je me suis mis dans la réforme ; je me
suis lassé d'être l'aubergiste de l'Europe. Je
donne vingt mille francs de pension à ma
nièce votre très-humble servante. *Cornélie-
chiffon*, nièce du grand *Corneille*, a eu en mariage
environ quarante mille écus, grâces à vos bien-
faits et à ceux de madame la duchesse de
Grammont. J'ai partagé une partie de mon bien
entre mes parens, et je n'ai plus qu'à mourir
doucement, gaiement et agréablement entre
mes montagnes de neige, où je suis à peu-près
sourd et aveugle.

Voilà un compte très-exact de ma conduite :
ma reconnaissance le devait à mon bienfaiteur.

Le bavard lui demande pardon de l'avoir tant ennuyé ; il bavardera vos bontés jusqu'au dernier moment de sa vie. 1768.

Il voudrait bien bâtir une jolie maison dans votre ville de Verfoy ; mais il fera mort avant que votre port soit fait.

La vieille marmotte des Alpes.

LETTRE CXXII.

A M. DE BORDES, à Lyon.

A Ferney, 4 d'avril.

Le cher correspondant est supplié de vouloir bien faire mettre à la poste tous ces petits pistolets de poche. Il paraît, par tout ce qui nous revient, qu'on ne tire pas toujours sa poudre aux moineaux, et qu'on effraie quelquefois les vautours. Croyez-moi, servez la bonne cause, et DIEU vous bénira.

On vous envoie une Guerre. L'archevêque d'Auch ne fera pas content ; mais aussi il ne faut pas qu'un archevêque fasse d'un mandement un libelle diffamatoire.

L'histoire du bannissement des jésuites de la Chine est une plaisanterie infernale de ce Mathurin Laurent, réfugié à Amsterdam chez

Corresp. générale. Tome XII. * Y

1768. — *Marc-Michel*. C'est un drôle qui a quelque esprit, un peu d'érudition, et qui rencontre quelquefois. Il est auteur de la *Théologie portative* et du *Compère Matthieu*. J'avais peine à croire qu'il eût fait le *Catéchumène* (*). Cet ouvrage me paraissait au-dessus de lui, cependant on assure qu'il en est l'auteur. Ce qu'il y a de triste en France, c'est que des *Frérons* m'accusent d'avoir part à ces infamies. Je ne connais ni *Laurent*, ni aucun de ses associés que *Marc-Michel* fait travailler à tant la feuille. Ils ont l'impudence de faire passer leurs scandaleuses brochures sous mon nom. J'ai vu le *Catéchumène* annoncé dans trois gazettes, comme étant une de mes productions journalières. On ajoute que *la reine en a demandé justice au roi*, et que *le roi m'a banni du royaume*.

On fait assez combien tous ces bruits sont faux; mais, à force d'être répétés, ils deviennent pernicious. On se résout aisément à persécuter en effet un homme qui l'est déjà par la voix publique. Je pourrai bien *mettre la plume à la main*, comme dit *Larcher*, pour confondre toutes ces calomnies. J'écrirai contre frère *Rigolet* et contre le *Catéchumène*. Je dédierai, s'il le faut, l'ouvrage au pape. Est-il possible qu'à mon âge de soixante et quatorze ans on puisse me soupçonner de faire des

(*) Roman philosophique de M. de *Bordes*.

plaifanteries contre la religion dans laquelle
je fuis né ? 1768.

On ne veut pas que je meure en repos.
J'espère cependant expirer tranquille , foit au
pied des Alpes , foit au pied du Caucafe.

Fortem et tenacem propositi virum.

Je vous embrasse tendrement.

LET TRE C X X I I I .

A M. F I S C H E R ,

INTENDANT DES POSTES DE BERNE.

A Ferney , 5 d'avril.

J E vois , Monsieur , par la lettre dont vous
m'honorez , du 31 de mars , que je fuis pré-
cifément comme le *Bikeftarf* de Londres , à qui
le docteur *Swift* et le docteur *Arbutnot* prou-
vèrent qu'il était mort. Il eut beau déclarer
dans les papiers publics qu'il n'en était rien ,
que c'était une calomnie de fes ennemis , et
qu'il fe portait à merveille , on lui démontra
qu'il était absolument mort ; que trois gazettes
de toris , et trois autres gazettes de wigs
l'avaient dit expreffément ; que , quand deux

— 1768. partis acharnés l'un contre l'autre affirmaient la même chose, il était clair qu'ils affirmaient la vérité; qu'il y avait six témoins contre lui, et qu'il n'avait pour lui que son seul témoignage, lequel n'était d'aucun poids. Enfin le pauvre homme eut beau faire, il fut convaincu d'être mort; on tendit sa porte de noir, et on vint pour l'enterrer.

Si vous voulez m'enterrer, Monsieur, il ne tient qu'à vous, vous êtes bien le maître. J'ai soixante et quatorze ans, je suis fort maigre, je pèse fort peu, et il suffira de deux petits garçons pour me porter dans mon tombeau que j'ai fait bâtir dans le cimetière de mon église. Vous ferez quitte encore de faire prier DIEU pour moi, attendu que dans votre communion on ne prie point pour les morts. Mais moi je prierai DIEU pour la conversion de votre correspondant qui veut que je sois en deux lieux à la fois; ce qui n'est jamais arrivé qu'à *S^t François Xavier*, et ce qui paraît aujourd'hui moralement impossible à plusieurs honnêtes gens.

J'ai l'honneur d'être, pour le peu de temps que j'ai encore à vivre, Monsieur, votre &c.

LETTRE CXXIV.

1768.

A M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Ferney, 11 d'avril.

IL ne vous manque plus rien, Monsieur; vous avez pour vous le public, et il n'y a contre vous que

Ce lourd Fréron diffamé par la ville
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Je ne suis point du tout étonné que cet imbécille maroufle, l'opprobre des supérieurs qui le tolèrent, n'ait pas senti l'intérêt prodigieux qui règne dans votre ouvrage.

Les Frérons sont-ils faits pour sentir la nature ?

Vous avez très-bien fait d'ajouter à l'histoire du jeune *Fabre* tout ce qui peut la rendre plus touchante. Le fait n'est pas précisément comme on le débite. S'il était tel, on n'aurait pas défendu à ce jeune homme, en le tirant des galères, d'approcher de Nîmes de plus de dix lieues. Je suis très-instruit de toute cette affaire, puisqu'il y a long-temps que *Fabre* m'a fait prier d'écrire en sa faveur au commandant de

— la province ; et j'ai pris cette liberté. Il vous
 1768. devra beaucoup plus qu'à moi , puisque vous
 avez intéressé pour lui toute la nation. (*)

Je suis charmé que vous foyez lié avec
 M. *Marmontel* ; il est mon ami depuis plus de
 vingt ans : c'est un des hommes qui méritent
 le plus l'estime du public et les aboiemens des
Frérons.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens
 que je vous dois, &c.

(*) Le jeune *Fabre* s'était substitué à son père condamné
 aux galères pour avoir reçu chez lui des prédicans. Cette
 victime de l'amour filial et de l'intolérance religieuse ne
 sortit des galères qu'au bout de sept ans. C'est le sujet de
l'Honnête criminel, de M. de *Falbaire*. On peut voir les détails
 de cette aventure dans la préface de ce drame , édition
 de 1768.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY. (*)

A Ferney, 15 d'avril.

MONSIEUR,

J'AURAIS dû répondre sur le champ à la lettre (**) dont vous m'avez honoré, si mes maladies me l'avaient permis.

Cette lettre me cause beaucoup de satisfaction, mais elle m'a un peu étonné. Comment

(*) L'abbé *Biord*, ci-devant prêtre habitué ou vicaire d'une paroisse de Paris. Ses démêlés avec le parlement, l'obligèrent à quitter cette ville. Voyez la lettre à monsieur d'Argental du 27 de juillet.

(**) *Lettre de l'évêque d'Annecy.*

Annecy, le 11 d'avril.

MONSIEUR,

On dit que vous avez fait vos pâques : bien des personnes n'en font rien moins qu'édifiées, parce qu'elles s'imaginent que c'est une nouvelle scène que vous avez voulu donner au public, en vous jouant encore de ce que la religion a de plus sacré. Pour moi, Monsieur, qui pense plus charitablement, je ne saurais me persuader que M. de *Voltaire*, ce grand-homme de notre siècle, qui s'est toujours annoncé comme élevé, par les efforts d'une raison épurée et par les

1768. pouvez-vous me favoir gré de remplir des devoirs dont tout seigneur doit donner l'exemple dans ses terres , dont aucun chrétien ne

principes d'une philosophie sublime , au-dessus des respects humains , des préjugés et des faiblesses de l'humanité , eût été capable de trahir et de dissimuler ses sentimens par un acte d'hypocrisie qui suffirait seul pour ternir toute sa gloire , et pour l'avilir aux yeux de toutes les personnes qui pensent. J'ai dû croire que la sincérité avait toujours fait le caractère de vos démarches. Vous vous êtes confessé , vous avez même communiqué ; vous l'avez donc fait de bonne foi , vous l'avez fait en vrai chrétien ; vous l'avez fait , persuadé de ce que la foi nous dicte par rapport au sacrement que vous avez reçu. Les incrédules ne pourront donc plus se glorifier de vous voir marcher à leur tête , portant l'étendard de l'incrédulité ; le public ne sera plus autorisé à vous regarder comme le plus grand ennemi de la religion chrétienne , de l'Eglise catholique et de ses ministres. S'il ne peut , malgré les protestations contraires insérées de votre part en certaines gazettes , se persuader que vous ne soyez pas l'auteur d'une foule d'écrits , de brochures et d'ouvrages remplis d'impiété , qui ont déjà occasionné tant de désordres dans la société , tant de dérèglemens dans les mœurs , tant de profanations dans le sanctuaire ; il croira au moins que , revenu à vous-même , vous avez enfin résolu de ne plus mettre au jour de semblables productions , et que , par un acte aussi éclatant que celui que vous avez fait dans l'église de votre paroisse , le jour de Pâques , vous avez voulu rendre un hommage public à la religion qui vous a vu naître dans son sein , et à qui des talens aussi distingués que les vôtres auraient été infiniment utiles , si vous les lui aviez consacrés. Il espérera encore qu'en soutenant ce premier acte par des sentimens et par une conduite uniformes , et qu'en perfectionnant l'ouvrage d'une conversion ébauchée , vous ne laisserez plus aux gens de bien , amateurs de la religion , que le juste sujet de rendre

doit

doit se dispenser , et que j'ai si souvent remplis ? Ce n'est pas assez d'arracher ses vassaux aux horreurs de la pauvreté , d'encourager

1768.

grâces à DIEU , et de le bénir d'un retour qui mettra le comble à leur joie et à leur consolation.

Si le jour de votre communion on vous avait vu , non pas vous ingérer à prêcher le peuple dans l'église sur le vol et les larcins , ce qui a fort scandalisé tous les assistans ; mais lui annoncer , comme un autre *Théodose* , par vos soupirs , vos gémissemens et vos larmes , la pureté de votre foi , la sincérité de votre repentir , et le désaveu de tous les sujets de méfédification qu'il a cru entrevoir par le passé dans votre façon de penser et d'agir , alors personne n'aurait plus été dans le cas de regarder comme équivoques vos démonstrations apparentes de religion. On vous aurait cru mieux disposé à approcher de cette table sainte où la foi ne permet , aux âmes même les plus pures , de ne se présenter qu'avec une religieuse frayeur ; on aurait été plus édifié de vous y voir , et peut-être auriez-vous tiré plus d'avantage de vous y être présenté.

Mais , quoi qu'il en soit du passé , que je dois laisser au jugement du souverain scrutateur des cœurs et des consciences , ce seront les fruits qui feront juger de la qualité de l'arbre ; et j'espère , par ce que vous ferez à l'avenir , que vous ne laisserez aucun lieu de douter de la droiture et de la sincérité de ce que vous avez déjà fait. Je me le persuade d'autant plus facilement que je le souhaite avec plus d'ardeur , n'ayant rien plus à cœur que votre salut ; et ne pouvant oublier qu'en qualité de votre pasteur , je dois rendre compte à DIEU de votre âme , comme de toutes celles du troupeau qui m'a été confié par la divine providence.

Je ne vous dirai pas , Monsieur , combien j'ai déjà gémi sur votre état , ni combien j'ai déjà offert de prières et de supplications au Dieu des miséricordes , pour qu'il daignât enfin vous éclairer de ces lumières célestes qui font aimer

— 1768. leurs mariages , de contribuer , autant qu'on le peut , à leur bonheur temporel , il faut encore les édifier ; et il serait bien extraordinaire qu'un seigneur de paroisse ne fit pas , dans l'église qu'il a bâtie , ce que font tous les prétendus réformés , dans leurs temples , à leur manière.

Je ne mérite pas assurément les complimens que vous voulez bien me faire , de même que je n'ai jamais mérité les calomnies des insectes de la littérature , qui sont méprisés de tous les honnêtes gens , et qui doivent être ignorés

et fuivre la vérité , en même temps qu'ils la font connaître ; je me bornerai simplement à vous faire remarquer que le temps presse , et qu'il vous importe de ne point perdre aucun de ces momens précieux que vous pouvez encore employer utilement pour l'éternité. Un corps exténué , et déjà abattu sous le poids des années , vous avertit que vous approchez du terme où font allés aboutir tous ces hommes fameux qui vous ont précédé , et dont à peine reste-t-il aujourd'hui la mémoire. En se laissant éblouir par le faux éclat d'une gloire aussi frivole que fugitive , la plupart d'entre eux ont perdu de vue les biens et la gloire immortelle plus dignes de fixer leurs desirs et leurs empressemens. Fasse le Ciel que , plus sage et plus prudent qu'eux , vous ne vous occupiez plus à l'avenir que de la recherche de ce bonheur souverain qui peut seul remplir le vide d'un cœur qui ne trouve rien ici-bas qui puisse le contenter !

C'est ce que je ne cesserai de demander au Seigneur par mes vœux les plus ardens ; et je le dois au vif intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde , au zèle dont je suis animé pour votre salut , et aux sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c,

d'un homme de votre caractère. Je dois mépri-
 ser les impostures , sans pourtant haïr les 1768.
 imposteurs. Plus on avance en âge , plus il
 faut écarter de son cœur tout ce qui pour-
 rait l'aigrir ; et le meilleur parti qu'on puisse
 prendre contre la calomnie , c'est de l'oublier.
 Chaque homme doit des sacrifices , chaque
 homme fait que tous les petits incidens qui
 peuvent troubler cette vie passagère , se per-
 dent dans l'éternité ; et que la résignation à
 DIEU , l'amour de son prochain , la justice ,
 la bienfaisance , sont les seules choses qui nous
 restent devant le créateur des temps et de
 tous les êtres. Sans cette vertu que *Cicéron*
 appelle *caritas generis humani* , l'homme n'est
 que l'ennemi de l'homme ; il n'est que l'esclave
 de l'amour propre , des vaines grandeurs , des
 distinctions frivoles , de l'orgueil , de l'avarice
 et de toutes les passions. Mais , s'il fait le bien
 pour l'amour du bien même , si ce devoir
 (épuré et consacré par le christianisme) domine
 dans son cœur , il peut espérer que DIEU ,
 devant qui tous les hommes sont égaux , ne
 rejettera pas des sentimens dont il est la source
 éternelle. Je m'anéantis avec vous devant lui ,
 et n'oubliant pas les formules introduites chez
 les hommes , j'ai l'honneur d'être avec respect,
 &c.

P. S. Vous êtes trop instruit pour ignorer

— 1768. qu'en France un seigneur de paroisse doit , en rendant le pain-bénit , instruire ses vassaux d'un vol commis dans ce temps-là même avec effraction , et y pourvoir incontinent ; de même qu'il doit avertir si le feu prend à quelques maisons du village , et faire venir de l'eau. Ce sont des affaires de police qui sont de son ressort.

L E T T R E C X X V I .

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney , le 20 d'avril.

JE vois , Monsieur , que les Parisiens jouissent d'une heureuse oisiveté , puisqu'ils daignent s'amuser de ce qui se passe sur les frontières de la Suisse , au pied des Alpes et du mont Jura. Je ne conçois pas comment la chose la plus simple , la plus ordinaire , et que je fais tous les ans , a pu causer la moindre surprise. Je suis persuadé que vous en faites autant dans vos terres , quand vous y êtes. Il n'y a personne qui ne doive cet exemple à sa paroisse ; et si quelquefois dans Paris le mouvement des affaires , ou d'autres considérations obligent de différer ces cérémonies prescrites , nous n'avons point à la campagne

de pareilles excuses. Je ne suis qu'un agriculteur, et je n'ai nul prétexte de m'écarter des règles auxquelles ils sont tous assujettis. L'innocence de leur vie champêtre serait justement effrayée, si je n'agissais pas et si je ne pensais pas comme eux. Nos déserts, qui devraient nous dérober au public de Paris, ne nous ont jamais dérobés à nos devoirs. Nous avons fait à DIEU, dans nos hameaux, les mêmes prières pour la santé de la reine que dans la capitale, avec moins d'éclat sans doute, mais non pas avec moins de zèle. DIEU a écouté nos prières comme les vôtres, et nous avons appris, avec autant de joie que vous, le retour d'une santé si précieuse.

L E T T R E C X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 d'avril.

MON divin ange, mes raisons pour avoir changé ma table ouverte contre la sainte table, pourront ennuyer un excommunié comme vous; mais je me crois dans la nécessité de vous les dire. Premièrement, c'est un devoir que j'ai rempli avec madame Denis une fois ou deux, si je m'en souviens bien.

1768. — Secondement , il n'en est pas d'un pauvre agriculteur comme de vous autres seigneurs parisiens , qui en êtes quittes pour vous aller promener aux Tuileries à midi. Il faut que je rende le pain - bénit en personne dans ma paroisse ; je me trouve seul de ma bande contre deux cents cinquante consciences timorées ; et , quand il n'en coûte qu'une cérémonie prescrite par les lois pour les édifier , il ne faut pas s'en faire deux cents cinquante ennemis.

3°. Je me trouve entre deux évêques qui font du quatorzième siècle , et il faut hurler avec ces sacrés loups.

4°. Il faut être bien avec son curé , fût-il un imbécille ou un fripon , et il n'y a aucune précaution que je ne doive prendre après la lettre de l'avocat *Caze*.

5°. Soyez très-sûr que , si je vois passer une procession de capucins , j'irai au-devant d'elle , chapeau bas , pendant la plus forte ondée.

6°. M. *Hénin* , résident à Genève , a trouvé un aumônier tout établi ; il le garde par faiblesse. Ce prêtre est un des plus détestables et des plus insolens coquins qui soient dans la canaille à tonsure. Il se fait l'espion de l'évêque d'Orléans , de l'évêque d'Annecy et de l'évêque de Saint-Claude. Le résident n'ayant pas

le courage de le chasser, il faut que j'aye le courage de le faire taire.

 1768.

7°. Puisque l'on s'obstine à m'imputer les ouvrages de *Saint-Hiacynthe*, de l'ex-capucin *Maubert*, de l'ex-mathurin *Laurent* et du sieur *Robinet*, tous gens qui ne communient pas, je veux communier; et, si j'étais dans Abbeville, je communierais tous les quinze jours.

8°. On ne peut me reprocher d'hypocrisie, puisque je n'ai aucune prétention.

9°. Je vous demande en grâce de brûler mes raisons, après les avoir approuvées ou condamnées. J'aime beaucoup mieux être brûlé par vous qu'au pied du grand escalier.

Je rends de très-sincères actions de grâce à la nature et au médecin qui l'a secondée, d'avoir enfin rendu la santé à madame d'*Argental*.

Je vous amuserai probablement, par la première poste, de la Guerre de Genève, imprimée à Besançon: c'est un ouvrage, à mon gré, très-honnête, et qui ne peut déplaire dans le monde qu'à deux ou trois mille personnes; encore font-elles obligées de rire.

Je suis hibou, je l'avoue; mais je ne laisse pas de m'égayer quelquefois dans mon trou, ce qui diminue les maux dont je suis accablé: c'est une recette excellente.

Je suis comme votre ville de Paris, je n'ai

— 1768. plus de théâtre. Je donne à mon curé les aubes des prêtres de Sémiramis ; il faut faire une fin. Je me suis retiré , sans pension du roi , dans ma soixante et quinzième année. Je ne compte pas égaler les jours de *Moncrif* ; mais , si j'ai les *moyens de plaire* à mes deux anges , je me croirai pour le moins aussi heureux que lui. Je me mets à l'ombre de vos ailes , avec une vivacité de sentimens qui n'est pas d'un vieillard. V.

L E T T R E C X X V I I I .

A M. PAULET, médecin à Paris,

Sur son Histoire de la petite vérole.

Ferney, 22 d'avril.

J E crois , Monsieur , que don *Quichotte* n'avait pas lu plus de livres de chevalerie que j'en ai lu de médecine. Je suis né faible et malade , et je ressemble aux gens qui , ayant d'anciens procès de famille , passent leur vie à feuilleter les juriconsultes , sans pouvoir finir leurs procès.

Il y a environ soixante et quatorze ans que je soutiens , comme je peux , mon procès contre la nature. J'ai gagné un grand incident,

puisque je suis encore en vie ; mais j'ai perdu
 tous les autres , ayant toujours vécu dans les
 souffrances. 1768.

De tous les livres que j'ai lus , il n'y en a point qui m'ait plus intéressé que le vôtre. Je vous suis très-obligé de m'avoir fait faire connaissance avec *Rhasès*. Nous étions de grands ignorans et de misérables barbares , quand ces Arabes se dégradaient. Nous nous sommes formés bien tard en tout genre , mais nous avons regagné le temps perdu ; votre livre surtout en est un bon témoignage. Il m'a beaucoup instruit : mais j'ai encore quelques petits scrupules sur la patrie de la petite vérole.

J'avais toujours pensé qu'elle était native de l'Arabie déserte , et cousine germaine de la lèpre qui appartenait de droit au peuple juif , peuple le plus infecté en tout genre qui ait jamais été sur notre malheureux globe.

Si la petite vérole était native d'Egypte , je ne vois pas comment les troupes de *Marc-Antoine* , d'*Auguste* et de ses successeurs ne l'auraient pas apportée à Rome. Presque tous les Romains eurent des domestiques égyptiens , *verna Canopi* ; ils n'eurent jamais d'Arabes. Les Arabes restèrent presque toujours dans leur grande presqu'île jusqu'au temps de *Mahomet*. Ce fut dans ce temps-là que la petite vérole commença à être connue. Voilà mes

— raiſons ; mais je me défie d'elles , puisſque
1768. vous penſez différemment.

Vous m'avez convaincu , Monsieur , que l'extirpation ſerait très-préférable à l'inoculation. La difficulté eſt de pouvoir attacher la ſonnette au cou du chat. Je ne crois pas les princes de l'Europe aſſez ſages pour faire une ligue offenſive et défenſive contre ce fléau du genre-humain ; mais , ſi vous parvenez à obtenir des parlemens du royaume qu'ils rendent quelques arrêts contre la petite vérole , je vous prierai auſſi (ſans aucun intérêt) de préſenter requête contre ſa groſſe ſœur. Vous ſavez que le parlement de Paris condamna , en 1496 , tous les vérolés qui ſe trouveraient dans la banlieue à être pendus. J'avoue que cette jurisprudence était fort ſage ; mais elle était un peu dure , et d'une exécution difficile , ſurtout avec le clergé qui en aurait appelé *ad apoſtolos*.

Je ne fais laquelle de ces deux demoifelles a fait le plus de mal au genre-humain ; mais la groſſe ſœur me paraît cent fois plus abſurde que l'autre. C'eſt un ſi énorme ridicule dans la nature d'empoifonner les ſources de la génération , que je ne fais plus où j'en ſuis quand je fais l'éloge de cette bonne mère. La nature eſt très-aimable et très-reſpectable , ſans doute , mais elle a des enfans bien infames.

Je conçois bien que , si tous les gouverne-
mens de l'Europe s'entendaient ensemble , ils
pourraient à toute force diminuer un peu
l'empire des deux sœurs. Nous avons actuel-
lement en Europe plus de douze cents mille
hommes qui montent la garde en pleine paix ;
si on les employait à extirper les deux virus
qui désolent le genre-humain , ils feraient du
moins bons à quelque chose. On pourrait
même leur donner encore à combattre le
scorbut , les fièvres pourprées , et tant d'autres
faveurs de ce genre que la nature nous a faites.

1768.

Vous avez dans Paris un hôtel - Dieu où
règne une contagion éternelle , où les malades ,
entassés les uns sur les autres , se donnent
réciproquement la peste et la mort. Vous avez
des boucheries dans de petites rues sans issue ,
qui répandent en été une odeur cadavéreuse ,
capable d'empoisonner tout un quartier. Les
exhalaisons des morts tuent les vivans dans
vos églises , et les *charniers des Innocens* , ou
de *Saint-Innocent* , sont encore un témoignage
de barbarie qui nous met fort au-dessous des
Hottentots et des nègres : cependant personne
ne pense à remédier à ces abominables abus.
Une partie des citoyens ne pense qu'à l'opéra
comique , et la sorbonne n'est occupée qu'à
condamner *Bélifaire* et à damner l'empereur
Marc-Antonin.

— 1768. Nous ferons long-temps fous et insensibles au bien public. On fait de temps en temps quelques efforts , et on s'en lasse le lendemain. La constance , le nombre d'hommes nécessaire et l'argent manquent pour tous les grands établissemens. Chacun vit pour soi : *Sauve qui peut* est la devise de chaque particulier. Plus les hommes sont inattentifs à leur plus grand intérêt , plus vos idées patriotiques m'ont inspiré d'estime.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LET TRE C X X I X.

A M. L'EVEQUE D'ANNECY.

29 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE seconde lettre (*) m'étonne encore plus que la première. Je ne fais quels faux rapports ont pu m'attirer tant d'aigreur de votre

(*) *Lettre de l'évêque d'Annecy.*

Annecy, 25 d'avril.

MONSIEUR,

Je n'ai différé de répliquer à votre lettre du 15 de ce mois, que parce que je n'ai eu dès-lors aucun moment de loisir, ayant été continuellement occupé de ce que nous appelons la retraite et le synode.

part. On soupçonne beaucoup un nommé _____
Ancian, curé du village de Moëns, qui eut 1768.
 un procès criminel au parlement de Dijon
 en 1761, procès dans lequel je lui rendis

Je n'ai pu qu'être très-surpris qu'en affectant de ne pas entendre ce qui était fort intelligible dans ma lettre, vous ayez supposé que je vous savais bon gré d'une communion de politique, dont les protestans même n'ont pas été moins scandalisés que les catholiques. J'en ai gémi plus que tout autre; et, si vous étiez moins éclairé et moins instruit, je croirais devoir vous apprendre, en qualité d'évêque et de pasteur, qu'en supposant le scandale donné au public, soit par les écrits qu'il vous attribue, soit par la cessation de presque tout acte de religion depuis plusieurs années, une communion faite suivant les vrais principes de la morale chrétienne exigeait préalablement de votre part des réparations éclatantes et capables d'effacer les impressions prises sur votre compte; et que jusque-là aucun ministre, instruit de son devoir, n'a pu et ne pourra vous absoudre, ni vous permettre de vous présenter à la table sainte.

Sans être aussi instruit que vous le supposez gratuitement, je le suis cependant assez pour ne pas ignorer que la conduite d'un seigneur de paroisse, qui se fait accompagner par des gardes armés jusque dans l'église, et qui s'y ingère à donner des avis au peuple pendant la célébration de la sainte messe, bien loin d'être autorisée par les usages et les lois de France, est au contraire proscrite par les sages ordonnances des rois très-chrétiens qui ont toujours distingué, pour le temps et le lieu, ce qui est du ministère des pasteurs, de l'exercice de la police extérieure que vous voulez attribuer aux seigneurs de paroisse.

Vous m'annoncez que vous vous anéantissez avec moi devant DIEU, le créateur des temps et des êtres: je souhaite que nous le fassions, vous et moi, avec assez de foi, de confiance, d'humilité et de repentir de nos fautes, pour

— service , en portant les parties qui le poursuivaient à se contenter d'un dédommagement de quinze cents livres et du payement des frais. 1768. On prétend que l'official de Gex se plaint de ce que les citoyens contre lesquels il plaide pour les dixmes , se sont adressés à moi. Il est vrai qu'ils m'ont demandé mes bons offices ; mais je ne me suis point mêlé de cette affaire , attendu que l'Eglise étant mineure , il est

mériter qu'il jette sur nous les regards propices de sa miséricorde : et j'en reviens encore à vous inviter , à vous prier , à vous conjurer de ne pas perdre de vue cette éternité à laquelle vous touchez de si près , et dans laquelle iront bientôt *se perdre* , non-seulement les *petits incidens de la vie* , mais encore le faste des grandeurs , l'opulence des richesses , l'orgueil des beaux esprits , les vains raisonnemens de la prétendue sagesse humaine , et tout ce qui appartient à la figure trompeuse de ce monde.

Si mes avis ne sont pas tout-à-fait de votre goût , je me flatte que vous n'en ferez pas moins convaincu qu'ils ne sont dictés que par l'amour de mon devoir , et par l'empressement que j'ai de concourir à votre véritable et solide bonheur. Bien des personnes , en se dirigeant par des vues humaines , vous tiendront un langage bien différent ; mais par une suite du principe invariable que je me suis fait , de n'agir qu'en vue de DIEU et dans l'ordre de sa volonté , comme je ne cherche point les adulations , je ne crains pas non plus les satires ; et je suis disposé à essuyer tous les traits de la malignité des hommes , plutôt que de manquer à ce que je croirai être , suivant DIEU , du devoir de mon ministère. Au reste , quoique je me serve des formules introduites chez les hommes , ce n'est pas avec moins de sincérité que je serai toute ma vie , avec le désir le plus ardent de votre salut , et avec respect , &c.

malheureusement difficile d'accommoder un tel procès à l'amiable. J'ai tranfigé avec mon curé dans un cas à peu-près semblable , mais

1768.

Autre lettre du même évêque.

Annecy , 2 de mai.

MONSIEUR ,

Vous attribuez donc à l'aigreur ce qui n'est , au vrai , de ma part que l'effet du zèle dont je dois être animé pour tout ce qui intéresse le salut des ames et l'honneur de la religion dans mon diocèse. Cette considération m'aurait interdit toute ultérieure réplique , si je n'avais cru devoir encore celle-ci à la justification des personnes que vous taxez de vous avoir calomnié auprès de moi. M. Ancian , monsieur le doyen de Gex , monsieur l'aumônier de la résidence , ne m'ont pas plus parlé de vous que tous les autres ; et lorsque l'occasion s'en est présentée , ils m'en ont dit bien moins que ce que j'en avais déjà appris par la voix du public. Ce n'est point à leurs rapports que vous devez attribuer le fondement des justes représentations que j'ai été dans le cas de vous faire en qualité d'évêque et de pasteur.

Vous connaissez les ouvrages qu'on vous attribue , vous savez ce que l'on pense de vous dans toutes les parties de l'Europe , vous n'ignorez pas que presque tous les incrédules de notre siècle se glorifient de vous avoir pour leur chef , et d'avoir puisé dans vos écrits les principes de leur irréligion : c'est donc au monde entier et à vous-même , et non pas à quelques particuliers , que vous devez vous en prendre de ce que l'on vous impute. Si ce sont des calomnies , ainsi que vous le prétendez , il faut vous en justifier , et détromper ce même public qui en est imbu. Il n'est pas difficile à qui est véritablement chrétien d'esprit et de cœur , de faire connaître qu'il l'est ; il ne se croit pas permis d'en démentir la

1768. — c'est en lui donnant beaucoup plus qu'il ne demandait : ainsi je ne puis le soupçonner de m'avoir calomnié auprès de vous. Pour les autres procès entre mes voisins , je les ai tous assoupis : je ne vois donc pas que j'aye donné lieu à personne , dans le pays de Gex , de vous écrire contre moi.

Je fais que tout Genève accuse l'aumônier de la résidence , dont j'ignore le nom , d'écrire de tous côtés , de semer par-tout la calomnie ; mais à Dieu ne plaise que je lui impute de faire un métier si infame , sans avoir les preuves les plus convaincantes. Il vaut mieux mille fois se taire et souffrir , que de troubler la paix par des plaintes hasardées. Mais , en établissant

qualité dans les amusemens que vous appelez *bagatelles littéraires*. Il montre sa foi par ses œuvres , il produit ses sentimens , soit dans ses écrits , soit dans sa conduite , d'une façon qui rend à la religion l'hommage qui lui est dû ; il ne se flatte pas d'en avoir rempli les devoirs pour en avoir fait quelques exercices une fois ou deux chaque année dans l'église de sa paroisse , ni même pour avoir fait , dans une longue suite d'années , une ou deux communions dont le public a été plus scandalisé qu'édifié.

Je vous laisse après cela , Monsieur , à juger ce que vous aurez à faire. Des occupations pressantes ne me permettent pas d'en dire davantage , et probablement je n'aurai rien à vous dire de plus , jusqu'à ce qu'un retour de votre part , tel que je le souhaite , me mette à même de vous convaincre de la droiture de mes intentions , et de la sincérité du désir de votre salut qui sera toujours inséparable du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être , &c.

cette

cette paix précieuse dans mon voisinage, j'ai cru, depuis long-temps, devoir me la procurer à moi-même. 1768.

Messieurs les syndics des Etats du pays, les curés de mes terres, un juge civil, un supérieur de maison religieuse, étant un jour chez moi, et étant indignés des calomnies qu'on croyait alors répandues par le curé *Ancian*, pour prix de l'avoir tiré des mains de la justice, me signèrent un certificat qui détruisait ces impositions.

J'ai l'honneur de vous envoyer cette pièce authentique, conforme à l'original. J'en envoie une autre copie à monsieur le premier président du parlement de Bourgogne, et à monsieur le procureur général, afin de prévenir l'effet des manœuvres qui auraient pu surprendre votre candeur et votre équité. Vous verrez combien il est faux que les devoirs dont il est question n'aient été remplis que cette année. Vous serez indigné, sans doute, qu'on ait osé vous en imposer si grossièrement.

Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui ont osé ourdir cette trame odieuse. Je me borne à les empêcher de nuire, sans vouloir leur nuire jamais; et je vous réponds bien que la paix, qui est mon perpétuel objet, n'en sera point altérée dans mes terres.

Les bagatelles littéraires n'ont aucun rapport

Corresp. générale. Tome XII. * A a

1768. avec les devoirs du citoyen et du chrétien ; les belles-lettres ne sont qu'un amusement. La bienfaisance, la piété solide et non superstitieuse, l'amour du prochain, la résignation à DIEU, doivent être les principales occupations de tout homme qui pense sérieusement. Je tâche, autant que je puis, de remplir toutes ces obligations dans ma retraite que je rends tous les jours plus profonde. Mais ma faiblesse répondant mal à mes efforts, je m'anéantis encore une fois, avec vous, devant la Providence divine, sachant qu'on n'apporte devant DIEU que trois choses qui ne peuvent entrer dans son immensité, notre néant, nos fautes et notre repentir.

Je me recommande à vos prières autant qu'à votre équité.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c. (*)

(*) Voyez dans les *Mélanges littéraires* tome IV, la Lettre d'un parent de M. de *Voltaire*, au même évêque d'Annecy.

L E T T R E C X X X.

1768.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

Premier de mai.

MON cher marquis, le sieur *Gillet* ou *Gilles* n'est pas trop bien informé des affaires de ce monde. Il ne fait pas que quand on est enfermé entre des renards et des loups, il faut quelquefois enfumer les uns et hurler avec les autres. Il ne fait pas qu'il y a des choses si méprisables qu'on peut quelquefois s'abaisser jusqu'à elles sans se compromettre. Si jamais vous vous trouvez dans une compagnie où tout le monde montre son cu, je vous conseille de mettre chausses bas en entrant, au lieu de faire la révérence.

Faites, je vous en prie, mes sincères compliments à MM. *Duché* et *Venel* : les compagnons franc-maçons doivent se reconnaître au moindre mot.

On demande si on peut vous adresser de petits paquets sous l'enveloppe de monsieur l'intendant.

Mais surtout, si vous allez à votre régiment, passez par chez nous ; n'y manquez pas, je vous en prie : ce pèlerinage est nécessaire ;

— j'ai beaucoup de choses à vous dire pour votre
1768. édification.

Le marquis de *Mora*, fils du comte de *Fuentes*, ambassadeur d'Espagne à Paris, gendre de ce célèbre M. le comte d'*Aranda* qui a chassé les jésuites d'Espagne, et qui chassera bien d'autres vermines, est venu passer trois jours avec moi; il s'en retourne en Espagne, et ira peut-être auparavant à Montpellier: c'est un jeune homme d'un mérite bien rare. Vous le verrez probablement à son passage, et vous serez étonné. L'inquisition d'Espagne n'est pas abolie; mais on a arraché les dents à ce monstre, et on lui a coupé les griffes jusque dans la racine. Tous les livres si sévèrement défendus à Paris entrent librement en Espagne. Les Espagnols, en moins de deux ans, ont réparé cinq siècles de la plus infame bigoterie.

Rendez grâce à DIEU, vous et vos amis, et aimez-moi.

L E T T R E C X X X I.

1768.

A M. D E C H A B A N O N.

A Ferney, 5 de mai.

MON cher ami, je suis comme vous, je pense toujours à Eudoxie. Je vous demande en grâce de ne vous point presser. Je vous conjure surtout de donner aux sentimens cette juste étendue, nécessaire pour les faire entrer dans l'ame du lecteur, de soigner le style, de le rendre touchant; que tout soit développé avec intérêt, que rien ne soit étranglé, qu'un intérêt ne nuise point à l'autre; qu'on ne puisse pas dire: Voilà un extrait de tragédie plutôt qu'une tragédie. Que le rôle de l'ambassadeur soit d'un politique profond et terrible; qu'il fasse frémir, et qu'*Eudoxie* fasse pleurer; que tout ce qui la regarde soit attendrissant, et que tout ce qui regarde l'Empire romain soit sublime; que le lecteur, en ouvrant le livre au hasard, et en lisant quatre vers, soit forcé, par un charme invincible, de lire tout le reste.

Ce n'est pas assez qu'on puisse dire, cette scène est bien amenée, cette situation est raisonnable; il faut que cette scène soit touchante, il faut que cette situation déchire le cœur.

—
1768. Quand vous mettrez encore trois ou quatre mois à polir cet ouvrage , le succès vous payera de toutes vos peines. Elles sont grandes, je l'avoue ; mais le plaisir de réussir pleinement auprès des connaisseurs vous dédommagera bien.

Vous vous amusez donc toujours de Pandore ? Je conçois que l'*époux soumis et facile* est un vrai parisien , et qu'il ne faut pas faire rire dans un ouvrage aussi sérieux que le péché originel des Grecs.

Comme j'en étais là , je reçois votre charmante lettre du 29 d'avril. Elle a beau me plaire , elle ne me défarme point. Voici ma proposition : c'est que vous vous remplissiez la tête de toute autre chose que d'Eudoxie pendant trois mois ; que vous y reveniez ensuite avec des yeux frais , alors vous pourrez en faire un ouvrage supérieur. Tenez-la prête pour l'impression , dès que quelqu'un des quarante passera le pas , et vous serez mon cher confrère ou mon successeur.

Mandez-moi , je vous en prie , comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir un petit paquet qui ne vous coûte rien. Bonsoir , mon très-cher et très-aimable ami. V.

L E T T R E C X X X I I.

1768.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de mai.

MON divin ange, le mémoire de votre infant m'a paru modéré et ferme. Voilà donc la seconde guerre de Parme et du saint-siége. Quand les *Barberins* firent la première, ils firent jurer aux soldats de rapporter tous leurs fusils quand la paix serait faite, comptant bien qu'il n'y aurait aucun homme de tué ni de fusil perdu. Les choses ne se feraient pas passées ainsi du temps de *Grégoire VII* ou d'*Innocent IV*; ils auraient dit comme *Jodelet* à l'infant :

Petit cadet d'infant, vous aurez cent nasardes;
Car me devant respect et l'ayant mal gardé,
Le moindre châtement c'est d'être nasardé.

Il faut espérer que *Rezzonico* qui a un nez à la vénitienne, et qui n'a pas le nez fin, recevra seul les croquignoles.

J'ai eu pendant trois jours M. le marquis de *Mora* que vous connaissez. Je vous prie de faire une brigue pour qu'on l'associe quelque jour au ministère d'Espagne. Je vous réponds

1768. — qu'il aidera puissamment le comte d'*Aranda*, son beau-père, à faire un nouveau siècle. Les Espagnols avancent quand nous reculons. Ils ont fait plus de progrès en deux ans que nous n'en avons fait en vingt. Ils apprennent le français pour lire les ouvrages nouveaux qu'on proscriit en France. On a rogné jusqu'au vif les griffes de l'inquisition; elle n'est plus qu'un fantôme. L'Espagne n'a ni jésuites ni jansénistes. La nation est ingénieuse et hardie; c'est un ressort que la plus infame superstition avait plié pendant six siècles, et qui reprend une élasticité prodigieuse. Je suis fâché de voir qu'en France la moitié de la nation soit frivole et l'autre barbare. Ces barbares sont les jansénistes. Votre ministère ne les connaît pas assez. Ce sont des presbytériens plus dangereux que ceux d'Angleterre. De quoi ne sont pas capables des cerveaux fanatiques qui ont soutenu les convulsions pendant quarante années? Il est cruel d'être exposé aux loups, quand on est défait des renards.

Informez-vous, je vous en prie, du personnage qui a pris le nom de *Chiniac la Bastide Duclaux*, avocat au parlement, et qui est auteur des *Commentaires sur le discours des libertés gallicanes* de l'abbé de *Fleury*. C'est un énergumène qui établit le presbytérianisme tout cru; il est de plus calomniateur très-insolent, à la manière
janséniste.

janfénifte. Eux et leurs adverfaires calomnient également bien, le tout pour la gloire de DIEU 1768. et la propagation du faint Evangile.

Comme vous ne voyez aucun de ces cuiftres, vous pourriez vous mettre au fait par M. l'abbé de *Chauvelin*.

Je fais que la bonne compagnie méprife fi fort tous ces animaux-là, qu'elle ne s'informe pas feulement s'ils existent. Les femmes fe promènent aux Tuileries, fans s'inquiéter fi les chenilles rongent les feuilles. Cette bonne compagnie de Paris eft fort agréable, mais elle ne fert précifément à rien. Elle foupe, elle dit de bons mots, et pendant ce temps-là les énergiſtes excitent la canaille, canaille compofée à Paris d'environ quatre cents mille ames, ou foi-difant telles.

L'autre tripot, j'entends celui de la comédie, eft, quoi que vous en difiez, mon cher ange, dans un état déplorable. Voilà vingt femmes qui fe préfentent, et pas un homme; et encore aucune de ces femmes n'eft bonne que pour le métier où elles réuffiffent toutes, et qu'on ne fait pas devant le public.

M. le duc de *Choifeul* a envoyé feize officiers dans mon hameau; *domandavo aqua non tempeſta*. Quand j'arrivai dans ce défert, on n'aurait pu y loger quatre fergens. Tous les officiers y font affez à leur aife; mais l'églife eft devenue

— 1768. trop petite : il faut l'agrandir et édifier mes paroissiens. J'y fais prier DIEU pour la santé de la reine. J'ai déjà été exaucé sur celle de madame d'Argental. Puiffe-t-elle long-temps jouir avec vous de la vie la plus heureuse ! Pour moi , tant que je respirerai , je conserverai pour vous deux mon culte de dulia. V.

L E T T R E C X X X I I I .

A M. D E C H A B A N O N .

A Ferney, 18 de mai.

IL n'y a pas de milieu , mon cher ami ; vous le savez , vous le voyez , vous en convenez ; il faut que l'amour domine ou qu'il soit exclus. Tous les dieux sont jaloux , et surtout celui-là. C'est bien lui qui demande un culte sans partage. Vous pouvez faire d'Eudoxie une tragédie vigoureuse et sublime , en vous contentant honnêtement de peindre la veuve d'un empereur assassiné , une fille qui voit mourir son père , une mère qui tremble pour son fils. Encore une fois , cela est beau , cela est grand , et ceux qui aiment la vénérable antiquité vous en sauront beaucoup de gré. Mais vous êtes amoureux , mon cher ami , et vous voulez que votre héroïne le soit ; vous avez dit : *Faciamus*

Eudoxiam ad imaginem nostram. De tendres cœurs vous ont encouragé ; vous avez voulu mêler l'amour au plus grand et au plus terrible intérêt. *Sancho-Pança* vous dirait qu'on ne peut pas ménager la chèvre et les choux. — 1768.

Si vous voulez absolument de l'amour , changez donc une grande partie de la pièce ; mais alors je vous avertis que vous retombez dans le commun des martyrs , que vous vous privez de tous les beaux détails , de tous les grands tableaux que votre ouvrage comportait.

Je penserai toujours que vous pouvez faire un rôle admirable de l'ambassadeur ; il peut et il doit faire trembler *Eudoxie* pour son fils ; c'est-là la véritable politique d'un homme d'Etat de faire craindre un meurtre qu'il n'aurait pas même intention de commettre. Je ne vois pas trop quel intérêt aurait ce *Genféric* de conserver le fils de *Valentinien* ; mais il a certainement un très-grand intérêt de déterminer *Eudoxie* à se joindre à lui par la crainte qu'il doit lui inspirer pour la vie de son fils. Rien n'est si naturel , et surtout dans un barbare tel que *Genféric* : l'histoire en fournit cent exemples. Je ne me souviens plus quelle était la femme qui défendait sa ville contre des assiégeans qui étaient déjà sur la brèche , et qui lui montraient son fils prisonnier , prêt

— à péir si elle ne se rendait pas ; elle troussa
1768. bravement sa cotte : Voilà , dit-elle , qui en
fera d'autres.

Je vous demande en grâce de me faire tenir
vos *Commentaires sur Pindare* quand ils seront
imprimés.

A l'égard de la musique d'opéra, mon cher
ami , il faut du génie et des acteurs ; ce sont
deux choses peu communes. Ne doutez pas
que je ne fasse pour le péché originel tout ce
que vous croirez convenable. Notre aimable
musicien peut m'envoyer tous les canevas qu'il
voudra , je les remplirai comme je pourrai ,
bien persuadé que le pauvre diable de poète
doit être l'esclave du musicien comme du
public.

Je vous remercie tendrement de votre
acharnement pour Pandore ; mais ayez-en
cent fois plus pour Eudoxie ; ne l'oubliez que
deux mois pour la reprendre avec fureur :
soyez terrible et sublime autant que vous êtes
aimable.

Je vous envoie une fadaise à l'adresse que
vous m'indiquez. Je vous envoie cette lettre
en droiture , afin que vous soyez averti. V.

LETTRE CXXXIV.

1768.

A M. THIRIOT.

.....
.....

JE ne fais ce que c'est qu'une comédie italienne qu'il m'impute, intitulée : *Quand me mariera-t-on ?* voilà la première fois que j'en ai entendu parler ; c'est un mensonge absurde. DIEU a voulu que j'aye fait des pièces de théâtre pour mes péchés, mais je n'ai jamais fait de farce italienne ; rayez cela de vos anecdotes.

Je ne fais comment une lettre que j'écrivis à milord *Littleton* et sa réponse, sont tombées entre les mains de ce *Fréron* ; mais je puis vous assurer qu'elles sont toutes deux entièrement falsifiées. Jugez-en, je vous envoie les originaux.

Ces messieurs les folliculaires ressemblent assez aux chiffonniers qui vont ramassant des ordures pour faire du papier.

Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, et bien digne du public, qu'une lettre de moi au professeur *Haller*, et une lettre du professeur *Haller* à moi ! Et de quoi s'avise M. *Haller* de faire courir mes lettres et les siennes ? et de quoi s'avise un folliculaire de les imprimer,

— et de les falsifier pour gagner cinq sous ? Il me
1768. la fait signer du château de Tourney où je n'ai
jamais demeuré.

Ces impertinences amufent un moment des
jeunes gens oisifs , et tombent le moment
d'après dans l'éternel oubli où tous les riens
de ce temps tombent en foule.

L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le
quemadmodum que *Louis XIV* n'entendait pas ,
est très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans le Siècle
de *Louis XIV* , que parce que j'en étais sûr ; et
je n'ai point rapporté celle de *nycticorax* , parce
que je n'en étais pas sûr. C'est un vieux conte
qu'on me fesoit dans mon enfance au collège
des jésuites , pour me faire sentir la supériorité
du père *la Chaise* sur le grand aumônier de
France. On prétendait que le grand aumônier ,
interrogé sur la signification de *nycticorax* , dit
que c'était un capitaine du roi *David* , et que
le révérend père *la Chaise* assura que c'était
un hibou ; peu m'importe , et très-peu m'im-
porte encore qu'on fredonne pendant un quart
d'heure , dans un latin ridicule , un *nycticorax*
grossièrement mis en musique.

Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV*
d'ignorer le latin ; il savoit gouverner , il savoit
faire fleurir tous les arts ; cela vaut mieux que
d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs , cette ignorance
du latin ne venoit pas de sa faute , puisque

dans sa jeunesse il apprit de lui-même l'italien et l'espagnol.

 1768.

Je ne fais pas pourquoi l'homme que le folliculaire fait parler, me reproche de citer le cardinal de *Fleuri*, et s'égaye à dire que j'aime à citer de grands noms. Vous savez, mon cher ami, que mes grands noms sont ceux de *Newton*, de *Locke*, de *Corneille*, de *Racine*, de *la Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom de *Fleuri* était grand pour moi, ce serait le nom de l'abbé *Fleury*, auteur des *Discours* patriotiques et savans, qui ont sauvé de l'oubli son *Histoire ecclésiastique*, et non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort connu avant qu'il fût ministre, et qui, quand il le fut, fit exiler un des plus respectables hommes de France, l'abbé *Pucelle*, et empêcha bénévolement, pendant tout son ministère, qu'on ne fûtint les quatre fameuses propositions sur lesquelles est fondée la liberté française dans les choses ecclésiastiques.

Je ne connais de grands-hommes que ceux qui ont rendu de grands services au genre-humain.

Quand j'amassai des matériaux pour écrire le *Siècle de Louis XIV*, il fallut bien consulter des généraux, des ministres, des aumôniers, des dames et des valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait été aumônier, et il m'apprit fort

— 1768. peu de choses. M. le maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant quatre ou cinq années de temps, comme vous le savez; et je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut bien m'apprendre.

M. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs anecdotes que je n'ai données que pour ce qu'elles valaient.

M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit, par une seule ligne en marge de mes questions, que *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux testament du roi d'Espagne *Charles II*, qui changea la face de l'Europe.

Il n'est pas permis d'écrire une histoire contemporaine autrement qu'en consultant avec assiduité, et en confrontant tous les témoignages. Il y a des faits que j'ai vus par mes yeux, et d'autres par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur les choses essentielles.

Le roi régnant m'a rendu publiquement cette justice. Je crois ne m'être guère trompé sur les petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas; elles ne sont qu'un vain amusement; les grands événemens instruisent.

Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu le témoignage authentique que j'avais parlé de toutes les choses importantes, arrivées sous le règne de ce héros imprudent, *Charles XII*, comme si j'en avais été le témoin oculaire.

A l'égard des petites circonstances , je les abandonne à qui voudra ; je ne m'en soucie pas plus que de l'*Histoire des quatre fils Aimon*. 1768.

J'estime bien autant celui qui ne fait pas une anecdote inutile , que celui qui la fait.

Puisque vous voulez être instruit des bagatelles et des ridicules , je vous dirai que votre malheureux folliculaire se trompe quand il prétend qu'il a été joué sur le théâtre de Londres , avant d'avoir été berné sur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La traduction , ou plutôt l'imitation de la comédie de l'Ecoffaïse et de *Fréron* , faite par M. *George Kolman* , n'a été jouée sur le théâtre de Londres qu'en 1766 , et n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Becket* et de *Hondt*. Elle a eu autant de succès à Londres qu'à Paris , parce que par tout pays on aime la vertu des *Lindane* et des *Fréepport* , et qu'on déteste les folliculaires qui barbouillent du papier , et mentent pour de l'argent. Ce fut l'illustre *Garrick* qui composa l'épilogue. M. *George Kolman* m'a fait l'honneur de m'envoyer sa pièce ; elle est intitulée : *The english Merchant*.

C'est une chose assez plaisante qu'à Londres , à Pétersbourg , à Vienne , à Gênes , à Parme et jusqu'en Suisse , on se soit également moqué de ce *Fréron*. Ce n'est pas à sa personne qu'on en voulait. Il prétend que l'Ecoffaïse ne réussit

— 1768. à Paris, que parce qu'il y est détesté ; mais la pièce a réussi à Londres, à Vienne, où il est inconnu. Personne n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* fit rire l'Europe.

Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien constatées ; mais ce sont, sur ma parole, les vérités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, un chapitre de *Cicéron*, *De officiis* et *De natura Deorum*, un chapitre de *Locke*, une lettre provinciale, une bonne fable de *la Fontaine*, des vers de *Boileau* et de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un vrai littérateur.

Je voudrais bien savoir quelle utilité le public retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je demeure dans un château ou dans une maison de campagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures faites contre moi, par mes confrères de la plume, que madame la duchesse de *Richelieu* m'avait fait présent un jour d'un carrosse fort joli et de deux chevaux gris-pommelés ; que cela déplut fort à M. le duc de *Richelieu* : et là-dessus on bâtit une longue histoire. Le bon de l'affaire, c'est que, dans ce temps-là, M. le duc de *Richelieu* n'avait point de femme.

D'autres impriment mon porte-feuille trouvé ; d'autres mes lettres à M. B. et à madame D. à qui je n'ai jamais écrit ; et dans ces lettres toujours des anecdotes.

Ne vient-on pas d'imprimer les lettres prétendues de la reine *Christine*, de *Ninon l'Enclos*, &c. &c. ? Des curieux mettent ces sottises dans leurs bibliothèques, et un jour quelque érudit, aux gages d'un libraire, les fera valoir comme des monumens précieux de l'histoire. Quel fatras ! quelle pitié ! quel opprobre de la littérature ! quelle perte de temps !

Je lis actuellement des articles de l'*Encyclopédie* qui doivent servir d'instruction au genre humain ; mais tout n'est pas égal, &c. &c.

L E T T R E C X X X V.

A M. T H O L O T.

21 de mai.

LE jeune homme, Monsieur, à qui vous avez bien voulu écrire, serait très fâché de vous avoir contristé, attendu qu'il n'a voulu que rire. Tout le monde rit, et il vous prie instamment de rire aussi. On peut très-bien être citoyen de Genève et apothicaire, sans se fâcher. M. *Coladon*, mon ami, est d'une des plus anciennes familles de Genève, et un des meilleurs apothicaires de l'Europe. Quand on écrit à un apothicaire en Allemagne, l'adresse est à M. *N.....* apothicaire très-renommé.

1768. MM. *Geoffroi* et *Boufleduc*, apothicaires, étaient de l'académie des sciences, et ont eu toute leur vie de l'amitié pour moi. Tous les grands médecins de l'antiquité étaient apothicaires, et composaient eux-mêmes leurs remèdes; en quoi ils l'emportaient beaucoup sur nos médecins d'aujourd'hui, parmi lesquels il y en a plus d'un qui ne fait pas où croissent les drogues qu'il ordonne.

Etes-vous fâché qu'on dise que vous faites de beaux vers? Si *Hippocrate* fut apothicaire, *Esculape* eut pour père le dieu des vers. En vérité, il n'y a pas là de quoi s'affliger. On vous aime et on vous estime; soyez sain et gaillard, et n'ayez jamais besoin d'apothicaire.

L E T T R E C X X X V I.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

22 de mai.

J E vous aimerai autant que j'aimerai mes anges, c'est-à-dire jusqu'à mon dernier soupir. Je n'écris guère, mon cher Marquis, parce que j'ai très-peu de temps à moi. La décrépitude, les souffrances du corps, l'agriculture, les peines d'esprit, inséparables du métier d'homme de lettres, une nouvelle édition du

Siècle de *Louis XIV*, tout cela ne me laisse pas respirer. Ajoutez-y la calomnie toujours aboyante, et les persécutions toujours à craindre, vous verrez que j'ai besoin de solitude et de courage. 1768.

Je fais qu'un de mes malheurs est de ne pouvoir être ignoré. Je fais tout ce qu'on dit, et je vous jure qu'il n'y a pas un mot de vrai. Je n'aime la retraite que parce qu'elle est absolument nécessaire à mon corps et à mon ame. Vivez à Paris, vous autres mondains; Paris est fait pour vous, et vous pour lui. Aimez le théâtre comme on aime sa vieille maîtresse qui ne peut plus donner de plaisirs, mais qui en a donné. Tout le monde la trouve fort vilaine; mais il est beau à vous et à mes anges d'avoir avec elle de bons procédés.

Il y a très-long-temps que je n'ai écrit à ces chers anges; mais, si vous leur montrez ma lettre, ils y verront tous les sentimens de mon cœur.

Je suis enchanté que vous causiez souvent avec madame *Denis*. Vous devez tous deux vous aimer; je vous ai vus tous deux très-grands acteurs. Entre nous, mon ami, la vie de la campagne ne lui convient point du tout. Je ne hais pas à garder les dindons, et il lui faut bonne compagnie; elle me faisait un trop grand sacrifice; je veux qu'elle soit heureuse

— à Paris , et je voudrais pouvoir faire pour elle
1768. plus que je n'ai fait.

J'ai avec moi actuellement mon gendre adoptif , qui sera assurément un officier de mérite. M. le duc de *Choiseul* , qui se connaît en hommes , commence déjà à le distinguer. Il a daigné faire du bien à ceux que j'ai pris la liberté de lui recommander , et je lui suis trop attaché pour lui présenter des personnes indignes de sa protection.

Je compte toujours sur celle de MM. les ducs de *Choiseul* et de *Praslin*. Vous savez que j'en ai un peu besoin contre la cabale fréronique , et même contre la cabale convulsionnaire , qui seraient bien capables de me persécuter jusqu'au tombeau , comme les jésuites persécutèrent *Arnaud*.

Mon curé prend l'occasion de la Pentecôte pour vous faire ses plus tendres complimens. La première fois que je rendrai le pain-bénit, je vous enverrai une brioche par la poste. V.

L E T T R E C X X X V I I.

1768.

A M. L E R I C H E.

26 de mai.

M O N S I E U R ,

J'AI reçu hier votre lettre du 20 de mai, par laquelle vous avez bien voulu me faire part de ce que vous ont écrit messieurs les fermiers généraux, touchant les salines de Franche-Comté et le sel qui peut venir en fraude de Genève. Je vois qu'il y a des gens très-puissans et très-riches qui, tout deffalés qu'ils sont, ne veulent pas que de pauvres citoyens fassent leur soupe à leur fantaisie. Ces messieurs regardent comme un crime énorme qu'on ne leur demande pas humblement de leur sel. Ils prétendent que notre sel, quoique le plus ancien de tous et le moins mêlé de matières étrangères, ne vaut pas le diable. Ils disent que notre sel leur brûle les entrailles, quoiqu'en effet il fasse beaucoup de bien à quantité d'honnêtes gens, et qu'il réussisse de plus en plus chez tous les grands cuisiniers de l'Europe, qui ne veulent plus en mettre d'autre

— dans leurs fauces. Je suis persuadé que les
 1768. fermiers généraux eux-mêmes ne mettent point
 d'autre sel sur leur table, à leur petit couvert ;
 il y a même plusieurs ministres d'Etat qui en
 sont extrêmement friands.

Nous avons eu depuis peu deux grands
 d'Espagne et un ambassadeur qui allaient à
 Madrid. Ils apportaient avec eux plus de vingt
 livres de ce sel que le premier ministre d'Espagne
 aime passionnément. On n'en sert plus d'autre
 aujourd'hui chez les princes du Nord, et
 la contrebande en est même prodigieuse en
 Italie.

Nous sommes très-certains, Monsieur, que
 les fermiers généraux ne vous sauront point
 mauvais gré d'en avoir mangé un peu à votre
 déjeûné avec du beurre de Jéricho. Nous nous
 flattons que les partisans du gros sel ont beau
 faire, ils ne pourront nous nuire. Ils crient
 comme des diables : *Si notre sel s'évanouit, avec
 quoi salera-t-on ?* mais en secret ils se servent
 eux-mêmes de notre sel, et n'en disent mot.
 Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien
 nous nous intéressons à votre tranquillité et
 à votre bonheur, indépendamment de toutes
 les salines et de toutes les salaisons de ce
 monde. Vous nous ferez un très-sensible plaisir
 de nous informer du succès qu'aura eu votre
 réponse à messieurs des fermes générales. Toute

la

la famille vous fait les plus tendres complimens ; personne , Monsieur , ne vous est plus véritablement attaché que

_____ 1768.
votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Françsalé.

LET TRE CXXXVIII.

A M. CAPERONNIER,

A la bibliothèque du roi , &c.

Premier de juin.

J'AI bientôt fait usage , Monsieur , du livre de la bibliothèque royale que vous avez eu la bonté de me prêter. Il a été d'un grand secours à un pauvre feu historiographe de France , tel que moi. Je voulais savoir si ce *Montecucullo* , que nous appelons mal à propos *Montecuculli* , accusé par des médecins ignorans d'avoir empoisonné le dauphin *François* , parce qu'il était chimiste , fut condamné par le parlement ou par des commissaires , ce que les historiens ne nous apprennent pas. Il se trouve qu'il fut condamné par le conseil du roi. J'en suis fâché pour *François I* ; la vérité

Corresp. générale. Tome XII. * C c

—
1768. est long-temps cachée , il faut bien des peines pour la découvrir. Vous ne sauriez croire ce qu'il me coûte de soins pour la chercher à cent lieues dans le siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*. Ce travail est rude. Il ya trois ans qu'il m'occupe et qu'il me tue , sans presque aucune diversion. Enfin il est fini. Jugez , Monsieur , si je peux avoir eu le temps de faire toutes les maudites brochures qu'on débite continuellement sous mon nom. Je suis l'homme qui accoucha d'un œuf ; il en avait pondu cent avant la fin de la journée. Les novellistes de Paris ne font pas si scrupuleux en fait d'historiettes , que je le suis en fait d'histoire. Ils en débitent souvent sur mon compte , non-seulement de très-extraordinaires , mais de très-dangereuses ; c'est la destinée de quiconque a le malheur d'être un homme public. On souhaite d'être ignoré , mais c'est quand il n'est plus temps. Dès que les trompettes de la renommée ont corné le nom d'un pauvre homme , adieu son repos pour jamais.

J'ai l'honneur d'être avec la plus sensible reconnaissance pour toutes vos bontés , Monsieur , &c.

L E T T R E C X X X I X .

1768.

A M. DE LA HARPE.

2 de juin.

O N dit que l'apostat *la Bletterie*, qui avait fait un livre passable sur le brave apostat *Julien*, vient de traduire *Tacite* en ridicule. Si quelqu'un était capable de donner en notre langue faible et traînante la précision et l'énergie de *Tacite*, c'était M. d'*Alembert*. Les jansénistes ont la phrase trop longue. Fasse le ciel qu'ils n'aient jamais les bras longs ! ces loups seraient cent fois plus méchants que les renards jésuites. Je les ai vus autrefois se plaindre de la persécution : ils méritent plus d'indignation qu'ils ne s'attiraient de pitié ; et cette pitié qu'on avait de leurs personnes, leurs ouvrages l'inspirent. V.

1768.

L E T T R E C X L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juin.

M E S C H E R S A N G E S ,

Vous voulez une nouvelle édition de la Guerre de Genève, mais vous ne me dites point comment il faut vous la faire parvenir. Je l'envoie à tout hafard à M. le duc de *Praslin*, quoiqu'il foit, dit-on, à Toulon. S'il y est, il n'y fera pas long-temps, et vous aurez bientôt votre Guerre.

Que le bon Dieu vous accorde de bons comédiens, pour amuser la vieilleffe où l'un de vous deux va bientôt entrer, si je ne me trompe; car il faut s'amuser: tout le reste est vanité et affliction d'esprit, comme dit très-bien *Salomon*. Je doute fort que le palatin, qu'on veut faire venir de Varsovie, remette le tripot en honneur. J'attends beaucoup plus de ma *Catau* de Ruffie et du roi de Pologne; ce font eux qui font d'excellens comédiens, sur ma parole.

Je suis fâché que mon gros neveu le turc veuille faire une grosse histoire de la Turquie,

dans le temps que *la Croix*, qui fait le turc, vient d'en donner un abrégé très-commode, très-exact et très-utile. Je suis encore plus fâché que mon gros petit neveu soit si attaché aux assassins du chevalier de *la Barre*. Pour moi, je ne pardonnerai jamais aux barbares.

Écoutez bien la réponse péremptoire que je vous fais sur les fureurs d'*Oreste*. Elles sont telles qu'elles doivent l'être dans l'abominable édition de *Duchefne*, et telles qu'on les débite au tripot : mais vous savez que cet *Oreste* fut attaqué et défait par les soldats de *Corbulon*. On affecta surtout de condamner les fureurs, qui d'ailleurs furent très-mal jouées, et qui doivent faire un très-grand effet par le dialogue dont elles sont mêlées, et par le contraste de la terreur et de la pitié qui me paraissent régner dans cette fin de la pièce. Je fus forcé, par le conseil de mes amis, de supprimer ce que j'avais fait de mieux, et de substituer de la faiblesse à de la fureur. J'ai toujours ressemblé parfaitement au meunier, à son fils et à son âne. J'ai attendu l'âge mûr d'environ soixante et quinze ans pour en faire à ma tête ; et ma tête est d'accord avec les vôtres.

Vous ne me parlez point, mon cher ange, de l'autre tripot sur lequel on doit jouer *Pandore*. J'ai tâté dans ma vie à peu-près de tous les maux qui furent renfermés dans la boîte

— de cette drôlesse. Un des plus légers est qu'on
1768. m'a cru incapable de faire un opéra. Plât à Dieu qu'on me crût incapable de toutes ces brochures que de mauvais plaifans ou de mauvais cœurs mettent continuellement sous mon nom ?

Je vous souhaite à tous deux santé et plaisir , et je suis à vous jusqu'à ce que je ne sois plus. V.

L E T T R E C X L I .

A M. CHRISTIN.

6 de juin.

MON cher ami, mon cher philosophe, en défendant la cause de la veuve et de l'orphelin, vous n'oubliez pas, sans doute, celle de la raison, et vous cultivez la vigne du Seigneur avec quelque succès dans un canton où il n'y avait point de vin avant vous, et où tout le monde, presque sans exception, buvait de l'eau croupie. Vous savez qu'on veut persécuter notre ami d'Orgelet pour de très-bon sel qu'on prétend qu'il débite gratis à ceux qui veulent faler leur pot; mais je ne crois pas qu'on vienne à bout de perdre un honnête homme si estimable.

Je vous ai envoyé trois factums Je vous prie , quand vous n'aurez pas de cliens à défendre au parlement de Saint-Claude , de lire ce procès auquel je m'intéresse , et de m'en dire votre avis. L'abbé *Claustre* s'appelle sans doute *Tartufe* , dans son nom de baptême. Il est clair qu'il est un maraud ; mais j'ai peur que ce maraud n'ait raison juridiquement sur deux ou trois points. 1768.

Lorsque je serai assez heureux pour que vous veniez me voir , je vous dirai des choses assez importantes.

Bonsoir , mon cher philosophe ; je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C X L I I .

A M. DANTOINE , à *Manosque en Provence.*

6 de juin.

MA vieillese et mes maladies m'ont empêché , Monsieur , de répondre plutôt à votre lettre du 21 de mai ; mes yeux affaiblis distinguent à peine les caractères. Je suis peu en état de juger de la réforme que vous voulez faire dans les langues de l'Europe. Il en est peut-être de ces langues comme des mœurs et

— 1768. du gouvernement ; tout cela ne vaut pas grand'chose : c'est du temps qu'il faut attendre la réforme. On parle comme on peut , on se conduit de même , et chacun vit avec ses défauts comme avec ses amis.

Cependant , si vous voulez absolument réformer les langues , vous pouvez m'adresser votre ouvrage à Lyon chez M. *Lavergne* , mon banquier , par les voitures publiques.

En attendant que la langue française se corrige , et que tout le monde écrive français avec un *a* et non pas avec un *o* , comme *S^t François d'Assise* mon cher patron , j'ai l'honneur d'être , selon la formule ordinaire des Français , Monsieur , votre très-humble , &c.

L E T T R E C X L I I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 13 de juin.

MON héros dit qu'il n'a eu qu'une fois tort avec moi , et que j'ai toujours tort avec lui ; je pense qu'en cela même mon héros a grand tort.

Il se porte bien , et je vis dans les souffrances et dans la langueur ; il est par conséquent
encore

encore jeune, et je suis réellement très-vieux ; —
 il est entouré de plaisirs, et je suis seul aux pieds 1768.
 des Alpes. Quel tort puis-je avoir de ne lui
 pas envoyer des rogatons qu'il ne m'a jamais
 demandés, dont il ne se soucie point, qu'il
 n'aurait pas même le temps de lire ? Dieu me
 garde de donner jamais une ligne de prose ou
 de vers à qui n'en demandera pas ! Voyez
Horace, si jamais vous lisez *Horace*, il n'en-
 voyait jamais de vers à *Auguste*, que quand
Auguste l'en pressait. Je songe pourtant à vous,
 Monseigneur, plus que vous ne pensez ; et,
 malgré votre indifférence, j'ai devant les yeux
 la bataille de Fontenoi, le conseil de pointer
 des canons devant la colonne, la défense de
 Gênes, la prise de Minorque, les Fourches-
 Caudines de Closter-Seven dont le ministère
 profita si mal. J'aurai achevé dans un mois le
 Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*. Vous
 voyez que je vous rends compte des choses
 qui en valent la peine.

Vous m'avez quelquefois bien maltraité,
 et fort injustement ; car lorsque vous me
 reprochâtes, avec quelque dureté, que je
 n'avais point parlé de l'affaire de Saint-Cast,
 il n'était question pour lors que d'un précis
 des affaires générales ; précis tellement abrégé,
 qu'il n'y avait qu'une ligne sur les batailles
 de Rocoux et de Lawfelt, et rien sur les batailles

— 1768. données en Italie. Il n'en est pas de même à présent, je donne à chaque chose sa juste étendue; je tâche de rendre cette histoire intéressante, ce qui est extrêmement difficile; car toutes les batailles qui n'ont point été décisives sont bientôt oubliées; il ne reste dans la mémoire des hommes que les événemens qui ont fait de grandes révolutions. Chaque nation de l'Europe s'enfle comme la grenouille; chacune a son histoire détaillée qui exige plusieurs années de lecture. Comment percer la foule? cela ne se peut pas; on se perd dans cette horrible multitude de faits inutiles, tous anéantis les uns par les autres; c'est un Océan, un abyme dans lequel je ne me flatte de pouvoir surnager que par le nouveau tour que j'ai pris de peindre l'esprit des nations, plutôt que de faire des recueils de gazettes. On ne va plus à la postérité que par des routes uniques; le grand chemin est trop battu, et on s'y étouffe.

Quand vous aurez un moment de loisir, j'espère que vous ferez de mon avis.

Il y a loin de ce tableau de l'Europe à *Galien*. Si ce malheureux avait pu se corriger, il aurait travaillé avec moi, il serait devenu savant et utile; mais il paraît que son caractère n'est pas exempt de folie et de perversité.

Je ne vous parlerai ni d'Avignon, ni de Bénévent, ni de ma petite église paroissiale

où je dois édifcation , puisque je l'ai bâtie. —
 Je garde un silence prudent , et je ne m'étends 1768.
 que sur des sentimens qui doivent être approu-
 vés de tout le monde , sur mon tendre et
 respectueux attachement pour vous , qui n'a
 pas long-temps à durer , quelque inviolable
 qu'il soit , parce que je n'ai pas long-temps
 à vivre. V.

L E T T R E C X L I V .

A M. DE PARCIEUX.

A Ferney , le 17 de juin.

JE déclare , Monsieur , les Parisiens des
 velches intraitables et de francs badauds s'ils
 n'embrassent pas votre projet. Je suis de plus
 assez mécontent de *Louis XIV* , qui n'avait
 qu'à dire *je veux* , et qui , au lieu d'ordonner à
 l'Yvette de couler dans toutes les maisons de
 Paris , dépensa tant de millions au canal de
 Maintenon. Comment les Parisiens ne font-ils
 pas un peu piqués d'émulation , quand ils
 entendent dire que presque toutes les maisons
 de Londres ont deux fortes d'eau qui servent
 à tous les usages ? Il y a des bourfes très-fortes
 à Paris , mais il y a peu d'ames fortes. Cette
 entreprise serait digne du gouvernement ; mais

1768. — a-t-il six millions à dépenser , toutes chargés payées ? c'est de quoi je doute fort. Ce ferait à ceux qui ont des millions de *quarante écus* de rente , à se charger de ce grand ouvrage ; mais l'incertitude du succès les effraie , le travail les rebute , et les filles de l'opéra l'emportent sur les naïades de l'Yvette : je voudrais qu'on pût les accorder ensemble. Il est très-aisé d'avoir de l'eau et des filles.

Comment monsieur le prévôt des marchands, d'une famille chère aux Parisiens , qui aime le bien public , ne fait-il pas les derniers efforts pour faire réussir un projet si utile ? on bénirait sa mémoire. Pour moi , Monsieur , qui ne suis qu'un laboureur à *quarante écus* , et au pied des Alpes , que puis-je faire , sinon de plaindre la ville où je suis né , et conserver pour vous une estime très - stérile ? Je vous remercie en qualité de parisien ; et quand mes compatriotes cesseront d'être velches , je les louerai en mauvaise prose et en mauvais vers tant que je pourrai.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 29 de juin.

Vous conservez donc des bontés, Monseigneur, pour ce vieux solitaire? Je les mets hardiment à l'épreuve. Je vous supplie, si vous pouvez disposer de quelques momens, de vouloir bien me dire ce que vous savez de la fortune qu'a laissé votre malheureux lieutenant général *Lalli*, ou plutôt de la fortune que l'arrêt du parlement a enlevée à sa famille. J'ai les plus fortes raisons de m'en informer. Je fais seulement qu'outre les frais du procès, l'arrêt prend sur la confiscation cent mille écus pour les pauvres de Pondichéry; mais on m'assure qu'on ne put trouver cette somme. On me dit, d'un autre côté, qu'on trouva quinze cents mille francs chez son notaire, et deux millions chez un banquier, ce dont je doute beaucoup. Vous pourriez aisément ordonner à un de vos intendants de prendre connaissance de ce fait.

Je vous demande bien pardon de la liberté que je prends; mais vous savez combien j'aime la vérité, et vous pardonnez aux grandes

— 1768. passions. Je ne vous dirai rien de la sévérité de son arrêt. Vous avez sans doute lu tous les mémoires , et vous savez mieux que moi ce qu'il en faut penser.

Permettez moi de vous parler d'une chose qui me regarde de plus près. Ma nièce m'a appris l'obligation que je vous ai d'avoir bien voulu parler de moi à monsieur l'archevêque de Paris. Autrefois il me fefait l'honneur de m'écrire ; il n'a point répondu à une lettre que je lui ai adressée il y a trois semaines. Dans cet intervalle , le roi m'a fait écrire , par M. de *Saint-Florentin*, qu'il était très-mécontent que j'eusse monté en chaire dans ma paroisse, et que j'eusse prêché , le jour de Pâques. Qui fut étonné ? ce fut le révérend père *Voltaire*. J'étais malade ; j'envoyai la lettre à mon curé qui fut aussi étonné que moi de cette ridicule calomnie qui avait été aux oreilles du roi. Il donna sur le champ un certificat qui atteste qu'en rendant le pain-béni, selon ma coutume, le jour de Pâques , je l'avertis , et tous ceux qui étaient dans le sanctuaire , qu'il fallait prier tous les dimanches pour la santé de la reine , dont on ignorait la maladie dans mes déserts ; et que je dis aussi un mot touchant un vol qui venait de se commettre pendant le service divin.

La même chose a été certifiée par l'aumônier

du château et par un notaire, au nom de la communauté. J'ai envoyé le tout à M. de *Saint-Florentin*, en le conjurant de le montrer au roi, et ne doutant pas qu'il ne remplisse ce devoir de sa place et de l'humanité. 1768.

J'ai le malheur d'être un homme public, quoiqu'enfveli dans le fond de ma retraite. Il y a long-temps que je suis accoutumé aux plaifanteries et aux impostures. Il est plaifant qu'un devoir, que j'ai très-souvent rempli, ait fait tant de bruit à Paris et à Versailles. Madame *Denis* doit se souvenir qu'elle a communié avec moi à Ferney, et qu'elle m'a vu communier à Colmar. Je dois cet exemple à mon village que j'ai augmenté des trois quarts; je le dois à la province entière, qui s'est empressée de me donner des attestations auxquelles la calomnie ne peut répondre.

Je fais qu'on m'impute plus de petites brochures contre des choses respectables, que je n'en pourrais lire en deux ans; mais, Dieu merci, je ne m'occupe que du *Siècle de Louis XIV*; je l'ai augmenté d'un tiers.

La bataille de Fontenoi, le secours de Gênes, la prise de Minorque, ne sont pas oubliés; et je me console de la calomnie en rendant justice au mérite.

Je vous supplie de regarder le compte exact que j'ai pris la liberté de vous rendre, comme

— une marque de mon respectueux attachement.
 1768. Le roi doit être persuadé que vous ne m'aimeriez pas un peu si je n'en étais pas digne. Mon cœur sera toujours pénétré de vos bontés pour le peu de temps qui me reste encore à vivre. Vous savez que rarement je peux écrire de ma main ; agréez mon tendre et profond respect. V.

L E T T R E C X L V I.

A M. D E C H A B A N O N.

4 de juillet, par Lyon et Verfoy.

J E devrais déjà, mon cher confrère, vous avoir parlé d'*Hyéron*, du rhodien *Diagoras*, et de tous les beaux écarts de votre protégé *Pindare*. Je vois, Dieu merci, qu'il en était de ce temps-là comme du nôtre. On se plaignait de l'envie en Grèce, on s'en plaignait à Rome, et je m'en moque quelquefois en France ; mais ce qui me fait plus de plaisir ; c'est que je vois dans vos vers énergie et harmonie. Ce n'est pas assez, mon cher ami, pour la muse tragique ; *non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunt ; et quòcunque volent, animum auditoris agunt.*

On dit que nous aurons des actrices l'année
qui vient. Vous aurez tout le temps de mettre
Eudoxie dans son cadre. Faites comme vous
pourrez , mais je vous conjure de rendre
Eudoxie prodigieusement intéressante , et de
faire des vers qu'on retienne par cœur sans
le vouloir. Ce diable de métier est horrible-
ment difficile. Je suis tenté de jeter dans le feu
tout ce que j'ai fait , quand je le relis : *Jean
Racine* me désespère. Quel homme que ce *Jean
Racine* ! comme il va au cœur tout droit !

1768.

Je suis un bien mauvais correspondant ; les
travaux et les maladies dont je suis accablé
m'empêchent d'être exact , mais ne dérobent
rien à la sensibilité avec laquelle je vous aimerai
toute ma vie. V.

L E T T R E C X L V I I .

A M. P A N C K O U C K E .

A Ferney , 9 de juillet.

J'AI reçu , Monsieur , votre beau présent. *La
Fontaine* aurait connu la vanité , s'il avait vu
cette magnifique édition ; c'est le luxe de la
typographie. L'auteur ne posséda jamais la
moitié de ce que son livre a coûté à imprimer

— et à graver. Si nous n'avions que cette édition,
 1768. il n'y aurait que des princes , des fermiers
 généraux et des archevêques qui pussent lire les
Fables de la Fontaine. Je vous remercie de tout
 mon cœur , et je souhaite que toutes vos
 grandes entreprises réussissent.

Vous m'apprenez que je donne beaucoup
 de ridicule à l'édition de notre ami *Gabriel
 Cramer* ; je vous assure que je n'en donne qu'à
 moi. Lorsque je considère tous ces énormes
 fatras que j'ai composés , je suis tenté de me
 cacher dessous , et je demeure tout honteux.
 L'ami *Gabriel* ne m'a pas trop consulté quand
 il a ramassé toutes mes sottises pour en faire
 une effroyable suite d'in-4°. Je lui ai toujours
 dit qu'on n'allait pas à la postérité avec un aussi
 gros bagage. Tirez-vous-en comme vous
 pourrez. Je crierai toujours que le papier et
 le caractère sont beaux , que l'édition est très-
 correcte ; mais vous ne la vendrez pas mieux
 pour cela. Il y a tant de vers et de prose dans
 le monde , qu'on en est las. On peut s'amuser
 de quelques pages de vers , mais les in-4°. de
 bénédictins effraient.

Il est souvent arrivé que , quand j'avais la
 manie de faire des pièces de théâtre , et ayant ,
 dans ces accès de folie , le bon sens de n'être
 jamais content de moi , toutes mes pièces
 ont été bigarrées de variantes ; on m'a fait

apercevoir que , de tant de manières différentes , l'éditeur a choisi la pire. Par exemple , dans *Oreste* , la dernière scène ne vaut pas , à beaucoup près , celle qui est imprimée chez *Duchesne* ; et quoique cette édition de *Duchesne* ne vaille pas le diable , il fallait s'en rapporter à elle dans cette occasion. Il peut arriver par hafard qu'on joue *Oreste* ; il peut arriver que quelque curieux qui aura l'in-4° , soit tout étonné de voir cette scène toute différente de l'imprimé , et qu'il donne alors à tous les diables l'édition , l'éditeur et l'auteur. 1768.

On pourrait du moins remédier à ce défaut ; il ne s'agirait que de réimprimer une page.

Le fuisse qui imprime pour mon ami *Gabriel* s'est avisé dans *Alzire* de mettre ,

Le bonheur m'aveugla , l'amour m'a détrompé ,
au lieu de

Le bonheur m'aveugla , la mort m'a détrompé.

Cette pagnoterie fait rire. Il y a long-temps qu'on rit à mes dépens ; mais , par ma foi , je l'ai bien rendu.

Je ne puis rien vous dire des estampes , je ne les ai point encore vues , et j'aime mieux les beaux vers que les belles gravures. Je vous aime encore plus que tout cela , car vous êtes fort aimables , vous et madame votre épouse.

Je vous fouhaite toutes fortes de prospérités.

1768.

L E T T R E C X L V I I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 13 de juillet.

Vous me donnez un thème , Madame , et je vais le remplir ; car vous savez que je ne peux écrire pour écrire : c'est perdre son temps et le faire perdre aux autres. Je vous suis attaché depuis quarante-cinq ans. J'aime passionnément à m'entretenir avec vous ; mais , encore une fois , il faut un sujet de conversation.

Je vous remercie d'abord de Cornélie vestale. Je me souviens de l'avoir vu jouer , il y a plus de cinquante ans ; puisse l'auteur la voir représenter encore dans cinquante ans d'ici ! mais malheureusement ses ouvrages dureront plus que lui ; c'est la seule vérité triste qu'on puisse lui dire.

Saint ou profane, dites vous , Madame. Hélas ! je ne suis ni dévot ni impie ; je suis un solitaire , un cultivateur enterré dans un pays barbare. Beaucoup d'hommes à Paris ressemblent à des singes , ici ils sont des ours. J'évite ,

autant que je peux , les uns et les autres ; et cependant les dents et les griffes de la persécution se font alongées jusque dans ma retraite ; on a voulu empoisonner mes derniers jours. Ne vous acquittez pas d'un usage prescrit , vous êtes un monstre d'athéisme ; acquittez-vous-en , vous êtes un monstre d'hypocrisie. Telle est la logique de l'envie et de la calomnie. Mais le roi , qui certainement n'est jaloux ni de mes mauvais vers , ni de ma mauvaise prose , n'en croira pas ceux qui veulent m'immoler à leur rage. Il ne se servira pas de son pouvoir pour expatrier ; dans sa soixante et quinzième année , un malade qui n'a fait que du bien dans le pays sauvage qu'il habite.

Oui , Madame , je fais très-bien que le janséniste *la Bletterie* demande la protection de M. le duc de *Choiseul* ; mais je fais aussi qu'il m'a insulté dans les notes de sa ridicule traduction de *Tacite*. Je n'ai jamais attaqué personne , mais je puis me défendre. C'est le comble de l'insolence janséniste que ce prêtre m'attaque et trouve mauvais que je le sente. D'ailleurs , s'il demande l'aumône dans la rue à M. le duc de *Choiseul* , pourquoi me dit-il des injures en passant , à moi pour qui M. le duc de *Choiseul* a eu de la bonté , avant de savoir que *la Bletterie* existât ? Il dit dans sa préface que *Tacite* et lui ne pouvaient se quitter ; il faut

1768.

— 1768. apprendre à ce capelan que *Tacitte* n'aimait pas la mauvaise compagnie.

On croira que je suis devenu dévot, car je ne pardonne point; mais à qui refusé-je grâce? c'est aux méchans, c'est aux insolens calomniateurs. *La Bletterie* est de ce nombre. Il m'impute les ouvrages hardis dont vous me parlez, et que je ne connais ni ne veux connaître. Il s'est mis au rang de mes persécuteurs les plus acharnés.

Quant aux petites pièces innocentes et gaies dont vous me parlez, s'il m'en tombait quelque une entre les mains, dans ma profonde retraite, je vous les enverrais sans doute; mais par qui, et comment? et si on vous les lit devant du monde, est-il bien sûr que ce monde ne les envenimera pas? la société à Paris a-t-elle d'autres alimens que la médifance, la plaisanterie et la malignité? ne s'y fait on pas un jeu, dans son oisiveté, de déchirer tous ceux dont on parle? y a-t-il une autre ressource contre l'ennui actif et passif dont votre inutile beau monde est accablé sans cesse? Si vous n'étiez pas plongée dans l'horrible malheur d'avoir perdu les yeux (seul malheur que je redoute), je vous dirais: Lisez et méprisez; allez aux spectacles et jugez; jouissez des beautés de la nature et de l'art. Je vous plains tous les jours, Madame; je voudrais contribuer

à vos consolations. Que ne vous entendez-vous avec madame la duchesse de *Choiseul* pour vous amuser des bagatelles que vous désirez ? Mais il faut alors que vous foyez seules ensemble ; il faut qu'elle me donne des ordres très-positifs, et que je sois à l'abri du poison de la crainte qui glace le sang dans des veines usées. Montrez-lui ma lettre, je vous en supplie ; je fais qu'elle a, outre les grâces, justesse dans l'esprit et justice dans le cœur ; je m'en rapporterai entièrement à elle.

Adieu, Madame ; je vous respecte et je vous aime autant que je vous plains, et je vous aimerai jusqu'au dernier moment de notre courte et misérable durée.

L E T T R E C X L I X.

A M. HORACE WALPOLE.

A Ferney, le 15 de juillet.

MONSIEUR,

IL y a quarante ans que je n'ose plus parler anglais, et vous parlez notre langue très-bien. J'ai vu des lettres de vous écrites comme vous pensez. D'ailleurs mon âge et mes maladies ne

me permettent pas d'écrire de ma main. Vous
 1768. aurez donc mes remercimens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Histoire de Richard III*, elle me paraît trop courte. Quand on a si visiblement raison, et qu'on joint à ses connaissances une philosophie si ferme et un style si mâle, je voudrais qu'on me parlât plus long-temps. Votre père était un grand ministre et un bon orateur, mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous. Vous ne pouvez pas dire *quia pater major me est*.

J'ai toujours pensé comme vous, Monsieur, qu'il faut se défier de toutes les histoires anciennes. *Fontenelle*, le seul homme du siècle de *Louis XIV*, qui fut à la fois poète philosophe et savant, disait qu'elles étaient *des fables convenues*; et il faut avouer que *Rollin* a trop compilé de chimères et de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre Histoire, j'ai lu celle de votre roman. Vous vous y moquez un peu de moi: les Français entendent raillerie; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise *Shakespeare*. Je suis le premier qui ai fait connaître *Shakespeare* aux Français; j'en traduisis des passages, il y a quarante ans, ainsi que de *Milton*, de *Waller*, de *Rocheſter*, de *Dryden* et de *Pope*. Je peux

vous

vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poésie anglaise ; à peine avait-on entendu parler de *Locke*. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques , pour avoir dit que *Locke* est l'*Hercule* de la métaphysique , qui a posé les bornes de l'esprit humain. — 1768.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand *Newton* , que quelques personnes parmi nous appellent encore des *systèmes*. J'ai été votre apôtre et votre martyr : en vérité, il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avais dit , il y a très-long-temps , que si *Shakespeare* était venu dans le siècle d'*Addison* , il aurait joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent *Addison* recommandable. J'avais dit que son génie était à lui , et que ses fautes étaient à son siècle. Il est précisément , à mon avis , comme le *Lopez de Véga* des Espagnols et comme le *Caldéron*. C'est une belle nature , mais bien sauvage ; nulle régularité , nulle bienséance, nul art , de la bassesse avec de la grandeur , de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les Italiens , qui restaurèrent la tragédie , un siècle avant les Anglais et les Espagnols ,

— 1768. ne font point tombés dans ce défaut ; ils ont mieux imité les Grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'Oedipe et dans l'Electre de *Sophocle*. Je soupçonne fort que cette grossièreté eut son origine dans nos *fous de cour*. Nous étions un peu barbares tous tant que nous sommes en-deçà des Alpes. Chaque prince avait son *fou* en titre d'office. Des rois ignorans , élevés par des ignorans , ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De là vint notre *Mère sotte* ; et , avant *Molière*, il y avait toujours un fou de cour dans presque toutes les comédies : cette mode est abominable.

J'ai dit, il est vrai, Monsieur, ainsi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies sérieuses, telles que le *Misanthrope*, lesquelles sont des chefs-d'œuvre ; qu'il y en a de très-plaisantes, comme *George Dandin* ; que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement, peuvent très-bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Oui, Monsieur ; mais la grossièreté n'est point un genre. *Il y a beaucoup de logemens dans la maison de mon père* ; mais je n'ai jamais prétendu qu'il fût honnête de loger dans la même chambre *Charles-Quint* et don *Japhet d'Arménie*, *Auguste* et un matelot ivre,

Marc-Aurèle et un bouffon des rues. Il me _____
semble qu'*Horace* pensait ainsi dans le plus 1768.
beau des siècles ; consultez son *Art poétique*.
Toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui ; et les Espagnols commencent à se défaire à la fois du mauvais goût comme de l'inquisition ; car le bon esprit proscriit également l'un et l'autre.

Vous sentez si bien , Monsieur , à quel point le trivial et le bas défigurent la tragédie , que vous reprochez à *Racine* de faire dire à *Antiochus*, dans *Bérénice* :

De son appartement cette porte est prochaine ,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.

Ce ne sont pas là certainement des vers héroïques ; mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une scène d'exposition, laquelle doit être simple. Ce n'est pas là une beauté de poésie, mais c'est une beauté d'exactitude, qui fixe le lieu de la scène, qui met tout d'un coup le spectateur au fait, et qui l'avertit que tous les personnages paraîtront dans ce cabinet, lequel est commun aux autres appartemens ; sans quoi il ne serait point vraisemblable que *Titus*, *Bérénice* et *Antiochus* parlaient toujours dans la même chambre.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué ,

— dit le sage *Despréaux*, l'oracle du bon goût, 1768. dans son *Art poétique*, égal pour le moins à celui d'*Horace*. Notre excellent *Racine* n'a presque jamais manqué à cette règle; et c'est une chose digne d'admiration qu'*Athalie* paraisse dans le temple des Juifs, et dans la même place où l'on a vu le grand-prêtre, sans choquer en rien la vraisemblance.

Vous pardonnerez encore plus, Monsieur, à l'illustre *Racine*, quand vous vous souviendrez que la pièce de *Bérénice* était en quelque façon l'histoire de *Louis XIV* et de votre princesse anglaise, sœur de *Charles second*. Ils logeaient tous deux de plain-pied à *Saint-Germain*, et un salon séparait leurs appartemens.

Je remarquerai en passant que *Racine* fit jouer sur le théâtre les amours de *Louis XIV* avec sa belle-sœur, et que ce monarque lui en fut très-bon gré: un sot tyran aurait pu le punir. Je remarquerai encore que cette *Bérénice* si tendre, si délicate, si désintéressée, à qui *Racine* prétend que *Titus* devait toutes ses vertus, et qui fut sur le point d'être impératrice, n'était qu'une juive insolente et débauchée, qui couchait publiquement avec son frère *Agrippa second*. *Juvénal* l'appelle barbare incestueuse. J'observe, en troisième lieu, qu'elle avait quarante-quatre ans quand *Titus* la renvoya. Ma qua-

rième remarque , c'est qu'il est parlé de cette maîtresse juive de *Titus* dans les *Actes des apôtres*. Elle était encore jeune lorsqu'elle vint , selon l'auteur des *Actes* , voir le gouverneur de Judée *Festus* , et lorsque *Paul* , étant accusé d'avoir fouillé le temple , se défendait en soutenant qu'il était toujours bon pharisien. Mais laissons là le pharisanisme de *Paul* et les galanteries de *Bérénice*. Revenons aux règles du théâtre , qui sont plus intéressantes pour les gens de lettres.

1768.

Vous n'observez , vous autres libres Bretons , ni unité de lieu , ni unité de temps , ni unité d'action. En vérité , vous n'en faites pas mieux ; la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile , et les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir et de la gloire.

Permettez-moi , tout anglais que vous êtes , de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si souvent ses vérités qu'il est bien juste que je la caresse quand je crois qu'elle a raison. Oui , Monsieur , j'ai cru , je crois et je croirai que Paris est très-supérieur à Athènes en fait de tragédies et de comédies. *Molière* , et même *Regnard* me paraissent l'emporter sur *Aristophane* , autant que *Démosthène* l'emporte sur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraissent

— 1768. des ouvrages d'écoliers , en comparaison des sublimes scènes de *Corneille*, et des parfaites tragédies de *Racine*. C'était ainsi que pensait *Boileau* lui-même , tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire , au bas du portrait de *Racine* , que ce grand homme avait surpassé *Euripide* et balancé *Corneille*.

Oui , je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille âmes à Paris qui se plaisent aux beaux arts , et Athènes n'en avait pas dix mille ; le bas peuple d'Athènes entraît au spectacle , et il n'y entre pas chez nous , excepté quand on lui donne un spectacle gratis , dans des occasions solennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos sentimens beaucoup plus de délicatesse , plus de bien-séance dans nos mœurs , et plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre théâtre , laissez aux Italiens leurs *favole boscarecie* ; vous êtes assez riches d'ailleurs.

De très-mauvaises pièces , il est vrai , ridiculement intriguées , barbarement écrites , ont pendant quelque temps à Paris des succès prodigieux , soutenus par la cabale , l'esprit de parti , la mode , la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment , mais en très-peu d'années l'illusion

se dissipe. Don Japhet d'Arménie et Jodelet font renvoyés à la populace , et le Siège de Calais n'est plus estimé qu'à Calais. 1768.

Il faut que je vous dise encore un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de *Dryden* sont rimées ; c'est une difficulté de plus. Les vers qu'on retient de lui , et que tout le monde cite , sont rimés : et je soutiens encore que *Cinna* , *Athalie* , *Phèdre* , *Iphigénie* , étant rimées , quiconque voudrait secouer ce joug , en France , serait regardé comme un artiste faible qui n'aurait pas la force de le porter.

En qualité de vieillard , je vous dirai une anecdote. Je demandais un jour à *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son poëme , dans le temps que les autres poëtes rimaient leurs poëmes à l'imitation des Italiens ; il me répondit : *Because he could not.*

Je vous ai dit , Monsieur , tout ce que j'avais sur le cœur. J'avoue que j'ai fait une grosse faute en ne faisant pas attention que le comte *Leicester* s'était d'abord appelé *Dudley* ; mais , si vous avez la fantaisie d'entrer dans la chambre des pairs et de changer de nom , je me souviendrai toujours du nom de *Walpole* avec l'estime la plus respectueuse.

Avant le départ de ma lettre , j'ai eu le temps , Monsieur , de lire votre *Richard III.*

— 1768. Vous seriez un excellent *avocat-général*. Vous pesez toutes les probabilités ; mais il paraît que vous avez une inclination secrète pour ce bossu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon , et même galant homme. Le *bénédictin Calmet* a fait une dissertation pour prouver que JESUS-CHRIST avait un fort beau visage. Je veux croire avec vous que *Richard III* n'était ni si laid ni si méchant qu'on le dit ; mais je n'aurais pas voulu avoir affaire à lui. Votre *rose blanche* et votre *rose rouge* avaient de terribles épines pour la nation.

Those gracious kings are all a pack of rogues.

En vérité , en lisant l'histoire des *York* , des *Lancastre* et de bien d'autres , on croit lire l'histoire des voleurs de grands chemins. Pour votre *Henri VII* , il n'était qu'un coupeur de bourse , &c.

Je suis avec respect , &c.

LETTRE

L E T T R E C L.

1768.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

15 de juillet.

LA femme du protecteur est protectrice, la femme du ministre de la France pourra prendre le parti des Français contre les Anglais, avec qui je suis en guerre. Daignez juger, Madame, entre M. *Walpole* et moi. Il m'a envoyé ses ouvrages dans lesquels il justifie le tyran *Richard III*, dont ni vous ni moi ne nous soucions guère; mais il donne la préférence à son grossier bouffon *Shakespeare* sur *Racine* et sur *Corneille*, et c'est de quoi je me soucie beaucoup.

Je ne fais par quelle voie M. *Walpole* m'a envoyé sa déclaration de guerre; il faut que ce soit par M. le duc de *Choiseul*, car elle est très-spirituelle et très-polie. Si vous voulez, Madame, être médiatrice de la paix, il ne tient qu'à vous. J'en passerai par ce que vous ordonnerez. Je vous supplie d'être juge du combat. Je prends la liberté de vous envoyer ma réponse. Si vous la trouvez raisonnable, permettez que je prenne encore une autre

— 1768. liberté ; c'est de vous supplier de lui faire parvenir ma lettre , soit par la poste , soit par M. le comte du *Châtelet*.

Vous me trouverez bien hardi ; mais vous pardonnerez à un vieux soldat qui combat pour sa patrie , et qui , s'il a du goût , aura combattu sous vos ordres.

L E T T R E C L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de juillet.

Vous savez , mon cher ange , que vos ordres me sont sacrés , et que le souffleur de la comédie aura son petit recueil , si la douane des pensées le permet. J'ai adressé le paquet à *Briasson* le libraire , et l'ai prié de le faire rendre audit souffleur. Le succès de cette affaire dépend de la chambre syndicale. Vous savez que j'ai peu de crédit dans ce monde. J'espère en avoir un peu plus dans l'autre , grâce aux bons exemples que je donne.

Je ne suis pas revenu de ma surprise quand on m'a appris que ce fanatique imbécille d'évêque d'Annecy , soi-disant évêque de Genève , fils d'un très-mauvais maçon , avait envoyé au roi ses lettres et mes réponses. Ces

réponses font d'un père de l'Eglise qui instruit un sot. Je ne fais si vous savez que cet animal-là a encore sur sa friperie un décret de prise de corps du parlement de Paris, qu'il s'attira quand il était porte-Dieu à la Sainte-Chapelle-basse. En tout cas, je suis très-bien avec mon curé, j'édifie mon peuple; tout le monde est content de moi, hors les filles. 1768.

Que DIEU vous ait en sa sainte garde, mes chers anges! Je ne fais pas ce que c'est que la vie éternelle, mais celle-ci est une mauvaise plaisanterie.

A propos, j'ai coupé la tête à des colimaçons: leur tête est revenue au bout de quinze jours; le tonnerre les a tués; dites à vos savans qu'ils m'expliquent cela.

L E T T R E C L I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juillet.

VOICI des thèmes, Dieu merci, Madame. Vous savez que mon imagination est stérile quand elle n'est pas portée par un sujet, et que, malgré mon attachement de plus de

— 1768. quarante années , je suis muet quand on ne m'interroge pas. Je suis un vieux *Polichinelle* qui a besoin d'un compère.

Vous me dites que le président est à plaindre d'avoir quatre-vingts ans ; ce sont ses amis qui sont à plaindre. D'ailleurs , pensez-vous que soixante et quinze ans , avec des maladies continuelles et des tracasseries plus tristes encore, ne valent pas bien quatre vingts ans ? Nous sommes tous à plaindre , Madame ; il faut faire contre nature bon cœur.

Vous me parlez du janséniste ou de l'ex-janséniste *la Bletterie* : je suis son serviteur. Il logeait autrefois chez ma nièce *Florian* , et ne cessait de dire du mal de moi. Il imprime aujourd'hui que j'ai oublié de me faire enterrer ; ce tour est neuf , agréable et très-bien placé dans une traduction de *Tacite*. Ai-je eu tort de lui prouver que je suis encore en vie ? On m'a écrit que , dans une autre note aussi honnête , il se contredit , il veut qu'on m'enterre à la façon de mademoiselle *le Couvreur* et de *Boindin*. Vous m'avouerez que , pour peu qu'on ait du goût pour les obsèques , on ne tient point à ces bonnes plaisanteries.

Sérieusement , je ne vous comprends pas , et je ne retrouve ni votre amitié ni votre équité , quand vous me dites que je devais me laisser insulter par un homme qui a dédié une traduc-

tion à M. le duc de Choiseul. Je crois M. le duc de Choiseul et votre grand'mère trop justes pour m'immoler à la Bletterie. Vous m'affligez sensiblement. 1768.

Je n'aime ni la traduction de Tacite, ni Tacite même comme historien. Je regarde Tacite comme un fanatique pétillant d'esprit, connaissant les hommes et les cours, disant des choses fortes en peu de paroles, flétrissant en deux mots un empereur jusqu'à la dernière postérité ; mais je suis curieux, je voudrais connaître les droits du sénat, les forces de l'empire, le nombre des citoyens, la forme du gouvernement, les mœurs, les usages. Je ne trouve rien de tout cela dans Tacite ; il m'amuse, et Tite-Live m'instruit. Il n'y a d'ailleurs dans Tacite ni ordre ni dates ; le président m'a accoutumé à ces deux choses essentielles.

M. Walpole est d'une autre espèce que la Bletterie. On fait la guerre honnêtement contre des capitaines qui ont de l'honneur ; mais pour les pirates, on les pend au mât de son vaisseau.

J'adresserai à votre grand'mère ce que je pourrai faire venir d'Hollande. Je fais qu'elle est un très-honnête homme. Je compte d'ailleurs sur sa protection, autant que je suis charmé de son esprit juste et délicat. Sans justesse d'esprit, il n'y a rien.

— 1768. Souvenez-vous toujours , Madame , que , lorsque je cherche et que j'envoie ces bagatelles pour vous amuser , je vous conjure , au nom de l'amitié dont vous m'honorez depuis long-temps , de ne les confier qu'à des personnes dont vous foyez auffi sûre que de vous-même , et de ne pas prononcer mon nom. Il y a des gens qui diraient à peu-près comme le curé de la *Fontaine* : Autant vaut l'avoir fait que de vous l'envoyer.

Je ne fais rien que mes moissons et le Siècle de *Louis XIV* que je pousse jusqu'à 1764. J'y rends justice à tous ceux qui ont servi la patrie , en quelque genre que ce puisse être ; à tous ceux qui ont été français et non velches. Je ne suis ni fatirique ni flatteur ; je dis hardiment la vérité.

Voilà mes seules occupations. Je n'en suis pas moins persécuté par des fanatiques ; mais heureusement le fanatisme est sur son déclin , d'un bout de l'Europe à l'autre. La révolution qui s'est faite depuis vingt ans dans l'esprit humain , est un phénomène plus admirable et plus utile que les têtes qui reviennent aux limaçons.

A propos , Madame , le fait est vrai ; j'en ai fait l'expérience ; j'ai eu peine à en croire mes yeux. J'ai vu des limaçons à qui j'avais coupé le cou , manger au bout de trois semaines.

S^t Denis porta sa tête, comme vous savez, _____
 mais il ne mangea pas. 1768.

Adieu, Madame; conservez la vôtre. Hélas! il revient des yeux aux limaçons. Adieu, encore une fois. Que je vous plains! que je vous aime! que la vie est courte et triviale! V.

L E T T R E C L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 d'auguste.

J'AI reçu une lettre véritablement angélique du 4 d'auguste, que les Velches appellent *août*: mais voici bien une autre facétie. Il vint chez moi, le 1 d'auguste, un jeune homme fort maigre, et qui avait quelque feu dans deux yeux noirs. Il me dit qu'il était possédé du diable; que plusieurs personnes de sa connaissance en avaient été possédées aussi; qu'ils avaient mis sur le théâtre, les Américains, les Chinois, les Scythes, les Illinois, les Suisses, et qu'il y voulait mettre les Guèbres. Il me demanda un profond secret; je lui dis que je n'en parlerais qu'à vous, et vous jugez bien qu'il y consentit.

Je fus tout étonné qu'au bout de douze

— 1768. jours , le jeune possédé m'apportât son ouvrage. Je vous avoue qu'il m'a fait verser des larmes , mais aussi il m'a fait craindre la police. Je serais très-fâché , pour l'édification publique , que la pièce ne fût pas représentée. Elle est dans un goût tout-à-fait nouveau , quoiqu'on semble avoir épuisé les nouveautés.

Il y a un empereur , un jardinier , un colonel , un lieutenant d'infanterie , un soldat , des prêtres païens , et une petite fille tout-à-fait aimable.

J'ai dit au jeune homme avec naïveté , que je trouvais sa pièce fort supérieure à *Alzire* , qu'il y a plus d'intérêt et plus d'intrigue ; mais je tremble pour les allusions , pour les belles allégories que font toujours messieurs du parterre ; qu'il se trouvera quelque plaisant qui prendra les prêtres païens pour des jésuites ou pour des inquisiteurs d'Espagne ; que c'est une affaire fort délicate , et qui demandera toute la bonté , toute la dextérité de mes anges.

Le possédé m'a répondu qu'il s'en rapportait entièrement à eux ; qu'il allait faire copier sa pièce qu'il intitule , *Tragédie plus que bourgeoise* ; que si on ne peut pas la faire massacrer par les comédiens de Paris , il la fera massacrer par quelque libraire de Genève. Il est fou de sa pièce , parce qu'elle ne ressemble à rien du

—
 tout , dans un temps où presque toutes les pièces se ressembloient. J'ai tâché de le calmer ; 1768.
 je lui ai dit qu'étant malade , comme il est , il se tue avec ses Guèbres ; qu'il fallait plutôt y mettre douze mois que douze jours ; je lui ai conseillé des bouillons rafraîchissans.

Quoi qu'il en soit , je vous enverrai ces Guèbres par M. l'abbé *Arnaud* , à moins que vous ne me donniez une autre adresse.

Une autre fois , mon cher ange , je vous parlerai de Ferney ; c'est une bagatelle ; et je ne ferai sur cela que ce que mes anges et madame *Denis* voudront. Si madame *Denis* est encore à Paris quand les Guèbres arriveront , je vous prierai de la mettre dans le secret.

Bon ! ne voilà-t-il pas mon endiablé qui m'apporte sa pièce brochée et copiée ! Je l'envoie à M. l'abbé *Arnaud* avec une sous-enveloppe. S'il arrivait un malheur , les anges pourraient se servir de toute leur autorité pour avoir leur paquet.

Si ce paquet arrive à bon port , je les aurai du moins amusés pendant une heure ; et en vérité c'est beaucoup par le temps qui court. V.

1768.

L E T T R E C L I V.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Ferney, 26 d'auguste.

J E vous attends au mois de septembre, mon cher Marquis; vous êtes assez philosophe pour venir partager ma solitude. Ferney est tout juste dans le chemin de Nancy. En attendant, il faut que je vous fasse mon compliment de ce que vous n'êtes point athée. Votre devancier, le marquis de *Vauvenargues*, ne l'était pas; et, quoi qu'en disent quelques savans de nos jours, on peut être très-bon philosophe et croire en DIEU. Les athées n'ont jamais répondu à cette difficulté, qu'un horloge prouve un horloger; et *Spinoza* lui-même admet une intelligence qui préside à l'univers. Il est du sentiment de *Virgile* :

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

Quand on a les poètes pour soi on est bien fort. Voyez *la Fontaine* quand il parle de l'enfant que fit une religieuse; il dit :

Si ne s'est après tout fait lui-même.

Je viens de lire un nouveau livre de l'*Existence de DIEU*, par un *Bullet*, doyen de l'uni-

verfité de Befançon. Ce doyen eft favant, —
 et marche fur les traces des *Swammerdam*, 1768.
 des *Nieuventit* et des *Dhéram* ; mais c'eft un
 vieux foldat à qui il prend des terreurs pani-
 ques. Il eft tout épouvanté du grand argument
 des athées , qu'en jetant d'un cornet les lettres
 de l'alphabet , le hafard peut amener l'*Enéide*
 dans certain nombre de coups donnés. Pour
 amener le premier mot *arma* , il ne faut que
 vingt - quatre jets ; et pour amener *arma*
virumque , il n'en faut que cent vingt millions ;
 c'eft une bagatelle ; et dans un nombre innom-
 brable de milliers de fiècles , on pourrait à la
 fin trouver fon compte dans un nombre innom-
 brable de hafards ; donc dans un nombre
 innombrable de fiècles , il y a l'unité contre
 un nombre innombrable de chiffres que le
 monde a pu fe former tout feul.

Je ne vois pas dans cet argument ce qui a
 pu accabler M. *Bullet* ; il n'avait qu'à répondre
 fans s'effrayer : Il y a un nombre innombrable
 de probabilités qu'il existe un Dieu formateur,
 et vous n'avez , Messieurs , tout au plus que
 l'unité pour vous : jugez donc fi la chance
 n'eft pas pour moi.

De plus , la machine du monde eft quelque
 chofe de beaucoup plus compliqué que l'*Enéide*.
 Deux *Enéides* enfemble n'en feront pas une
 troifième , au lieu que deux créatures animées

— font une troisième créature , laquelle en fait à
1768. son tour : ce qui augmente prodigieusement
l'avantage du pari.

Croiriez-vous bien qu'un jésuite irlandais a
fourni , en dernier lieu , des armes à la philo-
sophie athéistique , en prétendant que les
animaux se formaient tout seuls. C'est ce
jésuite *Néedham* , déguisé en séculier , qui , se
croyant chimiste et observateur , s'imagina
avoir produit des anguilles avec de la farine
et du jus de mouton. Il poussa même l'illusion
jusqu'à croire que ces anguilles en avaient sur
le champ produit d'autres , comme les enfans
de *Polichinelle* et de madame *Gigogne*. Voilà
aussitôt un autre fou , nommé *Maupertuis* ,
qui adopte ce système , et qui le joint à ses
autres méthodes de faire un trou jusqu'au
centre de la terre pour connaître la pesanteur ,
de disséquer des têtes de géans pour connaître
l'ame , d'enduire les malades de poix résine
pour les guérir , et d'exalter son ame pour
voir l'avenir comme le présent. Dieu nous
préserve de tels athées ! celui-là était gonflé
d'un amour propre féroce , persécuteur et
calomniateur ; il m'a fait bien du mal ; je prie
DIEU de lui pardonner , supposé que DIEU
entre dans les querelles de *Maupertuis* et de
moi.

Ce qu'il y a de pis , c'est que je viens de

voir une très-bonne traduction de *Lucrèce*, avec des remarques fort savantes, dans lesquelles l'auteur allégué les prétendues expériences du jésuite *Néedham* pour prouver que les animaux peuvent naître de pourriture. Si ces messieurs avaient su que *Néedham* était un jésuite, ils se seraient défiés de ses anguilles, et ils auraient dit : *Latet anguis in herba*. 1768.

Enfin il a fallu que M. *Spalanzani*, le meilleur observateur de l'Europe, ait démontré aux yeux le faux des expériences de cet imbécille *Néedham*. Je l'ai comparé à ce *Malerais de la Vigne*, gros vilain commis de la douane au Croisic en Bretagne, qui fit accroire aux beaux esprits de Paris qu'il était une jolie fille faisant joliment des vers.

Mon cher marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéisme. Ce système est fort mauvais dans le physique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la superstition et contre le fanatisme ; il peut détester la persécution ; il rend service au genre-humain s'il répand les principes humains de la tolérance ; mais quel service peut-il rendre s'il répand l'athéisme ? les hommes en seront-ils plus vertueux pour ne pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu ? non, sans doute. Je veux que les princes et leurs ministres en reconnaissent un, et même un Dieu qui punisse et

— 1768. qui pardonne. Sans ce frein , je les regarderai comme des animaux féroces qui , à la vérité , ne me mangeront pas lorsqu'ils fortiront d'un long repas , et qu'ils digèreront doucement sur un canapé avec leurs maîtresses ; mais qui certainement me mangeront , s'ils me rencontrent sous leurs griffes , quand ils auront faim ; et qui , après m'avoir mangé , ne croiront pas seulement avoir fait une mauvaise action ; ils ne se souviendront même point du tout de m'avoir mis sous leurs dents , quand ils auront d'autres victimes.

L'athéisme était très-commun en Italie , aux quinze et seizième siècles : aussi que d'horribles crimes à la cour des *Alexandre VI* , des *Jules II* , des *Léon X*. Le trône pontifical et l'Eglise n'étaient remplis que de rapines , d'affassinats et d'empoisonnemens. Il n'y a que le fanatisme qui ait produit plus de crimes.

Les sources les plus fécondes de l'athéisme sont , à mon sens , les disputes théologiques. La plupart des hommes ne raisonnent qu'à demi , et les esprits faux sont innombrables. Un théologien dit : Je n'ai jamais entendu et je n'ai jamais dit que des sottises sur les bancs ; donc ma religion est ridicule. Or , ma religion est sans contredit la meilleure de toutes ; cette meilleure ne vaut rien ; donc il n'y a point de Dieu. C'est horriblement raisonner. Je dirais

plutôt : Donc il y a un Dieu qui punira les théologiens , et surtout les théologiens persécuteurs. 1768.

Je fais très-bien que je n'aurais pas démontré au normand de Vire , *le Tellier* , qu'il existe un Dieu qui punit les tyrans , les calomniateurs et les fauffaires , confesseurs des rois. Le coquin , pour réponse à mes argumens , m'aurait fait mettre dans un cu de basse fosse.

Je ne persuaderai pas l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur à un juge scélérat , à un barbare avide du sang humain , digne d'expirer sous la main des bourreaux qu'il emploie ; mais je la persuaderai à des ames honnêtes ; et si c'est une erreur , c'est la plus belle des erreurs.

Venez dans mon couvent , venez reprendre votre ancienne cellule. Je vous conterai l'aventure d'un prêtre constitué en dignité , que je regarde comme un athée de pratique , puisque , faisant tout le contraire de ce qu'il enseigne , il a osé employer contre moi , auprès du roi , la plus lâche et la plus noire calomnie. Le roi s'est moqué de lui , et le monstre en est pour son infamie. Je vous conterai d'autres anecdotes : nous raisonnerons , et surtout je vous dirai combien je vous aime. V.

1768.

L E T T R E C L V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

31 d'auguste.

J E ne puis qu'approuver le patriotisme de M. *Fitzgerald*, qui veut diminuer, autant qu'il le peut, l'horreur de la Saint-Barthelemi d'Irlande. J'en ferais bien autant, si je le pouvais, de la Saint-Barthelemi de France. Il a raison de citer M. *Brouk* qui paraît prouver en effet que les catholiques n'égorèrent que quarante mille protestans, en comptant les femmes, et les enfans, et les filles qu'on pendait au cou de leurs mères. Il est vrai que, dans la première chaleur de ce saint événement, le parlement d'Angleterre spécifia expressément le massacre de cent cinquante mille personnes; mais il pouvait avoir été trompé par les plaintes indiscrettes des parens des massacrés. Peut-être on exagérait trop d'un côté, et on diminuait trop de l'autre. La vérité prend d'ordinaire un juste milieu; et quand nous supposerons qu'il n'y eut qu'environ quatre-vingt dix mille personnes, ou brûlées, ou pendues, ou noyées, ou égorgées pour l'amour de DIEU, nous pourrons nous flatter de ne nous être pas beaucoup écartés du vrai.

D'ailleurs

D'ailleurs je ne suis qu'un simple historien , _____
 et il ne m'appartient pas de condamner une 1768.
 action qui , ayant la gloire de DIEU pour
 objet , avait des motifs si purs et si respectables.

Il est bon pourtant , mon cher ami , que de
 si grands exemples de charité n'arrivent pas
 souvent. Il est beau de venger la religion ; mais ,
 pour peu qu'on lui fît de tels sacrifices deux
 ou trois fois chaque siècle , il ne resterait enfin
 personne sur la terre pour servir la messe.

Votre correspondant vous envoie , à l'adresse
 ordinaire , un petit paquet qu'il a reçu pour
 vous. Je finis tout doucement ma carrière ;
 mes maux et ma faiblesse augmentent , il faut
 que ma patience augmente aussi , et que tout
 finisse.

L E T T R E C L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 d'auguste.

MON cher ange , j'ai montré votre lettre du
 25 août ou d'auguste , au possédé. Il vous prie
 encore de lui renvoyer sa facétie , et donne sa
 parole de dénomiaque qu'il vous renverra la
 bonne copie au même instant qu'il recevra la
 mauvaise. Son diable l'a fait raboter sans

Corresp. générale. Tome XII. * G g

— 1768. relâche depuis qu'il fit partir son croquis ; mais il jure , comme un possédé qu'il est , qu'il ne fera jamais paraître l'empereur deux fois ; qu'il s'en donnera bien de garde ; que cela gêterait tout ; que l'empereur n'est en aucune manière *deus in machina* , puisqu'il est annoncé dès la première scène du premier acte , et qu'il est attendu pendant toute la pièce , de scène en scène , comme le juge du différent entre le commandant du château et les moines de l'abbaye. S'il paraissait deux fois , la première serait non-seulement inutile , mais rendrait la seconde froide et impraticable. C'est uniquement parce qu'on ne connaît point le caractère de l'empereur , qu'il doit faire un très-grand effet lorsqu'il vient porter à la fin un jugement tel que n'en a jamais porté *Salomon*. Le bon de l'affaire , c'est que c'est un jardinier qui fait tout , et cela prouve évidemment qu'il faut cultiver son jardin , comme dit *Candide*.

Comme cette facétie ne ressemble à rien , Dieu merci , mon possédé croit qu'il faut de la naïveté , que vous appelez familiarité ; et il croit que cette naïveté est quelquefois horriblement tragique.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cette pièce du remue-ménage comme dans l'Ecosaise ? Je suis persuadé que cela vous aura

amufés , vous et madame d'*Argental* , pendant une heure. Il est doux de donner du plaisir , à cent lieues de chez soi , à ceux à qui on est attaché. 1768.

Je ne répondrais pas que la police ne fît quelques petites allusions qui pourraient empêcher la pièce d'être jouée ; mais après tout , que pourra-t-on soupçonner ? que l'auteur a joué l'inquisition sous le nom des prêtres de *Pluton*. En ce cas , c'est rendre service au genre-humain ; c'est faire un compliment au roi d'Espagne , et surtout au comte d'*Aranda* ; c'est l'histoire du jour avec toute la bienfiance imaginable et tout le respect possible pour la religion.

Voyez , mon divin ange , ce que votre amitié prudente , et active peut faire pour ces pauvres Guèbres ; mais je n'ai point abandonné les Scythes : ils ne sont pas si piquans que les Guèbres , d'accord ; mais , de par tous les diables , ils valent leur prix. La loi porte qu'ils soient rejoués , puisque les histrions firent beaucoup d'argent à la dernière représentation. Les comédiens sont bien insolens et bien mauvais , je l'avoue ; mais il faut obéir à la loi. J'ignore quel est le premier gentilhomme de la loi , cette année ; mais . en un mot , j'aime les Scythes. J'ai envie de finir par les Corfes ; je suis très-tâché qu'on en ait tué cent cinquante d'entrée

— de jeu ; mais M. de *Chauvelin* m'a promis que
1768. cela n'arriverait plus.

Vous êtes bien peu curieux de ne pas demander les Droits des hommes et les usurpations des papes ; c'est, dit-on , un ouvrage traduit de l'italien , dont un envoyé de Parme doit être très-friand.

Une chose dont je suis bien plus friand, mon cher ange, c'est de vous embrasser avant que je meure. Je suis, à la vérité, un peu sourd et aveugle ; mais cela n'y fait rien. Je recommence à voir et à entendre au printemps ; et j'ai grande envie, si je suis en vie au mois de mai, de venir présenter un bouquet à madame d'*Argental*. Je devais aller cette automne chez l'électeur palatin, mais je me suis trouvé trop faible pour le voyage. Je me sentirai bien plus fort quand il s'agira de venir vous voir. Il est vrai que je n'y voudrais aucune cérémonie. Nous en raisonnerons quand nous aurons fait les affaires des Scythes et des Guébres. Vous êtes charmant de désirer de me revoir ; j'en suis pénétré, et mon culte de dulie en augmente. Je trouve plaifant qu'on ait imaginé que j'irais voir ma *Catau*, moi âgé de septante-quatre ans ! Non, je ne veux voir que vous. V.

A M. LE PRESIDENT HENault.

7 de septembre.

MON cher et illustre confrère, j'ai reçu vos deux lettres dont l'une rectifie l'autre. Vivez et portez-vous bien. Le cardinal de *Fleuri* avait à votre âge une tête capable d'affaires ; *Huet*, *Fontenelle*, ont écrit à quatre-vingts ans. Il y a de très-beaux soleils couchans ; mais couchez-vous très-tard.

Laissons là l'éloquent *Bossuet* et son *Histoire* prétendue *universelle*, où il rapporte tout aux Juifs, où les Perses, les Egyptiens, les Grecs et les Romains sont subordonnés aux Juifs, où ils n'agissent que pour les Juifs. On en rit aujourd'hui ; mais ce n'est pas des Juifs dont il est question ici, c'est de vous. J'avais déjà prévenu plusieurs de mes amis qui m'ont pressé de leur faire parvenir cet *Examen de l'histoire d'Henri IV*, duquel il y a déjà trois éditions. Je l'ai envoyé chargé de mes notes, dans lesquelles je fais voir qu'il y a presque autant d'erreurs dans l'*Examen* que dans le livre examiné. L'erreur que j'ai le plus relevée, est celle où il tombe à votre égard. Vous

1768. — connaissez mon amitié et mon estime également constantes. Vous pensez bien que je n'ai pas vu de sang froid une telle injustice ; j'avais même déjà préparé une dissertation pour être envoyée à tous les journaux ; mais j'ai été arrêté par l'assurance qu'on m'a donnée que c'est un marquis de *Belloste* qui est l'auteur de l'ouvrage. On dit qu'en effet il y a un homme de ce nom en Languedoc. Je ne connaissais que les pilules de *Belloste*, et point de marquis si profond et en même temps si fautif dans l'Histoire de France. Si c'est lui qui est le coupable, il ne convient pas de le traiter comme un *la Beaumelle* ; il faut le faire rougir poliment de son tort. J'avoue que j'ai cru reconnaître le style, les phrases de ce *la Beaumelle*, son ton décisif, son audace à citer à tort et à travers, son tour d'esprit, ses termes favoris. Il se peut qu'il ait travaillé avec M. de *Belloste* ; je fais ce que je puis pour m'en éclaircir.

Il y a une chose très-curieuse et très-importante sur laquelle vous pourriez m'instruire avant que j'ose être votre champion : c'est à vous de me fournir des armes.

Le marquis vrai ou prétendu assure qu'aux premiers états de Blois, les députés des trois ordres déclarèrent, avec l'approbation du roi, de *Catherine* et du duc d'*Alençon*, que les *parlemens* sont des états généraux au petit pied. Il

ajoute qu'il est étrange qu'aucun historien n'ait parlé d'un fait si public.

——
1768.

Il vous ferait aisé de faire chercher , à la bibliothèque du roi , s'il reste quelque trace de cette anecdote qui semblerait donner quelque atteinte à l'autorité royale. C'est une matière très-délicate sur laquelle il ne serait pas permis de s'expliquer sans avoir des cautions sûres.

Parmi les fautes qui règnent dans cet *Examen* , il faut avouer qu'on trouve des recherches profondes. Il est vrai qu'il suffit d'avoir lu des anecdotes pour les copier ; mais enfin cela tient lieu de mérite auprès de la plupart des lecteurs , séduits d'ailleurs par la licence et par la satire. La plupart des gens lisent sans attention , très-peu sont en état de juger ; c'est ce qui donne une assez grande vogue à ce petit ouvrage : il me paraît nécessaire de le réfuter. J'attendrai vos instructions et vos ordres ; et , si vous chargez un autre que moi de combattre sous vos drapeaux , je n'aurai point de jalousie , et je n'en aurai pas moins de zèle.

1768.

L E T T R E C L V I I I .

A M. RICHARD, *négociant à Murcie.*

A Ferney, le 13 de septembre.

JE vous dois, Monsieur, une réponse depuis deux mois. Je suis de ceux que leurs mauvaises affaires empêchent de payer leurs dettes à l'échéance. La vieillesse et les maladies qui m'accablent, font mon excuse auprès de mes créanciers. Il n'y en a point, Monsieur, que j'aime mieux payer que vous.

Il y a des ouvrages bien meilleurs que les miens, qui pourront contribuer à donner au génie espagnol la liberté qui lui a manqué jusqu'à présent. Le ministre à qui toute l'Europe, excepté Rome, applaudit, favorise cette précieuse liberté, et encouragera les beaux arts, après avoir fait naître les arts nécessaires.

Je vous félicite, Monsieur, de vivre dans le plus beau pays de la nature, où ceux qui se contentaient de penser commencent à oser parler, et où l'inquisition cesse un peu d'écraser la nature humaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E

L E T T R E C L I X.

1768.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 15 de septembre.

MA foi, mon ami, tout le monde est charlatan; les écoles, les académies, les compagnies les plus graves ressemblent à l'apothicaire *Arnould* dont les sachets guérissent toute apoplexie dès qu'on les porte au cou, et à *M. le Lièvre* qui vend son baume de vie à force gens qui en meurent.

Les jésuites eurent, il y a quelques années, un procès avec les droguistes de Paris, pour je ne sais quel élixir qu'ils vendaient fort cher, après avoir vendu de la grâce suffisante qui ne suffisait point, tandis que les jansénistes vendaient de la grâce efficace qui n'avait point d'efficacité. Ce monde est une grande foire où chaque *Polichinelle* cherche à s'attirer la foule; chacun enchérit sur son voisin.

Il y a un sage dans notre petit pays qui a découvert que les ames des puces et des mouches sont immortelles, et que tous les animaux ne sont nés que pour ressusciter. Il y a des gens qui n'ont pas ces hautes espérances; j'en connais même qui ont peine à croire que

— 1768. les polypes d'eau soient des animaux. Ils ne voient, dans ces petites herbes qui nagent dans des mares infectes, rien autre chose que des herbes qui repoussent comme toute autre herbe quand on les a coupées. Ils ne voient point que ces herbes mangent de petits animaux, mais ils voient ces petits animaux entrer dans la substance de l'herbe et la manger.

Les mêmes incrédules ne pensent pas que le corail soit un composé de petits pucerons marins. Feu M. de *la Faye* disait qu'il ne se souciait nullement de savoir à fond l'histoire de tous ces gens-là, et qu'il ne fallait pas s'embarasser des personnes avec qui on ne peut jamais vivre.

Mais nous avons d'autres génies bien plus sublimes; ils vous créent un monde aussi aisément que l'abbé de l'*Attaignant* fait une chanson; ils se servent pour cela de machines qu'on n'a jamais vues: d'autres viennent ensuite qui vous peuplent ce monde par attraction. Un songe-creux de mon voisinage a imprimé sérieusement qu'il jugeait que notre monde devait durer tant qu'on ferait des systèmes, et que, dès qu'ils seraient épuisés, ce monde finirait; en ce cas, nous en avons encore pour long-temps.

Vous avez très-grande raison d'être étonné que, dans l'*Homme aux quarante écus*, on ait

imputé au grand calculateur *Harvey* le système des œufs ; il est vrai qu'il y croyait ; et même il y croyait si bien , qu'il avait pris pour sa devise ces mots , tout vient d'un œuf. Cependant , en assurant que les œufs étaient le principe de toute la nature , il ne voyait dans la formation des animaux que le travail d'un tisserand qui ourdit sa toile. D'autres virent ensuite dans le fluide de la génération une infinité de petits vermiculeux très-semillans ; quelque temps après on ne les vit plus ; ils sont entièrement passés de mode. Tous les systèmes sur la manière dont nous venons au monde ont été détruits les uns par les autres ; il n'y a que la manière dont on fait l'amour qui n'a jamais changé.

Vous me demandez , à propos de tous ces romans , si dans le recueil du lapon qu'on vient d'imprimer à Lyon , on a imprimé ces lettres si étonnantes où l'on proposait de percer un trou jusqu'au centre de la terre , d'y bâtir une ville latine , de disséquer des cervelles de patagons pour connaître la nature de l'ame , et d'enduire les corps humains de poix résine pour conserver la santé ; vous verrez que ces belles choses sont très-adoucies et très-déguisées dans la nouvelle édition. Ainsi il se trouve qu'à la fin du compte c'est moi qui ai corrigé l'ouvrage. — *Ridiculum acri fortius ac melius magnas plerumque secat res.*

1768. — Ce qu'on imprime sous mon nom me fait un peu plus de peine ; mais que voulez-vous ? je ne suis pas le maître. Monsieur l'apothicaire *Arnould* peut-il empêcher qu'on ne contrefasse ses sachets ? Adieu. *Qui benè latuit benè vixit.*

L E T T R E C L X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de septembre.

VOICI, mon cher ange, un *Tronchin*, un philosophe, un homme d'esprit, un homme libre, un homme aimable, un homme digne de vous et de madame d'*Argental*, un des cidevant vingt-cinq rois de Genève, qui s'est démis de sa royauté, comme la reine *Christine*, pour vivre en bonne compagnie.

Je tiens ma parole à mes anges. Je reçus leur paquet hier, et j'en fais partir un autre aujourd'hui. On juge plus à son aise quand il n'y a point de ratures, point d'écriture différente, point de renvois, point de petits brimborions à rajuster, et qui dispersent toutes les idées. J'ai appris enfin le véritable secret de la chose, c'est que cette facétie est de feu M. *Desmahis*, jeune homme qui promettait

beaucoup , et qui est mort à Paris de la poitrine , au service des dames. Il fe fait des vers naturels et faciles , précisément comme ceux des Guèbres , et il était fort pour les tragédies bourgeoises. Celle-ci est à la fois bourgeoise et impériale. Enfin *Desmahis* est l'auteur de la pièce ; il est mort , il ne nous dédira pas. 1768.

Le possédé ayant été exorcisé par vous , a beaucoup adouci son humeur sur les prêtres. L'empereur en fe fait une satire qui n'aurait jamais passé. Il s'explique à présent d'une façon qui ferait très-fort de mise en chancellerie. Je commence à croire que la pièce peut passer , surtout si elle est de *Desmahis* ; en ce cas , la chose fera tout-à-fait plaisante.

Si les Guèbres sont bien joués ils feront un beau fracas ; il y a des attitudes pour tout le monde. *A genoux , mes enfans* , doit faire un grand effet , et la déclaration de *César* n'est pas de paille.

Melpomène avait besoin d'un habit neuf , celui-ci n'est pas de la friperie.

Que cela vous amuse , mon cher ange , c'est là mon grand but ; vous êtes tous deux mon parterre et mes loges.

1768.

L E T T R E C L X I.

A U M E M E.

18 de septembre.

IL y a un *Tronchin* , mon cher ange , qui , lassé des tracasseries de son pays , va voyager à Paris et à Londres , et qui n'est pas indigne de vous. Il a souhaité passionnément de vous être présenté , et je vous le présente. Il doit vous remettre deux paquets qu'on lui a donnés pour vous. Je crois qu'ils sont destinés à cette pauvre sœur d'un brave marin (*) tué en Irlande , laquelle fit , comme vous savez , un petit voyage sur terre presque aussi funeste que celui de son frère sur mer. Apparemment qu'on a voulu la dédommager un peu de ses pertes , et qu'on a cru qu'avec votre protection elle pourrait continuer plus heureusement son petit commerce. Je crois qu'il y a un de ces paquets venu d'Italie , car l'adresse est en italien ; l'autre est avec une sur-enveloppe à monsieur le duc de *Praslin*.

Pour le paquet du petit *Desmahis* , je le crois venu à bon port ; il fut adressé , il y a quinze

(*) *Thurot*.

jours , à l'abbé *Arnaud* , et je vous en donnai
avis par une lettre particulière. 1768.

Je crois notre pauvre père *Toulier* , dit l'abbé
d'Olivet , mort actuellement ; car , par mes
dernières lettres , il était à l'agonie. Je crois
qu'il avait quatre-vingt-quatre ans. Tâchez
d'aller par-delà , vous et madame *d'Argental* ,
quoique après tout la vieillesse ne soit pas une
chose aussi plaisante que le dit *Cicéron*.

Vous devez actuellement avoir *le Kain* à
vos ordres. C'est à vous à voir si vous lui don-
nerez le commandement du fort d'Apamée ,
et si vous croyez qu'on puisse tenir bon dans
cette citadelle contre les fifflés. Je me flatte ,
après tout , que les plus dangereux ennemis
d'Apamée feraient ceux qui vous ont pris , il
y a cent ans , *Castro* et *Ronciglione* ; mais ,
supposé qu'ils dressassent quelque batterie ,
n'auriez-vous pas des alliés qui combattraient
pour vous ? Je m'en flatte beaucoup , mais je
ne suis nullement au fait de la politique pré-
sente ; je m'en remets entièrement à votre
sagesse et à votre bonne volonté.

Je n'ai point vu le chef-d'œuvre d'éloquence
de l'évêque du Puy ; je fais seulement que les
bâillemens se fesaient entendre à une lieue à
la ronde.

Dites-moi pourquoi , depuis *Bossuet* et
Fléchier , nous n'avons point eu de bonne

— 1768. oraison funèbre ? est-ce la faute des morts ou des vivans ? Les pièces qui pêchent par le sujet et par le style sont d'ordinaire sifflées.

Auriez vous lu un *Examen de l'Histoire d'Henri IV*, écrite par un *Bury* ? Cet *Examen* fait une grande fortune, parce qu'il est extrêmement audacieux, et que, si le temps passé y est un peu loué, ce n'est qu'aux dépens du temps présent. Mais il y a une petite remarque à faire, c'est qu'il y a beaucoup plus d'erreurs dans cet *Examen* que dans l'*Histoire d'Henri IV*. Il y a deux hommes bien maltraités dans cet *Examen* ; l'un est le président *Hénault* en le nommant, et l'autre que je n'ose nommer. Le peu de personnes qui ont fait venir cet *Examen* à Paris, en paraissent enthousiasmées ; mais, si elles savaient avec quelle impudence l'auteur a menti, elles rabattraient de leurs louanges.

Adieu, mon cher ange ; adieu, la consolation de ma très-languissante vieillesse.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 26 de septembre.

JE prends le parti , Monseigneur , de vous envoyer quelques feuilles de la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV* , avant qu'elle soit achevée. Non-seulement je vous dois des prémices , mais je dois vous faire voir la manière dont j'ai parlé de vous et de monsieur le duc d'*Aiguillon*. Vous me reprochâtes de n'avoir point fait mention de l'affaire de Saint-Cast ; il ne s'agissait alors que du règne de *Louis XIV* ; et les principaux événemens qui ont suivi ce beau siècle n'étaient traités que sommairement. Je ne pouvais entrer dans aucun détail , et mon principal but étant de peindre l'esprit et les mœurs de la nation , je n'avais point traité les opérations militaires ; mais donnant , dans cette édition nouvelle , un précis du siècle de *Louis XV* , je me suis fait un plaisir , un devoir et un honneur de vous obéir.

Peut-être l'importance des derniers événemens fera passer à la postérité cet ouvrage qui ne mériterait pas ses regards par son style trop simple et trop négligé. Du moins les nations

— 1768. étrangères le demandent avec empressement, et les libraires leur ont déjà vendu toute leur édition par avance. Ce fera une grande consolation pour moi, si la justice que je vous ai rendue, et la circonspection avec laquelle j'ai parlé sur d'autres objets, sans blesser la vérité, peuvent trouver grâce devant vous et devant le public. La gloire, après tout, est l'unique récompense des belles actions; tous les autres avantages passent, ou même sont mêlés d'amertume: la gloire reste quand elle est pure.

J'ai beaucoup envié le bonheur qu'a eu madame *Denis* de vous renouveler ses hommages à Paris. J'ai cru que, dans la résolution que j'ai prise de vivre avec moi-même, et de n'être plus l'aubergiste de tous les voyageurs de l'Europe, une parisienne eût trop souffert en partageant ma solitude.

Je me suis dépouillé d'une partie de mon bien, pour la rendre heureuse à Paris. J'ai pensé qu'à l'âge de près de soixante et quinze ans, assujetti par mes maladies à un régime qui ne convient qu'à moi, et condamné par la nature à la retraite, je ne devais pas faire souffrir les autres de mon état.

Les médecins m'avaient conseillé les eaux de Barège, je ne fais pas trop pourquoi. Je n'ai point les maladies de *le Kain* qui y est allé

par leur ordre. Je n'espère point guérir, puisqu'il faudrait changer en moi la nature; mais j'aurais fait volontiers le voyage pour être à portée de vous faire ma cour. J'aurais été consolé du moins en vous présentant encore, avant de mourir, mon tendre et respectueux attachement; c'est un avantage dont j'ai été malheureusement privé. Il ne me reste qu'à vous souhaiter une vie aussi heureuse et aussi longue qu'elle a été brillante. Je me flatte que vous daignerez toujours me conserver des bontés auxquelles vous m'avez accoutumé pendant plus de quarante années.

Notre doyen de l'académie française va mourir, s'il n'est déjà mort. J'espère que le nouveau doyen sera plus alerte que lui, quand il aura quatre-vingt-cinq ans comme le sous-doyen.

Agréez, Monseigneur, mon respect, mon dévouement inviolable, et les souhaits ardens pour votre conservation comme pour vos plaisirs. V.

1768.

L E T T R E C L X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

LE possédé cède toujours à vos exorcismes, et voici une preuve, mon divin ange, de la docilité du jeune étourdi. Il est d'accord avec vous sur presque tous les points, et il vous prie très-instamment de faire porter sur le corps de l'ouvrage les changemens que vous avez eu la bonté d'indiquer. Il fera très-aisé de les mettre proprement à leur place. Je vous prierai de laisser prendre une copie à madame *Denis* qui est engagée au secret, et qui le gardera comme vous.

Je crois que la pièce est faite pour avoir un prodigieux succès, grâce à ces allusions mêmes que je crains; et je pense en même temps que la pièce est assez sage pour qu'on puisse la jouer, malgré les inductions qu'on en peut tirer. Cela dépendra absolument de la bonne volonté du censeur, ou du magistrat que le censeur se croira peut-être obligé de consulter.

Enfin, après qu'on a joué le *Tartufe* et *Mahomet*, il ne faut désespérer de rien. On

pourra mettre un jour *Caïphe* et *Pilate* sur la scène ; mais , avant que cette négociation soit consommée , il faut bien que *le Kain* paraisse un peu en scythe , cela est juste ; c'est une attention qu'il me doit ; et , quoique les comédiens soient presque aussi ingrats que des prêtres , ils ne peuvent me priver d'un droit que j'ai acquis par cinquante ans de travaux. 1768.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*.

A propos , vraiment oui , je pense comme vous sur l'académie et sur *la Harpe* , sans même avoir vu l'ouvrage couronné.

LETTRE CLXIV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney , 30 de septembre.

SI madame *Papillon-philosophe* garde les secrets aussi bien que les paquets , je me confesserai à elle à Pâques. Non , Madame , mon cœur n'a pas renoncé au genre-humain dont vous êtes une très-aimable partie. Je suis vieux , malade et dégoûtant , mais je ne suis point du tout dégoûté ; et vous seule , Madame , me réconciliez avec le monde.

Voici le secret dont il s'agit. Madame *Denis*

1768. m'a mandé qu'un jeune homme a tourné en opéra comique un certain conte intitulé l'Education d'un prince (*), Je n'ai point vu cette facétie, mais elle prétend qu'elle prête beaucoup à la musique. J'ai songé alors à votre protégé, et j'ai cru que je vous ferais ma cour en priant madame Denis d'avoir l'honneur de vous en parler. Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne se soit déjà engagée. Ne connaissant ni la pièce ni les talens des musiciens, j'ai saisi seulement cette occasion pour vous renouveler mes hommages. L'état triste où je suis ne me permet guère de m'amuser d'un opéra comique. Il y a loin entre la gaieté et moi; mais mon respectueux attachement pour vous, Madame, ne vieillira jamais, et rien ne contribuera plus à me faire supporter ma très-languissante vie que la continuation de vos bontés.

J'ignore en quel endroit M. le chevalier de Pezai prend actuellement le bain avec Zélis. S'il s'est toujours baigné depuis qu'il vous remit cette affaire entre les mains, il doit être fort affaibli.

Vous tirez toujours des perdrix, sans doute, et vous n'êtes pas une personne à tirer votre poudre aux moineaux. Rassemblez le plus de

(*) Le Baron d'Otrante que M. de Voltaire avait envoyé à M. Grétri. Voyez le tome IX du théâtre.

plaisirs que vous pourrez , et foyez heureuse
autant que vous méritez de l'être. —————

1768.

Agréez , Madame , mon tendre respect. V.

L E T T R E C L X V .

A M. DE L A L A N D E .

Premier d'octobre.

LES intendans , Monsieur , font faits , à ce que je vois , pour vexer les pauvres cultivateurs ; il vous ont enlevé à moi. Je ne peux pourtant pas blâmer monsieur l'intendant de Bourgogne. Si j'avais été à sa place , je vous assure que j'en aurais fait autant que lui. Comme il est de très-bonne compagnie , il est bien juste qu'il l'aime.

C'est bien dommage , Monsieur , que ce qui arrive aujourd'hui en Italie , ne soit pas arrivé quand vous y étiez. Vous auriez ajouté un tome bien curieux à vos huit volumes. La bulle *In cæna Domini* , proscrire par la dévote reine d'Hongrie ; le pape enrôlant des soldats ; les femmes poursuivant les enrôleurs à coups de pierre , et criant qu'on enrôle des jésuites et qu'on leur rende leurs amans ; les Romains se moquant universellement de *Rezzonico* ; le pape s'amusant à faire des saints dans le temps

— 1768. qu'on lui prend ses villes : tout cela forme un tableau qui méritait d'être peint par vous , puis-que vous avez eu la bonté de mêler l'étude des folies de la terre à celle des phénomènes du ciel.

Nous saurons donc , l'année qui vient , à quelle distance nous sommes du soleil ; j'espère que nous saurons aussi à quel point nous sommes éloignés de la superstition.

Si vous voyez votre très-aimable commandant (*), je vous prie de me mettre à ses pieds.

Vous ne doutez pas que j'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E C L X V I.

A M. P A C O U , à *Versailles*.

Au château de Ferney, ce 3 d'octobre.

VOTRE mémoire , Monsieur , en faveur des morts qui sont très-mal à leur aise , et des vivans qui sont empestés , est assurément la cause du genre-humain , et il n'y a que les ennemis des vivans et des morts qui puissent s'opposer à votre requête. Je l'ai fait lire à M. *Hénin* , résident à Genève ; il est frère de

(*) M. de *Jaucourt*.

monsieur

monfieur le procureur du roi de Verfailles ; les deux frères penfent comme vous. Monfieur le chancelier a fait rendre un arrêt du parlement contre les morts qui empuantiffent les villes , ainfi je crois qu'ils perdront leur procès. J'attends avec impatience un édit qui me permettra d'être enterré en plein air ; c'eft une des chofes pour lesquelles j'ai le plus de goût. Tant de chofes fe font contre notre gré à notre naiffance et pendant notre vie , qu'il ferait bien confolant de pouvoir au moins être enterré à fon plaifir.

Je fuis en attendant , avec toute l'eftime que vous m'avez inspirée de mon vivant , Monfieur , &c.

L E T T R E C L X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'octobre.

IL faut amufer fes anges tant qu'on peut , c'eft mon avis. Sur ce principe , j'ai l'honneur de leur envoyer ce petit chiffon qui m'eft tombé par hafard entre les mains.

Mais de quoi s'eft avisé M. *Jacob Tronchin* de dire à M. *Damitaville* que j'avois fait une tragédie ? Certainement je ne lui en ai jamais

Correfp. générale. Tome XII. * I i

1768.

— 1768. fait la confidence , non plus qu'au duc et au marquis *Cramer*. Si vous voyez *Jacob* , je vous prie de laver la tête à *Jacob*. L'idée seule que je peux faire une tragédie suffirait pour tout gâter. Je vais , de mon côté , laver la tête à *Jacob*.

Mais pourquoi n'avez-vous pas conservé une copie des *Guèbres* ? Je suis si indulgent , si tolérant , que je crois que ces *Guèbres* pourraient être joués ; mais la volonté de DIEU soit faite.

Je pense qu'il était nécessaire que j'écrivisse au président sur le beau portrait qu'on a fait de lui ; on disait trop que j'étais le peintre.

On a imprimé cet ouvrage sous le nom d'un marquis de *Bélestat* qui demeure dans ses terres en Languedoc ; mais enfin celui qui l'a fait imprimer m'a avoué qu'il était de *la Beaumelle* ; je m'en étais bien douté. Le maraud a quelquefois le bec retors et la griffe tranchante ; mais aussi on n'a jamais débité des mensonges avec une impudence si effrontée. Le président sera sans doute bien aise que ces traits soient partis d'un homme décrié.

Comment pourrai-je vous envoyer le *Siècle de Louis XIV* et le précis du suivant , poussé jusqu'à l'expulsion des révérends pères jésuites ? Mon culte de *dulie* ne finira qu'avec moi.

V.

LETTRE CLXVIII. 1768.

A M. DE LALANDE.

19 d'octobre.

Vous pardonneriez, mon cher philosophe, à un pauvre malade sa négligence à vous répondre, car un vrai philosophe est compatissant. Ce pauvre Ferney a été un hôpital.

Si madame de *Marron* l'honore de sa présence, elle sera comme *Philoctète* qui vint à Thèbes en temps de peste.

Il est vrai que rien n'est plus étrange pour une dame que de faire trois tragédies en quatre mois, et composer la quatrième. Il est très-difficile d'en faire une bonne en un an. *Phèdre* coûta deux années à *Racine*. Mais, quand il y aurait des défauts dans les ouvrages précipités de madame de *Marron*, cette précipitation et cette facilité seraient encore un prodige. J'irais l'admirer chez elle, si je pouvais sortir; mais, si elle veut que je voye ses pièces, il faudra bien qu'elle vienne à Ferney. Vous savez bien que les déesses prenaient la peine autrefois de descendre sur leurs autels pour y recevoir l'encens de leurs adorateurs.

— Elle me verra malade , mais je suis le malade
1768. le plus sensible au mérite et aux beaux vers.

Je ne fais si vous êtes actuellement occupé avec les astres ; pour moi je suis fort mécontent de la terre ; nous ne pouvons semer ; on n'aura point de récolte l'année prochaine , si DIEU n'y met la main.

L E T T R E C L X I X.

A M. T A B A R E A U , à Lyon.

Octobre.

IL est étonnant , Monsieur , que les Chinois sachent au juste le nombre de leurs concitoyens , et que nous qui avons tant d'esprit et qui sommes si drôles , nous soyons encore dans l'incertitude , ou plutôt dans l'ignorance sur un objet si important. Je ne garantis pas le calcul de M. de *la Michodière* ; mais , s'il y a vingt millions d'hommes en France , chaque individu doit prétendre à *quarante écus* de rente ; et si nous n'avons que seize millions d'animaux à deux pieds et à deux mains , il nous revient à chacun 144 livres ou environ. Cela est fort honnête ; mais les hommes ne savent pas borner leurs désirs.

Il y a une chose qui me fâche davantage, c'est que quand vous avez la bonté de donner cours à mes paquets pour Paris, vos commis mettent *Genève* sur l'enveloppe; cela est cause qu'ils sont ouverts à Paris. Les tracasseries genevoises ont probablement été l'objet de cette recherche; mais je ne suis point genevois *représentant*. J'ai cru que ma correspondance, favorisée par vous, serait en sûreté. Je vous prie en grâce de me dire si les paquets pareils à ceux que je vous ai fait tenir pour vous-même, ont été marqués, dans vos bureaux, de ce mot funeste *Genève*. Il serait possible que, dans la multiplicité de mes correspondances, j'eusse envoyé quelques-unes de ces brochures imprimées en Hollande, qu'on me demande quelquefois; il serait bien cruel qu'elles fussent tombées dans des mains dangereuses.

Tout le monde paraît content du débusquement de M. *d'el Averdit*, et on ne l'appelle plus que monsieur *Laverdi*. Cela semble prouver qu'il voulait de l'ordre et de l'économie: on n'aime ni l'un ni l'autre à la cour, mais il en faut pour le pauvre peuple. Cependant ce ministre avait fait du bien; on lui devait la liberté du commerce des grains, celle de l'exercice de toutes les professions, la noblesse donnée aux commerçans, la suppression des recherches sur le centième denier après deux

— 1768. années, les privilèges des corps de villes, l'établissement de la caisse d'amortissement. Le public est soupçonné quelquefois d'être injuste et ingrat.

Comme nous allons bientôt entrer dans l'avent, votre bibliothécaire, Monsieur, vous envoie un sermon. Il est vrai que ce sermon est d'un huguenot, mais la morale est de toutes les religions. Je ne manquerai pas de vous faire parvenir tous les ouvrages de dévotion qui paraîtront dans ce saint temps.

Vous savez combien je vous suis attaché.

L E T T R E C L X X.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Ferney, 31 d'octobre.

AH! nous voilà d'accord, mon cher et illustre confrère. Oui, sans doute, j'y mettrai mon nom, quoique je ne l'aye jamais mis à aucun de mes ouvrages. Mon amour propre se réserve pour les grandes occasions, et je n'en fais point de plus honorable que celle de défendre la vérité et votre gloire.

J'avais déjà prié M. *Marin* de vous engager à prêter les armes d'*Achille* à votre *Patrocle* qui

espère ne pas trouver d'*Hector*. Je lui ai même
 envoyé, en dernier lieu, une liste des faits 1768.
 qu'on ne peut guère vérifier que dans la
 bibliothèque du roi, me flattant que M. l'abbé
Boudot voudrait bien se donner cette peine.
 Je vous envoie un double de cette liste; elle
 consiste en dix articles principaux qui méritent
 des éclaircissemens. (*)

(*) 1°. Voir dans l'*Avis aux bons catholiques*, imprimé à
 Toulouse, et qui est à la bibliothèque du roi parmi les recueils
 de la ligue, si, dans cet écrit, la validité du mariage de
Jeanne d'Albret avec *Antoine de Bourbon* est contestée; et s'il
 est vrai que le pape *Grégoire XIII* signifia qu'il ne regardait
 pas ce mariage comme légitime. Cette dernière partie de
 l'anecdote me paraît entièrement fautive.

2°. Voir si, dans le contrat de mariage de *Marguerite de*
Valois et du prince de *Bearn*, *Jeanne d'Albret* prit la qualité
 de majesté *fidélissime*.

3°. Consulter les manuscrits concernant les premiers états
 de Blois, et voir si les députés furent chargés d'une instruc-
 tion portant que les cours des parlemens sont les états généraux au
 petit pied.

4°. Savoir si *Marguerite de Valois* eut en dot les sénéchauffées
 du Quercy et de l'Agénois, avec le pouvoir de nommer aux
 évêchés et aux abbayes.

5°. Savoir s'il est vrai que la sentence rendue par le juge
 de Saint-Jean-d'Angeli porte que la princesse de Condé sera appli-
 quée à la question.

6°. Savoir si, par l'édit de mars 1552 et l'édit de décembre
 1563, la nouvelle religion est véritablement autorisée, et si
 elle y est appelée religion prétendue réformée.

7°. S'il est vrai que *Jeanne d'Albret* se soit opposée long-
 temps au mariage du prince de *Bearn* son fils, depuis *Henri IV*,
 avec *Marguerite*.

— 1768. Vous jugerez , par ces articles mêmes , que le critique a de profondes et de singulières connaissances de notre histoire , quoiqu'il se trompe en bien des endroits.

Il ferait convenable que vous lussiez cet ouvrage ; vous seriez bien plus à portée alors de m'éclairer. Vous verriez combien le style, quoique inégal , peut faire d'illusion. Je fais qu'on en a envoyé à Paris six cents exemplaires de la première édition , et que le débit n'en a pas été permis ; mais l'ouvrage est répandu dans les provinces et dans les pays étrangers ; il est surtout vanté par les protestans ; et comme l'auteur semble vouloir défendre la mémoire d'*Henri IV*, il devient par là cher aux lecteurs qui n'approfondissent rien.

Vous voyez évidemment , par toutes ces raisons , qu'il est absolument nécessaire de le réfuter.

8°. S'il est vrai qu'en dernier lieu on ait retrouvé , au greffe du parlement de Rouen , un édit d'*Henri IV*, de janvier 1595 , qui chassait tous les jésuites du royaume. Il est sûr qu'*Henri IV* assura le pape qu'il ne donnerait point cet édit. De *Thou* dit que cet édit ne fut point accordé ; ce fait est très-important.

9°. Savoir s'il est vrai que le roi *Charles VI* ne fut déclaré majeur qu'à l'âge de vingt-deux ans ; il fut pourtant sacré en 1380 , âgé de treize ans et quelques jours , et le sacre faisait cesser la régence.

10°. N'est-il pas vrai qu'avant l'édit de *Charles V* les rois étaient majeurs à vingt et un ans , et non à vingt-deux ?

M.

M. *Marin* a entre les mains une carte sur laquelle l'imprimeur m'a écrit que l'ouvrage est de M. le marquis de *Bélestat* ; mais je suis persuadé que ce libraire m'a trompé , et que l'auteur a joint à toutes ses hardiesses celle de mettre ses critiques sous un nom qui s'attire de la considération. 1768.

M. le marquis de *Bélestat* est un jeune homme de mérite , qui m'a fait l'honneur de m'écrire quelquefois. Le style de ses lettres est absolument différent de celui de la critique qu'on lui impute ; mais on peut avoir un style épistolaire naturel et faible , et un style plus fort et plus recherché pour un ouvrage destiné au public.

Quoi qu'il en soit , je lui ai écrit en dernier lieu pour l'avertir qu'on lui attribue cette pièce ; je n'en ai point eu de réponse. Peut-être n'est-il plus à Montpellier dont il avait daté les dernières lettres que j'ai reçues de lui.

Vous voilà bien au fait , mon cher et illustre confrère ; vous jugerez si j'ai cette affaire à cœur , si votre gloire m'est chère , si un attachement de quarante années peut se démentir. Je vous répéterai ici mon ancienne maxime : en fait d'ouvrages de goût il ne faut jamais répondre , en fait d'histoire il faut répondre toujours , j'entends sur les choses qui en valent

— la peine , et principalement celles qui intéres-
1768. sent la nation.

Si vous m'envoyez les instructions qui me sont nécessaires , je vous prie de me les adresser par M. *Marin* , qui me les fera tenir contresignées.

Il ne me reste qu'à vous embrasser avec la tendresse la plus vive , et à vous souhaiter une vie longue et heureuse que vous méritez si bien. Tant que la mienne durera , vous n'aurez point de serviteur qui vous soit plus inviolablement attaché.

L E T T R E C L X X I.

A M. G A I L L A R D.

A. Ferney , 2. de novembre.

IL est vrai , mon cher et illustre ami , que l'académie de Rouen m'a fait l'honneur de m'écrire qu'elle m'envoyait l'ouvrage couronné , sans me dire qu'il était de vous. Vous me comblez de joie en m'apprenant que vous en êtes l'auteur. Ce ne sera donc pas seulement une *pièce couronnée* , mais une excellente pièce. Le sieur *Panckoucke* , qui a fait si long-temps la litière de *Fréron* , et qui fait actuellement

la mienne , était chargé de m'envoyer votre discours ; mais il est devenu un homme si important depuis qu'il débite les mal-semaines de ce *Fréron* , qu'il ne s'est mis nullement en peine de me faire parvenir l'ouvrage après lequel je soupire. — 1768.

Je suis réduit à vous faire des complimens à vide ; j'ai remercié l'académie normande sans savoir de quoi , et je brûle d'envie de vous remercier en connaissance de cause.

Je vois bien que nous n'aurons pas la partie ecclésiastique de ce brave chevalier et de ce pauvre roi *François I* ; cette partie est la honteuse. *Charles-Quint* , son supérieur en tout , ne faisait pas brûler les luthériens à petit feu ; il leur accordait la liberté de conscience , après les avoir battus en rase campagne. C'est dommage que , de ces deux héros , l'un soit mort fou et l'autre soit mort de la vérole.

Permettez à l'estime et à l'amitié de vous embrasser sans cérémonie.

1768.

L E T T R E C L X X I I .

A M. DE CHABANON.

2 de novembre.

JE ne fais où vous prendre , mon cher et aimable ami ; mais ce fera fans doute au milieu des plaisirs. Vous êtes tantôt à la campagne , tantôt à Fontainebleau ; et moi , du fond de ma sôlitude , n'étant pas sorti deux fois de chez moi depuis votre départ , ayant seulement ouï dire à mes domestiques que l'on fait la guerre en Corse , et que le roi de Danemarck est en France , je vous adresse mon *De profundis* à votre maison de Paris , à tout hafard.

Je ne fais si , depuis votre dernière lettre , vous avez fait une tragédie ou une jouissance. Je ne fais ce qu'est devenu *l'Orphée* (*) de Pandore depuis le gain de son procès contre son détestable prêtre ; j'ignore tout ; je fais seulement que je vous suis attaché comme si j'étais vivant. N'oubliez pas tout-à-fait ce pauvre antipode. Quand vous aurez fait des vers , envoyez-les-moi , je vous prie ; car j'aime toujours les beaux vers à la folie , quoique je

(*) M. de la Borde. Voyez le *Supplément aux causes célèbres*. Polit. et Législ. tom. II.

fois actuellement plongé dans la physique. La nature est furieusement déroutée depuis que j'ai coupé des têtes à des colimaçons, et que j'ai vu ces têtes revenir. Depuis *St Denis*, on n'avait jamais rien vu de plus mirifique. Cette expérience me porte fort à croire que nous ne savons rien du tout des premiers principes, et que le plus sage est celui qui se réjouit le plus.

On ne peut vous être plus tendrement dévoué que le mort *V.*

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

2 de novembre.

L'ENTERRÉ ressuscite un moment, Monsieur, pour vous dire que, s'il vivait une éternité, il vous aimerait pendant tout ce temps-là. Il est comblé de vos bontés : il lui est encore arrivé deux gros fromages par votre munificence. S'il avait de la santé, il trouverait son sort très-préférable à celui du rat retiré du monde dans un fromage d'Hollande ; mais quand on est vieux et malade, tout ce qu'on peut faire c'est de supporter la vie et de se cacher.

1768. Je vous ai envoyé quatre volumes du Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV* ; mais , en France , les fromages arrivent beaucoup plus sûrement par le coche que les livres. Je crois qu'il faudra tout votre crédit pour que les commis à la douane des pensées vous délivrent le récit de la bataille de Fontenoi et la prise de Minorque. La société s'est si bien perfectionnée qu'on ne peut plus rien lire sans la permission de la chambre syndicale des libraires. On dit qu'un célèbre janséniste a proposé un édit par lequel il sera défendu à tous les philosophes de parler , à moins que ce ne soit en présence de deux députés de Forbonne , qui rendront compte au *prima mensis* de tout ce qui aura été dit dans Paris dans le cours du mois.

Pour moi , je pense qu'il ferait beaucoup plus utile et plus convenable de leur *couper la main droite* pour les empêcher d'écrire , et de leur *arracher la langue* de peur qu'ils ne parlent. C'est une excellente précaution dont on s'est déjà servi , et qui a fait beaucoup d'honneur à notre nation. Ce petit préservatif a même été essayé avec succès dans Abbeville sur le petit-fils d'un lieutenant général ; mais ce ne sont là que des palliatifs. Mon avis ferait qu'on fit une Saint-Barthelemi de tous les philosophes , et qu'on égorgeât dans leur lit tous ceux

qui auraient *Locke*, *Montagne*, *Bayle*, dans leur bibliothèque. Je voudrais même qu'on brûlât tous les livres, excepté *la Gazette ecclésiastique* et *le Journal chrétien*. 1768.

Je resterai constamment dans ma solitude jusqu'à ce que je voye ces jours heureux où la pensée sera bannie du monde, et où les hommes seront parvenus au noble état des brutes. Cependant, Monsieur, tant que je penserai et que j'aurai du sentiment, soyez sûr que je vous ferai tendrement attaché. Si on faisait une Saint-Barthelemi de ceux qui ont les idées justes et nobles, vous seriez sûrement massacré un des premiers. En attendant, conservez-moi vos bontés. Je me mets aux pieds de madame de *Rochefort*.

L E T T R E C L X X I V.

A M. G A B R I E L C R A M E R.

A Ferney, 3 de novembre.

JE vous prie, mon cher ami, de me procurer ces trois volumes de *Mélanges* où vous dites qu'on a inféré plusieurs balivernes de ma façon, comme tragédies médiocres, comédies de société, petits vers de société qui ne sont jamais bons qu'aux yeux de ceux pour qui ils

1768. ont été faits. Si la folie de faire des vers est un peu épidémique, la rage de les imprimer est beaucoup plus grande. On dit qu'on a mêlé à ces fadaïses des ouvrages licencieux de plusieurs auteurs. Je suis comme les gens de mauvaise compagnie, qui sont fâchés de se trouver en mauvaise compagnie. Faites-moi venir, je vous prie, par vos correspondans d'Hollande, deux exemplaires de ce recueil intitulé, dit-on, *Nouveaux mélanges*. Je veux en juger.

La faiblesse humaine est d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir.

Il y a tantôt cinquante ans qu'on se plaît à mettre sous mon nom beaucoup de sottises qui, jointes avec les miennes, composent en papier bleu une bibliothèque très-considérable; mais la calomnie y mêle quelquefois des ouvrages sérieux qui font bien de la peine. Ces impostures sont d'autant plus désagréables qu'on ne peut guère les repousser; on ne fait d'où elles partent; on se bat contre des fantômes. J'ai beau me mettre en colère comme *Ragotin*, et jurer que cela n'est pas de moi, et que cela est détestable, on me répond que mon style est très-reconnaissable; et voilà comme on juge. La condition d'un homme de lettres ressemble à celle de l'âne du public; chacun

le charge à sa volonté , et il faut que le pauvre animal porte tout.

1768.

Mettez-moi au fait , je vous prie , de ce recueil de *Nouveaux mélanges* , je vous serai très-obligé. J'attends ce service de votre amitié.

LETTRE CLXXV.

A M. LE CHEVALIER DE BEAUTEVILLE.

A Ferney , 4 de novembre.

MONSIEUR,

JE suis obligé en honneur de vous rendre compte de ce qui vient de m'arriver. Une dame fort jolie et fort affligée est venue chez moi : je n'ai pas , à mon âge , de quoi la consoler ; elle m'a assuré qu'il n'y avait que vous qui pussiez lui donner de la consolation. J'ai le malheur , m'a-t-elle dit , d'être la femme d'un poëte. — Votre mari est-il jeune , Madame ; fait-il bien des vers ? — Ah ! Monsieur , il les fait détestables. — Cela est fort commun , Madame ; mais que peut un ambassadeur de France contre la rage de faire de mauvais vers ? — Monsieur , je suis genevoise , et mon mari est un jeune étourdi nommé *Lamande*. — Eh bien , Madame , envoyez-le chez *J. J. Rousseau* ,

— ils travailleront du même métier. — Monsieur, 1768. il y a renoncé pour sa vie. Il s'avisa, il y a deux ans, pendant les troubles de Genève, où personne ne s'entendait, de faire une mauvaise brochure en vers qu'on n'entendait pas davantage; il a été banni pour neuf ans par un arrêt du conseil magnifique; il a un père encore plus vieux que vous, qui est aveugle et qui se trouve sans secours; ma mère vieille et infirme a besoin de mes soins: je passe ma vie à courir pour me partager entre ma mère et mon mari: monsieur l'ambassadeur de France est le seul qui puisse finir mes malheurs.

J'ai répondu alors de votre Excellence; j'ai assuré la défolée que, si elle venait à votre lever, elle s'en trouverait fort bien; mais que vous étiez actuellement occupé avec les dames de Saint-Omer.

Hélas! Monsieur, m'a-t-elle répliqué, il peut de Saint-Omer, pardonner à mon mari, et me le rendre. On a prétendu que mon mari lui avait manqué de respect dans son impertinent ouvrage où personne n'a jamais rien compris... — Madame, ai-je dit, si votre mari avait été citoyen de Berg-op-zoom, M. le chevalier de *Beauteville* lui aurait très-mal fait passer son temps; mais, s'il est citoyen de Genève, et s'il a écrit des sottises, foyez très-perfuadée que monsieur l'ambassadeur de France n'en

fait rien , qu'il ne lit point ces pauvretés , ou qu'il ne s'en souvient plus. Alors elle s'est remise à pleurer. Ah ! que monsieur l'ambassadeur pourrait faire une belle action , disait-elle ! — Il la fera , Madame , n'en doutez pas ; c'est une de ses habitudes. De quoi s'agit-il ? — Ce serait , Monsieur , qu'il trouvât bon que mon magnifique conseil abrégât le temps du bannissement de mon sot mari qui a voulu faire le bel esprit. Il ne faudrait pour cela qu'un mot de la main de son Excellence. La grâce de mon mari sera accordée , si monsieur l'ambassadeur daigne seulement vous témoigner qu'il sera satisfait que ce magnifique conseil laisse revenir mon mari *Lamande* dans sa patrie , et que je puisse y soulager la vieillesse de mes parens. Prenez la liberté de lui demander cette faveur , il ne vous refusera pas ; car c'est sans doute une chose très-indifférente pour lui que le sieur *Lamande* et moi nous soyons à Genève ou en Savoie.

Enfin , Monsieur , elle m'a tant pressé , tant conjuré , que j'ose vous conjurer aussi. Une nombreuse famille vous aura l'obligation de la fin de ses peines. Votre Excellence peut avoir la bonté de m'écrire qu'elle est satisfaite de deux ans d'expiation de *Lamande* , et qu'elle verra avec plaisir qu'il soit rappelé dans sa ville.

— 1768. Voyez , Monsieur , si j'ai trop présumé en vous demandant cette grâce , et si vous pardonnez à *Lamande* et à mon importunité. Le plus grand plaisir que m'ait fait la jolie pleureuse a été de me fournir cette occasion de vous renouveler le respect et l'attachement avec lesquels je suis , &c.

L E T T R E C L X X V I.

A M. LE DUC DE SAINT-MEGRIN.

A Ferney , le 4 de novembre.

MONSIEUR LE DUC ,

LE vieux malade solitaire a été pénétré de l'honneur de votre visite et de votre souvenir. Il vous écrit à Paris , comme vous le lui avez ordonné. En quelque lieu que vous soyez , vous y faites du bien , vous acquérez continuellement de nouvelles lumières , et vous fortifiez votre belle ame contre les préjugés de toute espèce. Vous avez voyagé , dans la plus grande jeunesse , dans le même esprit que voyageaient autrefois les vieux sages , pour connaître les hommes et pour leur être utiles ; vous vous êtes mis en état de rendre un jour les plus grands services à votre nation ; vous avez

parcouru les provinces et les frontières en philosophe et en homme d'Etat : la raison et la patrie en sentiront un jour les effets. Je ne verrai pas ces jours heureux , mais je mourrai avec la consolation d'avoir vu celui qui les fera naître. 1768.

Votre philosophie bienfaisante est déjà connue , elle a été ornée des grâces de votre esprit ; tous les gens de lettres vous ont applaudi : il viendra un temps où la nation entière pourra vous avoir de plus grandes obligations. Vous êtes né dans un siècle éclairé ; mais la lumière qui s'est étendue depuis quelques années , n'a encore servi qu'à nous faire voir nos abus , et non pas à les corriger ; elle a même révolté quelques esprits qui , faits pour les erreurs , pensent qu'elles sont nécessaires. Plus la raison se développe , plus elle effraie le fanatisme. On tient en esclavage les corps et les esprits , autant qu'on le peut. Pour comble de malheur la fausse politique protège ce fanatisme funeste. Il en est de certaines superstitions comme des déprédations autorisées dans la finance : elles sont anciennes , elles sont en usage ; donc il les faut soutenir. Voilà comme l'on raisonne ; on agit en conséquence , et il y en a eu des exemples bien funestes.

Si quelqu'un peut contribuer un jour à

— rendre la France aussi heureuse qu'elle com-
1768. mence à être éclairée, c'est assurément vous,
mon sieur le Duc. Les *Montausier* ont rendu
leur nom célèbre dans le siècle des beaux arts,
vous pourrez rendre le vôtre immortel dans
celui de la philosophie; c'est ce que je sou-
haite et que j'espère du fond de mon cœur.
Vous m'avez inspiré une tendre vénération;
je ferai des vœux, dans le peu de temps qui
me reste à vivre, pour que vous soyez à portée
de déployer vos grands talens, et de faire tout
le bien dont la France a encore besoin.

Agréez mon profond respect. Si vous avez
quelque ordre à me donner, signez seulement
une *L* et un *V*. Permettez-moi de faire mes
complimens à M. *Dupont* qui est si digne de
votre amitié.

LETTRE CLXXVII. 1768.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

12 de novembre.

MON PROTECTEUR,

DAIGNEZ lire ceci, car ceci en vaut la peine. Ce n'est pas parce que la marmotte des Alpes a bientôt soixante et quinze ans, ce n'est pas parce qu'elle radote, qu'il s'est glissé un galimatias absurde dans le Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*, touchant la paix que nous vous devons : pendant que je passe ma vie dans mon lit, l'éditeur a mis, à la page 202 du quatrième tome, une addition que je lui avais envoyée pour la page 142. Il a ajouté à votre paix ce qu'il devait ajouter à la paix d'Aix-la-chapelle. Il vous sera aisé de faire placer adroitement ce carton ci-joint : vous êtes accoutumé à réparer quelquefois les fautes d'autrui. J'ai voulu finir par la gloire de la nation et par la vôtre.

Quand l'édition est finie, quelques officiers m'apprennent des choses étonnantes, dignes de l'ancienne Rome.

Le prince héréditaire de *Brunswick* veut surprendre M. de *Castries* qui en veut faire

— 1768. autant. On envoie à l'entrée de la nuit monsieur d'Affas, capitaine d'Auvergne, à la découverte; le régiment le fuit en silence; il trouve, à vingt pas, des grenadiers ennemis, couchés sur le ventre; ils se lèvent, ils l'entourent, lui mettent vingt baïonnettes sur la poitrine: *Si vous criez, vous êtes mort*; il retient son souffle un moment pour crier plus fort: *A moi, Auvergne, les voilà*; et il tombe percé de coups: *Décius en a-t-il plus fait?*

On me prend pour le greffier de la gloire; on me fournit de beaux traits, mais trop tard; c'est pour une belle édition in-4°.

Je vous demande en grâce de lire la page 177, tome IV, vous y verrez une action très-supérieure à celle des Thermopyles, et très-vraie.

N. B. J'ai envoyé un *Siècle* à M. de Saint-Florentin. Il m'a mandé qu'il croyait que je pouvais le présenter au roi, et qu'il s'en chargerait. Je vais lui mander que je crois que vous lui avez donné le vôtre, et j'aurai l'honneur de vous en renvoyer un autre. M'approuvez-vous? Je prêche gloire et paix dans cet ouvrage.

N. B. Il s'est fait une grande révolution dans les esprits. Voici ce qu'un homme très-sage me mande de Toulouse :

Les trois quarts du parlement ont ouvert les yeux,

yeux, et gémissent du jugement des Calas. Il n'y a plus que les vieux endurcis qui ne soient pas pour la tolérance. 1768.

Il en fera bientôt de même dans le parlement de Paris, je vous en répons. On ne fera plus homicide pour paraître chrétien aux yeux du peuple. J'aurai contribué à cette bonne œuvre.

N. B. Ce changement dans les mœurs ne fera pas inutile à votre colonie de Verfoy.

Permettez-moi de vous écrire un jour, à fond, sur votre colonie. Vous protégez votre vieille marmotte; cet établissement touche à mon pauvre trou; je suis de la colonie.

L'évêque d'Annecy est un fou; vous avez bien dû le voir. Le voilà disgracié à la cour pour ses sottises. Le fanatisme n'a jamais fait que du mal.

Mon protecteur, vous avez beau jeu. Le duc de Grafton n'est pas une tête à résister à la vôtre?

Me pardonnez-vous de vous écrire une si longue lettre?

La vieille marmotte est à vos pieds; elle vous adore; elle vous souhaite prospérité et gloire; elle vous présente d'ailleurs son profond respect.

1768. LETTRE CLXXVIII.

A. M. VERNES.

13 de novembre.

J'AI fait tout juste avec vous , mon cher philosophe , comme on fe fait autrefois avec les théologiens vos devanciers ; on les croyait plus qu'on ne se croyait soi-même. J'avais beau être persuadé que M. le chevalier de *Beauteville* était en Suisse , vous m'assurâtes si positivement qu'il était à Saint-Omer , que c'est à Saint-Omer que j'ai adressé ma lettre. Elle partit dès le lendemain de votre visite ; car , dès qu'il s'agit de rendre service , il faut songer que la vie est courte , et qu'il n'y a pas un moment à perdre. Cependant nous avons perdu trois semaines au moins , grâce à la foi implicite que j'ai eue en vous.

On vous avait trompé de même sur les quatre cents hommes pris en débarquant en Corse : c'est bien , par tous les diables , au beau milieu de la terre ferme qu'ils ont été déconfits. Vous avez mis ma foi à de rudes épreuves ; cependant j'aurai toujours foi en vous , je veux dire en votre caractère de franchise et de droiture , et en votre esprit plein de

grâces. Si *Athanase* vous avait ressemblé, nous ne ferions pas où nous en sommes. _____ 1768.

Sur ce je vous donne ma bénédiction, et reçois la vôtre.

P. S. J'aime mieux mille fois cette *Purification* (*) que la fête de la purification de la vierge. Les parfums dont on s'est servi montent furieusement au nez. Le purificateur n'a pas physiquement six pieds de haut, mais moralement il en a plus de trente. Tudieu, quel homme! je voudrais bien qu'il vînt quelque jour nous parfumer. Si jamais je suis syndic, je me garderai bien d'avoir affaire à si forte partie.

L E T T R E C L X X I X.

A M. CHRISTIN.

13 de novembre.

Vous ne savez pas, mon cher petit philosophe, combien je vous regrette. Je ne peux plus parler qu'aux gens qui pensent comme vous; il n'y a que la communication de la philosophie qui console.

On me mande de Toulouse, ce que vous

(*) *Purification des trois points de droit*, par l'avocat *Delorme*, le jeune.

— 1768. allez lire. „ Je connais actuellement assez Tou-
 „ louze pour vous assurer qu'il n'est peut-être
 „ aucune ville du royaume où il y ait autant
 „ de gens éclairés. Il est vrai qu'il s'y trouve
 „ plus qu'ailleurs des hommes durs et opiniâ-
 „ tres, incapables de se prêter un seul moment
 „ à la raison ; mais leur nombre diminue
 „ chaque jour, et non-seulement toute la jeu-
 „ nesse du parlement, mais une grande partie
 „ du centre et plusieurs hommes de la tête
 „ vous sont entièrement dévoués. Vous ne
 „ sauriez croire combien tout a changé depuis
 „ la malheureuse aventure de *Calas*. On va
 „ jusqu'à se reprocher le jugement rendu
 „ contre M. *Rochette* et les trois gentils hommes ;
 „ on regarde le premier comme injuste, et le
 „ second comme trop sévère. „

Mon cher ami, attifez bien le feu sacré dans
 votre Franche-Comté. Voici un petit A, B, C
 qui m'est tombé entre les mains ; je vous en
 ferai passer quelques-uns à mesure ; recom-
 mandez seulement au postillon de passer chez
 moi, et je le garnirai à chaque voyage. Je
 vous supplie de me faire venir le *Spectacle de*
la nature, les *Révolutions de Vertot*, les *Lettres amé-*
ricaines sur l'Histoire naturelle de M. de *Buffon* ;
 le plutôt c'est toujours le mieux : je vous serai
 très-obligé. Je vous embrasse le plus tendre-
 ment qu'il est possible.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Novembre.

MADAME, un officier de dragons me mande que vous lui avez demandé cela. Je vous envoie cela. Si votre ami (*) avait lu cela, et bien d'autres choses faites comme cela, il ne serait pas tourmenté, sur la fin de sa vie, par les idées les plus absurdes et les plus détestables que la fureur et la folie aient jamais inventées; il changerait avec tous les honnêtes gens de l'Europe qui ont changé.

Je l'aime malgré sa faiblesse, et je prends vivement son parti contre un marquis de *Bélestat* qui le traite avec la plus cruelle injustice, dans un ouvrage qui a trop de vogue, et qu'il faut absolument réfuter.

Je vous souhaite, Madame, santé et fermeté: méprisez le monde et la vie; tout cela n'est qu'un fantôme d'un moment.

(*) Le président *Hénault*.

1768.

L E T T R E C L X X X I.

A M. C O L M A N.

14 de novembre.

Si je pouvais écrire de ma main, Monsieur, je prendrais la liberté de vous remercier, en anglais, du présent que vous me faites de vos charmantes comédies; et, si j'étais jeune, je viendrais les voir jouer à Londres.

Vous avez furieusement embelli l'Ecoffaise, que vous avez donnée sous le nom de *Fréepart* qui est en effet le meilleur personnage de la pièce. Vous avez fait ce que je n'ai osé faire; vous punissez votre *Fréron* à la fin de la comédie. J'avais quelque répugnance à faire paraître plus long-temps ce polisson sur le théâtre; mais vous êtes un meilleur schérif que moi, vous voulez que justice soit rendue, et vous avez raison.

Lorsque je m'amufai à composer cette petite comédie, pour la faire représenter sur mon théâtre à Ferney, notre société d'acteurs et d'actrices me conseilla de mettre ce *Fréron* sur la scène comme un personnage dont il n'y avait point encore d'exemple. Je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu; mais on m'a dit que je l'avais peint trait pour trait.

Lorsqu'on joua depuis cette pièce à Paris, ce croquant était à la première représentation. Il fut reconnu dès les premières lignes ; on ne cessa de battre des mains , de le huer et de le bafouer , et tout le public , à la fin de la pièce , le reconduisit hors de la salle avec des éclats de rire. Il a eu l'avantage d'être joué et berné sur tous les théâtres de l'Europe , depuis Pétersbourg jusqu'à Bruxelles. Il est bon de nettoyer quelquefois le temple des Muses de ses araignées. Il me paraît que vous avez aussi vos *Frérons* à Londres , mais ils ne sont pas si plats que le nôtre. Au temps du colloque de Poissy , un bon catholique écrivait à un bon protestant : Monsieur , les choses sont entièrement égales des deux côtés : il est vrai que votre savant est bien plus savant que notre savant , mais , en récompense , notre ignorant est bien plus ignorant que votre ignorant.

Continuez , Monsieur , à enrichir le public de vos très-agréables ouvrages. J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous méritez, &c.

1768.

L E T T R E C L X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de novembre.

MES anges avaient très-grande raison de s'endormir, comme au sermon, aux deux premières scènes du cinquième acte des Guébres; le diable qui affligeait alors le petit possédé, était un diable très-soporatif, un diable froid, un diable à la mode. Ces scènes n'étaient que des jérémiades où l'on ne faisait que répéter ce qui s'était passé et ce que le spectateur savait déjà. Il faut toujours, dans une tragédie, que l'on craigne, qu'on espère à chaque scène; il faut quelque petit incident nouveau qui augmente ce trouble; on doit faire naître à chaque moment, dans l'ame du lecteur, une curiosité inquiète. Le possédé était si rempli de l'idée de la dernière scène, quand il brocha cette besogne, qu'il allait à bride abattue dans le commencement de l'acte, pour arriver à ce dénouement qui était son unique objet.

A peine eut-il lu la lettre céleste des anges, qu'il refit sur le champ les trois premières scènes qu'il vous envoie. Il ne s'en est pas tenu là; il a fait, au quatrième acte, des changemens pareils: il polit tout l'ouvrage. Ce

n'est

n'est plus le seul *Arzémon* qui tue le prêtre ,
 c'est toute la troupe honnête qui le perce de coups. Il n'y a pas une seule de vos critiques
 à laquelle votre exorcisé ne se soit rendu avec
 autant d'empressement que de reconnaissance.
 Le diable de la chose impossible n'était pas
 plus docile. 1768.

A l'égard des adoucissens sur la prêtraille ,
 c'est-là véritablement la chose impossible qui
 est au-dessus des talens du diable. La pièce
 n'est fondée que sur l'horreur que la prêtraille
 inspire ; mais c'est une prêtraille païenne.
 Mahomet a bien passé , pourquoi les Guèbres
 ne passeraient-ils pas ? Si on craint les allu-
 sions , il y en avait cent fois plus dans le *Tartufe*.

Trouveriez-vous à propos que *Marin* mon-
 trât la pièce au chancelier , ou plutôt que
 quelqu'un de ses amis la lui confiât comme un
 ouvrage posthume de feu *la Touche* , auteur
 de l'*Iphigénie en Tauride* ? Un homme fraî-
 chement sorti du parlement ne s'effraiera
 pas de l'humiliation des prêtres. Il m'a écrit
 une lettre charmante sur le Siècle de *Louis XIV.*

A l'égard des acteurs , j'oserais presque dire
 que la pièce n'en a pas besoin ; c'est une tra-
 gédie qu'il faut plutôt parler que déclamer. Les
 situations y feraient tout , les comédiens peu
 de chose ; et le sujet est si piquant , si intéres-
 sant , si neuf , si conforme à l'esprit philosophique

— du temps, que la pièce aurait peut-être le succès
1768. du Siège de Calais et du Catilina de *Crébillon*, quoique ces deux pièces soient inimitables.

Il y a plus encore ; c'est que cette tragédie pourrait faire du bien à la nation : elle contribuerait peut-être à éteindre les flammes où le chevalier de *la Barre* a péri à la honte éternelle de ce siècle infame.

Si on ne peut jouer les Guèbres, il se trouvera un éditeur qui la fera imprimer avec une préface sage, dans laquelle on ira au-devant de toutes les allusions malignes. Un jour viendra que les Velches feront assez sages pour jouer les Guèbres. C'est dans cette douce espérance que je me mets à l'ombre de vos ailes avec toute la tendresse imaginable.

Est-ce Villars qu'on appelle aujourd'hui Praslin ? ou est-ce Praslin auprès de Châlons ?

Croyez-vous que *Moustapha* l'imbécille déclare la guerre à ma *Catau-Sémiramis* ? ne pensez-vous pas que le pape aide sous main les Corfes ? Si vous ne faites pas rentrer l'infant dans Castro, je vous coupe une aile.

Et du blé, en aurez-vous ? Je vous avertis que j'ai été obligé de semer trois fois le même champ. L'évangile ne fait ce qu'il dit, quand il prétend que ce blé doit pourrir pour germer ; les pluies avaient pourri mes semences, et malgré l'évangile je n'aurais pas eu un épi. Je suis un rude laboureur. V.

LETTRE CLXXXIII.

1768.

A M. MAILLET DU BOULLAY,

SECRETARE DE L'ACADEMIE DE ROUEN.

A Ferney, 20 de novembre.

MONSIEUR,

LA lettre dont vous m'honorez, au nom de votre illustre académie, est le prix le plus honorable que je puisse jamais recevoir de mon zèle pour la gloire du grand *Corneille*, et pour les restes de sa famille. L'éloge de ce grand-homme devait être proposé par ceux qui font aujourd'hui le plus d'honneur à sa patrie. Je ne doute pas que ceux qui ont remporté le prix, ou qui en ont approché, n'aient pleinement rempli les vues de l'académie; un si beau sujet a dû animer les auteurs d'un noble enthousiasme. Il me semble que le respect pour ce grand-homme est encore augmenté par les petites persécutions du cardinal de *Richelieu*, par la haine d'un *Boisrobert*, par les invectives d'un *Claveret*, d'un *Scudéri* et d'un abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi. *Corneille* est assurément le premier qui donna de l'élevation à notre langue, et qui apprit aux Français à

— 1768. penser et à parler noblement. Cela seul lui mériterait une éternelle reconnaissance ; mais quand ce mérite se trouve dans des tragédies conduites avec un art inconnu jusqu'à lui , et remplies de morceaux qui occuperont la mémoire des hommes dans tous les siècles , alors l'admiration se joint à la reconnaissance. Personne ne lui a payé ces deux tributs plus volontiers que moi , et c'est toujours en lui rendant le plus sincère hommage , que j'ai été forcé de relever des fautes

*Quas aut incuria fudit ,
Aut humana parum cavit natura.*

Ces fautes inévitables dans celui qui ouvrit la carrière , instruisent les jeunes gens sans rien diminuer de sa gloire. J'ai eu soin d'avertir plusieurs fois qu'on ne doit juger les grands-hommes que par leurs chefs-d'œuvre.

Les Anglais lui opposent leur *Shakespeare* , mais les nations ont jugé ce procès en faveur de la France. *Corneille* imita quelque chose des Espagnols , mais il les surpassa , de l'aveu des Espagnols mêmes.

Faites agréer , je vous prie , Monsieur , à l'académie mes très-humbles et respectueux remerciemens des deux éloges qu'elle daigne me faire tenir. Je les lirai avec le même transport qu'un officier de l'armée de *Turenne* devait

lire l'éloge de son général , prononcé par *Fléchier*. Je suis extrêmement sensible au souvenir de M. de *Cideville* ; il y a plus de soixante ans que je lui suis tendrement attaché. La plus grande consolation de mon âge est de retrouver de vieux amis. Je crois en avoir un autre dans votre académie , si j'en juge par mes sentimens pour lui , c'est M. *le Cat* qui joint la plus saine philosophie aux connaissances approfondies de son art.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E C L X X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de novembre.

IL vaut mieux servir tout à la fois que plat à plat ; ainsi j'envoie à mon divin ange les Guèbres tout entiers, sous le couvert de M. le duc de *Praslin*. Il m'a paru impossible d'adoucir les traits contre messieurs de *Pluton*. Si ce sont en effet des prêtres païens , des prêtres des enfers , on ne peut trop les rendre odieux. Si les mal-intentionnés s'obstinent à traiter cela d'allégories , rien ne les en empêchera , quelque tour que l'on prenne.

Je sens bien que mon nom est plus à craindre

— que la pièce même. Ce serait mon nom qui
 1768. ferait naître toutes les allusions ; il porte toujours malheur à la sacro-sainte. Il est constant que la chose en elle-même est non-seulement de la plus grande innocence , mais de la meilleure morale. Si les allusions qu'on peut faire devaient empêcher les pièces d'être jouées , il n'y en aurait aucune qu'on pût représenter. Le possédé a pris son parti : si on ne peut avoir une approbation , il s'en passera très-bien ; il fera imprimer la facétie qui déplaira beaucoup aux persécuteurs , mais qui plaira infiniment aux persécutés.

Et après tout , comme il n'y a point aujourd'hui d'inquisiteurs en France qui fassent brûler les peintres qui les dessinent , je ne vois pas qu'il y ait plus de danger à imprimer cette pièce que celle du *Royaume en interdit* (*) ou de *l'Honnête criminel*.

Je vous demande en grâce , mon cher ange , de lire l'article *Lalli* au quatrième volume du *Siècle*. Je suis convaincu qu'il était aussi innocent que brutal , et que rien n'est aussi injuste que la justice.

L'abbé de *Chauvelin* , cette fois-ci , ne doit pas être mécontent ; au reste , il est bien difficile de contenter tout le monde et son père.

Respect et tendresse. V.

(*) Tragédie de M. *Gudin*.

L E T T R E C L X X V. 1768.

A M. M A R M O N T E L.

28 de novembre.

POINT du tout, mon cher ami; le patriarche est toujours malingre; et, s'il est goguenard dans les intervalles de ses souffrances, il ne doit la vie qu'à ce régime de gaieté, qui est le meilleur de tous.

Tout gai que je suis par accès, je suis au fond très-affligé pour l'Espagne que l'université de Salamanque succède aux jésuites dans le ministère de la persécution. Je l'avais bien prévu avec frère *Lambertad*; et je dis, quand on chassa les renards, on nous laissera manger aux loups.

J'ai toujours votre quinzième chapitre dans le cœur et dans la tête, et la censure *contre*, dans le cu. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si déshonorant pour notre siècle. Sans votre quinzième chapitre, ce siècle était dans la boue. Vous devez aller remercier la sorbonne en cérémonie; elle a rassemblé les pensées d'un grand écrivain et d'un grand citoyen; elle démontre au roi que vous êtes un sujet fidelle,

— et à l'Eglise que vous êtes un homme très-
1768. religieux. Il était impossible de travailler plus
heureusement à votre justification et à votre
gloire.

Votre idée de l'histoire politique de l'Eglise est très-belle , mais c'est l'histoire du monde entier. Il n'y a point de royaume en Europe que le pape n'ait donné ou cru donner ; il n'y en a point où il n'ait levé des impôts , où il n'ait excité des guerres : j'en ai dit quelques mots dans l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.

L'*Examen* dans lequel le président *Hénault* est si maltraité , est un tour de maître *Gonin* , que je n'ai pas encore éclairci. L'ouvrage est assurément d'un homme très-profond dans l'histoire de France. Il y a des erreurs , mais il y a aussi des recherches savantes. Le style court après celui de *Montesquieu* ; il l'attrape quelquefois , mais avec des solécismes et barbarismes dont *Montesquieu* avait aussi sa part. On a imprimé ce petit livre sous le nom d'un marquis de *Bélestat*. J'ai reçu moi-même de Montpellier deux lettres signées de ce nom ; et il se trouve à fin de compte , qu'il n'y a point de marquis de *Bélestat* ; c'est l'aventure du faux *Arnaud*.

Je crois , après m'être bien tourmenté à deviner , que je dois finir par rire. Plût à Dieu

qu'il n'y eût dans le monde que ces petites méchancetés ! Mais je reprends mon air grave et triste quand je songe à certaines choses qui se sont passées dans mon siècle ; je ne les oublie point , je les garde pour les posthumes , et je veux que la postérité déteste les persécuteurs. 1768.

Je vous embrasse bien tendrement , mon très-cher confrère.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney , 3 de décembre.

MONSIEUR LE PRINCE ,

JE suis enchanté de votre lettre , de votre souvenir ; vous réveillez l'affoupissement mortel dans lequel mon âge et mes maladies m'ont plongé. J'ai quelquefois combattu ma langueur par des plaisanteries qui sont , à ce que je vois , parvenues jusqu'à vous ; elles m'ont valu la jolie lettre dont vous m'honorez. Je m'aperçois que certaines plaisanteries sont bonnes à quelque chose : il y a trente ans qu'aucun gouvernement catholique n'aurait osé faire ce qu'ils font tous aujourd'hui. La

— raison est venue ; elle rend à la superstition
1768. les fers qu'elle avait reçus d'elle.

J'ai eu l'honneur d'avoir chez moi M. le duc de *Bragance* , que je crois votre beau-frère ou votre oncle , et qui me paraît bien digne de vous être quelque chose. Il pense comme vous ; et il n'y a plus que des universités comme celle de Louvain où l'on pense autrement. Le monde est bien changé.

Je crois M. d'*Hermenches* actuellement à Paris : il ne doit pas être jusqu'ici trop content de l'expédition de Corse.

— Puissiez-vous , monsieur le Prince , ne vous faire jamais tuer par des montagnards ou par des hougards ; vivez très-long-temps pour les intérêts de l'esprit , des grâces et de la raison.

Agréez mon sincère et tendre respect.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney , 3 de décembre.

VOILA , Monsieur , deux beaux ouvrages contre le fanatisme. Voilà deux engagements pris , à la face du ciel et de la terre , de ne jamais permettre à la religion de persécuter la probité. Il est temps que le monstre de la

superstition soit enchaîné. Les princes catho-
liques commencent un peu à réprimer ses 1768.
entreprises ; mais au lieu de couper les têtes
de l'hydre , ils se bornent à lui mordre la
queue ; ils reconnaissent encore deux puissan-
ces , ou du moins ils feignent de les recon-
naître : ils ne sont pas assez hardis pour déclarer
que l'Eglise doit dépendre uniquement des
lois du souverain ; leurs sujets achètent encore
des dispenses à Rome ; les évêques payent des
annates à la chambre qu'on nomme apostoli-
que ; les archevêques achètent chèrement un
licou de laine qu'on nomme un pallium. Il n'y
a que votre illustre souveraine qui ait raison ;
elle paye les prêtres , elle ouvre leur bouche ,
et la ferme ; ils sont à ses ordres , et tout est
tranquille.

Je souhaite passionnément qu'elle triomphe
de l'Alcoran comme elle a su diriger l'Evan-
gile. Je suis persuadé que vos troupes battront
les Ottomans amollis. Il me semble que toutes
les grandes destinées se tournent vers vos
climats. Il fera beau qu'une femme détrône
des barbares qui enferment les femmes , et
que la protectrice des sciences batte complé-
tement les ennemis des beaux arts. Puissé-je
vivre assez long-temps pour apprendre que
les eunuques du sérail de Constantinople sont
allés filer en Sibérie ! Tout ce que je crains ,

— 1768. c'est qu'on ne négocie avec *Mouftapha*, au lieu de le chasser de l'Europe. J'espère qu'elle punira ces brigands de Tartarie qui se croient en droit de mettre en prison les ministres des souverains. Le beau moment, Monsieur, que celui où la Grèce verrait ses fers brisés ! Je voudrais recevoir une lettre de vous, datée de Corinthe ou d'Athènes. Tout cela est possible. Si *Mahomet II* a vaincu un sot empereur chrétien, *Catherine II* peut bien chasser un sot empereur turc. Vos armées ont battu des armées plus disciplinées que les janissaires. Vous avez pris déjà la Crimée, pourquoi ne prendriez-vous pas la Thrace ? Vous vous entendrez avec le prince *Héraclius*, et vous reviendrez après mettre à la raison les bons serviteurs du nonce du pape en Pologne.

Voilà quel est mon roman. Le courage de l'impératrice en fera une histoire véritable ; elle a commenté sa gloire par les lois, elle l'achèvera par les armes. Vivez heureux auprès d'elle, monsieur le Comte ; servez-la dans ses grandes idées, et chantez ses actions.

Je présente mes respects à madame la comtesse de *Schouvalof*.

LETTRE CLXXXVIII.

1768.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de décembre.

LE petit possédé demande bien pardon à son ange de le fatiguer continuellement des détails de son obsession. Voici un petit chiffon qui contient les changemens demandés , ou du moins ceux qu'on a pu faire. Mais , quelque adoucissement qu'on puisse mettre au portrait des prêtres d'Apamée , le fond restera toujours le même , et c'est ce fond qui est à craindre. J'interpelle ici mes deux anges , et je m'en rapporte à leur conscience. N'est-il pas vrai que le nom du diable qui a fait cet ouvrage leur a fait peur ? n'est-il pas vrai que ce nom fatal a fait la même impression sur le philosophe *Marin* ? n'ont-ils pas jugé de la pièce par l'auteur , sans même s'en apercevoir ? Ce sont là les tristes effets de la mauvaise réputation ; autrement , comment auraient-ils pu soupçonner des païens de Syrie d'avoir la moindre ressemblance avec le clergé de France ? Ce clergé n'a aucun tribunal , ne condamne personne à mort , ne persécute aujourd'hui personne.

— 1768. Si les Guèbres pouvaient ressembler à quelque chose , ce ne serait qu'aux premiers chrétiens poursuivis par les pontifes païens , pour n'avoir adoré qu'un seul Dieu ; et même on pourrait dire que la pièce de *la Touche* était originairement une tragédie chrétienne , mais que la crainte de retomber dans le sujet de *Polyeucte* , et le respect pour notre sainte religion qui ne doit pas être prodiguée sur le théâtre , engagea l'auteur à déguiser le sujet sous d'autres noms.

La pièce même , présentée à la police sous ce point de vue , avec un avertissement , serait-elle rejetée sous prétexte qu'il y a des prêtres en France , comme il y en a eu de tout temps dans tous les Etats du monde ? Il n'y a certainement pas un mot qui puisse désigner nos évêques , nos curés , ou même nos moines. On pourrait , tout au plus , chercher quelque analogie entre les prêtres d'Apamée et ceux de l'inquisition ; mais l'inquisition est abhorrée en France , et réprimée en Espagne ; et certainement M. le comte d'*Aranda* ne demandera pas qu'on supprime cet ouvrage à Paris.

Si on reproche à feu M. *Guimond de la Touche* d'avoir rendu les prêtres d'Apamée trop odieux , il me semble qu'on peut répondre que , s'ils ne l'étaient pas , l'empereur aurait tort de les abolir ; que d'ailleurs la loi contre

les Guèbres a été portée non par les prêtres, mais par l'empereur lui-même; que tous les personnages ont tort dans la pièce, excepté le vieux jardinier et sa fille; que l'empereur, en leur pardonnant à tous, fait un grand acte de clémence, et que le dénouement est fondé sur l'amour de la justice et du bien public. — 1768.

Si, avec ces raisons, la pièce ne passe point à la police, il faudra s'en consoler, en l'imprimant soit sous le nom de *la Touche*, soit sous un autre.

J'ai bien de l'inquiétude sur un objet beaucoup plus important, qui est la vie ou la mort de M. le comte de *Coigni*, que nos malheureuses gazettes étrangères ont tué en Corse. Il était venu coucher quelques jours à Ferney, l'année passée; il m'avait paru très-aimable, fort instruit et fort au-dessus de son âge; il passait déjà pour un excellent officier. Je veux encore me flatter que les gazettes ne savent ce qu'elles disent: cela leur arrive fort souvent.

Je ne suis que trop sûr de la mort du chevalier de *Bétizi* qui était bien attaché à la bonne cause, et que je regrette beaucoup; mais je veux douter de celle de M. de *Coigni*.

Donnez-moi donc, pour me consoler, quelques espérances sur un certain duché (*) qui

(*) Castro et Ronciglione que M. de *Voltaire* désirait de voir réuni au duché de Parme.

— ne vaut pas celui de Milan , mais pour lequel
1768. j'ai pris un vif intérêt.

Je perfiste plus que jamais dans mon culte
de *dulie. V.*

L E T T R E C L X X X I X .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

7 de décembre.

P U I S Q U E vous vous êtes amusée de *cela*,
Madame, amusez-vous de *ceci*. C'est un ouvrage
de l'abbé *Caille* que vous avez tant connu, et
qui vous était bien tendrement attaché.

Eh pardieu, Madame, comment pouvais-
je faire avec le président? Mille gens chari-
tables, dans Paris, m'attribuaient cet ouvrage
contre lui; on me le mandait de tous côtés.
Jamais *Ragotin* n'a été plus en colère que moi.
Je n'ai découvert l'auteur que d'aujourd'hui,
après trois mois de recherches. Ce n'est point
le marquis de *Bélestat*, c'est un gentilhomme
de la province, qu'on appelle aussi monsieur
le marquis. Il est très-profond dans l'histoire
de France; c'est une espèce de comte de

Boulainvilliers,

Boulayvilliers, très-poli dans la conversation, mais hardi et tranchant, la plume à la main. 1768.

Il est bien injuste envers M. le président *Hénault*, et bien téméraire envers le petit-fils de *Sha-Abbas*. Si j'ai assez de matériaux pour le réfuter, j'en userai avec toute la circonspection possible. Je veux que l'ouvrage soit utile, et qu'il vous amuse. Il s'agit d'*Henri IV*; j'ai quelque droit sur ce temps-là; je compte même dédier mon ouvrage à l'académie française, parce que j'y prends le parti d'un de ses membres. La plupart des gens voient déchirer leur confrère avec une espèce de plaisir, je prétends leur apprendre à vivre.

Vous savez, sans doute, que quand l'évêque du Puy ennuyait son monde à Saint-Denis, une centaine d'auditeurs se détacha pour aller visiter le tombeau d'*Henri IV*. Ils se mirent tous à genoux autour du cercueil, et, attendris les uns par les autres, ils l'arrosèrent de leurs larmes. Voilà une belle oraison funèbre et une belle anecdote. Cela ne tombera pas à terre.

Je me flatte, Madame, que votre *petite mère* n'a rien à craindre des fots contes que l'on débite dans Paris contre son mari, que je regarde comme un homme de génie, et par conséquent comme un homme unique dans le petit siècle qui a succédé au plus grand des siècles.

— 1768. Oui, sans doute, la paix vaut encore mieux que la vérité ; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas contrister son voisin pour des argumens ; mais il faut chercher la paix de l'ame dans la vérité, et fouler aux pieds des erreurs monstrueuses qui bouleverseraient cette ame, et qui la rendraient le jouet des fripons.

Soyez très-sûre qu'on passe des momens bien tristes à quatre-vingts ans, quand on nage dans le doute. Vos amis les *Chaulieu* et les *Saint-Aulaire* sont morts en paix. V.

L E T T R E C X C.

A L A M E M E.

12 de décembre.

MADAME, les imaginations ne dorment point ; et, quand même elles prendraient, en se couchant, une dose des oraisons funèbres de l'évêque du Puy et de l'évêque de Troyes, le diable les bercerait toujours. Quand la marâtre nature nous prive de la vue, elle peint les objets avec plus de force dans le cerveau ; c'est ce que la coquine me fait éprouver.

Je suis votre confrère des quinze-vingts, dès que la neige est sur mon horizon de quatre-vingts lieues de tour ; le diable alors me berce

beaucoup plus que dans les autres faisons. Je n'ai trouvé à cela d'autre exorcisme que celui de boire : je bois beaucoup, c'est-à-dire demi-setier à chaque repas, et je vous conseille d'en faire autant ; il faut que ce soit d'excellent vin ; personne, de mon temps, n'en avait de bon à Paris. — 1768.

L'aventure du président *Hénault* est assurément bien singulière. On s'est moqué de moi avec des *Béloste* et des *Bélestat*, grands noms que vous connaissez. Je ne veux ni rien croire, ni même chercher à croire.

L'abbé *Boudot* a eu la bonté de fureter dans la bibliothèque du roi. Il en résulte qu'il est très-vrai qu'aux premiers états de Blois, dont vous ne vous souvenez guère, on donna trois fois aux parlemens le titre d'*états généraux au petit pied*. Je ne pense point du tout que les parlemens représentent les états généraux, sur quelque *pied* que ce puisse être ; et quand même j'aurais acheté une charge de conseiller au parlement pour quarante mille francs, je ne me croirais point du tout partie des états généraux de France.

Mais je ne veux point entrer dans cette discussion, et m'aller brouiller avec tous les parlemens du royaume, à moins que le roi ne me donne quatre ou cinq régimens à mes ordres. De toutes les facéties qui sont venues

— 1768. troubler mon repos dans ma retraite , celle-ci est la plus extraordinaire.

L'A , B , C , est un ancien ouvrage traduit de l'anglais , imprimé en 1762. Cela est fier , profond , hardi : cette lecture demande de l'attention. Il n'y a point de ministre , point d'évêque , en deçà de la mer , à qui cet A , B , C , puisse plaire ; cela est insolent , vous dis-je , pour des têtes françaises. Si vous voulez le lire , vous qui avez une tête de tout pays , j'en chercherai un exemplaire , et je vous l'enverrai ; mais l'ouvrage a un pouce d'épaisseur. Si votre *grand'maman* a ses ports francs , comme son mari , je le lui adresserai pour vous.

Il faut que je vous conte ce qu'on ne fait pas à Paris. Le singe de *Nicolet* , qui demeure à Rome , s'est avisé de canoniser non-seulement madame de *Chantal* , à qui *S^t François de Sales* avait fait deux enfans , mais il a encore canonisé un frère capucin nommé frère *Cucufin* d'Ascoli. J'ai vu le procès verbal de sa canonisation ; il y est dit qu'il se plaisait fort à se faire donner des coups de pied dans le cu par humilité , et qu'il répandait exprès des œufs frais et de la bouillie sur sa barbe , afin que les profanes se moquassent de lui , et qu'il offrait à DIEU leurs railleries. Raillerie à part , il faut que *Rezzanica* soit un grand

imbécille ; il ne fait pas encore que l'Europe entière rit de Rome comme de frère *Cucufin*. (*) 1768.

Je fais pourtant qu'il y a encore des hottentots , même à Paris ; mais , dans dix ans il n'y en aura plus : croyez-moi sur ma parole.

Quoi qu'il en soit , Madame , buvez et dormez ; amusez-vous le moins mal que vous le pourrez ; supportez la vie , ne craignez point la mort , que *Cicéron* appelle la fin de toutes les douleurs. *Cicéron* était un homme de fort bon sens. Je déteste les poules mouillées et les ames faibles. Il est trop honteux d'affervir son ame à la démence et à la bêtise de gens dont on n'aurait pas voulu pour ses palefreniers. Souvenons-nous des vers de l'abbé de *Chaulieu* :

Plus j'approche du terme , et moins je le redoute.
Sur des principes sûrs mon esprit affermi ,
Content , persuadé , ne connaît plus de doute ;
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.

Adieu , Madame ; je baise vos mains avec mes lèvres plates , et je vous serai attaché jusqu'au dernier moment.

(*) Voyez le volume de *Facéties*.

1768.

L E T T R E C C I.

A M. D E B O R D E S , à *Lyon*.

17 de décembre.

IL y a mille ans que je ne vous ai écrit, mon cher ami. Voici un petit livre qui m'est tombé entre les mains, je vous prie de m'en dire votre avis. Je ne vous ai point envoyé les *Siècles*, parce qu'ils sont pleins de fautes typographiques : mon sort est d'être ridiculement imprimé.

Vous m'abandonnez. J'ai besoin que vous me disiez ce que vous pensez des trois premières lettres de l'alphabet de M. *Huet*. Je ne vous demande point de nouvelles des *Corfes*, ni de madame *du Barri*, mais je vous en demande de l'A, B, C.

Il paraît, par la dernière émeute, que votre peuple de Lyon n'est pas philosophe ; mais pourvu que les honnêtes gens le soient, je suis fort content. Il s'est fait un prodigieux changement dans Toulouse. La révolution s'opère sensiblement dans les esprits, malgré les cris des fanatiques. La lumière vient par cent trous qu'il leur sera impossible de boucher.

Que dites-vous de *Catherine* qui se fait inoculer, sans que personne en sache rien, et qui

va se mettre à la tête de son armée? Je souhaite passionnément qu'elle détrône *Mouftapha*. Je voudrais avoir assez de force pour l'aller trouver à Constantinople; mais je suis plus près d'aller trouver *Pierre III*, quoique je ne sois pas si ivrogne que lui. — 1768.

Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*? il n'y a guère d'ouvrage plus fort et plus hardi; il fait trembler tous les prêtres, et inspire du courage aux laïques. L'idole de *Sérapis* tombe en pièces; on ne verra que des rats et des araignées dans le creux de sa tête. Il se peut très-bien faire que les Italiens nous devancent; car vous savez que les Velches arrivent toujours les derniers en tout, excepté en falbalas et en pompons.

Je n'ai point entendu parler des prétendues faveurs du parlement de Paris. J'ai un neveu actuellement conseiller à la tournelle, qui ne m'aurait pas laissé ignorer tant de bontés. On ne fait pas toujours tout ce qu'on serait capable de faire.

Portez-vous bien, mon cher vrai philosophe, et cultivez tout doucement la vigne du Seigneur.

1768.

L E T T R E C X C I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de décembre.

MON cher ange, les manes de *la Touche* se recommandent à votre bonté habile et courageuse. Je me trompe fort, ou il ne reste plus aucun prétexte à l'allégorie. La fin du troisième acte pouvait en fournir; on l'a entièrement retranchée. Ces prêtres même étaient trop odieux, et n'attiraient que de l'indignation lorsqu'il fallait inspirer de l'attendrissement. C'était à la jeune guèbre à rester sur le théâtre, et non à ces vilains prêtres qu'on déteste. Elle tire des larmes; elle est orthodoxe dans toutes les religions, son monologue est un des moins mauvais qu'ait jamais fait *la Touche*. Les prêtres ne paraissant plus dans les trois derniers actes, et leur rôle infame étant fort adouci dans les deux premiers, il me paraît qu'un inquisiteur même ne pourrait s'élever contre la pièce.

Voici donc les trois premiers actes dans lesquels vous trouverez beaucoup de changements. Les deux derniers étant sans prêtres, il n'y a plus rien à changer que le titre de la tragédie. *La Touche* l'avait intitulée les Guèbres;

cela

cela seul pourrait donner des soupçons. Ce titre des Guèbres rappellerait celui des Scythes, et présenterait d'ailleurs une idée de religion qu'il faut absolument écarter. Je l'appelle donc les Deux frères. On pourra l'annoncer sous ce nom, après quoi on lui en donnera un plus convenable. 1768.

Le Kain peut donc la lire hardiment à la comédie. Il ne s'agit plus que d'anéantir dans la tête de *Marin* le préjugé qui pourrait encore lui donner de la timidité : c'est un coup de partie, mon cher ange ; il faut ressusciter le théâtre qui faisait presque seul la gloire des Velches. Je vous avouerai de plus que ce serait une occasion de faire certaines démarches que sans cela je n'aurais jamais faites. Je n'ai plus que deux passions, celle de faire jouer les Deux frères, et celle de revoir les deux anges.

J'ai encore une demi-passion, c'est que l'opéra de M. de la Borde soit donné pour la fête du mariage du dauphin. La musique est certainement fort agréable. Je doute que M. le duc de Duras puisse trouver rien de mieux. Dites-moi si vous voulez lui en parler, et si vous voulez que je lui en écrive.

Sub umbra alarum tuarum.

1768.

L E T T R E C X C I I I.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

20 de décembre.

NON, mon cher Marquis, non, les *Socrates* modernes ne boiront point la ciguë. Le *Socrate* d'Athènes était, entre nous, un homme très-imprudent, un ergoteur impitoyable, qui s'était fait mille ennemis, et qui brava ses juges très-mal à propos.

Nos philosophes aujourd'hui sont plus adroits; ils n'ont point la fotte et dangereuse vanité de mettre leurs noms à leurs ouvrages; ce sont des mains invisibles qui percent le fanatisme d'un bout de l'Europe à l'autre avec les flèches de la vérité. *Damilaville* vient de mourir; il était l'auteur du *Christianisme dévoilé*, et de beaucoup d'autres écrits. On ne l'a jamais su; ses amis lui ont gardé le secret tant qu'il a vécu, avec une fidélité digne de la philosophie. Personne ne fait encore qui est l'auteur du livre donné sous le nom de *Fréret*. On a imprimé en Hollande, depuis deux ans, plus de soixante volumes contre la superstition. Les auteurs en sont absolument inconnus, quoiqu'ils puissent hardiment se découvrir. L'italien qui a fait *la Riforma d'Italia*, n'a eu garde d'aller

présenter son ouvrage à *Rezzonico* ; mais son livre a fait un effet prodigieux. Mille plumes écrivent , et cent mille voix s'élèvent contre le abus et en faveur de la tolérance. Soyez très-sûr que la révolution , qui s'est faite depuis environ douze ans dans les esprits , n'a pas peu servi à chasser les jésuites de tant d'États , et a bien encouragé les princes à frapper l'idole de Rome qui les faisait trembler tous autrefois. Le peuple est bien sot , et cependant la lumière pénètre jusqu'à lui. Soyez bien sûr , par exemple , qu'il n'y a pas vingt personnes dans Genève qui n'abjurent *Calvin* autant que le pape , et qu'il y a des philosophes jusque dans les boutiques de Paris.

Je mourrai consolé en voyant la véritable religion , c'est-à-dire celle du cœur , établie sur la ruine des simagrées. Je n'ai jamais prêché que l'adoration d'un Dieu , la bienfaisance et l'indulgence. Avec ces sentimens , je brave le diable qui n'existe point , et les vrais diables fanatiques qui n'existent que trop. Quand vous irez à votre régiment , n'oubliez pas mon petit château qui est votre étape.

Je ne veux point mourir sans vous avoir embrassé.

1768.

L E T T R E C X C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de décembre.

MAIS, mon cher ange, l'empereur dit, à la dernière scène, précisément ce que vous voulez qu'on dise dans votre lettre du 15; mais cela est annoncé, dès la première scène, dans les dernières additions; mais le troisième acte finit par la prière la plus touchante et la plus orthodoxe; mais il n'y a plus le moindre prétexte à l'allégorie. Oubliez-moi; que *Marin* m'oublie; mettez-vous bien tous deux *la Touche* dans la tête, et vous verrez qu'il n'y a pas la moindre ombre de difficulté à la chose. Me trompé-je? ai-je un bandeau sur les yeux? Mahomet et le Tartufe n'étaient-ils pas cent fois plus hardis? Quel est l'homme, dans le parterre et dans les loges, qui ne soit pas de l'avis de l'auteur, et qui ne le bénisse? quel est, dans la capitale des Velches, le porte-Dieu, ou le gobe-Dieu qui ose dire: C'est moi qu'on a voulu désigner par les prêtres de *Pluton*? quel rapport peut-on jamais trouver entre les juges d'Apamée et les chanoines de Notre-Dame? Vous avez toujours l'auteur sur

le bout du nez, et vous croyez l'ouvrage hardi, parce que cet auteur a une fort méchante réputation. 1768.

Mais, au nom de Dieu, ne pensez qu'à *la Touche*; il vous a écrit un petit mot, en vous envoyant les trois premiers actes retouchés, sous l'enveloppe de M. le duc de *Praslin*. Vous trouverez sa lettre dans le paquet. Ma foi, ces trois actes raccommoient tout, et les deux anges doivent être très-édifiés.

Je suis très-fâché que votre fromage de parmesan ne puisse être arrondi par Castro et Ronciglione. Je m'imaginai que l'aîné laisserait ces rognures à son cadet, d'autant plus qu'elles sont extrêmement à sa bienfiance.

Je suis encore plus fâché que ce *Tanucci* soit une poule mouillée. Que peut-il craindre? est-ce qu'il n'entend pas les cris de l'Europe? est-ce qu'il ne fait pas que cent millions de voix s'élèveront en sa faveur?

Avez-vous vu *la Riforma d'Italia*, mes divins anges? les livres français sont tous circonspects et honnêtes en comparaison. Quand l'auteur parle des moines, il ne les appelle jamais que canailles. Enfin, tous les yeux sont éclairés, toutes les langues déliées, toutes les plumes taillées en faveur de la raison.

Damilaville était le plus intrépide soutien

1768. de cette raison persécutée ; c'était une ame d'airain , et aussi tendre que ferme pour ses amis. J'ai fait une cruelle perte, et je la sens jusqu'au fond de mon cœur. Faut-il qu'un tel homme périsse, et que *Fréron* vive !

Vivez long-temps , mon cher ange. Vous devez , s'il m'en souvient , n'avoir que soixante et sept ans ; j'étais bien votre aîné , et je le suis encore. Je vous aimerai jusqu'à ce que ma drôle de vie finisse.

Cependant , que penseriez-vous si , au premier acte , *Irada*n parlait ainsi à ces coquins de prêtres ?

Nous sommes ses soldats , j'obéis à mon maître ;
Il peut tout.

L E G R A N D P R E T R E .

Oui , sur vous.

I R A D A N .

Sur vous aussi , peut-être.

Les pontifes divins , des peuples respectés ,
Condamnent tous l'orgueil , et plus les cruautés.
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples,
Ils font des vœux pour nous , imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander,
N'espérez pas me nuire et me déposséder
Des droits que Rome attache aux tribuns militaires.

Que peut-on dire de plus honnête et même

de plus fort en faveur des prêtres? cela ne prévient-il pas toutes les allusions? et s'il faut qu'on en fasse, ces allusions ne sont-elles pas alors favorables? 1768.

Ces quatre vers ajoutés ne s'accordent-ils pas parfaitement avec les additions déjà faites dans la première scène? n'êtes-vous pas parfaitement content?

Toute cette affaire-ci ne sera-t-elle pas extrêmement plaisante? Ma foi, ce *la Touche* était un bon garçon. Voici le papier tout musqué pour le premier acte; il n'y aura qu'à l'ajuster avec quatre petits pains. V.

L E T T R E C X C V.

A M. L. C.

Du 23 de décembre.

SI vous voulez, Monsieur, vous appliquer sérieusement à l'étude de la nature, permettez-moi de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun système. Il faut se conduire comme les *Boyle*, les *Galilée*, les *Newton*, examiner, peser, calculer et mesurer, mais jamais deviner.

Newton n'a jamais fait de système; il a vu,

— il a fait voir, mais il n'a pas mis ses imagi-
 1768. nations à la place de la vérité. Ce que nos
 yeux et les mathématiques nous démontrent,
 il faut le tenir pour vrai ; dans tout le reste, il
 n'y a qu'à dire *j'ignore*.

Il est incontestable que les marées suivent
 exactement le cours du soleil et de la lune ; il
 est mathématiquement démontré que ces deux
 astres pèsent sur notre globe, et en quelle pro-
 portion ils pèsent. De-là *Newton* a non-seule-
 ment calculé l'action du soleil et de la lune
 sur les marées de l'Océan, mais encore l'action
 de la terre et du soleil sur les eaux de la lune
 (supposé qu'il y ait des eaux). Il est étrange,
 à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles
 découvertes ; mais cet homme s'est servi du
 flambeau des mathématiques, le seul flambeau
 qui éclaire.

Gardez-vous donc bien, Monsieur, de vous
 laisser séduire par l'imagination ; il faut la ren-
 voyer à la poésie, et la bannir de la physique.
 Imaginer un feu central pour expliquer le flux
 de la mer, c'est comme si on résolvait un pro-
 blème par un madrigal.

Qu'il y ait du feu dans tous les corps, c'est
 une vérité dont il n'est pas permis de douter ;
 il y en a dans la glace même, et l'expérience
 le démontre : mais qu'il y ait une fournaise
 précisément dans le centre de la terre, c'est

une chose que personne ne peut favoir, qui n'est nullement probable, et que par conséquent on ne peut admettre en physique. 1768.

Quand même ce feu existerait, il ne rendrait raison ni des grandes marées des équinoxes et des solstices, ni de celles des pleines lunes, ni pourquoi les mers qui ne communiquent point à l'Océan n'ont aucune marée, ni pourquoi les marées retardent avec la lune, &c. Donc il n'y aurait pas la moindre raison d'admettre ce prétendu foyer pour cause du gonflement des eaux.

Vous demandez, Monsieur, ce que deviennent les eaux des fleuves portées à la mer. Ignorez-vous qu'on a calculé combien l'action du soleil, à un degré de chaleur donné, en un temps donné, enlève d'eau, pour la résoudre ensuite en pluie, par le secours des vents.

Vous dites, Monsieur, que vous trouvez très-mal imaginé ce que plusieurs auteurs avancent, que les neiges et les pluies fussent à la formation des rivières. Comptez que cela n'est ni bien ni mal imaginé, mais que c'est une vérité reconnue par le calcul. Vous pouvez consulter sur cela *Mariott*, et les *Transactions d'Angleterre*.

En un mot, Monsieur, s'il m'est permis de répondre à l'honneur de votre lettre par des

— 1768. conseils, lisez les bons auteurs qui n'ont que l'expérience et le calcul pour guides, et ne regardez tout le reste que comme des romans indignes d'occuper un homme qui veut s'instruire. Je suis, &c.

A U M E M E.

Sur les qualités occultes.

OUI, Monsieur, je l'ai dit, je le redis, et je le redirai, malgré la certitude d'ennuyer, que la doctrine des qualités occultes est ce que l'antiquité a produit de plus sage et de plus vrai. La formation des élémens, l'émission de la lumière, animaux, végétaux, minéraux, notre naissance, notre vie, notre mort, la veille, le sommeil, les sensations, la pensée, tout est qualité occulte.

Descartes se crut fort au-dessus d'*Aristote*, lorsqu'il répéta en français ce que ce sage avait dit en grec : *Il faut commencer par douter*. Il ne devait pas, après avoir douté, créer un monde avec des dés, faire de ces dés une matière globuleuse, une rameuse et une subtile ; composer des astres avec de tels ingrédiens, et imaginer, dans la nature, une mécanique contraire à toutes les lois du mouvement.

Cet extravagant roman réussit quelque temps , parce que les romans étaient alors à la mode. *Cyrus* et *Clélie* valaient beaucoup mieux , car ils n'induisaient personne en erreur. Apprenez-moi l'histoire du monde , si vous la savez , mais gardez-vous de l'inventer.

1768.

Voyez , tâtez , mesurez , pesez , comptez , assemblez , séparez , et soyez sûr que vous ne ferez jamais rien de plus.

Newton a calculé la gravitation , mais il n'en a pas découvert la cause. Pourquoi cette cause est-elle occulte ? c'est qu'elle est premier principe.

Nous savons les lois du mouvement ; mais la cause du mouvement , étant premier principe , sera éternellement cachée. Vous êtes en vie , mais comment ? vous n'en saurez jamais rien. Vous avez des sensations , des idées , mais devinerez-vous ce qui vous les donne ? cela n'est-il pas la chose du monde la plus occulte ?

On a donné des noms à un certain nombre de facultés qui se développent en nous , à mesure que nos organes prennent un peu de force au sortir des tégumens où nous avons été renfermés neuf mois (sans qu'on sache même ce que c'est que cette force). Si nous nous souvenons de quelque chose , on dit , c'est de la mémoire ; si nous mettons quelques

— 1768. idées en ordre, c'est du jugement ; si nous formons un tableau suivi de quelques autres idées éparfes, dont le souvenir s'est présenté à nous, cela s'appelle de l'imagination ; et le résultat ou le principe de ces qualités est appelé *ame*, chose mille fois plus occulte encore.

Or, s'il vous plaît, puisqu'il est très-vrai qu'il n'est point dans vous un être à part qui s'appelle *sensibilité*, un autre qui soit *mémoire*, un troisième qui s'appelle *jugement*, un quatrième qui s'appelle *imagination*, concevrez-vous aisément que vous en ayez un cinquième composé des quatre autres qui n'existent point?

Qu'entendait-on autrefois quand on prononçait en grec le mot de *psyché* ou celui de *nous*? entendait-on une propriété de l'homme, ou un être particulier caché dans l'homme? n'était-ce pas l'expression occulte d'une chose très-occulte?

Toutes les ontologies, toutes les psychologies ne sont-elles pas des rêves? On s'ignore dans le ventre de sa mère; c'est-là pourtant que les idées devraient être les plus pures, car on est moins distrait. On s'ignore en naissant, en croissant, en vivant, en mourant.

Le premier raisonneur qui s'écarta de cette ancienne philosophie des qualités occultes, corrompit l'esprit du genre-humain. Il nous

plongea dans un labyrinthe dont il nous est aujourd'hui impossible de nous tirer. — 1768.

Combien plus sage avait été le premier ignorant qui avait dit à l'Etre auteur de tout :

„ Tu m'as fait sans que j'en eusse connaissance,
 „ et tu me conserves sans que je puisse devi-
 „ ner comment je subsiste. J'ai accompli une
 „ des lois les plus abstruses de la physique,
 „ en suçant le teton de ma nourrice ; et j'en
 „ accomplis une beaucoup plus ignorée, en
 „ mangeant et en digérant les alimens dont
 „ tu me nourris. Je fais encore moins com-
 „ ment des idées entrent dans ma tête pour
 „ en sortir le moment d'après sans jamais
 „ reparaitre, et comment d'autres y restent
 „ toute ma vie, quelque effort que je fasse
 „ pour les en chasser. Je suis un effet de ton
 „ pouvoir occulte et suprême, à qui les astres
 „ obéissent comme moi. Un grain de poussière
 „ que le vent agite, ne dit point, c'est moi
 „ qui commande aux vents. *In te vivimus,*
 „ *movemur et sumus* ; tu es le seul Etre, tout
 „ le reste est mode. „

C'est-là cette philosophie des qualités occultes que le père *Mallebranche* entrevit dans le dernier siècle. S'il avait pu s'arrêter sur le bord de l'abyme, il eût été le plus grand, ou plutôt le seul métaphysicien ; mais il voulut parler au verbe : il sauta dans l'abyme, et il disparut.

Il avait, dans ses deux premiers livres, frappé aux portes de la vérité. L'auteur de l'*Action de Dieu sur les créatures* tourna tout autour, mais comme un aveugle tourne la meule. Un peu avant ce temps, il y avait un philosophe qui était leur maître, sans qu'ils le fussent ; Dieu me garde de le nommer.

Depuis ce temps, nous n'avons eu que des gens d'esprit, desquels il faut excepter le grand *Locke* qui avait plus que de l'esprit, &c.

L E T T R E C X C V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

26 de décembre.

Ce n'est pas assurément, Madame, une lettre de bonne année que je vous écris, car tous les jours m'ont paru fort égaux, et il n'y en a point où je ne vous sois très-tendrement attaché.

Je vous écris pour vous dire que votre petite-mère ou grand'mère, je ne fais comment vous l'appellez, a écrit à son protégé *Dupuits* une lettre où elle met, sans y songer,

tout l'esprit et les grâces que vous lui con-
 naissiez. Elle prétend qu'elle est disgraciée à
 ma cour, parce que je ne lui ai envoyé que
 le Marseillois et le Lion de *Saint-Didier*, et
 qu'elle n'a point eu les Trois empereurs de
 l'abbé *Caille*; mais je n'ai pas osé lui envoyer,
 par la poste, ces trois têtes couronnées, à
 cause des notes qui sont un peu insolentes;
 et, de plus, il m'a paru que vous aimiez mieux
 le Marseillois et le Lion; c'est pourquoi elle
 n'a eu que ces deux animaux. Il y a pourtant
 un vers dans les Trois empereurs qui est le meil-
 leur que l'abbé *Caille* fera de sa vie. C'est quand
Trajan dit aux chats fourrés de forbonne :

Dieu n'est ni si méchant ni si sot que vous dites.

• Quand un homme comme *Trajan* prononce
 une telle maxime, elle doit faire un très-grand
 effet sur les cœurs honnêtes.

Votre petite-mère ou grand'mère, a un
 cœur généreux et compatissant; elle daigne
 proposer la paix entre *la Bletterie* et moi. Je
 demande, pour premier article, qu'il me per-
 mette de vivre encore deux ans, attendu que
 je n'en ai que soixante et quinze; et que,
 pendant ces deux années, il me soit loisible
 de faire une épigramme contre lui tous les six
 mois; pour lui, il mourra quand il voudra.

Saviez-vous qu'il a outragé le président

— 1768. *Hénault* autant que moi ? Tout ceci est la guerre des vieillards. Voici comme cet apostat janséniste s'exprime, page 235, tome II : *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'est le sublime de plusieurs prétendus historiens modernes, cela leur tient lieu de génie et de talens historiques.*

Je vous demande, Madame, si on peut désigner plus clairement votre ami ? ne devait-il pas l'excepter de cette censure aussi générale qu'injuste ? ne devait-il pas faire comme moi qui n'ai perdu aucune occasion de rendre justice à M. *Hénault*, et qui l'ai cité trois fois dans le *Siècle de Louis XIV*, avec les plus grands éloges ? par quelle rage ce traducteur pincé du nerveux *Tacite* outrage-t-il le président *Hénault*, *Marmontel*, un avocat *Linget* et moi, dans des notes sur *Tibère* ? qu'avons-nous à démêler avec *Tibère* ? Quelle pitié ! et pourquoi votre petite-mère n'avoue-t-elle pas tout net que l'abbé de *la Bletterie* est un mal-avisé ?

Et vous, Madame, il faut que je vous gronde. Pourquoi haïssez-vous les philosophes quand vous pensez comme eux ? vous devriez être leur reine, et vous vous faites leur ennemie. Il y en a un dont vous avez été mécontente ; mais faut-il que le corps en souffre ? est-ce à vous de décrier vos sujets ?

Permettez-moi

Permettez-moi de vous faire cette remon-
trance , en qualité de votre avocat général. 1768.
Tout notre parlement fera à vos genoux quand
vous voudrez ; mais ne le foulez pas aux pieds,
quand il s'y jette de bonne grâce.

Votre petite-mère et vous , vous me deman-
dez l'A , B , C. Je vous proteste à toutes deux ,
et à l'archevêque de Paris , et au syndic de la
forbonne , que l'A , B , C est un ouvrage
anglais , composé par un M. *Huet* , très-connu ,
traduit il y a dix ans , imprimé en 1762 : que
c'est un rost-bif anglais , très-difficile à digérer
par beaucoup de petits estomacs de Paris. Et
sérieusement , je ferais au désespoir qu'on me
soupçonnât d'avoir été le traducteur de ce
livre hardi , dans mon jeune âge ; car , en 1762 ,
je n'avais que soixante-neuf ans. Vous n'aurez
jamais cette infamie , qu'à condition que vous
rendrez par-tout justice à mon innocence , qui
fera furieusement attaquée par les méchans
jusqu'à mon dernier jour.

Au reste , il y a depuis long-temps un
déluge de pareils livres. *La Théologie portative* ,
pleine d'excellentes plaisanteries et d'assez
mauvaises ; *l'Imposture sacerdotale* , traduite de
Gordon ; *la Riforma d'Italia* , ouvrage trop
déclamatoire , qui n'est pas encore traduit ,
mais qui sonne le tocsin contre tous les moines.
Les Droits des hommes et les usurpations des

— 1768. papes ; *le Christianisme dévoilé* par feu *Damilaville* ; *le Militaire philosophe* de *Saint-Hiacynthe*, livres tout pleins de raisonnemens , et capables d'ennuyer une tête qui ne voudrait que s'amuser. Enfin , il y a cent mains invisibles qui lancent des flèches contre la superstition.

Je souhaite passionnément que leurs traits ne se méprennent point , et ne détruisent pas la religion que je respecte infiniment , et que je pratique.

Un de mes articles de foi , Madame , est de croire que vous avez un esprit supérieur. Ma charité consiste à vous aimer , quand même vous ne m'aimeriez plus ; mais malheureusement je n'ai pas l'espérance de vous revoir.

L E T T R E C X C V I I .

A M. G R I M M .

27 de décembre.

L'AFFLIÉ solitaire des Alpes a reçu la lettre consolante du prophète de Bohême. Ils pleurent ensemble , quoiqu'à cent lieues l'un de l'autre , le défenseur intrépide de la raison , et le vertueux ennemi du fanatisme. *Damilaville* est mort , et *Fréron* est gros et gras ; mais que voulez-vous ? *Thersite* a survécu à *Achille* , et les bourreaux du chevalier de *la Barre* font

encore vivans. On passe sa vie à s'indigner et à gémir. 1768.

Il y a des barbares qui imputent la traduction de l'A, B, C à l'ami du prophète bohémien ; c'est une imputation atroce. La traduction est d'un avocat nommé *la Bastide Chiniac*, auteur d'un *Commentaire sur les discours de l'abbé Fleury*. L'original anglais fut imprimé à Londres en 1761, et la traduction en 1762, chez *Robert Freemann*, où tout le monde peut l'acheter. Voilà de ces vérités dont il faut que les adeptes soient instruits, et qu'ils instruisent le monde. Les prophètes doivent se secourir les uns les autres, et ne se pas donner des soufflets comme *Sédéchias* en donnait à *Michée*.

Je prie le prophète de me mettre aux pieds de ma belle philosophe.

On dit du bien de mademoiselle *Vestris* ; mais il faut savoir si ses talens sont en elle, ou s'ils sont infusés par *le Kain* ; si elle est *ens per se* ou *ens per aliud*.

Vous reconnaîtrez l'écriture d'*Elisée*, sous la dictée du vieil *Elie* ; je lui laisserai bientôt mon manteau, mais ce ne sera pas pour m'en aller dans un char de feu.

Adieu, mon cher philosophe ; je vous embrasse en *Confucius*, en *Epictète*, en *Marc-Aurèle*, et je me recommande à l'assemblée des fidelles. V.

 1768. LETTRE CXCVIII.
A M. LETHINOIS, *avocat.*

27 de décembre.

JE vous remercie, Monsieur, de l'éloquent mémoire que vous avez bien voulu m'envoyer. Ce bel ouvrage aurait été soutenu de preuves, si votre nègre des Moluques avait voulu vous instruire de l'âge auquel le roi son père le fit voyager; du nombre et des noms des grands de sa cour qui, sans doute, accompagnèrent le dauphin de Timor; des particularités de ce pays, de sa religion, de la manière dont le révérend père dominicain, son précepteur, s'y prit pour vendre le duc et pair nègre, les écuyers et les gentilshommes de la chambre du dauphin, et pour changer son altesse royale en garçon de cuisine.

L'île de Timor a toujours passé pour un pays assez pauvre, dont toute la richesse consiste en bois de sandal. Franchement, Monsieur, l'histoire de ce prince n'est pas de la plus grande vraisemblance: tout ce qu'on vous accordera, c'est que le père *Ignace* est un fripon; mais il est bien étonnant qu'un dominicain s'appelle *Ignace*; vous savez que

les jésuites et les jacobins se sont toujours détestés, eux et leurs saints.

1768.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, si le conseil n'a point eu d'égard à votre requête, il a sans doute rendu justice à votre manière d'écrire; il n'a pu vous refuser son estime, et je pense comme tout le conseil.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, Monsieur, votre, &c.

LET TRE CXCIX.

A M. SAURIN.

28 de décembre.

PREMIEREMENT, mon cher confrère, je vous ai envoyé un *Siècle*, et je suis étonné et confondu que vous ne l'avez pas reçu.

En second lieu, vos vers sont très-jolis.

Troisièmement, votre équation est de fausse position. Ce n'est point moi qui ai traduit l'A, B, C, Dieu m'en garde. Je fais trop qu'il y a des monstres qu'on ne peut apprivoiser. Ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang du chevalier de *la Barre*, sont des gens avec qui je ne voudrais me commettre qu'en cas que j'eusse dix mille ferviteurs de DIEU avec moi, ayant l'épée sur la cuisse, et combattant les combats du Seigneur.

1768. Il y a présentement cinq cents mille israélites en France qui détestent l'idole de *Baal* ; mais il n'y en a pas un qui voulût perdre l'ongle du petit doigt pour la bonne cause. Ils disent : Dieu bénisse le prophète ! et si on le lapidait comme *Ezéchiël*, ou si on le sciait en deux comme *Jérémie*, ils le laisseraient scier ou lapider, et iraient souper gaiement.

Tout ce que peuvent faire les adeptes, c'est de s'aider un peu les uns les autres, de peur d'être sciés ; et si un monstre vient nous demander : Votre ami l'adepte a-t-il fait cela ? il faut mentir à ce monstre.

Il me paraît que M. *Huet*, auteur de l'A, B, C, est visiblement un anglais qui n'a acception de personne. Il trouve *Fénélon* trop languissant, et *Montesquieu* trop fautillant. Un anglais est libre, il parle librement ; il trouve la politique tirée de l'*Ecriture sainte* de *Bossuet*, et tous ses ouvrages polémiques, détestables ; il le regarde comme un déclamateur de très-mauvaise foi. Pour moi, je vous avoue que je suis pour madame *du Deffant* qui disait que l'*Esprit des lois* était l'*esprit sur les lois*. Je ne vois de vrai génie que dans *Cinna* et dans les pièces de *Racine*, et je fais plus de cas d'*Armide* et du quatrième acte de *Roland* que de tous nos livres de prose.

Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*, se tue

à rabaisser les poètes. Il voulait renverser un trône où il sentait qu'il ne pouvait s'asseoir. 1768. Il insulte violemment, dans ces *Lettres*, l'académie dans laquelle il sollicita depuis une place. Il est vrai qu'il avait quelquefois beaucoup d'imagination dans l'expression ; c'est, à mon sens, son principal mérite. Il est ridicule de faire le goguenard dans un livre de jurisprudence universelle. Je ne peux souffrir qu'on soit plaisant si hors de propos ; enfin, chacun a son avis ; le mien est de vous aimer et de vous estimer toujours. V.

Fin du Tome douzième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ALBERGATI CAPACELLI. (M. le
marquis) Page 69

ANNECY. (M. l'évêque d')

LETTRE I. 263

LETTRE II. 276

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 10

LETTRE II. 17

LETTRE III. 31

LETTRE IV. 38

LETTRE V. 43

LETTRE VI. 54

LETTRE VII. 58

LETTRE VIII. 61

LETTRE IX. 76

LETTRE

TABLE ALPHABETIQUE. 457

LETTRE X.	82
LETTRE XI.	101
LETTRE XII.	126
LETTRE XIII.	197
LETTRE XIV.	224
LETTRE XV.	226
LETTRE XVI.	269
LETTRE XVII.	287
LETTRE XVIII.	308
LETTRE XIX.	338
LETTRE XX.	343
LETTRE XXI.	353
LETTRE XXII.	364
LETTRE XXIII.	366
LETTRE XXIV.	372
LETTRE XXV.	377
LETTRE XXVI.	408
LETTRE XXVII.	413
LETTRE XXVIII.	421
LETTRE XXIX.	432
LETTRE XXX.	436
ANONYMES.	439

Corresp. générale. Tome XII. * Q q

458 T A B L E

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')

LETTRE I.	67
LETTRE II.	352

B.

BEAUTEVILLE. (M. le chevalier de) 393

BEAUZÉE. (M) 182

BORDES. (M. de)

LETTRE I.	257
LETTRE II.	430

BOUILLON. (Monseigneur le duc de) 152

C.

CAPERONNIER, (M.) *à la bibliothèque
du roi, &c.* 305

CHABANON. (M. de)

LETTRE I.	109
LETTRE II.	117
LETTRE III.	127
LETTRE IV.	146
LETTRE V.	150
LETTRE VI.	156
LETTRE VII.	171

ALPHABETIQUE. 459

LETTRE VIII.	189
LETTRE IX.	201
LETTRE X.	217
LETTRE XI.	285
LETTRE XII.	290
LETTRE XIII.	320
LETTRE XIV.	388

CHARDON. (M.)

LETTRE I.	106
LETTRE II.	135
LETTRE III.	154

CHOISEUL. (Madame la duchesse de)

LETTRE I.	173
LETTRE II.	210
LETTRE III.	337

CHOISEUL. (M. le duc de)

LETTRE I.	240
LETTRE II.	253
LETTRE III.	399

CHRISTIN. (M.)

LETTRE I.	94
LETTRE II.	310
LETTRE III.	403

COGÉ. (M. l'abbé)	9
COLINI. (M.)	88
COLMAN. (M.)	406
CRAMER. (M. <i>Gabriel</i>)	391

D.

DAMILAVILLE. (M.)

LETTRE I.	11
LETTRE II.	13
LETTRE III.	24
LETTRE IV.	30
LETTRE V.	35
LETTRE VI.	40
LETTRE VII.	45
LETTRE VIII.	49
LETTRE IX.	59
LETTRE X.	70
LETTRE XI.	72
LETTRE XII.	79
LETTRE XIII.	97
LETTRE XIV.	99
LETTRE XV.	104

ALPHABETIQUE.	461
LETTRE XVI.	107
LETTRE XVII.	111
LETTRE XVIII.	121
LETTRE XIX.	123
LETTRE XX.	133
LETTRE XXI.	141
LETTRE XXII.	212
DANTOINE. (M.)	311
DEFFANT. (Madame la marquise du)	
LETTRE I.	208
LETTRE II.	248
LETTRE III.	324
LETTRE IV.	339
LETTRE V.	405
LETTRE VI.	424
LETTRE VII.	426
LETTRE VIII.	446
DORAT. (M.)	236

E.

EISEN. (M.)	34
ÉLIE DE BEAUMONT. (M.)	185
ETALLONDE DE MORIVAL. (M. d')	71

F.

FENOUILLOT DE FALBAIRE. (M.)

LETTRE I. 131

LETTRE II. 261

FISCHER, (M.) *intendant des postes de*
Berne. 259

FLORIAN. (Madame la marquise de) 74

FLORIAN. (M. le marquis de) 5

G.

GAILLARD. (M.) 386

GALLITZIN, (M. le prince de) *ambassa-*
deur de Russie, à Paris. 32

GRIMM. (M.) 450

GUYOT, (M.) *avocat.*

LETTRE I. 12

LETTRE II. 56

H.

HARPE. (M. de la) 307

HENAULT. (M. le président)

LETTRE I. 230

ALPHABETIQUE. 463

LETTRE II. 357

LETTRE III. 382

L.

LACOMBE, (M.) *libraire à Paris.* 19

LALANDE. (M. de)

LETTRE I. 375

LETTRE II. 379

LALEU, (M. de) *notaire à Paris.* 251

LE RICHE. (M.)

LETTRE I. 184

LETTRE II. 238

LETTRE III. 303

LETHINOIS, (M.) *avocat.* 452

LEVENHAUPT. (M. le comte de) 222

LIGNE. (M. le prince de) 417

M.

MAIGROT, (M) *chancelier du duché souverain de Bouillon.*

LETTRE I. 161

LETTRE II. 221

MAILLET DU BOULLAY, (M.)

secrétaire de l'académie de Rouen. 411MARIN, (M.) *censeur royal, secrétaire**général de la librairie, à Paris.* 114

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 14

LETTRE II. 39

LETTRE III. 77

LETTRE IV. 119

LETTRE V. 165

LETTRE VI. 181

LETTRE VII. 196

LETTRE VIII. 415

MIRANDA, (M. le marquis de) *camérier**major du roi d'Espagne.* 26

MORELLET. (M. l'abbé)

LETTRE I. 137

LETTRE II. 191

N.

NECKER. (Madame) 163

ALPHABETIQUE. 465

O.

OLIVIER DES MONTS. (M.) 158

P.

PACOU. (M.) 376

PANCKOUCKE, (M.) *libraire à Paris.*

LETTRE I. 204

LETTRE II. 321

PANCKOUCKE, (M. Henri) *qui lui
avait adressé sa tragédie de la Mort de Caton.*

170

PARCIEUX. (M. de) 315

PAULET, (M.) *médecin à Paris, sur son
Histoire de la petite vérole.*

272

PEAKOCK, (M.) *ci-devant fermier général
du roi de Patna.*

129

POMARET, (M. de) *ministre du saint
Evangile, à Ganges en Languedoc.*

145

R.

RICHARD, (M.) *négociant à Murcie.* 360.

RICHÉLIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I.	3
LETTRE II.	36
LETTRE III.	47
LETTRE IV.	51
LETTRE V.	52
LETTRE VI.	116
LETTRE VII.	138
LETTRE VIII.	167
LETTRE IX.	187
LETTRE X.	193
LETTRE XI.	312
LETTRE XII.	317
LETTRE XIII.	369

ROCHEFORT. (M. le comte de) 389

S.

SAINT-JULIEN. (Madame de) 373

SAINT-MEGRIN. (M. le duc de) 396

ALPHABETIQUE. 467

SAURIN. (M.)

LETTRE I. 179

LETTRE II. 206

LETTRE III. 453

SCHOVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I. 64

LETTRE II. 219

LETTRE III. 418

SERVAN, (M.) *avocat général du parlement de Grenoble.*

175

T.

TABAREAU, (M.) *directeur général des postes, à Lyon.*

LETTRE I. 7

LETTRE II. 380

TAULÈS. (M. de)

243

THIBOUVILLE. (M. le marquis de)

LETTRE I. 143

LETTRE II. 300

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 293

LETTRE II. 361

468 TABLE ALPHABETIQUE.

THOLOT. (M.) 299

TOURAILLE. (M. le comte de la)

LETTRE I. 103

LETTRE II. 228

LETTRE III. 268

V.

VERNES. (M.)

LETTRE I. 42

LETTRE II. 402

VILLEVIEILLE. (M. le marquis de)

LETTRE I. 283

LETTRE II. 346

LETTRE III. 434

VOISENON. (M. l'abbé de) 86

W.

WALPOLE. (M. Horace) 327

Fin de la Table du tome douzième.

